

*THE AFRICAN
ORIGIN OF
CIVILIZATION
MYTH OR
REALITY*

*CHEIKH
ANTA DIOP*

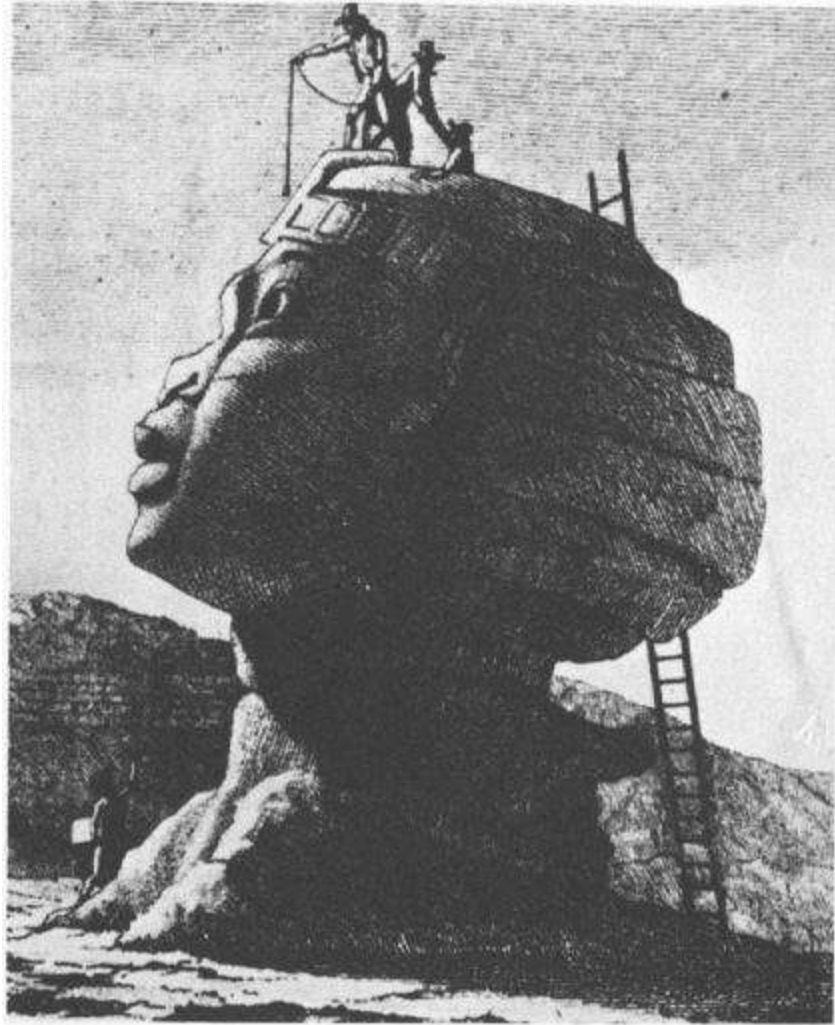
*Edited and
translated by
MERCER COOK*

"... The history of Black Africa will remain suspended in air and cannot be written correctly until African historians dare to connect it with the history of Egypt." *C. A. Diop*





**L'ORIGINE AFRICAINE
DE CIVILISATION**
Mythe ou réalité



1. Le Sphinx, tel que la première mission scientifique française l'a trouvé au XIXe siècle. Ce profil n'est ni grec ni sémitique: il est bantou. Ses modèle aurait été le pharaon Chephren (vers 2600 AVANT JC, Quatrième Dynastie), qui a construit la deuxième pyramide de Gizeh.

***L'ORIGINE AFRICAINE DE
CIVILISATION***

Mythe ou réalité

Cheikh Anta Diop

***Traduit du français par*
CUISINE MERCER**

Lawrence Hill Books

Ce livre se compose de sélections de
NATIONS NÈGRES ET CULTURE, publié pour la première fois par
Présence Africaine, Paris, 1955.

ANTÉRIORITÉ DES CIVILISATIONS NÈGRES:

Mythe ou Vérité Historique ?,

publié pour la première fois par Présence Africaine, Paris, 1967

Copyright © Présence Africaine, 1955 et 1967.

Cette traduction et la condensation révisée
copyright © Lawrence Hill & Co., 1974

ISBN reliure en tissu: 0-88208-021-0

Édition de poche ISBN: 1-55652-072-7, précédemment 0-88208-022-9

Première édition février 1974

Lawrence Hill Books est une empreinte de

Chicago Review Press, Incorporated

814 North Franklin Street

Chicago, Illinois 60610

Fabriqué aux États-Unis d'Amérique

Bibliothèque du Congrès

Catalogage des données de publication

Diop, Cheikh Anta.

L'origine africaine de la civilisation.

Traduction de sections d'Antériorité des civilisations nègres

et Nations nègres et culture. Comprend des

références bibliographiques.

1. Nègres en Egypte. 2. Égypte — Civilisation — Vers 332 avant

JC 3. Race noire - Histoire. I. Titre.

DT61.D5613

913,32'06'96

73-81746

Table des matières

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

PRÉFACE

Le sens de notre travail

CHAPITRE I

Quels étaient les Egyptiens?

CHAPITRE II

Naissance du mythe nègre

CHAPITRE III

Falsification moderne de l'histoire

CHAPITRE IV

***La civilisation égyptienne aurait-elle pu
Originnaire du delta?***

CHAPITRE V

***La civilisation égyptienne pourrait-elle
Être d'origine asiatique?***

CHAPITRE VI

***La race égyptienne vue et traitée par
les anthropologues***

CHAPITRE VII

Arguments à l'appui d'une origine noire

CHAPITRE VIII

Arguments opposés à une origine nègre

CHAPITRE IX

Peuplement d'Afrique de la vallée du Nil

CHAPITRE X

Évolution politique et sociale de l'Égypte ancienne

CHAPITRE XI

***Contribution de l'Éthiopie-Nubie
et Egypte***

CHAPITRE XII

Répondre à un critique

CHAPITRE XIII

***Première histoire de l'humanité:
évolution du monde noir***

CONCLUSION

REMARQUES

REMARQUES SUR LES TERMES ARCHÉOLOGIQUES UTILISÉS DANS LE TEXTE

BREVES REMARQUES BIOGRAPHIQUES

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIONNÉE

INDICE

Liste des illustrations

1. Le Sphinx
2. Beau est africain
3. Le dieu Osiris
4. Seigneur Tera Neter
5. Narmer (ou Menes)
6. Zoser
- sept. Cheops
8. Mycerinus et la déesse Hathor
9. Mentuhotep I
- dix. Sésostris I
11. Ramsès II et un Watusi Tuthmosis III
12. moderne
13. Taharqa
14. Femme égyptienne
15. La dame aux pouces femmes
16. faisant du parfum
17. Temps vintage
18. Soldats soudanais

19. Pêche égyptiens
20. Têtes égyptiennes
21. Un cuisinier
22. Nok Terra Cotta
23. Prisonniers de paysans noirs
24. Princesse et filles sénégalaises
25. Djimbi et Djéré
26. Coiffures totémiques
27. Patesi, roi de Lagash
28. Les célèbres prisonniers de couleur rouge
29. foncé d'Abou Simbel
30. Tablette de Narmer des prisonniers aryens, libyens et
31. sémitiques
32. Une reine noire du Soudan divinités
33. totémiques égyptiennes
34. La tour de Babel Falcon
35. et Crocodile
36. Architecture du Zimbabwe
37. Masque suisse grimaçant
38. Masque cubiste congolais

39. Directeur Ife (Nigeria)
40. Tête en bronze du Bénin
41. La mosquée de Gao
42. Le type peul
43. Ramsès II en tant que garçon
44. Le Sphinx et la Grande Pyramide Temple
45. mortuaire de Zoser
46. Influence égyptienne sur l'art crétois Trois
47. crânes
48. La Vénus Hottentot
49. Crâne aurignacien
50. Peinture rupestre du Sahara: femme noire

Préface du traducteur

Pour présenter Cheikh Anta Diop aux lecteurs anglophones, nous présentons, avec le consentement de l'auteur, dix chapitres de son premier volume publié:

Nations nègres et culture (1954), et trois de ses derniers travaux: *Antériorité des civilisations nègres: mythe ou vérité historique?* (1967). Dans un souci de continuité et d'accessibilité, cette sélection exclut la plupart des discussions plus techniques, en particulier les passages linguistiques et grammaticaux, mais devrait néanmoins donner au lecteur une idée générale de ce que l'auteur congolais Théophile Obenga appelle la «méthode historique et conception de

Cheikh Anta Diop. » 1

La méthode du Dr Diop comporte de multiples facettes et reflète ses antécédents variés en tant qu'«historien, physicien et philosophe». Obenga le désigne comme «le seul Noir Africain de sa génération à avoir reçu une formation d'égyptologue». En tant que Sénégalais, il a eu un contact direct avec les traditions orales et la structure sociale de l'Afrique de l'Ouest. D'André Aymard, professeur d'histoire et plus tard doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, il a acquis une compréhension du monde gréco-latin. En tant qu'étudiant de Gaston Bachelard, Frédéric Joliot-Curie, André Leroi-Gourhan et d'autres, il a acquis des compétences dans des disciplines aussi diverses que le rationalisme, la dialectique, les techniques scientifiques modernes, l'archéologie préhistorique, etc. Plus important encore, il a appliqué ces connaissances encyclopédiques à ses recherches sur l'histoire de l'Afrique.

«Tout en poursuivant cette recherche», déclara-t-il au premier Congrès international des écrivains et artistes noirs en septembre 1956, «nous en sommes venus à découvrir que l'ancienne civilisation égyptienne pharaonique était sans aucun doute une civilisation noire. Pour défendre cette thèse, des arguments anthropologiques, ethnologiques, linguistiques, historiques et culturels ont été fournis. Pour juger leur

validité, il suffit de se référer à *Nations nègres et culture...* » 2

Ainsi il a procédé dans *Nations nègres et culture* et les volumes ultérieurs pour documenter les conclusions qui forment une théorie cohérente, controversée car elle réfute de nombreuses idées précédemment présentées par les égyptologues, anthropologues, archéologues, linguistes et historiens.

Un bon exemple de ceci est [Chapitre XII](#) du présent volume dans lequel il répond à une revue critique de *Nations nègres*.

Il y a plus de dix ans, Immanuel Wallerstein a résumé la contribution du Dr Diop comme suit:

La tentative la plus ambitieuse de reconstruire l'histoire de l'Afrique a peut-être été les nombreux écrits de Cheikh Anta Diop. Diop a une théorie selon laquelle il existe une division mondiale de base des peuples en deux types: les sudistes (ou négro-africains) et les aryens (une catégorie couvrant tous les Caucasiens, y compris les sémites, les mongoloïdes et les indiens d'Amérique). Chaque groupement a une vision culturelle basée sur la réponse au climat, la différence entre eux étant que les Aryens ont eu un climat plus dur.

Les Aryens ont développé des systèmes patriarcaux caractérisés par la suppression des femmes et une propension à la guerre. La religion matérialiste, le péché et la culpabilité, la xénophobie, le drame tragique, la cité-État, l'individualisme et le pessimisme sont également associés à ces sociétés. Les sudistes, quant à eux, sont matriarcaux. Les femmes sont libres et les gens paisibles; il y a une approche dionysiaque de la vie, un idéalisme religieux et aucun concept de péché. Avec une société matriarcale viennent la xénophilie, le conte comme forme littéraire, l'État territorial, le collectivisme social et l'optimisme.

Selon la théorie de Diop, les anciens Égyptiens, qui étaient des nègres, sont les ancêtres des sudistes. Cette hypothèse audacieuse, qui n'est pas présentée sans données à l'appui, a pour effet intéressant d'inverser les hypothèses culturelles occidentales. Car, soutient Diop, si les anciens Égyptiens étaient des Noirs, alors la civilisation européenne n'est qu'une dérivation de l'Afrique

réussite.... [3](#)

Né le 29 décembre 1923, à Diourbel au Sénégal, Cheikh Anta Diop a obtenu sa maîtrise ès arts et son doctorat de l'Université de Paris. Depuis 1961, il fait partie du personnel de l'IFAN (Institut Fondamental de l'Afrique Noire) [4](#) à Dakar, où il dirige le laboratoire radiocarbone qu'il a fondé. En 1966, au premier Festival mondial des arts nègres, il partage un prix spécial avec feu WEB DuBois, en tant qu'écrivain qui a exercé la plus grande influence sur la pensée nègre au XXe siècle.

Toutes les notes de bas de page numérotées dans le présent volume (à l'exception des éléments insérés entre crochets et ainsi indiqués) sont celles de l'auteur et sont placées à la fin du livre. Toutes les notes de bas de page marquées d'un astérisque dans le texte sont celles de l'éditeur-traducteur. Pour la commodité du lecteur, une liste de brèves notes biographiques sur les auteurs et les autorités mentionnées dans le livre mais non identifiées de manière exhaustive est fournie en annexe. La plupart des termes archéologiques utilisés dans le livre sont également répertoriés et définis dans une annexe.

PRÉFACE

Le sens de notre travail

J'ai commencé mes recherches en septembre 1946; à cause de notre situation coloniale à cette époque, le problème politique dominait tous les autres. En 1949, la RDA * subissait une crise. J'ai senti que l'Afrique devait mobiliser toute son énergie pour aider le mouvement à renverser la tendance de la répression: j'ai donc été élu secrétaire général des étudiants de la RDA à Paris et j'ai servi de 1950 à 1953. Du 4 au 8 juillet 1951 premier congrès politique panafricain des étudiants d'après-guerre, avec l'Union des étudiants d'Afrique de l'Ouest (de Londres) bien représentée par plus de 30 délégués, dont la fille de l'Oni d'Ife, feu Miss Aderemi Tedju. En février 1953, le premier numéro du *Voie de l'Afrique Noire* apparut; c'était l'organe des étudiants de la RDA. J'y ai publié un article intitulé «Vers une idéologie politique en Afrique noire».

Cet article contenait un résumé de *Nations nègres*, dont le manuscrit était déjà terminé. Toutes nos idées sur l'histoire africaine, le passé et l'avenir de nos langues, leur utilisation dans les domaines scientifiques les plus avancés comme dans l'éducation en général, nos concepts sur la création d'un futur État fédéral, continental ou sous-continental, nos réflexions sur les structures sociales africaines, sur la stratégie et les tactiques dans la lutte pour l'indépendance nationale, etc., toutes ces idées étaient clairement exprimées dans cet article. Comme on le verra par la suite, s'agissant du problème de l'indépendance politique du continent, les responsables politiques africains francophones ont pris leur temps avant d'admettre que c'était la bonne voie politique à suivre. Cependant, les étudiants de la RDA se sont organisés en fédération en France et ont politisé les cercles étudiants africains en vulgarisant le slogan de l'indépendance nationale de l'Afrique du Sahara au Cap et de l'océan Indien à l'Atlantique, comme l'atteste notre périodique. Les archives de la FEANF (Fédération des étudiants africains en France) indiquent qu'elle n'a commencé à adopter des positions anticolonialistes qu'après avoir été dirigée par des étudiants de la RDA. * Nous avons souligné le contenu culturel et politique que nous avons inclus dans le concept d'indépendance pour faire adopter ce dernier en Afrique francophone: déjà oublié

C'est la lutte acharnée qu'il a fallu mener pour l'imposer aux milieux étudiants à Paris, dans toute la France, et même dans les rangs des étudiants RDA.

Le concept culturel en particulier retiendra ici notre attention; le problème se posait en termes de restauration de la personnalité collective nationale africaine. Il fallait surtout éviter l'écueil de la facilité. Il peut sembler trop tentant de tromper les masses engagées dans une lutte pour l'indépendance nationale en prenant des libertés avec la vérité scientifique, en dévoilant un passé mythique et embelli. Ceux qui nous ont suivis dans nos efforts depuis plus de 20 ans savent maintenant que ce n'était pas le cas et que cette peur restait sans fondement.

Certes, trois facteurs entrent en compétition pour former la personnalité collective d'un peuple: un facteur psychique, susceptible d'une approche littéraire; c'est le facteur que l'on appellerait ailleurs le tempérament national, et que les poètes de la Négritude ont exagéré. A cela s'ajoute le facteur historique et le facteur linguistique, tous deux susceptibles d'être abordés scientifiquement. Ces deux derniers facteurs ont fait l'objet de nos études; nous nous sommes efforcés de rester strictement scientifiques. Les intellectuels étrangers, qui contestent nos intentions et nous accusent de toutes sortes de motifs cachés ou d'idées ridicules, ont-ils procédé différemment? Lorsqu'ils expliquent leur propre passé historique ou étudient leurs langues, cela semble normal. Pourtant, lorsqu'un Africain fait de même pour aider à reconstruire la personnalité nationale de son peuple, déformée par le colonialisme, qui est considérée comme arriérée ou alarmante. Nous soutenons qu'une telle étude est le point de départ de la révolution culturelle bien comprise. Toutes les foules de certains gauchistes infantiles qui tentent de contourner cet effort s'expliquent par l'inertie intellectuelle, l'inhibition ou l'incompétence. L'éloquence pseudo-révolutionnaire la plus brillante ignore ce besoin qui doit être satisfait pour que nos peuples renaissent culturellement et politiquement. En vérité, de nombreux Africains trouvent cette vision trop belle pour être vraie; il n'y a pas si longtemps, certains d'entre eux ne pouvaient pas rompre avec l'idée que les Noirs étaient inexistants culturellement et historiquement. Il fallait supporter le cliché que les Africains n'avaient pas d'histoire et essayer de partir de là pour construire modestement! Nous soutenons qu'une telle étude est le point de départ de la révolution culturelle bien comprise. Toutes les foules de certains gauchistes infantiles qui tentent de contourner cet effort s'expliquent par l'inertie intellectuelle, l'inhibition ou l'incompétence. L'éloquence pseudo-révolutionnaire la plus brillante ignore ce besoin qui doit être satisfait pour que nos peuples renaissent culturellement et politiquement. En vérité, de nombreux Africains trouvent cette vision trop belle pour être vraie; il n'y a pas si longtemps, certains d'entre eux ne pouvaient pas rompre avec l'idée que les Noirs étaient inexistants culturellement et historiquement. Il fallait supporter le cliché que les Africains n'avaient pas d'histoire et essayer de partir de là pour cor

Nos enquêtes nous ont convaincus que l'Occident n'a pas été assez calme et objectif pour nous enseigner correctement notre histoire, sans falsifications grossières. Aujourd'hui, ce qui m'intéresse le plus, c'est de voir la formation d'équipes, non pas de lecteurs passifs, mais de chercheurs honnêtes, audacieux, allergiques.

à la complaisance et occupé à étayer et à explorer les idées exprimées dans notre travail, telles que:

1. L'Égypte ancienne était une civilisation noire. L'histoire de l'Afrique noire restera suspendu dans l'air et ne pourra être écrit correctement tant que les historiens africains n'auront pas osé le relier à l'histoire de l'Égypte. En particulier, l'étude des langues, des institutions, etc., ne peut être traitée correctement; en un mot, il sera impossible de construire des humanités africaines, un corps de sciences humaines africaines, tant que cette relation n'apparaîtra pas légitime. L'historien africain qui élude le problème de l'Égypte n'est ni modeste ni objectif, ni imperturbable; il est ignorant, lâche et névrosé. Imaginez, si vous le pouvez, la position inconfortable d'un historien occidental qui devait écrire l'histoire de l'Europe sans se référer à l'Antiquité gréco-latine et essayer de faire passer cela comme une approche scientifique.

Les anciens Égyptiens étaient des nègres. Le fruit moral de leur civilisation est à compter parmi les atouts du monde noir. Au lieu de se présenter à l'histoire comme un débiteur insolvable, ce monde noir est l'initiateur même de la civilisation «occidentale» qui se présente sous nos yeux aujourd'hui. Les mathématiques de Pythagore, la théorie des quatre éléments de Thalès de Milet, le matérialisme épicurien, l'idéalisme platonicien, le judaïsme, l'islam et la science moderne sont enracinés dans la cosmogonie et la science égyptiennes. Il suffit de méditer sur Osiris, le dieu rédempteur, qui se sacrifie, meurt et ressuscite pour sauver l'humanité, figure essentiellement identifiable avec le Christ.

Un visiteur de Thèbes dans la Vallée des Rois peut voir en détail l'enfer musulman (dans la tombe de Seti I, de la dix-neuvième dynastie), 1700 ans avant le Coran. Osiris au tribunal des morts est en effet le «seigneur» des religions révélées, siégeant sur le trône le jour du jugement dernier, et nous savons que certains passages bibliques sont pratiquement des copies de textes moraux égyptiens. Loin de moi l'idée de confondre ce bref rappel avec une démonstration. Il s'agit simplement de fournir quelques repères pour persuader le lecteur incrédule d'Afrique noire de se résoudre à le vérifier. À sa grande surprise et satisfaction, il découvrira que la plupart des idées utilisées aujourd'hui pour domestiquer, atrophier, dissoudre ou voler son «âme» ont été conçues par ses propres ancêtres. Prendre conscience de ce fait est peut-être le premier pas vers une véritable récupération de lui-même;

En un mot, il faut restaurer la conscience historique des peuples africains et reconquérir une conscience prométhéenne.

2. Anthropologiquement et culturellement parlant, le monde sémitique était né à l'époque protohistorique du mélange de personnes à la peau blanche et à la peau noire en Asie occidentale. C'est pourquoi une compréhension du monde sémitique mésopotamien, judaïque ou arabe, nécessite une référence constante à la réalité noire sous-jacente. Si certains passages bibliques, en particulier dans l'Ancien Testament, semblent absurdes, c'est parce que les spécialistes, gonflés de préjugés, sont incapables d'accepter les preuves documentaires.

3. Le triomphe de la thèse monogénétique de l'humanité (Leakey), même à l'étape de «Homo sapiens-sapiens», oblige à admettre que toutes les races descendent de la race noire, selon un processus de filiation que la science expliquera un jour. *

4. Dans *L'Afrique Noire précoloniale* (1960), j'avais deux objectifs: (1) à démontrer la possibilité d'écrire une histoire de l'Afrique noire exempte de la simple chronologie des événements, comme l'indique clairement la préface de ce volume; (2) définir les lois régissant l'évolution des structures sociopolitiques africaines, afin d'expliquer la direction que l'évolution historique a prise en Afrique noire; donc essayer désormais de dominer et de maîtriser ce processus historique par la connaissance, plutôt que de simplement s'y soumettre.

Ces dernières questions, comme celles sur les origines (Egypte), font partie des problèmes clés; une fois qu'ils sont résolus, un savant peut commencer à écrire l'histoire de l'Afrique. Par conséquent, il est évident que nous accordons une attention particulière à la solution de tels problèmes et de tant d'autres qui transcendent le champ de l'histoire.

Le schéma de recherche inauguré par *L'Afrique Noire précoloniale* sur le plan socio-historique, et non sur le plan ethnographique, a depuis été utilisé par de nombreux chercheurs. C'est, je suppose, ce qui les a amenés à décrire la vie quotidienne des Congolais ou à élargir les diverses formes d'organisation politique, économique, sociale, militaire et judiciaire en Afrique.

5. Définir l'image d'une Afrique moderne réconciliée avec son passé et préparer son avenir. *

6. Une fois que les perspectives acceptées jusqu'à présent par la science officielle ont inversée, l'histoire de l'humanité deviendra claire et l'histoire de l'Afrique pourra s'écrire. Mais toute entreprise dans ce domaine qui adopte

le compromis comme point de départ comme s'il était possible de diviser la différence, ou la vérité, en deux, risquerait de ne produire que l'aliénation. Seule une lutte loyale et déterminée pour détruire l'agression culturelle et faire ressortir la vérité, quelle qu'elle soit, est révolutionnaire et conforme au progrès réel; c'est la seule approche qui s'ouvre sur l'universel. Les déclarations humanitaires ne sont pas nécessaires et n'ajoutent rien à de réels progrès.

De même, il ne s'agit pas de chercher le nègre sous une loupe comme on scrute le passé; un grand peuple n'a rien à voir avec la petite histoire, ni avec des réflexions ethnographiques qui ont cruellement besoin de rénovation. Peu importe que de brillants individus noirs aient pu exister ailleurs. L'essentiel est de retracer l'histoire de la nation tout entière. Le contraire revient à penser qu'être ou ne pas être dépend du fait que l'on soit connu ou non en Europe. L'effort est corrompu à la base par la présence du très complexe que l'on espère éradiquer. Pourquoi ne pas étudier l'acculturation de l'homme blanc en milieu noir, dans l'Egypte ancienne par exemple?

7. Comment se fait-il que toute la littérature noire moderne soit restée mineur, en ce sens qu'aucun auteur ou artiste nègre africain, à ma connaissance, n'a encore posé le problème du sort de l'homme, thème majeur des lettres humaines?

8. Dans L' *Unité culturelle de l'Afrique Noire*, nous avons essayé d'identifier les traits communs à la civilisation négro-africaine.

9. Dans la deuxième partie de *Nations n è grès*, nous avons démontré que les langues africaines pouvaient exprimer une pensée philosophique et scientifique (mathématiques, physique, etc.) * et que la culture africaine ne sera pas prise au sérieux tant que son utilisation dans l'éducation ne deviendra pas une réalité. Les événements du passé

quelques années prouvent que l'UNESCO a accepté ces idées. †

10. Je suis ravi d'apprendre qu'une idée proposée dans *L'Afrique Noire précoloniale* - les possibilités de relations précolombiennes entre l'Afrique et l'Amérique - a été reprise par un savant américain. Professeur Harold

G. Lawrence, de l'Université d'Oakland, démontre en fait avec une abondance de preuves la réalité de ces relations qui n'étaient que hypothétiques dans mon travail. Si l'ensemble de ses arguments impressionnants résiste à l'épreuve de la chronologie, s'il peut être prouvé en dernière analyse que tous les faits constatés existaient avant la période de l'esclavage, ses recherches

aura certainement apporté une matière solide à l'édifice de la connaissance historique.

Je voudrais conclure en exhortant les jeunes universitaires américains de bonne volonté, noirs et blancs, à former des équipes universitaires et à s'impliquer, comme le professeur Lawrence, dans l'effort de confirmer diverses idées que j'ai avancées, au lieu de se limiter à un scepticisme négatif et stérile. Ils seraient bientôt éblouis, pas aveuglés, par la vive lumière de leurs futures découvertes. En fait, notre conception de l'histoire africaine, telle qu'exposée ici, a pratiquement triomphé, et ceux qui écrivent sur l'histoire africaine maintenant, volontairement ou non, se basent sur elle. Mais la contribution américaine à cette phase finale pourrait être décisive.

Cheikh Anta Diop

Juillet 1973

CHAPITRE I

Quels étaient les Egyptiens?

Dans les descriptions contemporaines des anciens Egyptiens, cette question n'est jamais posée. Des témoins oculaires de cette période affirment formellement que les Égyptiens étaient des Noirs. A plusieurs reprises, Hérodote insiste sur le caractère nègre des Egyptiens et l'utilise même pour des manifestations indirectes. Par exemple, pour prouver que l'inondation du Nil ne peut être causée par la fonte des neiges, il cite, entre autres raisons qu'il juge valables, l'observation suivante: «Il est certain que les natifs du pays sont noirs de

chaleur..." ¹

Pour démontrer que l'oracle grec est d'origine égyptienne, Hérodote avance un autre argument: «Enfin, en appelant la colombe noire, ils [la Dodonaeans] a indiqué que la femme était égyptienne.... ² Les colombes en question symbolisent deux femmes égyptiennes qui auraient été enlevées à Thèbes pour fonder les oracles de Dodone et de Libye.

Pour montrer que les habitants de Colchis étaient d'origine égyptienne et devaient être considérés comme faisant partie de l'armée de Sésostri qui s'était installée dans cette région, Hérodote dit: «Les Égyptiens ont dit qu'ils croyaient que les Colchiens descendaient de l'armée de Sésostri. Mes propres conjectures étaient fondées, d'abord, sur le fait qu'ils ont la peau noire et les cheveux laineux... », ³

Enfin, concernant la population de l'Inde, Hérodote distingue les Padéens des autres Indiens, en les décrivant comme suit: «Ils ont tous aussi la même teinte de peau, qui se rapproche de celle de la Éthiopiens. » ⁴

Diodorus of Sicily écrit:

Les Éthiopiens disent que les Égyptiens sont l'une de leurs colonies qui a été amenée en Égypte par Osiris. Ils allèguent même que ce pays était à l'origine sous l'eau, mais que le Nil, traînant beaucoup de boue en coulant d'Éthiopie, l'avait finalement rempli et en a fait une partie du continent.... Ils ajoutent que d'eux, comme de leurs auteurs et ancêtres, les Egyptiens tirent l'essentiel de leurs lois. C'est d'eux que les Egyptiens ont appris à honorer les rois comme des dieux et à les enterrer avec une telle pompe; la sculpture et l'écriture ont été inventées par les Ethiopiens. Les Ethiopiens citent des preuves

qu'ils sont plus anciens que les Egyptiens, mais il est inutile de le rapporter ici. ⁵

Si les Égyptiens et les Éthiopiens n'étaient pas de la même race, Diodore aurait souligné l'impossibilité de considérer les premiers comme une colonie (c'est-à-dire une fraction) des seconds et l'impossibilité de les considérer comme des ancêtres des Égyptiens.

Dans son *La géographie*, Strabon a mentionné l'importance des migrations dans l'histoire et, estimant que cette migration particulière était Égypte en Éthiopie, remarque: «Les Égyptiens se sont installés en Éthiopie et à Colchis.» [6](#)
Encore une fois, c'est un Grec, malgré son chauvinisme, qui nous informe que les Égyptiens, les Éthiopiens et les Colchiens appartiennent à la même race, confirmant ce qu'Hérodote avait dit sur les Colchiens. [sept](#)

L'opinion de tous les écrivains antiques sur la race égyptienne est plus ou moins résumée par Gaston Maspero (1846–1916): «Par le témoignage presque unanime des historiens antiques, ils appartenaient à une race africaine [lire: Nègre] qui s'est d'abord installée en Ethiopie, sur le Nil moyen; suivant le cours de la rivière, ils atteignent progressivement la mer.... De plus, la Bible déclare que Mesraim, fils de Ham, frère de Chus (Kush) l'Éthiopien, et de Canaan, est venu de Mésopotamie pour s'installer avec son

enfants sur les rives du Nil. [8](#)

Selon la Bible, l'Égypte était peuplée de la progéniture de Ham, ancêtre des Noirs: «Les descendants de Ham sont Chus, Mesraim, Phut et Canaan. Les descendants de Chus sont Saba, Hevila, Sabatha, Regma et Sabathacha.... Chus était le père de Nemrod; il a été le premier conquérant sur la terre.... Mesraim est devenu le père de Ludim, Anamim, Laabim, Nephthuhim, Phethrusim, Chasluhim.... Canaan est devenu le père

de Sid, son premier-né, et de Heth ... » [9](#)

Pour les peuples du Proche-Orient, Mesraim désigne encore l'Égypte; Canaan, toute la côte de Palestine et de Phénicie; Sennar, qui était probablement le site d'où Nemrod est parti pour l'Asie occidentale, indique encore le royaume de Nubie.

Quelle est la valeur de ces déclarations? Venant de témoins oculaires, ils pourraient difficilement être faux. Hérodote peut se tromper lorsqu'il rapporte les coutumes d'un peuple, lorsqu'il raisonne plus ou moins habilement pour expliquer un phénomène incompréhensible à son époque, mais il faut admettre qu'il était au moins capable de reconnaître la couleur de peau des habitants des pays qu'il a visités. En outre, Hérodote n'était pas un historien crédule qui a enregistré

tout sans vérification; il savait peser les choses. Lorsqu'il raconte une opinion qu'il ne partage pas, il prend toujours soin de noter son désaccord. Ainsi, se référant aux mœurs des Scythes et des Neuriens, il écrit à propos de ces derniers: «Il semble que ces gens soient des prestidigitateurs; car les Scythes et les Grecs qui habitent en Scythie disent que chaque Neurien une fois par an devient un loup pendant quelques jours, à la fin desquels il retrouve sa forme correcte. Non pas que je crois cela, mais ils affirment constamment que c'est vrai et sont même prêts à soutenir leur affirmation

avec un serment. [dix](#)

Il distingue toujours soigneusement ce qu'il a vu et ce qu'on lui a dit. Après sa visite au Labyrinthe, il écrit:

Il y a deux sortes de chambres partout - moitié sous terre, moitié au-dessus du sol, la dernière construite sur la première; le nombre total de ces chambres est de trois mille quinze cents de chaque espèce. Les chambres supérieures que j'ai moi-même traversées et vues, et ce que je dis à leur sujet est de ma propre observation; des chambres souterraines, je ne peux parler que par rapport, car les gardiens de l'édifice ne pouvaient pas être amenés à leur montrer, car ils contenaient, comme ils l'ont dit, les sépulcres des rois qui ont construit le labyrinthe, et aussi ceux des crocodiles sacrés . C'est donc uniquement par ouï-dire que je peux parler des chambres basses. Les chambres supérieures,

cependant, j'ai vu de mes propres yeux et j'ai trouvé qu'ils excellerait toutes les autres productions humaines. [11](#)

Hérodote était-il un historien privé de logique, incapable de pénétrer des phénomènes complexes? Au contraire, son explication des inondations du Nil révèle un esprit rationnel cherchant des raisons scientifiques aux phénomènes naturels:

Peut-être, après avoir censuré toutes les opinions qui ont été avancées sur ce sujet obscur, devrait-on proposer sa propre théorie. Je vais donc commencer à expliquer ce que je pense être la raison du gonflement du Nil en été. Pendant l'hiver, le soleil est chassé de son cours habituel par les tempêtes, et se déplace vers les parties supérieures de la Libye. C'est tout le secret en le moins de mots possible; car il va de soi que le pays auquel le dieu-soleil s'approche le plus proche, et sur lequel il passe le plus directement, sera le plus pauvre en eau, et qu'ici les ruisseaux qui alimentent les fleuves rétréciront le plus. Pour expliquer, cependant, plus longuement, le cas est le suivant. Le soleil, lors de son passage à travers les parties supérieures de la Libye, les affecte de la manière suivante. Comme l'air dans ces régions est constamment clair, et le pays se réchauffe par l'absence de vents froids, le soleil dans son passage à travers eux agit sur eux exactement comme il a coutume d'agir ailleurs en été, quand son chemin est au milieu du ciel, c'est-à-dire qu'il attire l'eau. Après l'avoir attiré, il le repousse dans les régions supérieures, où les vents le saisissent, le dispersent et le réduisent en vapeur, d'où il vient assez naturellement que les vents qui soufflent de ce quartier - le sud et sud-ouest - sont de tous les vents les plus pluvieux. Et ma propre opinion est que le soleil ne se débarrasse pas de toute l'eau qu'il puise année après année du Nil, mais il la repousse dans les régions supérieures, où les vents la saisissent, la dispersent et la réduisent en vapeur, d'où elle vient assez naturellement pour que les vents qui soufflent de ce quartier - le sud et le sud-ouest - soient de tous les vents les plus pluvieux. Et ma propre opinion est que le soleil ne se débarrasse pas de toute l'eau qu'il puise année après année du Nil, mais

en garde sur lui. [12](#)

Ces trois exemples révèlent qu'Hérodote n'était pas un reporter passif d'histoires et de bêtises incroyables, «un menteur». Au contraire, il était assez scrupuleux, objectif, scientifique pour son époque. Pourquoi chercher à discréditer un tel historien, à le faire paraître naïf? Pourquoi «refabriquer» l'histoire malgré ses preuves explicites?

La raison fondamentale en est sans doute qu'Hérodote, après avoir raconté son récit de témoin oculaire nous informant que les Égyptiens étaient noirs, a alors démontré, avec une honnêteté rare (pour un Grec), que la Grèce empruntait à l'Égypte tous les éléments de sa civilisation, même le culte des dieux, et que l'Égypte était le berceau de la civilisation. De plus, les découvertes archéologiques justifient continuellement Hérodote contre ses détracteurs. Ainsi, Christiane Desroches-Noblecourt écrit sur les fouilles récentes à Tanis * : «Hérodote avait vu les bâtiments extérieurs de ces sépulcres et les avait décrits. [C'était le Labyrinthe dont il a été question ci-dessus.] Pierre Montet

vient de prouver une fois de plus que le Père de l'Histoire n'a pas menti. " 13 On pourrait objecter qu'au cinquième siècle avant JC quand Hérodote visita l'Égypte, sa civilisation avait déjà plus de 10 000 ans et que la race qui l'avait créée n'était pas nécessairement la race noire qu'Hérodote y trouva.

Mais toute l'histoire de l'Égypte, comme nous le verrons, montre que le mélange de la population primitive avec des éléments nomades blancs, conquérants ou marchands, est devenu de plus en plus important à l'approche de la fin de l'histoire égyptienne. Selon Cornélius de Pauw, à l'époque basse l'Égypte était presque saturée de colonies blanches étrangères: Arabes à Coptos, Libyens sur le futur site d'Alexandrie, Juifs autour de la ville d'Hercule (Avaris?), Babyloniens (ou Perses) sous Memphis, «Trojans fugitifs» dans la zone des grandes carrières de pierre à l'est du Nil, les Cariens et les Ioniens par la branche Pelusiac. Psammetichus (fin du VIIe siècle) a couronné cette invasion pacifique en confiant la défense de l'Égypte à des mercenaires grecs. «Une énorme erreur du pharaon Psammetichus a été de confier la défense de l'Égypte aux troupes étrangères et d'introduire diverses colonies faites

de la lie des nations. 14 Sous la dernière dynastie saïte, les Grecs étaient officiellement établis à Naucratis, le seul port où les étrangers étaient autorisés à faire du commerce.

Après la conquête de l'Égypte par Alexandre, sous les Ptolémées, le croisement entre les Grecs blancs et les Égyptiens noirs a prospéré, merci

à une politique d'assimilation: «Nulle part Dionysos n'était plus favorisé, nulle part il n'était plus adoré et plus élaboré que par les Ptolémées, qui reconnaissaient son culte comme un moyen particulièrement efficace de favoriser l'assimilation des conquérants Grecs et leur fusion avec

les Égyptiens indigènes. [15](#)

Ces faits prouvent que si le peuple égyptien avait été à l'origine blanc, il aurait bien pu le rester. Si Hérodote l'a trouvé encore noir après tant de croisements, il devait être noir de base au début.

En ce qui concerne les preuves bibliques, quelques détails s'imposent. Pour déterminer la valeur des preuves bibliques, nous devons examiner la genèse du peuple juif. Qu'est-ce donc que le peuple juif? Comment est-il né? Comment a-t-il créé la Bible, dans laquelle les descendants de Cham, ancêtres des Nègres et des Égyptiens, seraient ainsi maudits; quelle pourrait être la raison historique de cette malédiction? Ceux qui deviendraient les Juifs sont entrés en Égypte au nombre de 70 bergers rugueux et craintifs, chassés de Palestine par la famine et attirés par ce paradis terrestre, la vallée du Nil.

Bien que les Égyptiens aient une horreur particulière de la vie nomade et des bergers, ces nouveaux arrivants ont d'abord été chaleureusement accueillis, grâce à Joseph. Selon la Bible, ils se sont installés au pays de Goshen et sont devenus les bergers des troupeaux du Pharaon. Après la mort de Joseph et du pharaon «protecteur», et face à la prolifération des juifs, les Égyptiens sont devenus hostiles, dans des circonstances encore mal définies. La condition des Juifs devenait de plus en plus difficile. Si nous devons en croire la Bible, ils étaient employés à des travaux de construction, servant d'ouvriers à la construction de la ville de Ramsès. Les Égyptiens ont pris des mesures pour limiter le nombre de naissances et éliminer les bébés mâles, de peur que la minorité ethnique ne devienne une nation

danger qui, en temps de guerre, pourrait augmenter les rangs ennemis. [16](#)

Ainsi ont commencé les persécutions initiales par lesquelles le peuple juif devait rester marqué tout au long de son histoire. Désormais, la minorité juive, repliée sur elle-même, deviendrait messianique par la souffrance et l'humiliation. Un tel terrain moral de misère et d'espoir a favorisé la naissance et le développement du sentiment religieux. Les circonstances étaient d'autant plus favorables que cette race de bergers, sans industrie ni organisation sociale (la seule cellule sociale était la famille patriarcale), armée de rien que de bâtons, ne pouvait envisager aucune réaction positive à la supériorité technique du peuple égyptien.

C'est pour faire face à cette crise qu'apparut Moïse, le premier des prophètes juifs, qui, après avoir minutieusement élaboré l'histoire du peuple juif depuis ses origines, la présenta rétrospectivement sous une perspective religieuse. Ainsi, il fit dire à Abraham beaucoup de choses que ce dernier n'aurait pas pu prévoir: par exemple, les 400 ans en Égypte. Moïse a vécu à l'époque de Tell el Amarna * , quand Aménophis IV (Akhnaton, vers 1400) essayait de faire revivre le monothéisme primitif qui avait été alors discrédité par l'ostentation sacerdotale et la corruption des prêtres. Akhnaton semble avoir tenté de renforcer le centralisme politique dans son immense empire récemment conquis par le centralisme religieux; l'empire avait besoin d'une religion universelle.

Moïse a probablement été influencé par cette réforme. À partir de ce moment, il défendit le monothéisme parmi les Juifs. Le monothéisme, avec toute son abstraction, existait déjà en Égypte, qui l'avait emprunté au Soudan méroïtique, l'Éthiopie des Anciens. «Bien que la Divinité suprême, considérée dans la plus pure des visions monothéistes comme le 'seul générateur dans le ciel et sur terre qui n'ait pas été engendré ... le seul dieu vivant en vérité ...' Amon, dont le nom signifie mystère, adoration, un jour se retrouve

rejeté, dépassé par Ra, le Soleil, ou converti en Osiris ou Horus. [17](#)

Compte tenu de l'atmosphère d'insécurité dans laquelle se trouvait le peuple juif en Égypte, un Dieu promettant des lendemains sûrs était un soutien moral irremplaçable. Après quelques réticences au départ, ce peuple qui n'avait apparemment pas connu le monothéisme auparavant - contrairement à l'opinion de ceux qui le créditeraient d'inventeur [du monothéisme] - le porterait néanmoins à un développement assez remarquable. Aidé par la foi, Moïse a conduit le peuple hébreu hors d'Égypte. Cependant, les Israélites se sont vite lassés de cette religion et ne sont revenus que progressivement au monothéisme. (Le veau d'or d'Aaron au pied du mont Sinaï.)

Entré en Égypte en tant que 70 bergers regroupés en 12 familles patriarcales, nomades sans industrie ni culture, le peuple juif y est reparti 400 ans plus tard, 600 000 hommes, après en avoir acquis tous les éléments de sa future tradition, dont le monothéisme.

Si les Égyptiens ont persécuté les Israélites comme le dit la Bible, et si les Égyptiens étaient des Nègres, fils de Cham, comme le dit la même Bible, nous ne pouvons plus ignorer les causes historiques de la malédiction sur Ham - malgré la légende de l'ivresse de Noé. La malédiction est entrée dans la littérature juive

considérablement plus tard que la période de persécution. En conséquence, Moïse, dans le livre de la Genèse, attribua les paroles suivantes au Dieu éternel, adressées à Abraham dans un rêve: «Sachez avec certitude que votre postérité sera étrangère dans un pays qui n'est pas le leur; ils seront soumis à l'esclavage

et sera opprimé pendant cent ans. [18](#)

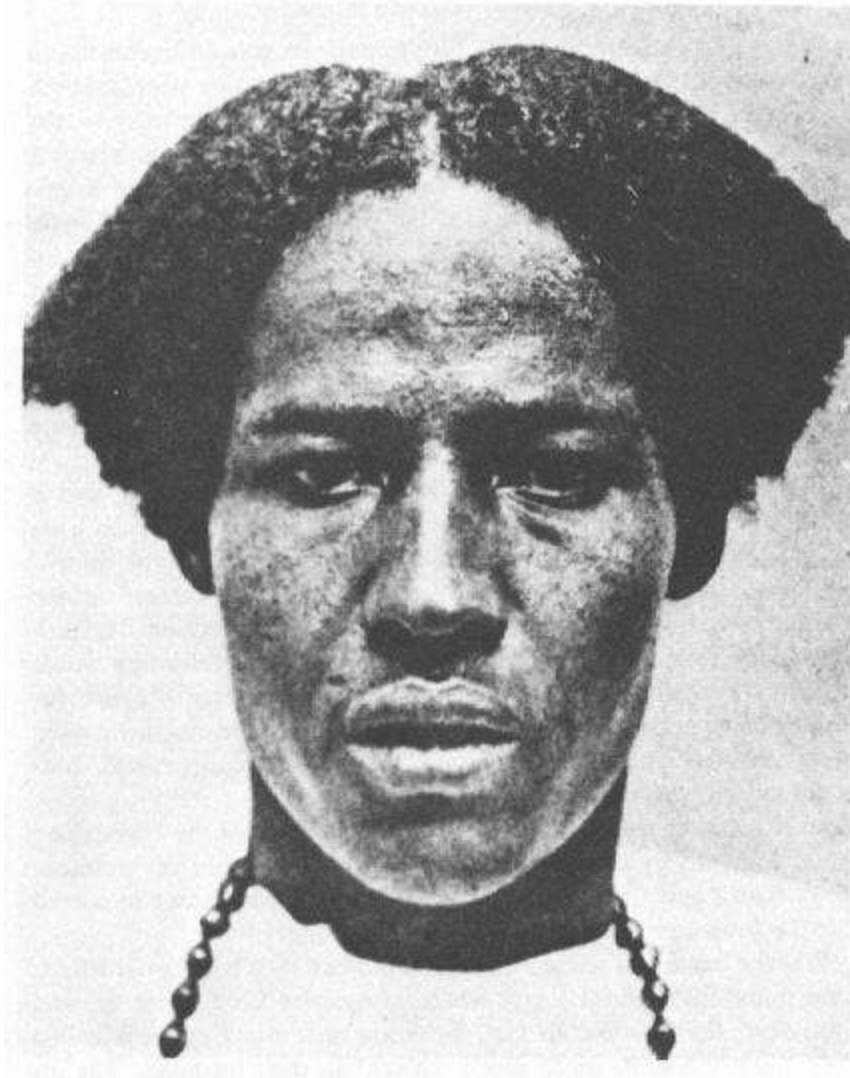
Ici, nous avons atteint le contexte historique de la malédiction sur Ham. Ce n'est pas par hasard que cette malédiction sur le père de Mesraïm, Phut, Kush et Canaan, est tombée uniquement sur Canaan, qui habitait dans un pays que les Juifs ont convoité tout au long de leur histoire.

D'où vient ce nom de Ham (Cham, Kam)? Où Moïse aurait-il pu le trouver? En Égypte, où Moïse est né, a grandi et a vécu jusqu'à l'Exode. En fait, nous savons que les Egyptiens ont appelé leur pays *Kemit*, ce qui signifie «noir» dans leur langue. L'interprétation selon laquelle *Kemit* désigne le sol noir de l'Égypte, plutôt que l'homme noir et, par extension, la race noire du pays des Noirs, découle d'une déformation gratuite par des esprits conscients de ce qu'impliquerait une interprétation exacte de ce mot. Par conséquent, il est naturel de trouver *Kam* en hébreu, signifiant

chaleur, noire, brûlée. [19](#)

Cela étant, toutes les contradictions apparentes disparaissent et la logique des faits apparaît dans toute sa nudité. Les habitants de l'Égypte, symbolisés par leur couleur noire, Kemit ou Ham de la Bible, seraient maudits dans la littérature du peuple qu'ils avaient opprimé. Nous pouvons voir que cette malédiction biblique sur la progéniture de Ham avait une origine bien différente de celle qui lui est généralement donnée aujourd'hui sans le moindre fondement historique. Ce que nous ne pouvons pas comprendre cependant, c'est comment il a été possible de faire une race blanche de

Kemit: Hamite, noir, ébène, etc. (même en égyptien). De toute évidence, selon les besoins de la cause, Ham est maudit, noirci et fait de l'ancêtre des nègres. C'est ce qui arrive chaque fois que l'on fait référence aux relations sociales contemporaines.



2. Beau type hamitique d'Afrique de l'Est (de Nelle Puccioni, «Ricerche antropometriche sui Somali», *Archivio per l'antropologia*, 1911; cité par Seligman dans *Egypte et Afrique noire*). Pour apprécier pleinement la blague, remplacer le libellé de Seligman ci-dessus par l'interprétation «officielle»: Beau type de la race blanche paléo-méditerranéenne à laquelle nous devons toutes les civilisations noires, y compris celle de l'Égypte.

Par contre, il est blanchi à chaque fois que l'on cherche l'origine de la civilisation, car il y habite le premier pays civilisé du monde. Ainsi, l'idée des Hamites d'Orient et d'Occident est conçue - rien de plus qu'une invention commode pour priver les Noirs de l'avantage moral de la civilisation égyptienne et des autres civilisations africaines, comme nous le verrons. La figure 2 nous permet de percevoir le caractère biaisé de ces théories.

Il est impossible de lier la notion de hamite, telle que nous nous efforçons de la comprendre dans les manuels officiels, avec la moindre réalité historique, géographique, linguistique ou ethnique. Aucun spécialiste n'est en mesure de localiser le lieu de naissance des Hamites (scientifiquement parlant), la langue qu'ils parlent, la route migratoire qu'ils ont suivie, les pays qu'ils se sont installés ou la forme de civilisation qu'ils ont pu quitter. Au contraire, tous les experts s'accordent à dire que ce terme n'a pas de contenu sérieux, et pourtant aucun d'entre eux ne l'utilise comme une sorte de passe-partout pour expliquer la moindre preuve de civilisation en Afrique noire.

CHAPITRE II

Naissance du mythe nègre

Lorsque Hérodote l'a visité, l'Égypte avait déjà perdu son indépendance un siècle plus tôt. Conquise par les Perses en 525, elle fut désormais dominée par l'étranger: après les Perses vinrent les Macédoniens sous Alexandre (333 AVANT JC), les Romains sous Jules César (50 AVANT JC), les Arabes au VIIe siècle, les Turcs au XVIe siècle, les Français avec Napoléon, puis les Anglais à la fin du XIXe siècle.

Ruinée par toutes ces invasions successives, l'Égypte, berceau de la civilisation pendant 10 000 ans alors que le reste du monde était plongé dans la barbarie, ne jouerait plus de rôle politique. Néanmoins, il continuera longtemps à initier les jeunes peuples méditerranéens (Grecs et Romains, entre autres) à l'illumination de la civilisation. Tout au long de l'Antiquité, elle restera la terre classique où les peuples méditerranéens se rendaient en pèlerinages pour boire à la source des connaissances scientifiques, religieuses, morales et sociales, les plus anciennes connaissances acquises par l'humanité.

Ainsi, tout autour de la périphérie de la Méditerranée, de nouvelles civilisations se sont construites, les unes après les autres, bénéficiant des nombreux atouts de la Méditerranée, véritable carrefour dans le meilleur emplacement du monde. Ces nouvelles civilisations ont évolué principalement vers le développement matérialiste et technique. Comme origine de cette évolution, il faut citer le génie matérialiste des Indo-Européens: Grecs et Romains.

L'élan païen, qui animait la civilisation gréco-romaine, s'est éteint vers le quatrième siècle. Deux nouveaux facteurs, le christianisme et les invasions barbares, ont pénétré le vieux terrain de l'Europe occidentale et ont donné naissance à une nouvelle civilisation qui, à son tour, présente aujourd'hui des symptômes d'épuisement. Grâce à des contacts ininterrompus entre les peuples, cette dernière civilisation, qui a hérité de tous les progrès techniques de l'humanité, était déjà suffisamment équipée au XVe siècle pour se plonger dans la découverte et la conquête du monde.

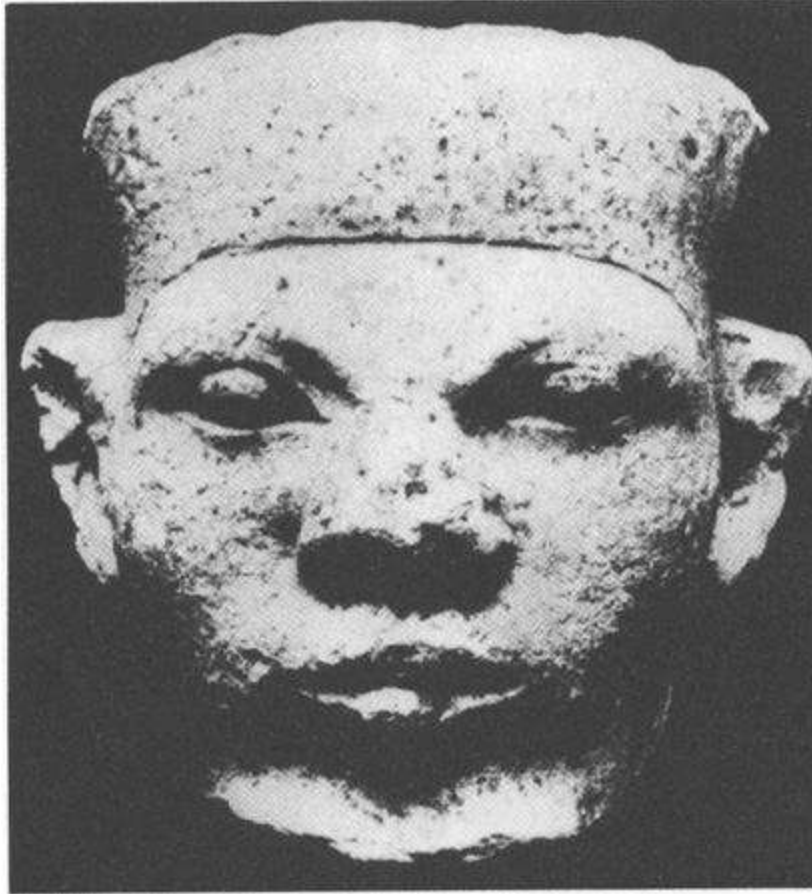
Et ainsi, dès le XVe siècle, les Portugais débarquèrent en



3. Le Dieu Osiris. (Le Metropolitan Museum of Art, Rogers Fund, 1910.)



4. Figure protohistorique de Lord Tera Neter, de la race Negro Anu, premiers habitants de l'Égypte.
(Cf. Petrie, *La fabrication de l'Égypte ancienne.*)



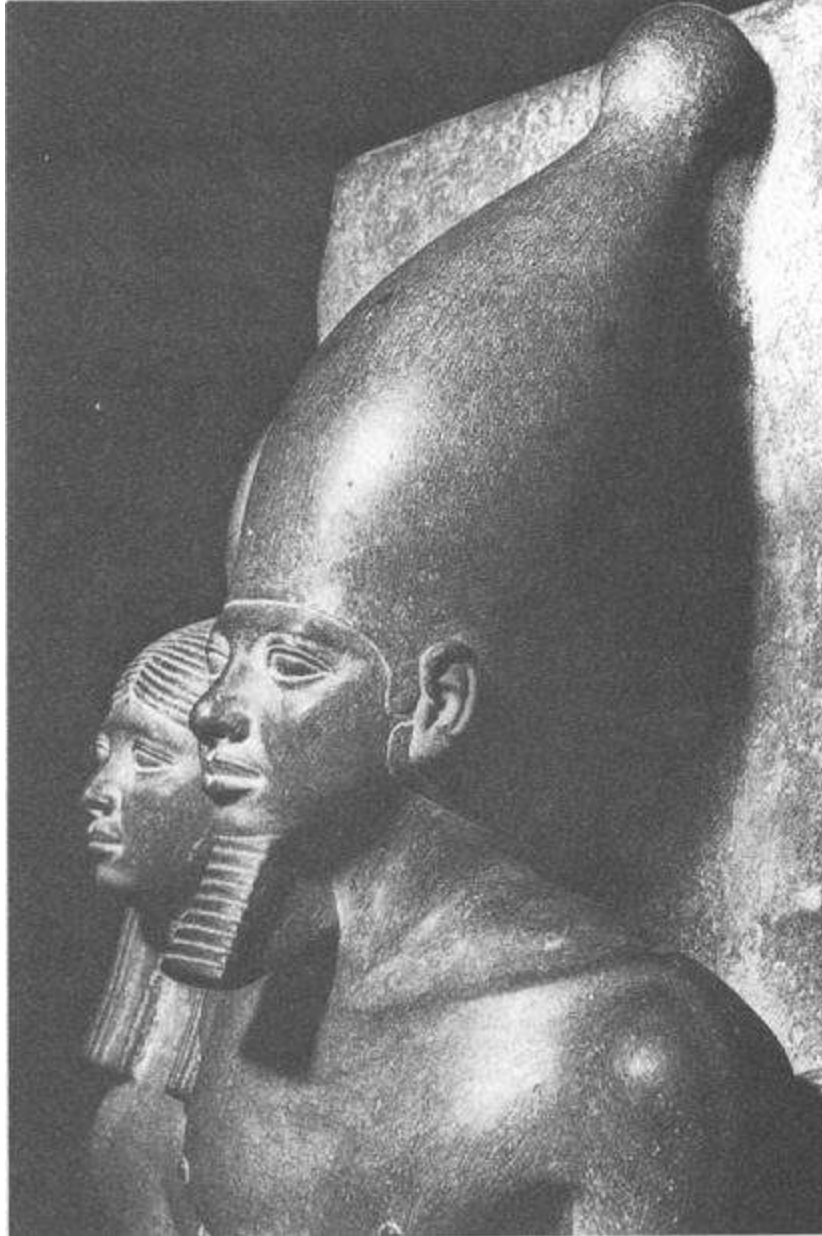
5. Narmer (ou Menes), nègre typique, premier pharaon d'Egypte, qui unifie la Haute et la Basse Egypte pour la première fois. Il n'est assurément ni aryen, ni indo-européen, ni sémitique, mais incontestablement noir.



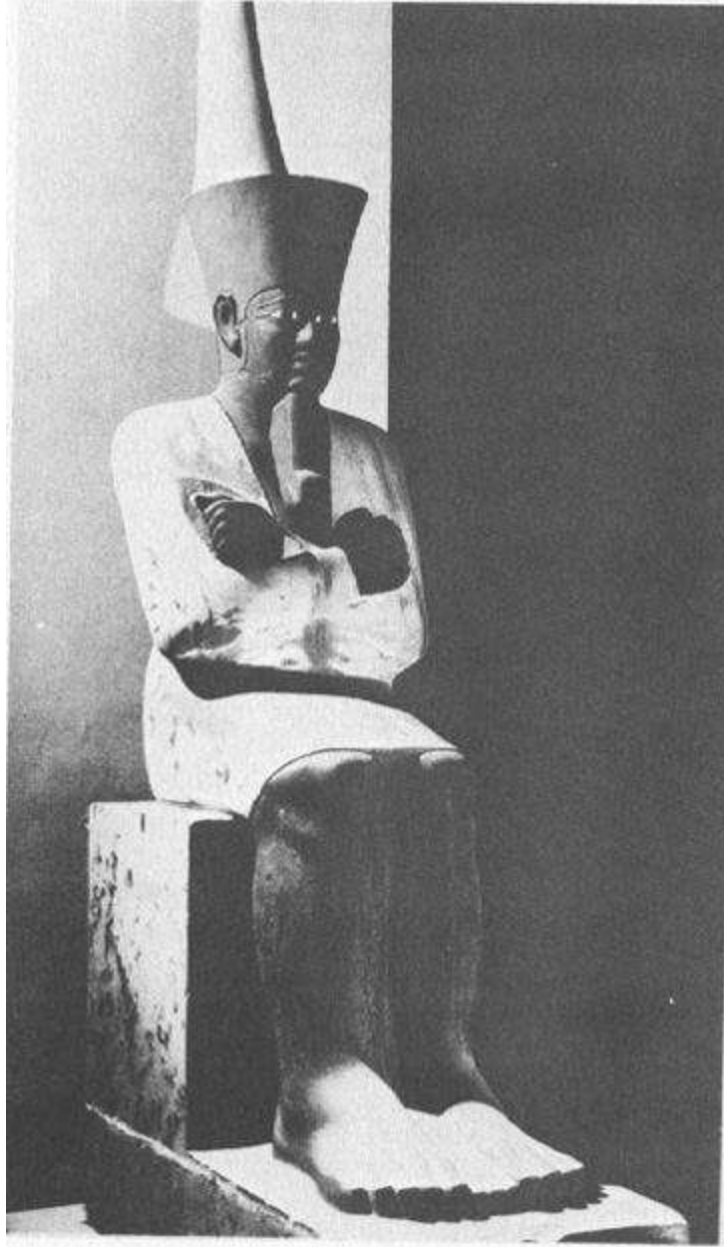
6. Zoser. Nègre typique, ce pharaon de la IIIe dynastie a inauguré une grande architecture en pierre de taille: pyramide à degrés et tombeau à Saqqara. Avec lui, tous les éléments technologiques de la civilisation égyptienne étaient déjà en place et se perpétueraient désormais. (Le Metropolitan Museum of Art, Rogers Fund, 1911.)



sept. Cheops, Pharaon de la quatrième dynastie, constructeur de la Grande Pyramide: un homme noir ressemblant au type camerounais actuel.



8. Mycerinus (quatrième dynastie), qui a construit la troisième pyramide de Gizeh. À côté de lui, la déesse Hathor.



9. Pharaon Mentuhotep 1, un nègre typique, fondateur de la onzième dynastie (vers 2100 AVANT JC).



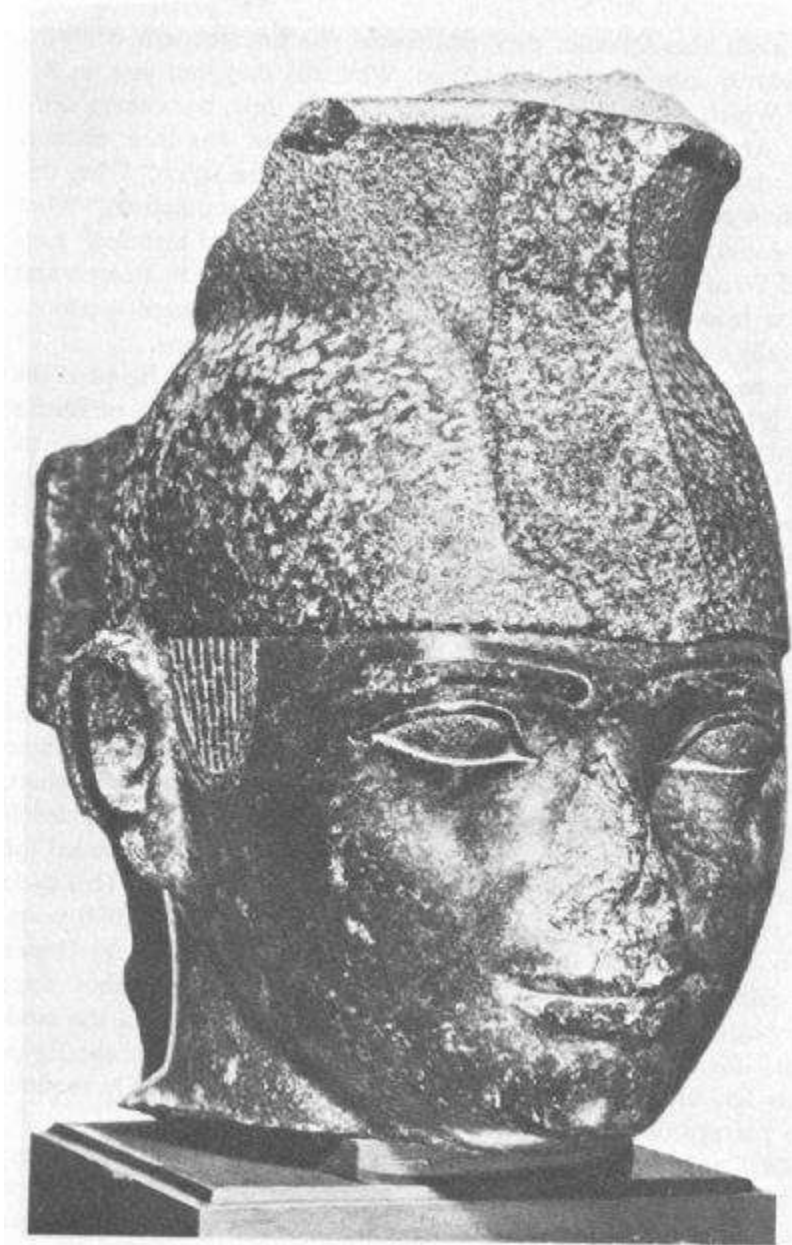
dix. Pharaon Sésostri I (douzième dynastie).



11. Pharaon Ramsès II (en haut) et un Watusi moderne. Le hair-do Watusi ne peut être conçu que pour les cheveux laineux. Les petits cercles sur le casque du pharaon représentent des cheveux crépus (comme le note Denise Cappart dans son article dans *Reflét du Monde*, 1956).



12. Le pharaon Thoutmosis III, fils d'une soudanaise, fonde la dix-huitième dynastie et inaugure l'ère de l'impérialisme égyptien. Il est parfois appelé le «Napoléon de l'Antiquité».



13. Le pharaon soudanais Taharqa.

L'Afrique via l'Atlantique; ils établissent les premiers contacts modernes, désormais intacts, avec l'Occident. Qu'ont-ils trouvé alors en Afrique? Quels peuples ont-ils rencontrés? Ces derniers étaient-ils là depuis la première Antiquité ou venaient-ils de migrer? Quel était leur niveau culturel, le degré de leur organisation sociale et politique? Quelle impression les Portugais auraient-ils pu avoir de ces populations? Quelle idée peuvent-ils se faire de leur capacité intellectuelle et de leur aptitude technique? Quel genre de relations sociales va-t-il exister entre l'Europe et l'Afrique à partir de cette époque? La réponse à

ces différentes questions expliqueront pleinement la légende actuelle du nègre primitif.

Pour répondre à ces interrogations, il faut retourner en Egypte au moment où elle est tombée sous le joug de l'étranger. La répartition des Noirs sur le continent africain est probablement passée par deux phases principales. Il est généralement admis que vers 7000 AVANT JC, le Sahara s'était asséché. L'Afrique équatoriale était probablement encore une zone forestière trop dense pour attirer les hommes. Par conséquent, les derniers Noirs qui avaient vécu dans le Sahara l'ont probablement quitté maintenant pour migrer vers le Haut Nil, à l'exception peut-être de quelques petits groupes isolés sur le reste du continent, qui

migré vers le sud ou s'était dirigé vers le nord. ¹ Le premier groupe a peut-être trouvé une population noire indigène dans la région du Haut-Nil. Quoi qu'il en soit, c'est de l'adaptation progressive aux nouvelles conditions de vie que la nature attribuait à ces différentes populations noires que le phénomène le plus ancien de la civilisation est né. Cette civilisation, dite égyptienne à notre époque, s'est longtemps développée dans son berceau primitif; puis il a lentement descendu la vallée du Nil pour s'étendre autour du bassin méditerranéen. Ce cycle de civilisation, le plus long de l'histoire, a vraisemblablement duré

10 000 ans. Il s'agit d'un compromis raisonnable entre la longue chronologie (basée sur les données fournies par les prêtres égyptiens, Hérodote et Manéthon * placez le début à 17000 AVANT JC) et la courte chronologie des modernes - car ces derniers sont obligés d'admettre qu'en 4245 avant JC les Egyptiens avaient déjà inventé le calendrier (qui nécessite nécessairement le passage de milliers d'années).

Évidemment, pendant cette longue période, les Noirs auraient pu pénétrer de plus en plus profondément à l'intérieur du continent pour former des noyaux qui deviendraient des centres de la civilisation continentale analysée en [Chapitre VIII](#) . Ces civilisations africaines seraient coupées du reste du monde. Ils auraient tendance à vivre dans l'isolement, en raison de l'énorme distance qui les sépare des voies d'accès à la Méditerranée. Lorsque l'Égypte a perdu son indépendance, leur isolement était complet.

Dès lors, séparés de la métropole envahie par l'étranger, et repliés dans un cadre géographique nécessitant un minimum d'effort d'adaptation, les Noirs s'orientent vers le développement de leur organisation sociale, politique et morale, plutôt que vers la spéculation. recherche scientifique que leur situation ne justifiait pas, et même

rendu impossible. L'adaptation à l'étroite et fertile vallée du Nil a nécessité une technique experte en irrigation et en barrages, des calculs précis pour prévoir les inondations du Nil et en déduire leurs conséquences économiques et sociales. Il a également fallu l'invention de la géométrie pour délimiter la propriété après que les inondations aient effacé les lignes de démarcation. De même, le terrain en longues bandes plates a nécessité la transformation de la houe paléo-négritique en charrue, d'abord tirée par les hommes, puis par les animaux. Indispensable comme tout ce qui était à l'existence matérielle du nègre dans la vallée du Nil, il devenait également superflu dans les nouvelles conditions de vie à l'intérieur.

L'histoire ayant rompu son équilibre antérieur avec l'environnement, le Noir retrouve désormais un nouvel équilibre, différent du premier par l'absence d'une technique qui n'est plus vitale pour l'organisation sociale, politique et morale. Avec des ressources économiques assurées par des moyens qui n'exigeaient pas d'inventions perpétuelles, le nègre devint progressivement indifférent au progrès matériel.

C'est dans ces conditions nouvelles que s'est déroulée la rencontre avec l'Europe. Au XV^e siècle, lorsque les premiers Portugais, Néerlandais, Anglais, Français, Danois et Brandebourgeois ont commencé à installer des comptoirs commerciaux sur la côte ouest-africaine, l'organisation politique des États africains était égale et souvent supérieure à celle de leurs propres États respectifs. Les monarchies étaient déjà constitutionnelles, avec un Conseil populaire où étaient représentées les différentes couches sociales. Contrairement à la légende, le roi nègre n'était pas et n'avait jamais été un despote aux pouvoirs illimités. Dans certains endroits, il a été investi par le peuple, le Premier ministre étant un intermédiaire représentant les hommes libres. Sa mission était de servir le peuple avec sagesse et son autorité dépendait de son respect de la constitution établie (cf.

Chapitre VIII).

L'ordre social et moral était au même niveau de perfection. Nulle part aucune mentalité pré-logique n'a régné, au sens où Lévy-Bruhl l'a comprise, mais il n'y a pas lieu de réfuter ici une idée que son auteur a rejetée avant sa mort. En revanche, pour toutes les raisons évoquées ci-dessus, le développement technique a été moins stressé qu'en Europe. Bien que le nègre eût été le premier à découvrir le fer, il n'avait construit aucun canon; le secret de la poudre à canon n'était connu que des prêtres égyptiens, qui l'utilisaient uniquement à des fins religieuses lors de rites tels que les Mystères d'Osiris (cf. Cornelius de Pauw's *Recherches sur les Egyptiens et les Chinois*).

L'Afrique est donc assez vulnérable du point de vue technique. Elle est devenue une proie tentante et irrésistible pour l'Occident, dotée d'armes à feu et de marines de grande envergure. Ainsi, le progrès économique de l'Europe de la Renaissance a stimulé la conquête de l'Afrique, qui s'est rapidement accomplie. Elle est passée du stade des comptoirs côtiers à celui de l'annexion par les accords internationaux occidentaux, suivie d'une conquête armée appelée «pacification».

Au début de cette période, l'Amérique a été découverte par Christophe Colomb et le débordement du vieux continent a été déversé sur le nouveau. Le développement de terres vierges nécessitait une main-d'œuvre bon marché. L'Afrique sans défense est alors devenue le réservoir tout prêt à partir duquel puiser cette main-d'œuvre avec un minimum de dépenses et de risques. La traite négrière moderne était considérée comme une nécessité économique avant l'avènement de la machine. Cela durera jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Un tel renversement des rôles, résultat de nouvelles relations techniques, a entraîné des relations maître-esclave entre Blancs et Noirs sur le plan social. Déjà au Moyen Âge, le souvenir d'une Egypte noire qui avait civilisé le monde avait été brouillé par l'ignorance de la tradition antique cachée dans les bibliothèques ou enterrée sous les ruines. Cela deviendrait encore plus obscur pendant ces quatre siècles d'esclavage.

Gonflés par leur supériorité technique récente, les Européens méprisaient le monde noir et daignaient ne toucher qu'à ses richesses. L'ignorance de l'histoire ancienne des Noirs, les différences de mœurs et de coutumes, les préjugés ethniques entre deux races qui se croyaient face à face pour la première fois, combinés à la nécessité économique d'exploiter - tant de facteurs ont prédisposé l'esprit de l'Européen à déformer la personnalité morale du Noir et ses aptitudes intellectuelles.

Désormais «Negro» est devenu synonyme d'être primitif, «inférieur», doté d'une mentalité pré-logique. Comme l'être humain est toujours désireux de justifier sa conduite, ils sont allés encore plus loin. Le désir de légitimer la colonisation et la traite négrière - en d'autres termes, la condition sociale du nègre dans le monde moderne - a engendré toute une littérature pour décrire les prétendus traits inférieurs des Noirs. L'esprit de plusieurs générations d'Européens serait ainsi progressivement endoctriné, l'opinion occidentale se cristalliserait et accepterait instinctivement comme vérité révélée l'équation:

Nègre = humanité inférieure. ² Pour couronner ce cynisme, la colonisation serait

décrit comme un devoir de l'humanité. Ils ont invoqué «la mission civilisatrice» de l'Occident chargée de la responsabilité d'élever l'Africain au niveau des autres hommes [que nous connaissons comme «le fardeau de l'homme blanc»]. Dès lors, le capitalisme avait la voile pour pratiquer l'exploitation la plus féroce sous le couvert de prétextes moraux.

Tout au plus reconnaissent-ils que le nègre a des dons artistiques liés à sa sensibilité d'animal inférieur. Telle est l'opinion du Français Joseph de Gobineau, précurseur de la philosophie nazie, qui dans son célèbre livre *Sur l'inégalité des races humaines* décrète que le sens artistique est inséparable du sang nègre; mais il réduit l'art à une manifestation inférieure de la nature humaine: en particulier, le sens du rythme est lié aux aptitudes émotionnelles du Noir.

Ce climat d'aliénation a finalement profondément affecté la personnalité du Noir, en particulier le Noir instruit qui avait eu l'occasion de prendre conscience de l'opinion mondiale sur lui et son peuple. Il arrive souvent que l'intellectuel nègre perde confiance en ses propres possibilités et en celles de sa race à tel point que, malgré la validité des preuves présentées dans ce livre, il ne sera pas étonnant que certains d'entre nous ne puissent toujours pas croire que les Noirs ont vraiment joué le premier rôle civilisateur au monde.

Souvent, les Noirs de hautes réalisations intellectuelles restent si victimes de cette aliénation qu'ils cherchent en toute bonne foi à codifier ces idées nazies dans une prétendue dualité du Nègre sensible et émotif, créateur d'art, et l'homme blanc, surtout doté de rationalité. ³ C'est donc de bonne foi qu'un poète noir africain s'est exprimé dans un vers d'une beauté admirable:

«L'émotion est nègre et la raison hellène» ⁴ (L'émotion est nègre et la raison grecque.)

Peu à peu, une littérature nègre «complémentaire» apparaît, volontairement puérile, de bonne humeur, passive, résignée, gémissante. Une masse de créations artistiques nègres actuelles, très appréciées des Occidentaux, forme un miroir dans lequel ces Occidentaux peuvent se regarder avec fierté, tout en se vautrant dans la sentimentalité paternaliste en contemplant ce qu'ils croient être leur supériorité. La réaction serait bien différente si les mêmes juges étaient confrontés à une œuvre nègre parfaitement composée qui abandonnait ce schéma et rompait avec tout réflexe de subordination ainsi que

complexes d'infériorité pour prendre une place naturelle à un niveau d'égalité. Un tel travail risquerait certainement de paraître prétentieux et au moins exaspérant pour certaines personnes.

Le souvenir de l'esclavage récent auquel la race noire a été soumise, habilement maintenu vivant dans l'esprit des hommes et en particulier dans les esprits noirs, affecte souvent négativement la conscience noire. À partir de cet esclavage récent, on a tenté de construire - malgré toute vérité historique - une légende selon laquelle le Noir a toujours été réduit en esclavage par la race blanche supérieure avec laquelle il a vécu, où qu'il ait été. Cela permet aux Blancs de justifier facilement la présence de Nègres en Égypte ou en Mésopotamie ou en Arabie, en décrétant qu'ils étaient réduits en esclavage. Bien qu'une telle affirmation ne soit rien d'autre qu'un dogme destiné à falsifier l'histoire - ceux qui la font avancer sont pleinement conscients qu'elle est erronée - elle contribue néanmoins à aliéner la conscience noire. Ainsi, un autre grand poète noir, peut-être le plus grand de notre temps, Aimé Césaire, écrit:

Maître des trois routes, devant vous se tient un homme qui a beaucoup marché.

Maître des trois routes, devant vous se tient un homme qui a marché sur ses mains, a marché sur ses pieds, a marché sur son ventre, a marché sur le dos,

Depuis Elam, depuis Akkad, depuis Sumer. [5](#)

Ailleurs, il écrit:

Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole, ceux qui n'ont apprivoisé ni la vapeur ni l'électricité

ceux qui n'ont exploré ni la mer ni le ciel... [6](#)

Tout au long de ces transformations des relations du nègre avec le reste du monde, il devenait chaque jour de plus en plus difficile et même inadmissible, pour ceux qui ignoraient sa gloire passée - et pour les Noirs eux-mêmes - de croire qu'ils auraient pu être à l'origine de la première civilisation qui fleurissait sur la terre, une civilisation à laquelle l'humanité doit l'essentiel de ses progrès.

Désormais, même lorsque les preuves sont empilées sous leurs yeux, les experts ne les verront qu'à travers des œillères et les interpréteront toujours faussement. Ils bâtiront les théories les plus improbables, car toute improbabilité leur paraît plus logique que la vérité du document historique le plus important attestant le rôle civilisateur précoce des Noirs. Avant d'examiner les contradictions qui circulent à l'époque moderne et qui résultent de tentatives pour prouver à tout prix que les Egyptiens étaient des Blancs, notons l'étonnement d'un savant de bonne foi, le comte Constantin de Volney (1757–1820). Après s'être imprégné de tous les préjugés que nous venons de mentionner à l'égard des nègres, Volney s'était rendu en Égypte entre 1783 et 1785, tandis que l'esclavage nègre prospérait. Il a rapporté comme suit sur la race égyptienne,

. . . tous ont un visage gonflé, des yeux gonflés, un nez plat, des lèvres épaisses; en un mot, le vrai visage du mulâtre. J'ai été tenté de l'attribuer au climat, mais lorsque j'ai visité le Sphinx, son apparence m'a donné la clé de l'énigme. En voyant cette tête, typiquement nègre dans tous ses traits, je me suis souvenu du passage remarquable où Hérodote dit: «Quant à moi, je juge les Colchiens comme une colonie égyptienne car, comme eux, ils sont noirs avec des cheveux laineux.... " En d'autres termes, les anciens Égyptiens étaient de vrais nègres du même type que tous les Africains nés dans le pays. Cela étant, on voit comment leur sang, mêlé depuis plusieurs siècles à celui des Romains et des Grecs, a dû perdre l'intensité de sa couleur originelle, tout en conservant néanmoins l'empreinte de son moule d'origine.

Après avoir illustré cette proposition en citant le cas des Normands qui ressemblaient encore aux Danois 900 ans après la conquête de la Normandie, Volney ajoute:

Mais de retour en Egypte, la leçon qu'elle enseigne l'histoire contient de nombreuses réflexions philosophiques. Quel sujet de méditation, de voir la barbarie et l'ignorance actuelles des Coptes, descendants de l'alliance entre le génie profond des Egyptiens et l'esprit brillant des Grecs! Pensez simplement que cette race d'hommes noirs, aujourd'hui notre esclave et l'objet de notre mépris, est la race même à laquelle nous devons nos arts, nos sciences, et même l'usage de la parole! Imaginez enfin que c'est au milieu de peuples qui se disent les plus grands amis de la liberté et de l'humanité que l'on a approuvé l'esclavage le plus barbare et se demande si les hommes noirs ont

même genre d'intelligence que les Blancs! [sept](#)



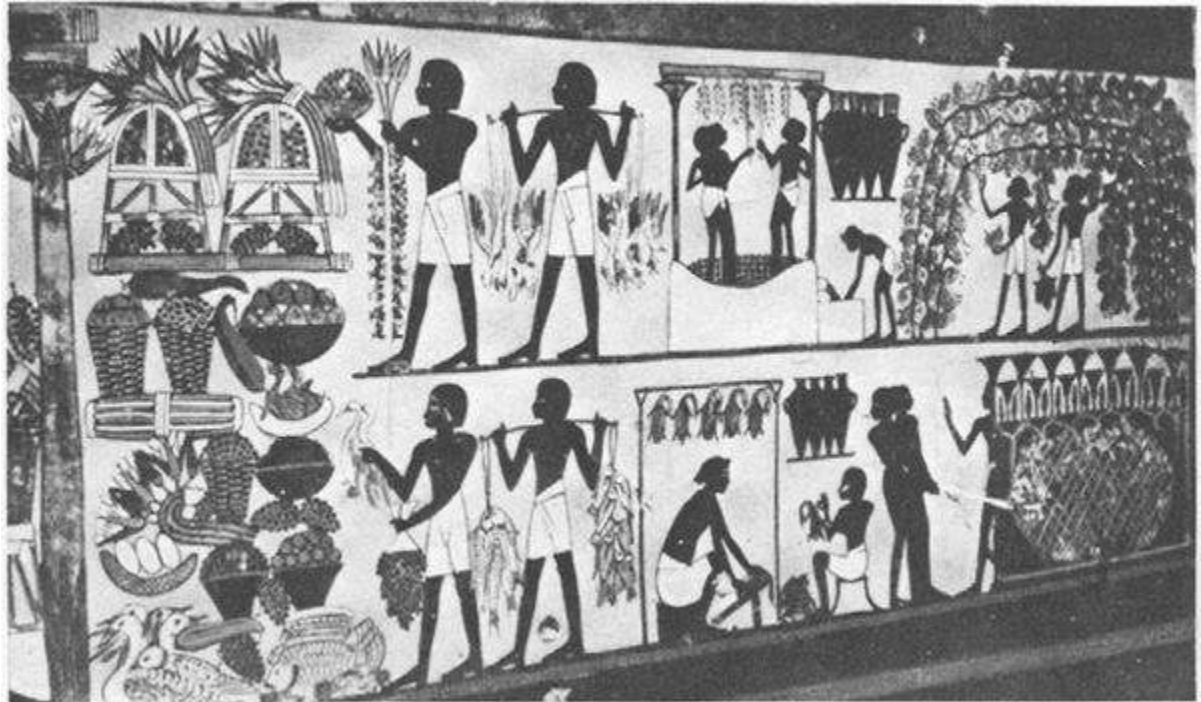
14. Femme égyptienne.



15. Femme égyptienne (la dame aux pouces).



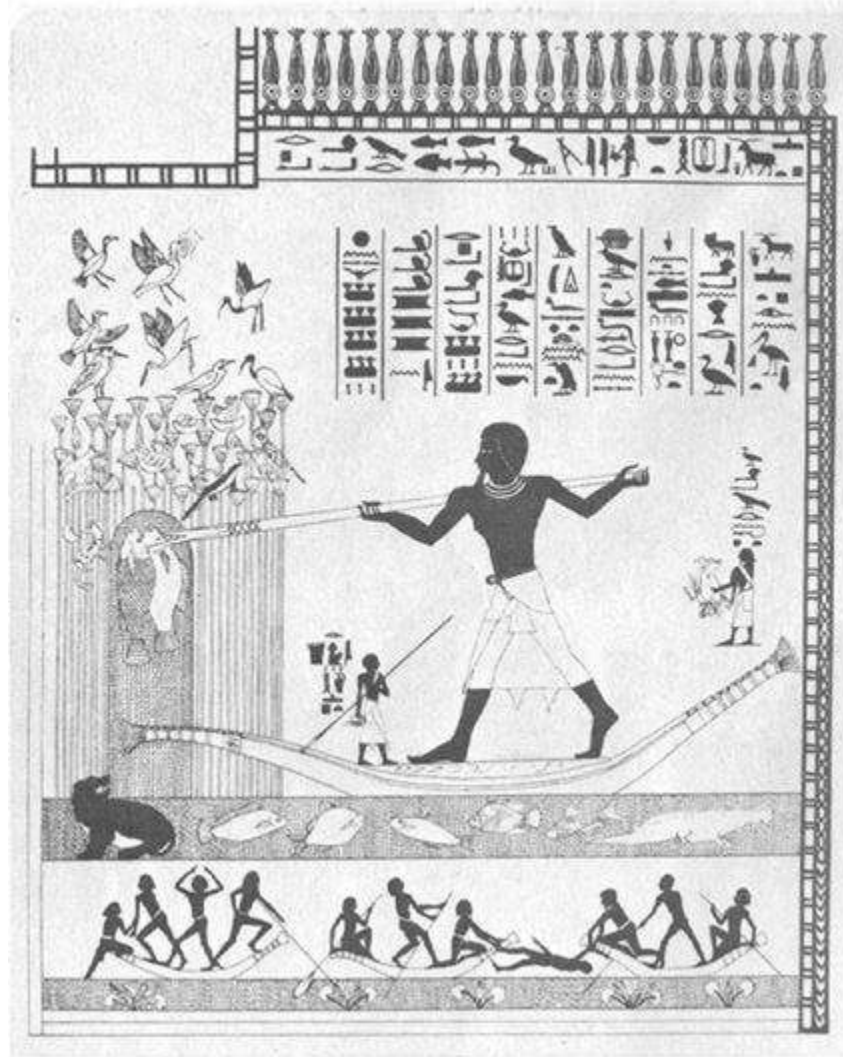
16. Femmes égyptiennes faisant du parfum.



17. Vintage Time (sur la propriété d'un prêtre égyptien).



18. Sculpture égyptienne: bataillon de 40 Soudanais armés (de la tombe du prince Masathi d'Assiout, douzième dynastie). (Musée du Caire. Photo de Federico Borromeo / Scala.)



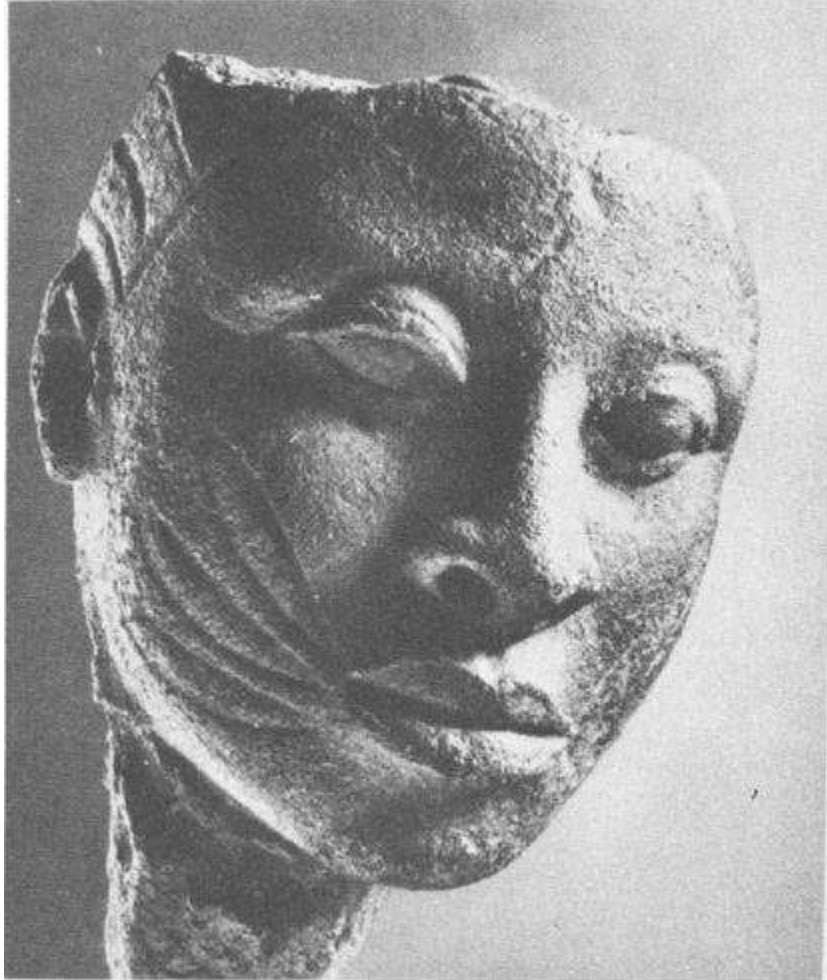
19. Pêche égyptiens (douzième dynastie). Les corps élancés et les mouvements rythmiques rappellent toutes les scènes de travail en Afrique noire d'aujourd'hui.



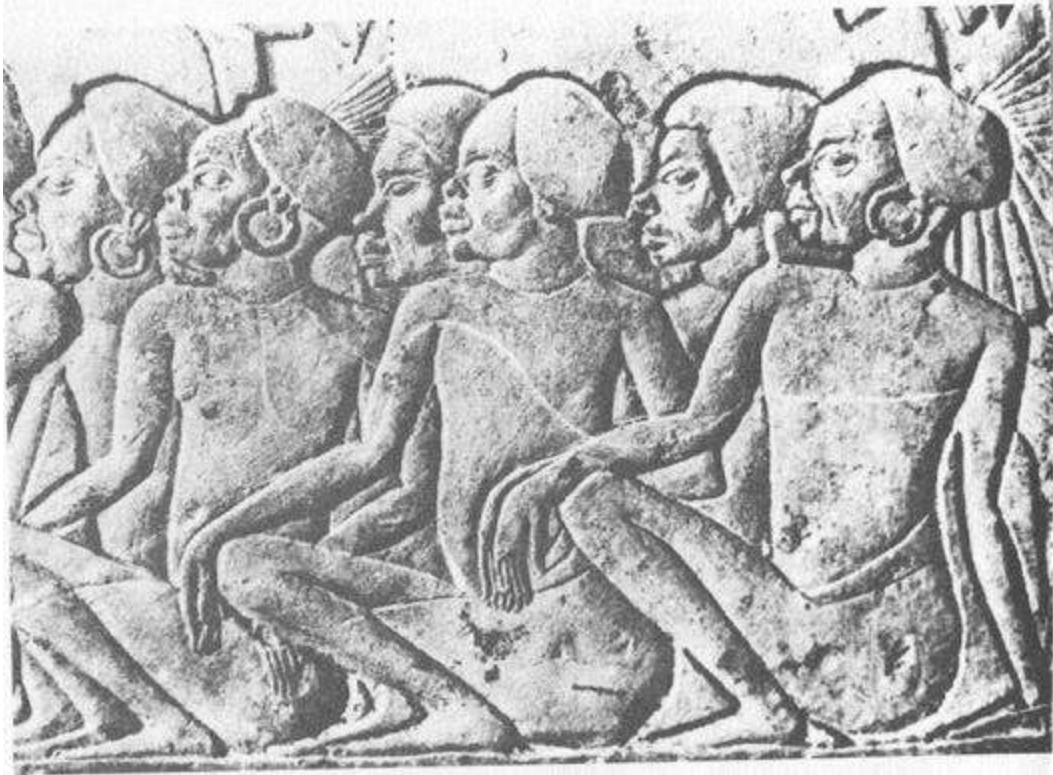
20. Chefs égyptiens (Empire du Milieu?). Celles-ci ont été appelées «têtes d'étrangers», parce qu'elles sont trop négroïdes. (Photo par tél.)



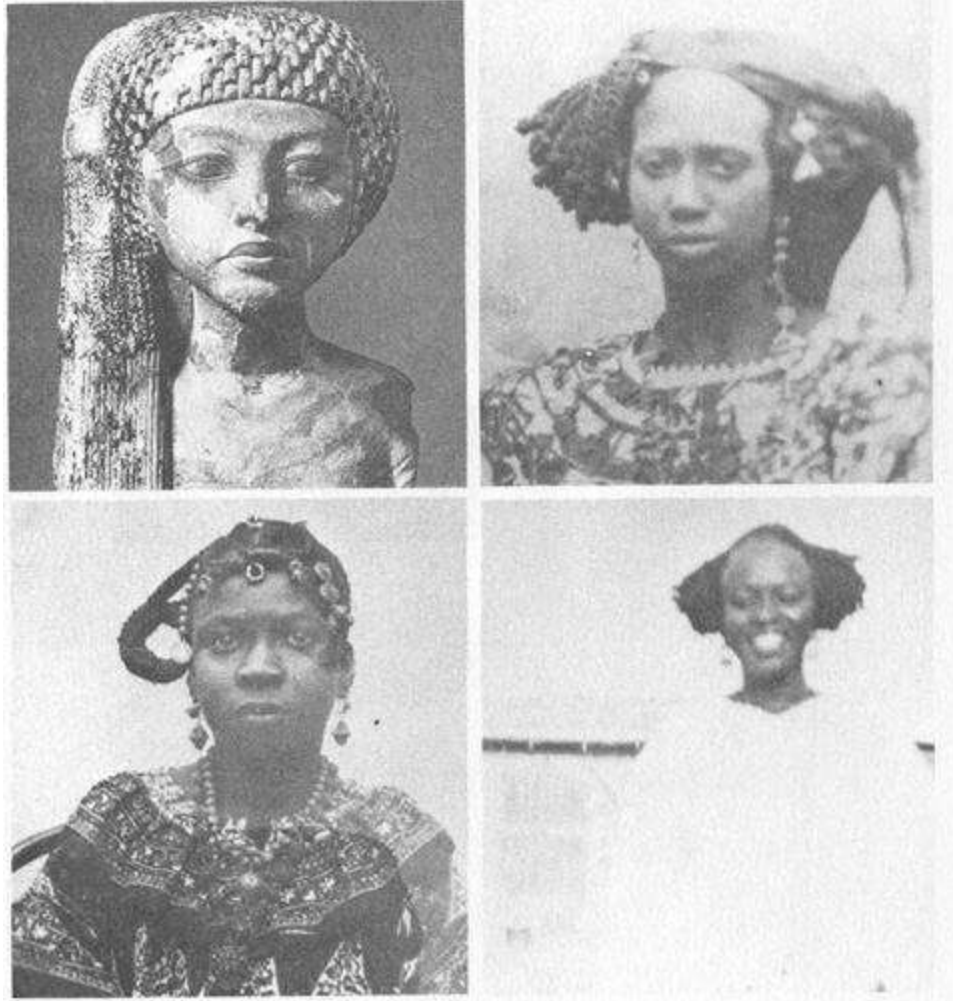
21. Un cuisinier (cinquième dynastie), au «corps brun rougeâtre».



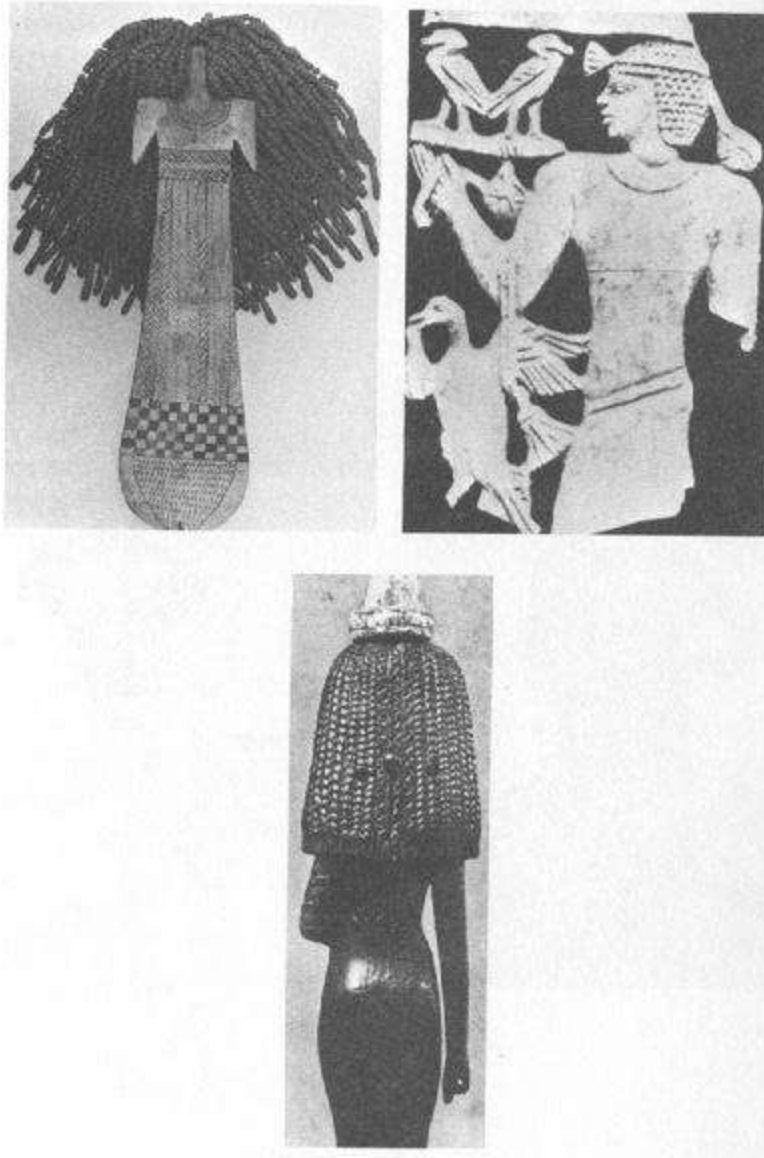
22. Nok Terra Cotta (Nigéria). Le nègre représenté par lui-même. Comparez cela avec la statuette égyptienne: les mêmes caractéristiques physiques; mais notez le contraste avec les paysans-prisonniers de la figure 23. Il s'agit d'une différence de classe, non de race. (Photo de W.Fagg, à partir de *Images nigérianes, la splendeur de la sculpture africaine.*)



23. Prisonniers de paysans noirs sur la tombe du pharaon Horemheb. Notez les différences par rapport au type urbain dans la figure précédente. Ce type de paysan n'apparaît dans les centres urbains africains qu'après transplantation d'éléments ruraux portant les signes d'une vie rurale dure. Ainsi, ce qui a été mal interprété comme une différence raciale n'est en réalité qu'une distinction de classe entre l'aristocrate de la ville et le paysan ridé aux mains rugueuses, devenu moins courant en Égypte où l'agriculture n'était pas si difficile qu'en Nubie.



24. Princesse égyptienne et trois filles sénégalaises. Les coiffures de la princesse (en haut à gauche) et des trois filles post-pubères (antérieures à 1946) témoignent d'un effort constant (de l'Antiquité égyptienne à nos jours) pour adapter les cheveux crépus à la grâce féminine. Tout l'aspect du monde serait changé si les filles noires avaient les cheveux longs.



25. Djimbi et Djéré. Perruques égyptiennes correspondant aux djimbi et djéré des femmes mariées sénégalaises (jusqu'en 1933 environ).



26. Coiffures totémiques. Ces coiffures de filles sénégalaises pré-pubères (avant la Seconde Guerre mondiale) correspondent à celles de la jeune fille égyptienne de la dix-huitième dynastie dans la statuette (en bas à gauche), plus de 3 500 ans plus tôt - avant Moïse.



27. Un négroïde de Mésopotamie: Patesi, roi de Lagash, plus généralement connu sous le nom de Gudea (2300 AVANT JC). (The Metropolitan Museum of Art, Achat, Dick Fund, 1959.)

CHAPITRE III

Falsification moderne de l'histoire

Le problème de la falsification la plus monstrueuse de l'histoire de l'humanité par les historiens modernes n'aurait pas pu être mieux posé que Volney. Personne n'aurait pu être plus apte que lui à rendre justice à la race noire en reconnaissant son rôle de guide pionnier de l'humanité sur le chemin de la civilisation. Ses conclusions auraient dû exclure l'invention ultérieure d'une hypothétique race pharaonique blanche qui aurait importé la civilisation égyptienne d'Asie au début de la période historique. En fait, cette hypothèse est difficile à concilier avec la réalité du Sphinx, qui est l'image d'un Pharaon ayant la tête d'un Noir. Cette image est là pour que tous la voient; il peut difficilement être considéré comme un document atypique,

Après Volney, un autre voyageur, Domeny de Rienzi, au début du XIXe siècle, parvient à des conclusions quelque peu similaires concernant les Egyptiens: «Il est vrai que dans un passé lointain, la race rouge foncé hindoue et égyptienne dominait culturellement les races jaune et noire, et même notre propre race blanche habitant alors l'Asie occidentale. À cette époque, notre race était plutôt sauvage et parfois tatouée, comme je l'ai vu représentée sur la tombe de Sésostris I

dans la vallée de Bibanel-Moluk à Thèbes, la cité des dieux. [1](#)

En ce qui concerne la race rouge foncé, nous verrons qu'il s'agit simplement d'un sous-groupe de la race noire telle que présentée sur les monuments de l'époque. En réalité, il n'y a pas de race rouge foncé; il n'existe que trois races bien définies: la blanche, la noire et la jaune. Les courses dites intermédiaires probablement résultent uniquement de croisements. [2](#)

La figure 28 montre que la couleur rouge foncé des Egyptiens n'est rien d'autre que la couleur naturelle de la peau du nègre. Si Rienzi parle d'une race rouge foncé, au lieu d'une race noire, c'est qu'il ne pouvait pas se débarrasser des préjugés de son temps. En tout état de cause, ses observations sur la condition de la race blanche, alors sauvage et tatouée, alors que les races «rouge foncé» étaient déjà civilisées, auraient dû empêcher toute tentative d'expliquer l'origine de la civilisation égyptienne comme due aux Blancs. Champollion élargi avec

humiliation sur la condition arriérée de ce dernier à une époque où la civilisation égyptienne était déjà vieille de plusieurs millénaires.



28. La célèbre couleur rouge foncé. C'est la couleur qui a fait couler tant d'encre; c'est le leitmotiv de la plupart des ouvrages sur la race égyptienne. Le lecteur jugera s'il s'agit d'autre chose que de la couleur de tous les nègres africains. Il est souvent nécessaire de se référer à ce chiffre pour confronter les écrits tendancieux des auteurs qui fondent leurs arguments sur cette caractéristique ethnique. (Reproduction British Museum.)

En 1799, Bonaparte entreprit sa campagne en Égypte. Grâce à la pierre de Rosette, les hiéroglyphes ont été déchiffrés en 1822 par Champollion le Jeune, décédé en 1832. Il a laissé comme «carte de visite» une grammaire égyptienne et une série de lettres à son frère Champollion-Figeac, lettres écrites lors de sa visite en Égypte (1828–1829). Ceux-ci ont été publiés en 1833 par Champollion-Figeac. Dès lors, le mur des hiéroglyphes fut brisé, dévoilant des richesses surprenantes dans leurs moindres détails.

Les égyptologues ont été stupéfaits d'admiration pour la grandeur et la perfection du passé alors découvertes. Ils l'ont progressivement reconnue comme la civilisation la plus ancienne qui ait engendré toutes les autres. Mais, l'impérialisme étant ce qu'il est, il est devenu de plus en plus «inadmissible» de continuer à accepter la théorie - évidente jusque-là - d'une Égypte noire. La naissance de l'égyptologie est donc marquée par la nécessité de détruire à tout prix et dans tous les esprits la mémoire d'une Égypte noire. Désormais, le dénominateur commun de toutes les thèses des égyptologues, leur relation étroite et leur profonde affinité, peut être caractérisé comme une tentative désespérée de réfuter cette opinion. Presque tous les égyptologues soulignent sa fausseté comme une évidence. Habituellement, ces tentatives de réfutation prennent la forme suivante:

Incapables de déceler une quelconque contradiction dans les déclarations formelles des Anciens après une confrontation objective avec la réalité égyptienne totale, et par conséquent incapables de les réfuter, soit ils leur donnent le traitement silencieux, soit les rejettent dogmatiquement et avec indignation. Ils regrettent que des gens aussi normaux que les anciens Égyptiens aient pu commettre une erreur aussi grave et créer ainsi tant de difficultés et de problèmes délicats pour les spécialistes modernes. Ensuite, ils essaient en vain de trouver une origine blanche à la civilisation égyptienne. Ils finissent par s'enliser dans leurs propres contradictions, glissant sur les difficultés du problème après avoir exécuté des acrobaties intellectuelles aussi apprises qu'inutiles. Ils répètent ensuite le dogme initial, jugeant qu'ils ont démontré à tous les gens honorables l'origine blanche de la civilisation égyptienne.

C'est l'ensemble de ces thèses que je propose d'exposer les unes après les autres. Dans l'intérêt de l'objectivité, je me sens obligé d'examiner chaque point de vue à fond, afin d'être juste envers l'auteur concerné et de permettre au lecteur de se familiariser directement avec les contradictions et autres faits que je peux signaler.

Commençons par la plus ancienne de ces thèses, celle de Champollion le Jeune, exposée dans la treizième lettre à son frère. Il s'agit de bas-reliefs sur la tombe de Sésostri Ier, également visitée par Rienzi. Ceux-ci remontent au XVI^e siècle AVANT JC (Dix-huitième dynastie) et représentent les races humaines connues des Égyptiens. Ce monument est le plus ancien document ethnologique complet disponible. Voici ce qu'en dit Champollion:

En plein dans la vallée de Biban-el-Moluk, nous avons admiré, comme tous les précédents visiteurs, l'étonnante fraîcheur des peintures et des belles sculptures de plusieurs tombes. J'ai fait faire une copie du

les peuples représenté sur les bas-reliefs. Au début, j'avais pensé, d'après des exemplaires de ces bas-reliefs publiés en Angleterre, que ces peuples de races différentes conduits par le dieu Horus tenant son bâton de berger, étaient bien des nations soumises au règne des pharaons. Une étude des légendes m'a appris que ce tableau a une signification plus générale. Il dépeint la troisième heure de la journée, lorsque le soleil commence à allumer ses rayons ardents, réchauffant tous les pays habités de notre hémisphère. Selon la légende elle-même, ils souhaitaient représenter les habitants de l'Égypte et ceux des pays étrangers. Ainsi nous avons sous les yeux l'image des différentes races humaines connues des Égyptiens et nous apprenons en même temps les grandes divisions géographiques ou ethnographiques établies à cette époque primitive. Des hommes conduits par Horus, le berger des peuples, *Le premier, le plus proche du dieu, a une couleur rouge foncé*, un corps bien proportionné, un visage aimable, un nez légèrement aquilin, de longs cheveux tressés, et est vêtu de blanc. Les légendes désignent cette espèce comme *Rôt-en-ne-Rôme*, la race des hommes par excellence, c'est-à-dire les Égyptiens.

Il ne peut y avoir d'incertitude sur l'identité raciale de l'homme qui vient ensuite: il appartient à la race noire, désignée sous le terme général *Nahasi*. Le troisième présente un aspect très différent; sa couleur de peau avoisine le jaune ou le feu; il a un nez fortement aquilin, une barbe épaisse et pointue noire, et porte un vêtement court de couleurs variées; ceux-ci sont appelés *Namou*.

Enfin, le dernier est ce que l'on appelle de couleur chair, une peau blanche de la teinte la plus délicate, un nez droit ou légèrement cambré, des yeux bleus, une barbe blonde ou rougeâtre, de grande taille et très élancée, vêtue d'une peau de bœuf velue, un véritable sauvage tatoué sur diverses parties de son corps; il s'appelle *Tamhou*.

Je me suis empressé de chercher le tableau correspondant à celui-ci dans les autres tombes royales et, en fait, je l'ai trouvé dans plusieurs. Les variations que j'ai observées m'ont pleinement convaincu qu'ils avaient tenté de représenter ici les habitants des quatre coins de la terre, selon le système égyptien, à savoir: 1. les habitants de l'Égypte qui, à elle seule, formaient une partie du monde...; 2. les habitants de l'Afrique proprement dite: les Noirs; 3. Asiatiques; 4. enfin (et j'ai honte de le dire, puisque notre race est la dernière et la plus sauvage de la série), des Européens qui, à ces époques reculées, n'ont franchement pas fait une trop belle figure au monde. Dans cette catégorie, nous devons inclure toutes les personnes blondes et à la peau blanche vivant non seulement en Europe, mais aussi en Asie, leur point de départ. Cette manière de voir le tableau est d'autant plus précise que, sur les autres tombes, les mêmes noms génériques réapparaissent, toujours dans le même ordre. on y trouve *Égyptiens et Africains représentés de la même manière* *, ce qui ne saurait être autrement; mais les Namou (les Asiatiques) et les Tamhou (les Européens) présentent des variantes significatives et curieuses. Au lieu de l'Arabe ou du Juif, habillés simplement et représentés sur une tombe, les représentants de l'Asie sur les autres tombes (celles de Ramsès II, etc.) sont trois individus, teint bronzé, nez aquilin, yeux noirs et barbe épaisse, mais vêtus de splendeur rare. Dans l'un, ils sont évidemment *Assyriens*; leur costume, jusque dans les moindres détails, est identique à celui des personnages gravés sur des cylindres assyriens. Dans l'autre, sont *Medes* ou premiers habitants d'une partie de la Perse. Leur physionomie et leur tenue ressemblent, trait pour trait, à celles trouvées sur les monuments appelés *Persépolitaine*. Ainsi, l'Asie était représentée sans discrimination par l'un quelconque des peuples qui l'habitaient. *Il en va de même pour nos bons vieux ancêtres*, le Tamhou. Leur tenue vestimentaire est parfois différente; leurs têtes sont plus ou moins velues et ornées de divers ornements; leur robe sauvage varie quelque peu de forme, mais leur teint blanc, leurs yeux et leur barbe conservent tous le caractère d'une race à part. J'ai fait copier et colorier cette étrange série ethnographique. Je ne m'attendais certainement pas, en arrivant à Biban-el-Moluk, à trouver des sculptures qui pourraient servir de vignettes pour l'histoire des Européens primitifs, si jamais on a le courage de la tenter. Néanmoins, il y a quelque chose de flatteur et de réconfortant à les voir, puisqu'ils nous font

apprécions les progrès que nous avons accomplis par la suite. 3

Pour une très bonne raison, j'ai reproduit cet extrait tel que Champollion-Figeac l'a publié, plutôt que de le prendre dans la «nouvelle édition» du *Des lettres*

publié en 1867 par le fils de Champollion le Jeune (Chéronnet-Champollion). Les originaux étaient adressés à Champollion-Figeac; donc son édition est plus authentique.

Quelle est la valeur de ce document pour l'information sur la race égyptienne? De par son antiquité, il constitue un élément de preuve majeur, qui aurait dû rendre toute conjecture inutile. Dès cette époque très ancienne, la dix-huitième dynastie (entre Abraham et Moïse), les Égyptiens représentaient habituellement, d'une manière qui ne pouvait pas être confondue avec les races blanche et jaune d'Europe et d'Asie, les deux groupes de leur propre race : les Noirs civilisés de la vallée et les Noirs de certaines régions de l'intérieur. L'ordre dans lequel les quatre races sont systématiquement disposées par rapport au dieu Horus, lui confère le caractère d'une hiérarchie sociale. Comme Champollion le reconnut enfin, il écarte également toute idée de représentation conventionnelle qui pourrait brouiller les deux niveaux distincts et placer Horus sur le même plan que les personnages,

Il est typique que les Égyptiens soient représentés dans une couleur officiellement appelée «rouge foncé». Scientifiquement parlant, il n'y a vraiment pas de race rouge foncé. Le terme n'a été lancé que pour semer la confusion. Il n'y a pas d'homme vraiment noir au sens exact du mot. La couleur du nègre en fait frôle le brun; mais il est impossible de lui appliquer un terme descriptif exact, d'autant plus qu'il varie d'une région à l'autre. Ainsi, il a été noté que les Noirs des zones calcaires sont plus légers que ceux des autres régions.

Par conséquent, il est très difficile de saisir la couleur du nègre dans la peinture, et on se contente des approximations. La couleur des deux hommes les plus proches du dieu Horus n'est que l'expression de deux nuances nègres. Si aujourd'hui un Wolof représentait un Bambara, un Mossi, un Yoruba, un Toucouleur, un Croc, un Mangbetu ou un Baulé, il lui en faudrait autant sinon plus de teintes que sur les deux Noirs du bas-relief. Les Wolof, Bambara, Mossi, Yoruba, Toucouleur, Fang, Mangbetu et Baulé ne seraient-ils pas encore des nègres? C'est ainsi qu'il faut interpréter la différence de couleur entre les deux premiers hommes sur les bas-reliefs. Sur les bas-reliefs égyptiens, il est impossible de trouver un seul tableau représentant des Égyptiens d'une couleur différente de celle de peuples noirs tels que les Bambara, Agni, Yoruba, Mossi, Fang, Batutsi, Toucouleur, etc.

Si les Égyptiens étaient blancs, alors tous ces peuples noirs mentionnés ci-dessus et tant d'autres en Afrique sont aussi des Blancs. Nous arrivons ainsi à la conclusion absurde que les Noirs sont essentiellement des Blancs.

Sur ces nombreux bas-reliefs, on voit que, sous la dix-huitième dynastie, tous les spécimens de la race blanche étaient placés derrière les Noirs; en particulier, la «bête blonde» de Gobineau et des nazis, un sauvage tatoué, vêtu de peau de bête, au lieu d'être au début de toute civilisation, en était encore essentiellement intacte et occupait le dernier échelon de l'humanité.

La conclusion de Champollion est typique. Après avoir déclaré que ces sculptures peuvent servir de vignettes pour l'histoire des premiers habitants de l'Europe, il ajoute: «si jamais on a le courage de s'y essayer». Enfin, après ces commentaires, il présente son opinion sur la race égyptienne:

Les premières tribus qui ont habité l'Égypte, c'est-à-dire la vallée du Nil entre la cataracte de Syène et la mer, sont venues d'Abyssinie à Sennar. Les anciens Egyptiens appartenaient à une race assez semblable aux Kennous ou Barabras, actuels habitants de la Nubie. Chez les Coptes d'Égypte, nous ne trouvons aucun des traits caractéristiques de la population égyptienne antique. Les Coptes sont le résultat de croisements avec toutes les nations qui ont successivement dominé l'Égypte. Il est faux de chercher

les traits principaux de la vieille race. [4](#)

On voit ici les premières tentatives de relier les Egyptiens à une souche différente de celle des Coptes, comme le confirment les observations de Volney. La nouvelle origine que Champollion le Jeune croyait découvrir n'était pas un choix plus heureux; des deux côtés, la difficulté reste la même. Fuir une source noire (les Coptes) ne mène qu'à une autre, également noire (Nubiens et Abyssins).

En fait, les caractères nègres de la race éthiopienne ou abyssinienne ont été suffisamment affirmés par Hérodote et tous les Anciens; il n'est pas nécessaire de rouvrir le sujet. Les Nubiens sont les ancêtres acceptés de la plupart des Noirs africains, au point que les mots Nubian et Negro sont synonymes. Les Ethiopiens et les Coptes sont deux groupes nègres mélangés par la suite avec différents éléments blancs dans diverses régions. Les nègres du Delta se sont croisés progressivement avec les Blancs méditerranéens qui ont continuellement filtré en Égypte. Cela a formé la branche copte, composée principalement d'individus trapus habitant une région plutôt marécageuse. Sur le substrat noir éthiopien, un élément blanc a été greffé, composé de

des émigrants d'Asie occidentale, que nous examinerons sous peu. Ce mélange, dans une région de plateau, a produit un type plus athlétique.

Malgré ce croisement constant et très ancien, les caractéristiques nègres de la race égyptienne primitive n'ont pas encore disparu; leur couleur de peau est encore évidemment noire et assez différente de celle d'une race mixte avec 50 pour cent de sang blanc. Dans la plupart des cas, la couleur ne diffère pas de celle des autres Noirs africains. On comprend ainsi pourquoi les coptes, et surtout les éthiopiens, ont des traits légèrement déviants de ceux des noirs exempts de tout mélange avec les races blanches. Il arrive souvent que leurs cheveux soient moins crépus. Bien qu'ils soient restés essentiellement prognathiques, un effort a été fait pour les présenter tous deux comme des pseudo-Blancs, en raison de leurs traits relativement fins. Ce sont des pseudo-Blancs quand ils sont nos contemporains et que leur réalité ethnique nous empêche de les considérer comme d'authentiques Blancs. Mais les squelettes de leurs ancêtres, retrouvés dans les tombes, en ressortent complètement blanchis par les mesures des anthropologues. Nous verrons comment, grâce à ces mesures dites scientifiques, il n'est plus possible de distinguer un squelette éthiopien, c'est-à-dire nègre, de celui d'un Allemand. Au vu de l'écart qui sépare ces deux races, on se rend compte à quel point ces mesures sont gratuites et déroutantes.

L'opinion de Champollion sur la race égyptienne fut consignée dans un mémoire préparé pour le pacha d'Égypte, à qui il le remit en 1829.

Voyons maintenant si les recherches du frère de Champollion le Jeune, père de l'égyptologie, ont éclairé le sujet. Voici comment il introduit le sujet:

L'opinion selon laquelle l'ancienne population égyptienne appartenait à la race négro-africaine est une erreur acceptée depuis longtemps comme la vérité. Depuis la Renaissance, les voyageurs d'Orient, à peine capables d'apprécier pleinement les idées fournies par les monuments égyptiens sur cette question importante, ont contribué à répandre cette fausse notion et les géographes n'ont pas manqué de la reproduire, même de nos jours. Une autorité sérieuse s'est prononcée en faveur de ce point de vue et a popularisé l'erreur. Tel fut l'effet de ce que publia le célèbre Volney sur les diverses races d'hommes qu'il avait observées en Égypte. Dans son *Voyage*, qui est dans toutes les bibliothèques, il rapporte que les Coptes descendent des anciens Égyptiens; que les Coptes ont un visage boursoufflé, des yeux gonflés, un nez plat et des lèvres épaisses, comme un mulâtre; qu'ils ressemblent au Sphinx des Pyramides, une tête nettement noire. Il conclut que les anciens Égyptiens étaient de vrais nègres de la même espèce que tous les Africains indigènes. Pour étayer son opinion, Volney invoque celle d'Hérodote qui, à propos des Colchiens, rappelle que les Égyptiens avaient la peau noire et les cheveux laineux. Pourtant, ces deux qualités physiques ne suffisent pas à caractériser la race noire et la conclusion de Volney quant à l'origine noire de l'Égypte ancienne

Après avoir exprimé indirectement le regret que le livre de Volney se retrouve dans toutes les bibliothèques, Champollion-Figeac avance, comme argument décisif pour réfuter la thèse de ce savant et de tous ses prédécesseurs, que la peau noire et les cheveux laineux «ne suffisent pas à caractériser la race noire». C'est au prix de telles altérations des définitions de base qu'il a été possible de blanchir la race égyptienne. Et voilà! Il ne suffit plus d'être noir de la tête aux pieds et d'avoir les cheveux laineux pour être un nègre! On s'imaginerait dans un monde où les lois physiques sont bouleversées; en tout cas, on est certainement très éloigné de l'esprit analytique cartésien. Telles étaient cependant les définitions et les modifications des données initiales qui devaient devenir les pierres angulaires sur lesquelles la «science égyptologique» serait construite.

L'avènement de l'égyptologie, à travers l'interprétation de l'érudition scientifique, est ainsi marqué par les falsifications grossières et conscientes que nous venons d'indiquer. C'est pourquoi les égyptologues ont si soigneusement évité de discuter de l'origine de la race égyptienne. Pour traiter cette question aujourd'hui, nous avons été obligés de dénicher d'anciens textes d'auteurs jadis célèbres, mais plus tard presque anonymes. Les altérations de Champollion montrent combien il est difficile de prouver le contraire de la réalité tout en restant intelligible. Là où nous nous attendions à une réfutation logique et objective, nous rencontrons le mot typique «inadmissible», qui n'est guère synonyme de démonstration.

Champollion-Figeac poursuit:

Il est reconnu aujourd'hui que les habitants de l'Afrique appartiennent à trois races, bien distinctes les unes des autres pour toujours: 1. Nègres proprement dits, en Afrique centrale et occidentale; 2. Kaffirs sur la côte Est, qui ont un angle facial moins obtus que les Noirs et un nez haut, mais des lèvres épaisses et des cheveux laineux; 3. Maures, de stature, de physionomie et de poils similaires aux nations les mieux formées d'Europe et d'Asie occidentale, et ne différant que par la couleur de la peau bronzée par le climat. L'ancienne population égyptienne appartenait à cette dernière race, c'est-à-dire à la race blanche. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les figures humaines représentant les Egyptiens sur les monuments et surtout le grand nombre de momies qui ont été ouvertes. A part la couleur de la peau, noircie par le climat chaud, ce sont les mêmes hommes que ceux d'Europe et d'Asie occidentale: crépus, les cheveux laineux sont la véritable caractéristique de la race noire; les Egyptiens, cependant, avaient les cheveux longs, identiques à ceux des

race blanche de l'Ouest. 6

Analysons les affirmations de Champollion-Figeac, point par point. Contrairement à son opinion, les Kaffirs ne constituent pas une race: le mot Kaffir vient d'un mot arabe signifiant païen, à l'opposé de musulman. Lorsque les Arabes sont entrés en Afrique via Zanzibar, c'était le mot qui désignait les populations qu'ils y trouvaient qui pratiquaient une religion différente de leur

posséder. Quant aux Maures, ils descendent directement des envahisseurs post-islamiques qui, à partir du Yémen, ont conquis l'Égypte, l'Afrique du Nord et l'Espagne entre les VIIe et XVe siècles. D'Espagne, ils se sont repliés sur l'Afrique. Ainsi, les Maures sont essentiellement des musulmans arabes dont l'installation en Afrique est assez récente. De nombreux manuscrits conservés par les principales familles maures de Mauritanie aujourd'hui, des manuscrits dans lesquels leur généalogie est minutieusement tracée depuis leur départ du Yémen, témoignent de leur origine. Les Maures sont donc une branche de ceux que l'on a coutume d'appeler Sémites. Ce qui sera dit des Sémites plus loin dans ce volume dissipera toute possibilité d'en faire les créateurs de la civilisation égyptienne. Comme les Berbères, les Maures sont hostiles à la sculpture, alors que la culture égyptienne attache une grande importance à cette manifestation artistique. Dans le même chapitre, le mélange racial du Sémite sera souligné; à cela, plutôt qu'au climat, la couleur des Maures doit être attribuée. De plus, qu'il s'agisse de momies ou de personnes vivantes, il n'y a pas de comparaison possible entre la couleur de peau des Maures, même bronzée par le soleil, et le teint noir et nègre des Egyptiens.

Pourtant, pour nous convaincre, Champollion nous demande d'examiner les figures humaines représentant les Egyptiens sur les monuments. Toute la réalité de l'art égyptien le contredit. Apparemment, il a prêté peu d'attention aux remarques typiques de Volney sur le Sphinx, bien qu'il vienne de s'y référer. A force de ces mêmes illustrations dont il parle, on peut dire qu'en général, contrairement à Champollion-Figeac, comme on va de Men à la fin de l'Empire égyptien et du peuple au Pharaon, en passant en revue les dignitaires de la Cour et des hauts fonctionnaires, il est impossible de trouver - et de garder toujours un visage impassible - un seul représentant de la race blanche ou de la race sémitique. Il est impossible de trouver qui que ce soit là-bas, sauf des Noirs de la même espèce que tous les Africains indigènes. Les illustrations de ce volume reproduisent une série de monuments représentant les différentes couches sociales de la population égyptienne, notamment les pharaons. Et ils nous amènent avec force à constater, assez étrangement, que l'art égyptien est souvent plus nègre que l'art nègre proprement dit. En examinant ces images, en les opposant les unes aux autres, on se demande comment elles pourraient inspirer la notion de race blanche égyptienne.

Enfin, après avoir déclaré que la peau noire et les cheveux laineux ne suffisent pas à caractériser la race noire, Champollion-Figeac se contredit 36

lignes plus tard en écrivant: «les cheveux crépus et laineux sont la véritable caractéristique du Race noire. sept Il va jusqu'à dire que les Egyptiens avaient les cheveux longs et que, par conséquent, ils appartenait à la race blanche. Il semblerait d'après ce texte que les Égyptiens étaient des Blancs à la peau noire et aux cheveux longs. Bien que nous ne soyons pas conscients de l'existence de tels Blancs, nous pouvons essayer de voir comment l'auteur est arrivé à cette conclusion. Ce qui a été dit sur les Éthiopiens et les Coptes montre que leurs cheveux peuvent être moins crépus que ceux des autres nègres. De plus, il existe une race noire, complètement noire, aux cheveux longs: les Dravidiens, considérés comme des Noirs en Inde et des Blancs en Afrique.

Sur les monuments, les Egyptiens sont représentés avec des coiffures artificielles identiques à celles portées partout en Afrique noire. Nous y reviendrons dans notre analyse de la tablette de Narmer. L'auteur conclut en décrivant les cheveux de l'Égyptien comme étant similaires à ceux des Blancs occidentaux. Nous ne pouvons accepter cette remarque. Même lorsque les cheveux de l'Égyptien sont moins laineux que ceux des autres Noirs, ils sont si épais et noirs qu'ils excluent toute comparaison possible avec les cheveux fins et légers des Occidentaux. Enfin, il est curieux de lire sur les Égyptiens aux cheveux longs quand on sait qu'Hérodote a décrit leurs cheveux comme laineux. De plus, dès la onzième dynastie, des Noirs, des Blancs et des hommes à la peau jaune vivaient à Thèbes, tout comme il y a des étrangers résidant aujourd'hui à Paris.

Lorsque le thébain veut un cercueil luxueux pour sa momie, un tronc d'arbre est creusé et découpé en forme humaine, le couvercle représentant le devant du cadavre. Le visage est caché sous une couleur jaune, blanche ou noire. Le choix de la coloration montre qu'à Thèbes, sous la onzième dynastie, des hommes jaunes, blancs et noirs vivaient, étaient acceptés comme concitoyens et admis en

la nécropole égyptienne. 8

On peut alors se demander pourquoi seules les momies aux cheveux longs ont survécu et pourquoi les momies nègres citées par Fontanes ne sont ni montrées ni mentionnées. Que sont-ils devenus? Les déclarations d'Hérodote ne laissent aucun doute sur leur existence. Étaient-ils considérés comme des types étrangers sans rapport avec l'histoire de l'Égypte? Ont-ils été détruits ou cachés dans les greniers des musées? C'est un sujet extrêmement grave.

Le texte de Champollion-Figeac continue:

Le Dr Larrey a étudié ce problème en Égypte; il examina un grand nombre de momies, étudia leurs crânes, en reconnut les principales caractéristiques, tenta de les identifier dans les différentes races vivant en Égypte et y parvint. Les Abyssins lui semblaient les combiner tous, sauf la race noire. L'Abyssin a de grands yeux, un regard agréable,... proéminent

les pommettes; les joues forment un triangle régulier avec les angles proéminents de la mâchoire et de la bouche; les lèvres sont épaisses sans être retournées comme chez les Noirs; les dents sont fines, légèrement saillantes; enfin, le teint n'est que cuivré: tels sont les Abyssins observés

par le Dr Larrey et généralement connu sous le nom de Berbères ou Barabras, habitants actuels de la Nubie. [9](#)

Champollion ajoute que Frédéric Cailliaud, qui avait vu les Barabras, les décrit comme «industriels, sobres, d'humour sec... leurs cheveux sont mi-crêpus, courts et bouclés, ou tressés comme les anciens égyptiens et légèrement huilés. Cette description, une fois de plus, semble familière. Des lèvres épaisses, des dents légèrement saillantes - en termes plus clairs, prognathisme - des cheveux semi-crêpus, une peau cuivrée, sont les caractéristiques de base de la race noire.

Il est curieux de noter ici que Champollion-Figeac parle du teint abyssin comme étant «simplement cuivré». Pourtant, deux pages plus loin dans le même chapitre, il se réfère comme suit aux nombreuses nuances de couleurs du nègre:

De longues guerres avaient mis l'Égypte en contact avec l'intérieur de l'Afrique; ainsi, on distingue sur les monuments égyptiens plusieurs espèces de Noirs, différant entre elles par les traits principaux que les voyageurs modernes ont énumérés comme dissemblances soit en ce qui concerne le teint,

ce qui rend les nègres noirs ou cuivrés, ou par rapport à d'autres traits non moins typiques. [dix](#)

Cette nouvelle contradiction de la même plume confirme ce que nous avons dit des deux hommes placés à côté du dieu Horus, à savoir l'Égyptien et le Nègre. Ces deux hommes appartiennent à la même race; il n'y a pas plus de différence de couleur entre eux qu'entre un Bambara et un Wolof, tous deux nègres. La couleur dite «rouge foncé» du premier, la «couleur simplement cuivrée» de l'Abyssin et la «couleur cuivrée» du nègre sont une seule et même chose. Notons au passage que la description de l'auteur s'attarde sur des détails insignifiants, comme un «regard agréable», etc.

Il faut signaler la confusion sur le terme berbère. C'est aussi un mot mal appliqué aux populations de la vallée du Nil qui n'ont rien de commun avec celles que l'on appelle proprement berbères et touaregs. Il n'y a pas de berbère en Égypte. Au contraire, nous savons que l'Afrique du Nord s'appelait la Barbarie, les États de Barbarie; cette région est le seul véritable habitat des Berbères. Par la suite, le terme a été incorrectement appliqué à d'autres populations. La racine de ce mot, utilisé pendant l'Antiquité, était probablement d'origine noire plutôt qu'indo-européenne. En réalité, c'est une répétition onomatopéique de la racine

Ber. Ce type d'intensification d'une racine est général dans les langues africaines, notamment en égyptien.

De plus, la racine *Bar*, en wolof, signifie parler rapidement, et *Bar-Bar* désignerait un peuple qui parle une langue inconnue, donc un peuple étranger. En wolof, notamment, un adjectif indiquant la nationalité se forme en doublant la racine: par exemple, Djoloff-Djoloff, habitants de Djoloff. *

Reproduisant le bas-relief de Biban-el-Moluk, d'après le dessin de Champollion le Jeune, Champollion-Figeac n'a pas respecté les couleurs de l'original. Il a complètement ombré le corps du nègre, pour nous rappeler sa couleur, mais a évité de faire de même pour l'Égyptien, qu'il n'a pas teinté. C'est peut-être une façon de blanchir ce dernier, mais ce n'est pas conforme au document.

Chérubini, le compagnon de voyage de Champollion, utilise le même document Biban-el-Moluk pour caractériser la race égyptienne. Il insiste au préalable sur l'antériorité de l'Éthiopie à l'Égypte et cite l'opinion unanime des Anciens selon laquelle l'Égypte n'est qu'une colonie de l'Éthiopie, c'est-à-dire du méroïtique soudanais. Dans toute l'Antiquité, le Soudan méroïtique était même considéré comme le berceau de l'humanité:

La race humaine a dû y être considérée comme spontanée, étant née dans les régions supérieures de l'Éthiopie où les deux sources de vie - chaleur et humidité - sont toujours présentes. C'est également dans cette région que les premières lueurs de l'histoire révèlent l'origine des sociétés et le foyer primitif de la civilisation. Dans la première Antiquité, avant les calculs ordinaires de l'histoire, apparaît une organisation sociale, entièrement structurée, avec sa religion, ses lois et ses institutions. Les Éthiopiens se vantaient d'avoir été les premiers à instaurer le culte de la divinité et l'utilisation des sacrifices. Là aussi, le flambeau de la science et des arts a probablement été allumé pour la première fois. Il faut attribuer à ce peuple l'origine de la sculpture, l'utilisation de symboles écrits, bref, le début de tous les

développements qui constituent une civilisation avancée. [11](#)

... Ils se vantaient d'avoir précédé les autres peuples de la terre et de la supériorité réelle ou relative de leur civilisation alors que la plupart des sociétés en étaient encore à leurs balbutiements, et ils semblaient justifier leurs revendications. Aucune preuve n'attribue à aucune autre source les débuts de la famille éthiopienne. Au contraire, une combinaison de faits très importants tendait à lui attribuer un caractère purement local.

origine à une date précoce. [12](#)

L'Éthiopie était considérée comme un pays à part. De cette source plus ou moins paradisiaque, les débuts de la vie, l'origine des êtres vivants, semblaient émaner ...

À l'exception de quelques détails fournis par le Père de l'Histoire sur ces Éthiopiens connus sous le nom de Macrobiens, il y avait une idée plutôt floue que l'Éthiopie produisait des hommes qui surpassaient le reste de l'humanité en hauteur, en beauté et en longévité. On a néanmoins reconnu deux grandes nations autochtones en Afrique: les Libyens et les Ethiopiens. Ces derniers comprenaient les peuples les plus méridionaux de la race noire; ils se distinguaient ainsi des Libyens qui, occupant le nord de l'Afrique,

étaient moins bronzés par le soleil. Telles sont les informations que les Anciens ont fournies ... [13](#)

Il est raisonnable de supposer que nulle part ailleurs sur terre nous pourrions trouver une civilisation dont les progrès sembleraient plus certains et présenteraient des preuves aussi incontestables de priorité ...

En cohérence avec les monuments d'origine, les écrits de l'Antiquité philosophique savante témoignent authentiquement de cette antériorité. Dans l'histoire des sociétés primitives, aucun fait n'est peut-être

soutenu par une unanimité plus complète et plus décisive. 14

Une fois de plus un moderne nous rappelle que les Anciens, ces mêmes savants et philosophes qui nous ont transmis la civilisation actuelle, d'Hérodote à Diodore, de Grèce à Rome, ont reconnu à l'unanimité qu'ils empruntaient cette civilisation aux Noirs sur les rives du Nil. : Éthiopiens ou Égyptiens. Ce texte indique clairement que les Anciens n'ont jamais remis en question le rôle du nègre en tant qu'initiateur de la civilisation.

Pourtant, Chérubini interprète les faits comme il l'entend. Fort du bas-relief de Biban-el-Moluk, après Champollion le Jeune et Champollion-Figeac, il ne fournit aucun élément nouveau concernant la race égyptienne, si ce n'est une mauvaise interprétation de son teint. Il rapporte que si le *Rôt-en-ne-Róme* (l'homme par excellence) est représenté dans une couleur brun rougeâtre (!), c'est pour qu'il se distingue du reste de l'humanité; c'est donc un choix purement conventionnel:

Dans cette classification des hommes de l'Antiquité qu'ils nous ont eux-mêmes léguée, nous voyons la population africaine de la vallée du Nil constituer à elle seule l'une des quatre divisions de l'humanité et occupant invariablement le premier rang après le dieu. Cet ordre est observé à plusieurs autres endroits et ne semble pas être dû au hasard ...

Pour rendre la distance qui les séparait des autres hommes plus facilement discernable, ils attribuaient à eux-mêmes, ainsi qu'au dieu incarné sous forme humaine, une couleur brun rougeâtre peut-être un peu exagérée voire quelque peu conventionnelle, qui ne laissait aucun doute sur l'originalité. de leur race. Ils l'ont caractérisé, en outre, sur les monuments de leur ancienne civilisation, par des

caractéristiques qui révéleraient une origine africaine incontestable. 15

La couleur «brun rougeâtre» que Champollion appelait «rouge foncé» et qui est tout simplement «noire» ne pourrait pas être une couleur conventionnelle comme le suggère Chérubini. Si c'était le cas, ce serait la seule couleur conventionnelle sur ce bas-relief, alors que toutes les autres sont naturelles. Il n'y a aucun doute sur la réalité des vêtements blancs portés par le premier homme, ou du teint «chair bordé de jaune» ou de la teinte bronzée du troisième, ou de la «peau blanche de la teinte la plus délicate», la barbe blonde, et les yeux du quatrième. Parmi tant de couleurs naturelles, pourquoi une seule serait-elle conventionnelle? Encore moins compréhensible, c'est qu'il devrait s'agir d'une couleur noire plutôt que d'une autre. Selon Chérubini:

Les Égyptiens ont poussé leur classification, ou plus précisément, leur fierté raciale jusqu'à établir la distinction la plus nette entre eux et leurs voisins africains d'origine, comme les populations nègres avec lesquelles ils répugnaient à être confondus, et avec lesquels ils plaçaient dans un autre

Catégorie. 16

Les Égyptiens allaient encore plus loin et représentaient leur dieu dans une couleur nègre, c'est-à-dire à leur image: noir charbon. L'idée de tout ce qui est conventionnel est donc à rejeter purement et simplement. Ainsi, après Champollion-Figeac, c'est Chérubini qui voit le même document Biban-el-Moluk à travers des œillères. À cet égard, nous pouvons à juste titre répéter ce qui a été dit précédemment: en fuyant les preuves d'une origine noire, les spécialistes tombent dans des improbabilités et des contradictions sans issue. Seul un tel aveuglement peut expliquer comment Chérubini a jugé raisonnable de recourir à une représentation conventionnelle qui contredit sa propre opinion sur les Égyptiens et qu'eux aussi auraient jugée inadmissible. L'auteur invoque les bas-reliefs du temple d'Abou Simbel (Basse Nubie), où sont représentés les prisonniers capturés par Sésostris après une expédition vers le sud. Chérubini les reproduit pour tenter de démontrer que les Égyptiens et les Noirs appartenaient à deux races différentes:

Nous voyons le roi Sésostris revenir d'une expédition contre ces sudistes; plusieurs captifs précèdent son char. Plus loin, le monarque offre aux dieux locaux deux groupes de prisonniers appartenant manifestement à ces tribus sauvages, une offrande consacrée aux puissants protecteurs de la civilisation, qui ont souri au châtement de ses ennemis... ces hommes, encordés ensemble, presque nus sauf pour une peau de panthère autour de leurs reins, se distinguent par leur couleur, certaines entièrement noires, d'autres brun foncé. Le long angle facial, le sommet de la tête assez plat, la combinaison de traits grossiers et d'un corps généralement frêle caractérisent un type particulier, une race au plus bas échelon de l'échelle humaine (fig. 29). Les grimaces et les contorsions hideuses qui contractent les visages et les membres de ces hommes révèlent des habitudes sauvages; l'étrangeté de cette race, dans lequel le sens moral semble presque inexistant, tendrait à le placer sur un plan plus ou moins intermédiaire entre l'homme et la brute. Ces faits sont d'autant plus frappants par rapport à l'attitude noble et sérieuse de leurs ravisseurs égyptiens.

Ce contraste impressionnant démontre suffisamment que l'ancienne population des rives du Nil était aussi éloignée de l'espèce des Sud-Africains que de celle des peuples asiatiques. Il

réfute les théories qui, jusqu'à présent, avaient tenté d'en établir une origine purement noire. 17

Au mépris des épithètes péjoratives de Chérubini, essayons de voir en quoi les prisonniers qu'il décrit diffèrent ethniquement de l'Égyptien. Son récit ne contient pas un seul terme scientifique susceptible d'attirer notre attention. Au contraire, le caractère excessif des insultes qui forment la majeure partie de cette description - écrite par un représentant d'un peuple dont le sens des proportions est réputé être une vertu nationale - indique l'irritation d'un

personne incapable d'établir ce qu'elle aimerait prouver. Il va jusqu'à oublier l'ordre objectif suivi sur le bas-relief de Biban-el-Moluk, sur lequel il s'attarde longuement. En réalité, si la race noire est «au plus bas échelon de l'échelle humaine», elle devance quand même la «bête blonde» de Gobineau sur ce bas-relief, dans un ordre constamment observé sur tous les monuments. Sur quel échelon, alors, ce dernier serait-il placé?

Nous reproduisons ici le dessin dont parle Chérubini. Comment reconnaître sur les visages des signes de dégradation morale? En quoi ces caractéristiques diffèrent-elles de celles de l'Égyptien? Chérubini lui-même nous dit que le teint est parfois «brun foncé», c'est-à-dire la même teinte brun rougeâtre des Égyptiens sur les monuments. De toute évidence, le seul trait ethnique valide qu'il cite est commun aux deux races.

La couleur de ces prisonniers d'Abou Simbel réfute l'affirmation selon laquelle les Égyptiens n'ont rencontré de Noirs qu'à la dix-huitième dynastie et les ont représentés dans une couleur différente de la leur; cette réclamation



29. Les prisonniers d'Abou Simbel. La couleur de ceux à l'arrière-plan montre que, contrairement aux affirmations générales, les Égyptiens ne se peignaient pas différemment des autres nègres. Il y a des scènes à Abou Simbel dans lesquelles aucune différence ne peut être détectée entre le Pharaon et les autres «Nègres», alors que dans la scène où il tient un groupe de

prisonniers par les cheveux, il ne peut y avoir de comparaison entre la couleur du pharaon et celle des membres de la race blanche représentés.



Captif de race blanche aryenne. Gravé sur les murs du temple de Médinet Abou. Tapez libyen ou peuple du Nord. Les Atlantes du Pasteur Jurgen Sparnüth.



Types de captifs Semites tombes sur les rochers du Sinai.



30. Captifs aryens, libyens et sémitiques. (Reproduit du livre de Lenormant sur l'Égypte.) Les deux personnages du haut, gravés sur le temple de Médinet Abou, sont un aryen blanc et un libyen; ceux d'en bas, sur les rochers du Sinai, sont sémitiques.

découle de l'imagination et non de la preuve documentaire. Ces corps ne sont-ils pas essentiellement athlétiques plutôt que fragiles? Les «contorsions» du visage et

Les «contractions» des personnes au premier plan, la résignation dédaigneuse de ceux qui sont en arrière, suggèrent au spectateur une haute conception de la dignité, plutôt que de la dégradation morale, assez forte pour les interpréter objectivement.

On a également insinué que si Sésostri - et les pharaons en général - combattaient les populations noires du sud de l'Éthiopie, c'était parce qu'elles n'appartenaient pas à la même race. Cela revient à dire que depuis que César a entrepris des expéditions en Gaule, les Gaulois et les Romains n'appartenaient pas à la même race blanche ou que, si les Romains étaient blancs, les Gaulois devaient être jaunes ou noirs. Les nègres qui vivaient à l'intérieur de l'Afrique étaient parfois très guerriers et faisaient souvent des raids sur le territoire égyptien. (Cf. notre section sur la Stèle de Philae.) L'intervention de Sésostri, que commémore le bas-relief d'Abou Simbel, s'inscrit dans le contexte de ces répressions. En outre, cette expédition a eu lieu pendant la période ultérieure de l'Empire égyptien (XVIIIe dynastie). C'est ainsi que les fils de Sem sont venus

pour appeler leurs frères du sud: «méchants fils de Kush». [18](#)

Mais les plus détestés par les Égyptiens étaient les bergers asiatiques de toutes sortes, des Sémites aux Indo-Européens. Pour ceux-ci, aucune épithète n'était assez insultante. Selon Manetho, ils les appelaient: «Asiatiques ignobles». De *Hyk = roi*, dans la langue sacrée, et *Soja =: berger*, dans la langue populaire, est venu le nom *Hyksos* pour désigner les envahisseurs. Les Égyptiens les appelaient aussi «maudits» et «pestifères», «pillards»,

"voleurs ..." [19](#) Ils ont également appelé les Scythes «la peste de Scheto» (cf. Chérubini, [p. 34](#)).

Les bas-reliefs laissés par les Égyptiens et commémorant les expéditions pharaoniques contre ces fléaux mobiles d'Asie représentent des personnages dont le contraste ethnique avec les Égyptiens est visible au premier coup d'œil et sans aucun doute possible. Pour rendre plus apparent le caractère sémitique, aryen et extraterrestre de ces ennemis de l'Égypte, nous avons reproduit des captifs asiatiques et européens, gravés sur les rochers du Sinaï et du temple de Médinet-Habou. Ils contrastent avec la similitude des traits observables entre les Égyptiens et les prisonniers d'Abou Simbel.

Malgré ses efforts, Chérubini a manifestement échoué lamentablement à détruire la thèse «qui, jusqu'à présent, avait tenté d'établir» l'origine purement noire des Égyptiens. Par l'incohérence et la faiblesse des arguments qu'il juge accablants, il a confirmé cette origine noire mieux que quiconque.

Dans *Les Egyptes*, un volume publié vers 1880, Marius Fontanes s'attaque au même problème:

Les Egyptiens se peignant toujours en rouge sur leurs monuments, les partisans de «l'origine méridionale» ont dû signaler un grand nombre de particularités intéressantes susceptibles de contribuer à résoudre le problème ethnographique. Près du Haut-Nil aujourd'hui, chez les Peuls, dont la peau est bien jaune, ceux que les contemporains considèrent comme appartenant à une race pure sont plutôt rouges; les Bisharin sont exactement de la même teinte rouge brique que celle des monuments égyptiens. Pour d'autres ethnographes, ces «hommes rouges» seraient probablement des Éthiopiens modifiés par le temps et le climat, ou peut-être des nègres qui ont atteint la moitié du chemin de l'évolution de la noirceur à la blancheur. On a constaté que, dans les zones calcaires, le nègre est moins noir que dans les régions granitiques et plutoniques. On a même pensé que la teinte changeait avec la saison. Ainsi, les Nubiens étaient d'anciens Noirs,

Les nègres représentés sur les peintures pharaoniques, si clairement délimités par des graveurs et nommés Nahasou ou Nahasiou dans les hiéroglyphes, ne sont pas liés aux Ethiopiens, les premiers à descendre en Egypte. Ces derniers étaient-ils alors des Nègres atténués, des Nubiens? Canon de Lepsius *

donne ... les proportions du corps égyptien parfait; il a des bras courts et est négroïde ou négroïde. Du point de vue anthropologique, l'Égyptien vient après les Polynésiens, les Samoyèdes, les Européens, et est immédiatement suivi par les Noirs africains et les Tasmaniens. En outre, il y a une tendance scientifique à ne trouver en Afrique, après avoir exclu les influences étrangères, de la Méditerranée au Cap, de l'Atlantique à l'océan Indien, que des nègres ou des nègres de divers horizons.

couleurs. Les anciens Egyptiens étaient des nègres, mais des nègres au dernier degré. [20](#)

Le point de vue de Fontanes, qui n'a pas besoin d'être commenté, confirme une fois de plus l'impossibilité d'échapper à la réalité d'une Égypte noire, même si peu est prêt à accepter les faits. Se limitant à des mesures objectives, Lepsius parvient à la conclusion formelle et majeure que l'Égyptien parfait est Négritien. En d'autres termes, sa structure osseuse est négritique et c'est pourquoi les anthropologues parlent peu de l'ostéologie de l'Égyptien.

Fontanes considère ensuite l'affirmation selon laquelle l'Égypte a probablement été civilisée par des Berbères ou des Libyens venant d'Europe, via l'ouest:

S'il est démontré que la civilisation s'est déplacée du nord au sud, de la Méditerranée à l'Éthiopie, il ne s'ensuit pas nécessairement que cette civilisation est asiatique; il peut encore être africain, mais venant de l'ouest au lieu du sud. Dans ce cas, les Berbères d'Afrique du Nord auraient pu «civiliser» l'Égypte.

Bon nombre de Berbères actuels ont une ostéologie essentiellement égyptienne. L'ancien berbère était probablement brun. C'est à l'influence de la race européenne, à l'immigration des «hommes du nord», qu'il faut attribuer cette description des Tamhou, Libyens de la dix-neuvième dynastie, «au visage pâle, blanc ou roux, et aux yeux bleus. »! Ces Blancs, embauchés comme mercenaires par les pharaons, hybrident fortement l'Égyptien et aussi le Libyen. Il faut donc faire abstraction de cela et remonter au brun libyen, le vrai berbère, pour retrouver les gens qui ont probablement civilisé l'Égypte ancienne. C'est une tâche difficile, car le Berbère africain est devenu de plus en plus rare en Algérie. En Egypte, le type berbère est trop mélangé. Selon cette théorie, les berbères africains venus de l'ouest, les libyens bruns, se sont installés dans la vallée du nouveau Nil;

Libyen. Ce métis libyen «à la peau blanche et aux yeux bleus» a peut-être modifié les premiers Egyptiens. Par son sang européen, cet Égyptien pourrait être lié à la race indo-européenne et à

l'Aryen. [21](#)

Cette thèse est le chef-d'œuvre d'explications basées sur l'imagination pure; il repose uniquement sur l'émotion. Je ne l'ai cité que pour son ingéniosité et sa détermination à réussir à tout prix à démontrer que d'une manière ou d'une autre les Egyptiens avaient quelque chose d'aryen à leur sujet. Aryen était le mot clé qu'il devait atteindre. J'ai cité le passage car, contrairement aux théories précédentes, il est explicite. C'est le fruit de suppositions injustifiées de spécialistes convaincus que tout ce qui a de la valeur dans la vie ne peut venir que de leur race et que, si l'on y regarde attentivement, on est sûr de pouvoir le prouver. Une explication n'est pas complète tant qu'elle n'a pas atteint cet objectif. Dès lors, peu importe que la démonstration soit étayée par des faits. Il est autosuffisant; son critère valable se confond avec son but.

Nous avons déjà évoqué les idées confuses sur les Berbères, il n'est donc pas nécessaire de revenir sur ce sujet. Le libyen brun, le vrai berbère, prototype de la race blanche, est aussi réel que les sirènes. De plus, si l'on s'en tient aux documents archéologiques, l'Afrique du Nord n'a jamais été le point de départ d'une civilisation. Elle n'a commencé à compter dans l'histoire qu'avec la colonie phénicienne de Carthage, alors que la civilisation égyptienne était déjà vieille de plusieurs millénaires. Si la civilisation égyptienne était venue du sud de l'Europe, comme le suppose Maspero, et si elle s'était «glissée dans la vallée par le

ouest ou sud-ouest, " [22](#) pour introduire des éléments de civilisation, on ne comprend pas pourquoi elle n'aurait pas dû laisser de traces dans son lieu de naissance ou le long de son parcours. Il est difficile de comprendre comment cette race blanche, propagatrice de la culture, a pu quitter l'Europe, un milieu si propice au développement de la civilisation, sans l'avoir créée, comment elle a traversé les riches plaines de Tell et l'immense étendue qui sépare l'Afrique du Nord. d'Egypte - avant que cette étendue ne devienne un désert - ou pourquoi elle aurait traversé la région marécageuse et malsaine de la Basse Egypte, traversé le désert de Nubie, grimpé sur les hauts plateaux d'Ethiopie, parcouru des milliers et des milliers de kilomètres pour créer la civilisation sur quelque caprice dans une région si éloignée, de sorte que cette civilisation pourrait plus tard revenir lentement sur le Nil. En supposant que ce soit le cas, comment pouvons-nous expliquer qu'une fraction de cette race,

Opposant l'hypothèse que l'Afrique du Nord était habitée dès l'Antiquité par une race blanche, on peut invoquer des documents archéologiques et historiques attestant à l'unanimité que cette région a toujours été habitée par des nègres. Furon nous raconte qu'à la fin du Paléolithique, dans la province de Constantine, en Algérie, cinq couches d'hommes fossilisés ont été retrouvées. Parmi ceux-ci, «plusieurs nègres présentant des affinités avec les Nubiens du Haut

L'Égypte est mentionnée. [23](#)

A l'époque historique, des documents latins témoignent de l'existence des Noirs dans toute l'Afrique du Nord: «Les historiens latins nous ont donné des informations sur la population, pour la plupart des noms qui nous importent peu. Nous devons nous rappeler qu'au moins une importante population noire existait, les Éthiopiens d'Hérodote, dont les descendants étaient probablement les Haratins de

le Haut Atlas marocain. [24](#) Cette dernière citation prouve que, même maintenant, il y a des Noirs dans la région. La seule civilisation préhistorique qui en a rayonné, même en Égypte, était probablement due aux Noirs.

Pendant ce temps, en Afrique et en Orient, épargnés par les solutréens et magdaléniens, les négroïdes aurignaciens sont directement poursuivis par une civilisation appelée capsien, dont le centre semble avoir été la Tunisie. De là, il a probablement atteint le reste de l'Afrique du Nord, l'Espagne, la Sicile et le sud de l'Italie, d'une part, en concurrence avec les Caucasiens et les Mongoloïdes pour le bassin méditerranéen. D'autre part, la Libye, l'Égypte et la Palestine. En bref, son influence s'est fait sentir dans une certaine mesure au Sahara, en Afrique centrale et même en Afrique du Sud. Cette civilisation capsienne conduit à une floraison artistique comparable dans son dessin rupestre à ce que le Magdalénien a atteint en Europe. Mais l'art capsien tend à l'abstraction, à cette stylisation schématique des figures qui allait peut-être devenir l'origine de l'écriture. Assez vrai, tout le monde n'est pas d'accord sur la date de ces dessins trouvés dans de nombreux endroits du Sahara et même du Hoggar (Algérie). Certains les considèrent comme l'expression d'une civilisation capsienne, tandis que d'autres les attribuent

à une période ultérieure, au néolithique... [25](#)

L'apparition du bélier tenant un disque ou une sphère entre ses cornes relierait cette civilisation saharienne aux cultes prédynastiques égyptiens. Il s'agit d'Amon, le dieu-bélier, que l'on voit créé au Sahara, puis habité par des bergers conduisant leurs moutons et leurs bœufs au pâturage où il y a aujourd'hui

seulement un désert. [26](#)

L'examen des documents témoigne donc, dès la préhistoire, de la présence d'une civilisation noire à l'endroit même revendiqué comme point de départ de la civilisation égyptienne.

Auparavant, dans le Capsien et le Magdalénien, les faits relevés révélaient plutôt une invasion de l'Eurasie par des Noirs qui auraient conquis le monde. C'est ainsi que Dumoulin de Laplante écrit, se référant au début du Pléistocène:

Une migration de Nègres de type Hottentot, quittant alors l'Afrique du Sud et centrale, a probablement submergé l'Afrique du Nord, l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte et a amené de force une nouvelle civilisation - l'Aurignacien - vers l'Europe méditerranéenne. Ces Bushmen ont été les premiers à graver des dessins bruts sur des rochers et à sculpter des figurines en calcaire représentant des femmes enceintes monstrueusement grasses. Est-ce à ces Africains que le bassin méditerranéen intérieur devait le culte de la fertilité et de la déesse de la maternité? ...

Cette hypothèse d'une invasion par des Noirs africains sur les deux rives de la Méditerranée se heurte cependant à plusieurs objections. Pourquoi, fuyant le soleil, ces hommes seraient-ils venus chercher le froid? Si l'on accepte l'hypothèse d'une migration depuis l'Afrique, il n'est pas surprenant de trouver des outils aurignaciens en France, en Italie et en Espagne. Mais la présence de ces outils en Bohême, en Allemagne et en Pologne rend l'hypothèse plus fragile. Enfin, des outils aurignaciens existent en Java, en Sibérie et en Chine. Soit les Noirs avaient conquis le monde, soit il faudrait supposer que

il y avait des «échanges culturels» entre les différents peuples de la planète. [27](#)

Face aux mêmes preuves archéologiques, Furon adopte l'idée d'un culte de la fertilité, pour éviter d'arriver aux mêmes conclusions. [28](#) Accepter cette théorie, c'est privilégier l'hypothèse d'une invasion nègre, qui, en effet, est soutenue par les crânes aurignaciens, les squelettes Grimaldi.

Le rôle civilisateur de l'Afrique, même à l'époque préhistorique, est de plus en plus affirmé par les savants les plus éminents: «D'ailleurs», écrit l'abbé Breuil, «il semble de plus en plus probable que, même à l'époque séculaire des anciens outils de galets, l'Afrique non seulement connaissait des stades de civilisation primitive comparables à ceux de l'Europe et de l'Asie Mineure, mais était peut-être à l'origine de plusieurs de ces civilisations, dont les essaims ont conquis ces terres classiques

vers le nord. [29](#) L'opinion de ce grand savant va encore plus loin. Il semble de plus en plus évident que l'humanité est née en Afrique. En fait, le stock le plus important d'ossements humains découverts jusqu'à présent se trouve en Afrique du Sud. Bien que n'étant pas le lieu le plus fouillé, c'est le seul endroit au monde où les ossements retrouvés nous permettent de reconstituer l'arbre généalogique de l'humanité sans interruption depuis ses débuts jusqu'à aujourd'hui.

Bien que ce ne soit pas dans le domaine de l'archéologie, je parlerai d'abord du problème de l'origine du type humain. Grâce aux découvertes du Dr Raymond Dart à Taung et Makapan, et à celles du Dr Robert Broom à Sterkfontein, Kromdraai et Swartkrans, de grands progrès ont été réalisés dans ce pays. Avant l'homme, il y avait des anthropoïdes à deux pattes de différentes formes, mais développant de plus en plus des traits hominiens, à tel point que l'on peut commencer à croire que le type humain y a été créé. L'attention de tous les spécialistes est de plus en plus attirée par ces magnifiques

découvertes qui se multiplient presque tous les mois. [30](#)

Pratiquement tout le monde convient que jusqu'à la quatrième époque glaciaire, les nègres au nez plat étaient les seuls humains. Un scientifique sud-africain a récemment

déclara que les premiers hommes étaient noirs, fortement pigmentés, d'après les preuves dont il disposait. Ce n'est probablement qu'à la quatrième glaciation, qui dura 100000 ans, que la différenciation de la race négroïde en races distinctes eut lieu, après une longue période d'adaptation par la fraction isolée et emprisonnée par la glace: rétrécissement des narines, dépigmentation de la peau et des pupilles des yeux.

Un seul fait reste alors attesté par les documents de la thèse «libyenne» (Aryen, citée par Fontanes): c'est l'utilisation de Blancs, blonds aux yeux bleus, tatoués, comme mercenaires par les pharaons noirs. Ces tribus, appelées Libyens, étaient des hordes sauvages dans la partie ouest du delta, où leur présence, historiquement, n'est reconnue qu'à la dix-huitième dynastie. Les Égyptiens, qui les considéraient toujours comme de véritables sauvages, veillaient à ne pas se confondre avec eux. Tout au plus condescendaient-ils à les utiliser comme mercenaires. Ils n'ont jamais cessé de les tenir en échec hors de leurs frontières par des expéditions constantes. Ce n'est qu'à la basse époque que l'Égypte fut progressivement imprégnée par des Libyens domestiqués qui s'installèrent dans la région du Delta.

La description d'Hérodote montre que, jusqu'à la fin de l'histoire égyptienne, les Libyens sont restés au plus bas échelon de la civilisation. Le mot «civilisé», aussi large soit-il, ne peut s'appliquer à eux. Concernant la tribu libyenne des Adrymachidés, le Père de l'Histoire a écrit: «Leurs femmes portent sur chaque jambe une bague en bronze; ils laissent pousser leurs cheveux longs, et quand ils attrapent de la vermine sur leur personne, les mordent et les jettent

un moyen." ³¹ Par conséquent, nous pourrions être déconcertés par les tentatives d'attribuer la civilisation égyptienne aux Libyens.

En raison de cette hypothèse, des efforts ont été faits pour relier les langues berbère et égyptienne en affirmant que le berbère est le descendant du libyen. Mais le berbère est une langue étrange qui peut être liée à toutes sortes de langues:

D'une part, des similitudes ont été notées entre le berbère, le gaélique, le celtique et le cymrique. Mais les Berbères utilisent autant de mots égyptiens qu'africains et, selon le point de vue de chacun, la base de leur langue devient indo-européenne, asiatique ou africaine. Les langues libyennes sont, en fait, africaines. A travers ces langues les Liguriens et les Siculans, en arrivant en Europe du Nord

L'Afrique a probablement importé une langue africaine, dont le basque pourrait être un exemple. ³²

La même chose s'applique à la grammaire berbère. Les spécialistes du berbère veillent à ne pas insister sur la relation entre berbère et égyptien. Professeur

André Basset, par exemple, a estimé que des faits plus convaincants devraient être présentés avant de pouvoir accepter l'hypothèse hamitique-sémitique (parenté berbère-égyptienne, en particulier). Les deux forment le féminin en ajoutant *t* au nom, mais il en va de même pour l'arabe. Compte tenu de ce que l'on sait des peuples arabe et berbère, on peut s'interroger avec Amélineau (*Prolégomènes*) pourquoi l'influence ne devrait pas être supposée venir de la direction opposée, ce qui serait conforme à la relation historique entre ces deux peuples.

Ce n'est pas toute l'histoire. Une recherche minutieuse révèle que les noms féminins allemands se terminent également par *t* et *st*. Doit-on considérer que les Berbères ont été influencés par les Allemands ou l'inverse? Cette hypothèse n'a pas pu être rejetée *a priori*, pour les tribus allemandes au cinquième siècle ont envahi l'Afrique du Nord via l'Espagne, et établi un empire qu'ils ont gouverné pendant 400 ans. ³³ Après cette conquête, les Vandales qui y sont restés se sont mêlés à la population. Un seul segment, dirigé par Genseric, a tenté sans succès de conquérir Rome en traversant la Sicile, et est probablement retourné en Afrique du Nord. De plus, le pluriel de 50% des noms berbères est formé en ajoutant

fr, comme c'est le cas avec les noms féminins en allemand, tandis que 40 pour cent forment leur pluriel en *a*, comme les noms neutres en latin. ³⁴

Puisque nous savons que les Vandales ont conquis le pays aux Romains, pourquoi ne serions-nous pas plus enclins à chercher des explications aux Berbères dans ce sens, tant sur le plan linguistique que physique: cheveux blonds, yeux bleus, etc.? Mais non! Au mépris de tous ces faits, les historiens décrètent qu'il n'y avait pas d'influence vandale et qu'il serait impossible d'attribuer quoi que ce soit en Barbarie à leur occupation.

Si barbares qu'ils fussent, quelle que soit leur administration imparfaite, on ne peut croire, vu leur nombre et leur position de conquérants, qu'ils abandonnent spontanément leur langue pour adopter celle des Berbères; aucun texte latin ne l'indique. Habituellement, les relations sociales sont beaucoup plus complexes et cette complexité se reflète dans la linguistique. Même lorsqu'une langue disparaît, elle réagit sur la langue victorieuse en la transformant et cette dernière ne reste plus exactement ce qu'elle était auparavant. Ainsi, il est difficile de comprendre comment le berbère moderne peut être exempt de toute influence vandale. Encore plus difficile à comprendre, c'est que le Berbère moderne n'est pas un descendant des Vandales, surtout quand il a les yeux bleus et les cheveux blonds.

Le traité d'Ibn Khaldun sur les Berbères n'est qu'une série de citations. ³⁵ Le fait qu'il n'y ait pas de Berbères en Egypte, sauf des imaginaires, qu'il n'y en ait presque pas en Tunisie, et que leur nombre augmente d'est en ouest pour atteindre son maximum au Maroc, semble confirmer l'hypothèse d'une origine vandale. Les historiens accordent peu d'attention à ces faits car il est absolument nécessaire de rendre le berbère suffisamment ancien pour justifier la civilisation égyptienne. Pourtant, les 20 phrases berbères trouvées dans les textes arabes ne remontent guère au XIIe siècle, alors que l'écriture «Tifinagh» et les symboles encore non déchiffrés appelés «libyens» semblent dus à l'influence de l'élément indigène de la colonie phénicienne négroïde de Carthage, avant l'arrivée des Vandales.

Pour récapituler, la stratification de la population nord-africaine, de la préhistoire à nos jours, serait la suivante:

Nègres et Cro-Magnons (une race éteinte depuis 10000 ans) Nègres du

Capsian

Nègres à l'époque phénicienne Indo-européens, à partir de 1500 avant JC et probablement mélangé avec des nègres

Nègres à l'époque des Romains, avec un grand pourcentage de sang-mêlé

Vandales; et

Arabes.

Qu'y a-t-il donc de plus naturel que le fait que la base du vocabulaire berbère soit tour à tour indo-européenne, sémitique ou africaine, selon le point de vue de chacun?

Poursuivant le développement de l'égyptologie, nous atteignons Maspero qui, dans le premier chapitre de son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, décrit les origines des Egyptiens:

Les Egyptiens semblent avoir perdu assez tôt le souvenir de leurs débuts. Viennent-ils d'Afrique centrale ou de l'intérieur de l'Asie? Selon le témoignage quasi unanime des historiens antiques, ils appartenaient à une race africaine qui, d'abord établie en Ethiopie sur le Moyen Nil, descendit progressivement vers la mer, suivant le cours du fleuve. Pour le démontrer, on s'est appuyé sur les analogies évidentes entre les coutumes et la religion du royaume de Meroë et les coutumes et la religion des Egyptiens proprement dits. Aujourd'hui, nous savons sans l'ombre d'un doute que l'Éthiopie, du moins l'Éthiopie connue des Grecs, loin d'avoir

colonisée par l'Égypte, elle-même colonisée par l'Égypte, à partir de la douzième dynastie, et fut pendant des siècles inclus dans le royaume des pharaons. [36](#)

Avant de poursuivre la thèse de Maspero, notons ce qui semble déjà avoir été modifié dans ces quelques phrases introductives. Il est peu probable que les Égyptiens aient jamais oublié leur origine. Maspero confond apparemment deux notions distinctes: le lieu de naissance primitif d'où un peuple est né et l'origine ethnique responsable de la couleur de la race. Le

Les Égyptiens n'ont jamais oublié ce dernier, pas plus qu'ils n'ont oublié le premier. [37](#) Elle s'exprime dans tout leur art, dans toute leur littérature, dans toutes leurs manifestations culturelles, dans leurs traditions et leur langue. À tel point que même leur pays était désigné - par analogie avec leur propre couleur, non par analogie avec la couleur du sol - par le nom *Kemit*, qui coïncide avec Ham (Cham), ancêtre biblique des Noirs. Dire que *Kemit* fait référence à la couleur de la terre égyptienne, plutôt que de désigner le pays à travers la couleur de la race, pourrait inspirer un raisonnement similaire pour expliquer les expressions actuelles: «Afrique noire» et «Afrique blanche».

Maspero se réfère au témoignage unanime des historiens anciens sur la race égyptienne, mais il omet intentionnellement leur précision. Ce que nous savons déjà du témoignage des Anciens prouve qu'ils n'ont pas utilisé le terme vague de «race africaine». D'Hérodote à Diodore, que Maspero cite, chaque fois qu'ils mentionnaient le peuple égyptien, ils précisaient qu'il s'agissait d'une race noire.

On peut retracer ici l'évolution de l'altération progressive des faits dans les manuels qui façonneront l'opinion des lycéens et des étudiants. Ceci est d'autant plus grave que la grande masse de connaissances à acquérir, dans le monde moderne, ne laisse pas à la jeune génération, à l'exception des professionnels, le temps de consulter des sources originales et d'apprécier l'écart entre la vérité et ce qu'elles ont été enseigné. Au contraire, une certaine tendance à la paresse les incite à se contenter des manuels et à accepter de leur part des notions stéréotypées d'«autorité infaillible», comme issues d'un catéchisme. Si nous appliquons le raisonnement de Maspero pour réfuter les idées de Diodore sur l'Antiquité de l'Éthiopie, nous pourrions conclure que, depuis que Napoléon a conquis et annexé l'Italie au XIXe siècle,

«De plus, la Bible déclare que Mesraïm, fils de Cham, frère de Kouch et de Canaan, est venu de la Mésopotamie pour s'établir, avec ses enfants, sur les rives du Nil. ³⁸ Maspero omet d'ajouter que Ham, Canaan et Kush sont des nègres, selon la même Bible qu'il cite. Cela signifie encore une fois que l'Égypte (Ham, Mesraïm), l'Éthiopie (Kush), la Palestine et la Phénicie avant les Juifs et les Syriens (Canaan), l'Arabie Félix avant les Arabes (Pout, Hevila, Saba), étaient toutes occupées par des nègres qui avaient créé civilisations vieilles de plusieurs milliers d'années dans ces régions et entretenant des relations familiales. Mais ensuite il continue:

Loudim, l'aîné d'entre eux, personnifie l'égyptien proprement dit, le Rotou ou Romitou des inscriptions hiéroglyphiques. Anamim représente la grande tribu des Anu, qui ont fondé l'On du nord (Héliopolis) et l'On du sud (Hermonthis) à l'époque préhistorique.

Lehabim est le peuple libyen vivant à l'ouest du Nil, Naphtouhim s'est installé dans le delta, au sud de Memphis; enfin, Pathrousim (Patorosi, pays du sud) habite l'actuel Saïd, entre Memphis et la première cataracte.

Cette tradition qui fait venir les Egyptiens d'Asie, à travers l'isthme de Suez n'était pas inconnue des auteurs classiques. Pline l'Ancien attribue la fondation d'Héliopolis aux Arabes; mais ça

n'a jamais été aussi populaire que l'opinion selon laquelle ils venaient des hauts plateaux d'Éthiopie. ³⁹

Cette identification * est plus ou moins infondée. Cela devient contradictoire quand il lie des Libyens, réputés avoir les yeux bleus et les cheveux blonds, avec Lehabim, fils de Mesraïm, tous deux nègres. Autre contradiction: Maspero semble parfois accepter la théorie d'une origine asiatique pour les Égyptiens et rappelle l'opinion de Pline l'Ancien, qui attribue la fondation d'Héliopolis aux Arabes. Dans le même texte, Maspero attribue la colonisation de cette ville aux Anu, qu'il identifie à Anamim, fils de Mesraïm, un nègre. Nos commentaires sur les Arabes dans un chapitre ultérieur élimineront toute possibilité de les placer à la fondation d'Héliopolis, surtout si cela s'est produit à l'époque «préhistorique», comme l'affirme l'auteur. Nous pouvons voir pourquoi l'opinion de Pline n'a pas apprécié la popularité parmi les Anciens que Maspero aurait souhaité. Pour revenir sur le compte de Maspero:

De nos jours, l'origine et les affinités ethnographiques de la population ont inspiré de longs débats. Premièrement, les voyageurs des XVIIe et XVIIIe siècles, induits en erreur par l'apparition de certains coptes métis, certifièrent que leurs prédécesseurs à l'époque pharaonique avaient le visage gonflé, les yeux d'insectes, le nez plat, les lèvres charnues. Et qu'ils présentaient certains traits caractéristiques de la race noire. Cette erreur, courante au début du siècle, a disparu une fois pour toutes dès que

La Commission française avait publié son grand ouvrage. ⁴⁰

Quiconque lit cette déclaration sans consulter d'abord le témoignage de Volney et la note explicative sur les effets climatiques sur l'apparence raciale... pourrait facilement être persuadé que ces voyageurs des siècles passés auraient pu se laisser facilement tromper par les apparences. Compte tenu de ce qui a été dit sur l'infiltration progressive des Blancs en Égypte - surtout à l'époque basse - dans le delta, s'il y avait métissage, cela n'aurait pu aboutir qu'à un blanchiment de la population, pas à une négrification qui ferait des anciens Blancs méconnaissable par des observateurs sans préjugés.

Voyons comment, si l'on en croit Maspero, cette «erreur commune» a disparu une fois pour toutes après la publication du «grand ouvrage» par la Commission française:

En examinant d'innombrables reproductions de statues et de bas-reliefs, nous avons reconnu que les personnes représentées sur les monuments, au lieu de présenter des particularités et l'apparence générale du nègre, ressemblaient vraiment aux belles races blanches d'Europe et d'Asie occidentale. Aujourd'hui, après un siècle de recherches et de fouilles, on a plus de mal à imaginer, je ne dirai pas Psammetichus et Sesostris, mais Cheops, qui a aidé à construire les Pyramides. Il suffit d'entrer dans un musée et d'examiner les statues à l'ancienne qui y sont assemblées. À première vue, on sent que l'artiste a cherché à reproduire une ressemblance exacte, dans la représentation fidèle de la tête et des membres. Ensuite, en écartant les nuances propres à chaque individu, on décèle facilement le caractère général et les principaux types de la race. L'un d'eux, épais et lourd, correspond assez bien à l'un des types les plus répandus parmi les fellahs modernes. Un autre, représentant des membres de la classe supérieure, nous montre un homme grand et élancé, avec de larges épaules musclées, une poitrine bien développée, des bras nerveux, de petites mains, des hanches minces, des jambes fines. Les détails anatomiques de son genou et de son mollet se démarquent, comme c'est le cas de la plupart des gens qui marchent beaucoup. Ses pieds sont longs, étroits, aplatis à la fin en marchant habituellement sans chaussures. Sa tête, souvent trop lourde pour son corps, exprime la gentillesse et la tristesse instinctive. Son front est carré, peut-être un peu bas; son nez court et charnu; ses yeux sont grands et grands ouverts; ses joues rondes; ses lèvres épaisses mais non retournées; sa bouche, tendue un peu trop, garde un sourire résigné et presque douloureux. Ces caractéristiques, communes à la plupart des statues de l'Ancien et du Moyen Empire, persister à travers toutes les époques. Les monuments de la dix-huitième dynastie, si inférieurs en beauté artistique à ceux des anciennes dynasties, transmettent le type primitif sans altération appréciable. Aujourd'hui, si les classes supérieures ont été défigurées par des mélanges répétés avec l'étranger, les paysans ordinaires ont presque partout conservé l'apparence de leurs ancêtres. N'importe quel fellah peut contempler avec étonnement les statues de Chephren ou les colosses de Sanuasrit transportant à travers le Caire, après plus de 4000 les paysans ordinaires ont presque partout conservé l'apparence de leurs ancêtres. N'importe quel fellah peut contempler avec étonnement les statues de Chephren ou les colosses de Sanuasrit transportant à travers le Caire, après plus de 4000

années d'existence, la physionomie de ces vieux pharaons. 41

Tel est le centre de la démonstration de Maspero. Nous n'avons pas omis un seul mot. Qu'est-ce que cela prouve? Que nous apprend le «grand travail»? L'auteur nous informe que l'égyptologie est déjà une science très ancienne; depuis un siècle, des spécialistes ont fouillé et fouillé; maintenant nous connaissons le prototype de l'Égypte ancienne jusqu'au moindre détail ethnique. L'artiste a représenté sa «ressemblance exacte». Grâce à cet art réaliste, nous pouvons

reconstituer ethniquement les membres de la classe supérieure. Selon les observations de Maspero, ils avaient «le nez court et charnu», une «bouche étirée un peu trop», «des lèvres épaisses», «de grands yeux grands ouverts», «des joues rondes», un front «peut-être un peu bas», «Épaules larges et musclées», «petites mains», «hanches minces», «jambes fines». Ces traits communs, perpétués à travers l'Ancien et le Moyen Empire, «au lieu de présenter des particularités et l'apparence générale du Noir, ressemblaient vraiment aux belles races blanches d'Europe et d'Asie occidentale». Cette conclusion n'a pas besoin de commentaire.

Après une confirmation si solennelle de l'origine nègre par un auteur dont l'intention était de la détruire, nous voyons encore une fois l'impossibilité de prouver le contraire de la vérité. Gaston Maspero, devenu en 1889 le directeur du musée du Caire, était un savant à qui nous devons plusieurs traductions de textes égyptiens. Il avait la préparation technique nécessaire pour établir tout ce qui était démontrable. Son échec, malgré ces connaissances, comme l'échec des savants qui se sont attaqués à ce problème avant ou après lui, constitue en quelque sorte la preuve la plus solide, quoique involontaire, de l'origine nègre.

Vient ensuite la thèse de l'abbé Emile Amélineau (1850–1916), grand égyptologue rarement mentionné. Il fouilla à Om El'Gaab, près d'Abydos, et découvrit une nécropole royale où il put identifier les noms de 16 rois plus anciens peut-être que Ménès. Il a trouvé les tombes de quatre rois: Ka, Den, le roi serpent Djet (dont la stèle est au Louvre), et un autre dont le nom n'a pas été déchiffré. Comme le rapporte Amélineau, des tentatives ont été faites pour inclure ces monarques dans la période historique: «Lors de la réunion de l'Académie des inscriptions et des Belles-Lettres, M. Maspero a tenté de placer ces rois dans la douzième dynastie... puis... il a attribué au dix-huitième... à côté du cinquième... puis au

Quatrième..." ⁴² Après avoir réfuté ses détracteurs, Amélineau conclut: «Ce sont des raisons qui me semblent ne pas mériter le mépris, mais plutôt mériter une sérieuse considération par des savants de bonne volonté, car les autres ne comptent pas dans mon opinion." ⁴³

On doit à Amélineau la découverte de la tombe d'Osiris à Abydos, grâce à laquelle Osiris ne pouvait plus être considéré comme un héros mythique mais comme un personnage historique, un ancêtre initial des Pharaons, un ancêtre noir, comme l'était sa sœur Isis. Ainsi, nous pouvons comprendre pourquoi les Egyptiens

peint leurs dieux en noir comme du charbon, à l'image de leur race, du début à la fin de leur histoire. Il serait paradoxal et tout à fait incompréhensible pour un peuple blanc de ne jamais avoir peint ses dieux en blanc, mais de choisir, au contraire, de représenter ses êtres les plus sacrés dans la couleur noire d'Isis et d'Osiris sur des monuments égyptiens. Ce fait révèle l'une des contradictions des modernes qui affirment dogmatiquement que la race blanche a créé la civilisation égyptienne avec une race noire asservie vivant à ses côtés. Le choix de la couleur des esclaves, plutôt que celle des maîtres et civilisateurs, pour représenter les divinités, est pour le moins inadmissible et devrait choquer un esprit logique et objectif ...

C'est ainsi qu'Amélineau, après ses formidables découvertes et son étude approfondie de la société égyptienne, parvient à la conclusion suivante d'une importance majeure pour l'histoire de l'humanité:

À partir de diverses légendes égyptiennes, j'ai pu conclure que les populations installées dans la vallée du Nil étaient des nègres, puisque la déesse Isis aurait été une femme noir-rougeâtre. En d'autres termes, comme je l'ai expliqué, son teint est *café au lait* (café au lait), comme

celle de certains autres Noirs dont la peau semble jeter des reflets métalliques de cuivre. [44](#)

Amélineau désigne la première race noire à occuper l'Égypte par son nom *Anu*. Il montre qu'il descendit lentement le Nil et fonda les villes d'Esneh, d'Erment, de Qouch et d'Héliopolis, car, comme il le dit:

Toutes ces villes ont le symbole caractéristique qui sert à désigner le nom *Anu*. [45](#) C'est aussi dans un sens ethnique qu'il faut lire le terme *Anu* appliqué à Osiris. En fait, dans un chapitre introduisant des hymnes en l'honneur de Ra et contenant le chapitre XV de *Le livre des morts*, nous lisons: «Salut à toi, ô Dieu Ani dans le pays montagneux d'Antem! Ô grand Dieu, faucon de la double montagne solaire!

Si Osiris était d'origine nubienne, bien que né à Thèbes, il serait facile de comprendre pourquoi la lutte entre Set et Horus a eu lieu en Nubie. En tout cas, il est frappant que la déesse Isis, selon la légende, ait précisément la même couleur de peau que les Nubiens ont toujours, et que le dieu Osiris a ce qui me semble une épithète ethnique indiquant son origine nubienne. Apparemment

cette observation n'a jamais été faite auparavant. [46](#)

Si nous acceptons la preuve de leurs propres créations, *Le livre des morts* entre autres, ces Anu, que Maspero a tenté de transformer en Arabes... apparaissent essentiellement comme des Noirs. A l'appui de la théorie d'Amélineau, on peut souligner que *Un* signifie homme (en Diola). Donc *Anu* à l'origine peut avoir signifié les hommes. (Pour d'autres similitudes, voir [Chapitre X](#).)

Selon Amélineau, cette race noire, les Anu, a probablement créé à l'époque préhistorique tous les éléments de la civilisation égyptienne qui persistent sans changement significatif tout au long de sa longue existence. Ces Noirs ont probablement été les premiers à pratiquer l'agriculture, à irriguer la vallée du Nil, à construire des barrages, à inventer les sciences, les arts, l'écriture, le calendrier. Ils ont créé la cosmogonie contenue dans *Le livre des morts*, des textes qui ne laissent aucun doute sur la Négronne de la race qui a conçu les idées.

Ces Anu... étaient un peuple agricole, élevant du bétail à grande échelle le long du Nil, s'enfermant dans des villes fortifiées à des fins défensives. À ce peuple, nous pouvons attribuer, sans crainte d'erreur, les livres égyptiens les plus anciens, *Le livre des morts* et le *Textes des pyramides*, par conséquent, tous les mythes ou enseignements religieux. J'ajouterais presque tous les systèmes philosophiques alors connus et encore appelés égyptiens. Ils connaissaient manifestement les métiers nécessaires à toute civilisation et connaissaient les outils dont ces métiers avaient besoin. Ils savaient utiliser les métaux, du moins les métaux élémentaires. Ils ont fait les premières tentatives d'écriture, car toute la tradition égyptienne attribue cet art à Thot, le grand Hermès, un Anu comme Osiris, qui est appelé l'Onian au chapitre XV de *Le livre des morts* et dans le *Textes des pyramides*. Certes, le peuple connaissait déjà les principaux arts; il en a laissé la preuve dans l'architecture des tombes d'Abydos, en particulier la tombe d'Osiris, et dans ces sépulcres on a trouvé des objets portant le cachet indubitable de leur origine - comme l'ivoire sculpté, ou la petite tête d'une fille nubienne retrouvée dans une tombe proche de celle d'Osiris, ou les petits récipients en bois ou en ivoire en forme de tête de félin

- tous les documents publiés dans le premier volume de mon *Fouilles d'Abydos*. 47

Formulant sa théorie, Amélineau poursuit:

La conclusion à tirer de ces considérations est que le peuple conquis Anu a guidé ses conquérants au moins le long de certains des chemins de la civilisation et des arts. Cette conclusion, comme on peut le voir, est la plus importante pour l'histoire de la civilisation humaine et l'histoire de la religion. Il découle clairement de ce qui a été dit précédemment: la civilisation égyptienne n'est pas d'origine asiatique, mais d'origine africaine, d'origine négroïde, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Nous n'avons pas l'habitude, en effet, de doter les Noirs ou les races apparentées de trop d'intelligence, ni même de suffisamment d'intelligence pour faire les premières découvertes nécessaires à la civilisation. Pourtant, il n'y a pas une seule tribu habitant l'intérieur de l'Afrique qui n'ait pas possédé et ne possède pas encore au moins un des

ces premières découvertes. 48

Amélineau suppose qu'une Égypte noire, déjà civilisée par les Anu, aurait pu être envahie par une race blanche grossière de l'intérieur de l'Afrique. Conquérant progressivement la vallée jusqu'à la Basse-Égypte, cette race blanche inculte a probablement été civilisée par les Anous noirs, dont elle a néanmoins détruit un grand nombre. L'auteur fonde cette théorie sur une analyse de scènes représentées sur la tablette de Narmer, découverte à Hierakonpolis par James Edward Quibbell (1867–1935) (fig. 31). L'opinion actuelle reconnaît à l'unanimité que les prisonniers représentés sur cette tablette, avec

leurs nez aquilins, représentent les envahisseurs asiatiques vaincus et punis par le pharaon qui, à cette époque reculée, avait sa capitale en Haute-Egypte.

Cette interprétation est confirmée par le fait que les personnes marchant devant le Pharaon et appartenant à son armée victorieuse sont des Nubiens, portant des insignes nubiens, comme le symbole du chacal et celui du moineau-faucon, que nous appellerions totems nubiens. Par ailleurs, les données archéologiques ne soutiennent pas l'hypothèse d'une race blanche originaire du cœur de l'Afrique.

La queue de bœuf portée par le pharaon sur cette tablette, et que les pharaons et les prêtres égyptiens portaient toujours, est toujours portée lors des cérémonies et des fonctions officielles par les chefs religieux nigériens. Il en va de même pour le vêtement porté par le pharaon; le sac étouffé rempli d'amulettes sur sa poitrine est toujours présent tout au long de l'histoire égyptienne. Il se trouve sur la poitrine de tout chef nègre qui occupe un poste de responsabilité; en wolof, on l'appelle *dakk*.

Le serviteur tient les sandales du pharaon, identiques aux nègres
voganti. Marchant derrière le roi et portant une bouilloire, il a l'attitude typique du serviteur nègre moderne, ou *bek-neg* (comparer avec *bak*, qui signifie serviteur en égyptien). Le fait que le roi ait enlevé ses sandales suggère qu'il est sur le point d'accomplir un sacrifice dans un lieu saint, et qu'il doit d'abord purifier ses membres avec l'eau de la bouilloire. Les Égyptiens sont connus pour avoir pratiqué des ablutions des milliers d'années avant l'avènement de l'Islam. Ainsi, la Tablette de Narmer dépeint probablement une scène sacrificielle rituelle après une victoire. Des sacrifices humains similaires étaient encore pratiqués en Afrique noire jusqu'à des temps très récents; au Dahomey, par exemple.

Au-dessus de la victime, la scène représentant Horus tenant ce qui semble être une corde passant par les narines d'une tête amputée, symbolise peut-être ces mêmes vies sacrifiées au dieu, s'échappant par le nez des victimes et acceptées par Horus. Cette idée est conforme à la croyance nègre selon laquelle la vie s'échappe par les narines. *La vie* et *nez* sont des synonymes en wolof et souvent utilisés de manière interchangeable.

Quelle est l'identité raciale des personnes représentées de ce côté de la tablette, que je considère plutôt devant que derrière, comme on le pense généralement? Je soutiens qu'ils appartiennent tous à la même race noire. Le roi a des lèvres épaisses, même renversées. Son profil ne peut cacher le fait que son nez est charnu. Ceci est également vrai pour toutes les personnes de ce côté, même les captifs

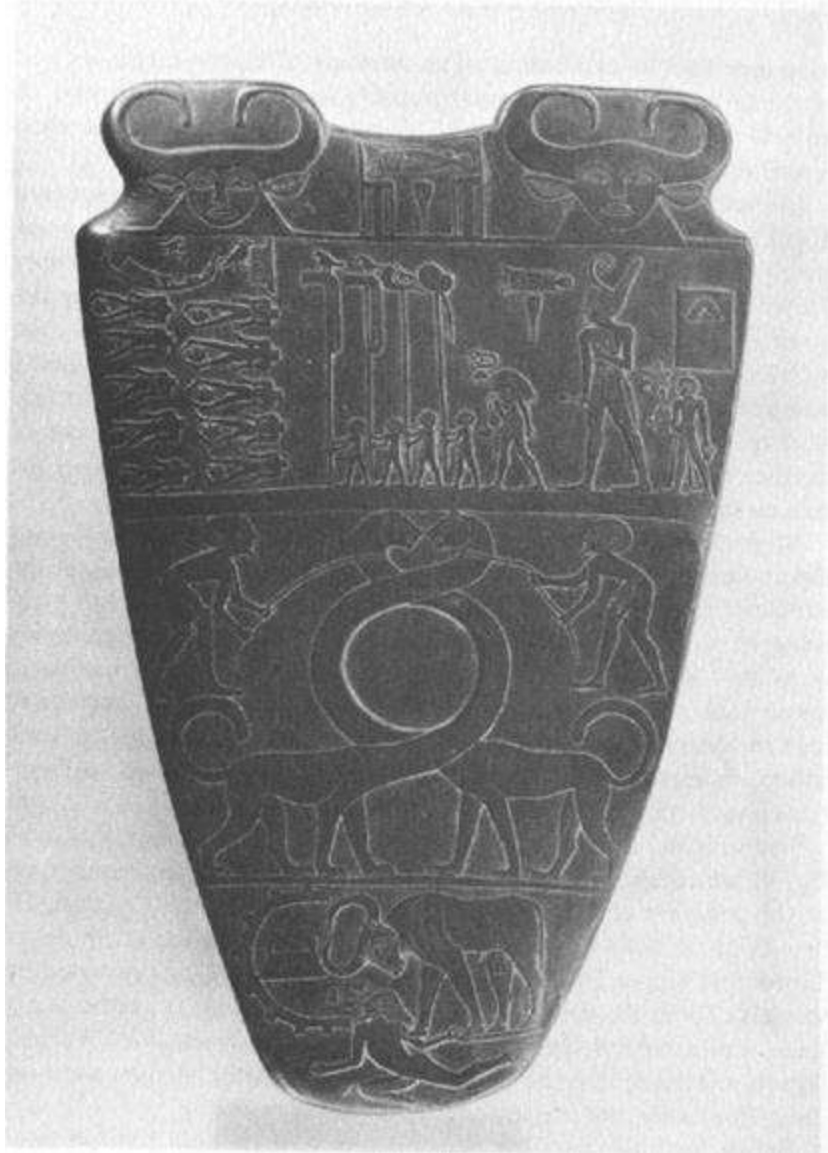
la scène en dessous, qui s'enfuit. Ces derniers, comme les victimes sur le point d'être immolées, ont des cheveux artificiels, disposés en couches ou en gradins, un style encore vu en Afrique noire. Une coiffure similaire, portée par les filles, s'appelle *djimbi*; légèrement modifié et porté par les femmes mariées, il s'appelle le *Djéré*, qui a disparu de la scène sénégalaise il y a une quinzaine d'années. Tout récemment, l'Islam a poussé les hommes à abandonner la coutume. De tels cheveux-dos ne sont plus vus que parmi les sérères non islamiques avant la circoncision, et parmi les Peuls. Une forme spéciale de ces coiffures est appelée *Ndjumbal*. Les cheveux du roi et ceux de son serviteur sont cachés par leurs bonnets; en Egypte, l'utilisation de telles perruques était populaire auprès de toutes les classes sociales. Le bonnet du roi est encore porté au Sénégal par les personnes sur le point d'être circoncis, bien que cet usage tend à disparaître sous l'influence de l'islam. Il est fabriqué en cousant ensemble deux pièces elliptiques de tissu blanc, avec une extrémité laissée ouverte pour que la tête passe à travers. Une monture en bambou lui donne la forme de la couronne portée par le pharaon de Haute Egypte. Lorsque ce bonnet est porté par des hommes mûrs, la monture en bambou est omise et la partie oblongue est généralement plus petite. Cela produit ce qu'on a appelé la forme du bonnet phrygien que les Grecs devaient transmettre au monde occidental. Dans

Dieu d'eau, Marcel Griaule a publié des photographies de ces bonnets portés par les Dogon.

On peut noter ici que le roi ne porte qu'une masse dans sa main droite; sa main gauche, sans arme, tient la tête de la victime. La masse peut donc être considérée comme un attribut de la Haute-Egypte, tout comme la couronne blanche. Le roi commençait probablement la conquête de la vallée du Nil dans cette première scène. C'était peut-être le moment où il soumettait les hommes de sa race à sa domination.



31. Tablette de Narmer. L'invention et l'introduction de l'écriture marquent la ligne de partage entre la préhistoire et la période historique de l'humanité. La tablette de Narmer porte des signes écrits: il serait très important de pouvoir la dater avec précision.



Le dos de la tablette débute par une scène typique: la victime vaincue appartient à la cité des «abominables», comme l'indique le hiéroglyphe signalé par Amélineau. La ville fortifiée était probablement une ville de Basse-Égypte, habitée par une race clairement différente de la race noire de l'autre côté: une race asiatique blanche. Les cheveux des captifs sont longs et naturels, sans couches; le nez exceptionnellement long et aquilin; les lèvres assez indistinctes. Bref, toutes les caractéristiques ethniques de la race à l'arrière sont diamétralement opposées à celles de la race à l'avant. Nous ne saurions trop insister sur le fait que seule la race à l'arrière a des traits sémitiques.

Après cette seconde victoire, l'unification de la Haute et de la Basse Égypte était probablement réalisée. Il était symbolisé par la scène au milieu de la

verso: la symétrie des deux félins aux têtes léonines menaçantes, indiquant qu'ils se battraient s'ils étaient libres. Mais ils seront désormais tenus en échec et incapables de se blesser, grâce aux cordes nouées autour du cou et retenues par les deux personnages symétriques. Cela symboliserait l'unification, conformément à une représentation caractéristique commune aux Égyptiens et aux Noirs en général.

Dans la scène du haut, le roi porte la couronne de Basse-Égypte, ce qui montre qu'il vient de la conquérir. La deuxième étape de la conquête de la vallée du Nil est ainsi terminée par le pharaon. Il tient maintenant à deux mains ce qui peut être considéré comme les attributs de la Basse et de la Haute Égypte. Ici, encore une fois, le roi a enlevé ses sandales. Ceux-ci sont tenus par son serviteur qui, portant le même récipient, marche derrière lui comme dans la scène de face. On peut donc supposer que le site est sacré et que les victimes ont été immolées rituellement et non massacrées.

Devant le roi se tiennent cinq personnes, quatre d'entre elles tiennent des bannières portant des totems. Les deux premiers - Hawk et Jackal - sont clairement de la Haute Égypte. Le dernier ne représente pas un animal, mais un objet non identifié qui pourrait bien être l'emblème de la Basse-Égypte à peine conquise.

Pour toutes ces raisons, l'interprétation d'Amélineau semble inacceptable. L'opinion selon laquelle tous les captifs représentés sont des Asiatiques est apparemment une généralisation qui néglige le détail de la tablette. Dans la même mesure, l'explication d'Amélineau, qui considère tous les conquies comme des Nubiens, semble erronée. Le fait que les captifs à l'avant soient vraiment des Nubiens l'a peut-être amené à manquer la différence ethnique entre ce dernier et la victime écrasée par le taureau au revers. Selon la propre reproduction d'Amélineau, ce dernier ne porte pas ses cheveux en couches comme le font les Nubiens de l'autre côté. De plus, il n'a pas leurs autres caractéristiques ethniques. Seulement en ignorant ces détails, de bonne foi,

En fait, même s'il y avait eu infiltration d'Asiatiques ou des premiers Européens pendant cette période préhistorique, les Nègres égyptiens n'avaient jamais perdu le contrôle de la situation. Ceci est également indiqué par les nombreuses statuettes amratiennes représentant une race conquise d'étrangers. Dans son *Les Débuts de l'art en Égypte*, l'égyptologue belge Jean Capart reproduit

une statuette de prisonnier blanc agenouillé, les mains liées derrière le dos, les cheveux en longue tresse tombant dans le dos. [49](#)

De la même période, on trouve également des proto-cariatides, sous la forme de piédestaux de meubles, représentant le type de la race blanche conquise. [50](#) En revanche, nous voyons les Noirs montrés comme des citoyens se promenant librement dans leur propre pays:

Ici, nous voyons quatre femmes en jupes longues, assez similaires aux femmes noires représentées sur les tombes de la dix-huitième dynastie, y compris la tombe de Rekhmara * . Bien qu'indistinct, l'objet qu'ils semblent porter a été supposé être une oreille de vache! Je devrais être enclin à le considérer comme la première apparition de la croix ansate, un symbole qui est entré peu de temps après dans la sémiologie égyptienne et ne l'a jamais quittée. Cela indique que les femmes noires étaient tout à fait chez elles au milieu des animaux de leur propre terre. La question se pose à nouveau: comment les Egyptiens de cette époque pourraient-ils connaître des animaux d'Afrique centrale, ainsi que les habitants de l'Afrique centrale, si ces personnes étaient des Asiatiques ou des Sémites entrant dans la vallée du Nil par l'isthme de Suez? La présence enregistrée des animaux et des Noirs susmentionnés sur les morceaux d'ivoire n'est-elle pas une preuve concluante que les conquérants égyptiens venaient d'Afrique centrale? (*Prolégomènes*, 425–426.)

Contrairement aux notions généralement acceptées, il est clair que les documents les plus anciens disponibles sur l'histoire égyptienne et mondiale présentent les Noirs comme des citoyens libres, maîtres du pays et de la nature. Près d'eux, les différents prototypes blancs alors connus, résultat d'une infiltration précoce européenne ou asiatique, sont représentés comme des captifs, les mains liées dans le dos, ou bien écrasés par la charge d'un meuble. (Ceci, d'ailleurs, pourrait être à l'origine des cariatides de l'Erechtheum du cinquième siècle, imitées par les Grecs des milliers d'années plus tard.)

CHAPITRE IV

La civilisation égyptienne aurait-elle pu naître

Delta?

Pour expliquer le peuplement et la civilisation de l'Égypte, les spécialistes invoquent quatre hypothèses, correspondant aux quatre points cardinaux. Le plus naturel de tous - une origine locale - est celui qui est le plus souvent contesté. Cette dernière hypothèse, à son tour, pourrait être localisée à deux endroits différents: la Haute ou la Basse Égypte. Dans le cas de la Basse Égypte, il s'agirait de ce que l'on appelle aujourd'hui la «prépondérance du delta». Pourquoi un égyptologue, soutenant la théorie de l'origine locale, essaierait-il si dur de prouver la «prépondérance du delta», malgré l'absence de toute évidence historique, si ce n'était un moyen détourné d'établir une origine blanche et méditerranéenne pour la civilisation égyptienne ?

Ce point de vue, qui est généralement celui de tous ceux qui placent le début de la civilisation égyptienne en dehors de l'Égypte - que ce soit en Asie ou en Europe - est partagé par Alexandre Moret qui, pourtant, privilégie apparemment une origine locale, mais blanche. Pour le premier, l'idée semble logique dans une certaine mesure; dans leur désir d'une explication raisonnable, c'est une affirmation ajoutée à une autre également dénuée de fondement historique. En fait, si les pionniers de la civilisation venaient de l'étranger, et s'ils étaient contraints par la géographie de traverser le delta, il est logique de supposer que le delta était civilisé avant la Haute-Égypte, et que la civilisation a rayonné de là. Si les partisans d'une origine extérieure avaient pu démontrer la prétention préalable du Delta à l'aide d'arguments valables, leur thèse aurait évidemment été incommensurablement avancée.

En réalité, il est impossible, non seulement de démontrer cette théorie, mais même de trouver des documents historiques valables pour la soutenir. Aucun document ne suggère cette priorité. C'est en Haute Égypte, du Paléolithique à nos jours, que des preuves matérielles ont été trouvées pour attester les étapes successives de la civilisation: Tasian, Badarian (vers 7471 AVANT JC?),

Amratian (vers 6500 AVANT JC?), protodynastique. Contrairement à la Haute Égypte, aucune trace d'évolution continue n'existe dans le delta. Le Merimde * centre disparu à la fin du Tasian; il n'y a rien au nord de Badari. ¹ Les statuettes en ivoire à têtes triangulaires, trouvées à l'époque appelée Gerzean (vers 5500 AVANT JC?), correspondent à ceux trouvés en Crète à l'époque de Ménès. ² Ces statuettes ne peuvent pas remonter à l'époque de Hierakonpolis, que Capart attribue à la période amratienne.

Entre SD 39 et SD 79, une civilisation gerzéenne aurait existé en Basse-Égypte:

Dans tous les cas, la Basse-Égypte est finalement devenue le siège d'une civilisation supérieure avec des affinités nettement asiatiques, par opposition à africaines, et cette civilisation a finalement dominé la Haute-Égypte. En fait, il n'est connu que directement de cette dernière région, bien que sa présence dans le Nord puisse être déduite avec certitude. En Haute-Égypte, il n'y a pas de rupture nette entre la civilisation amratienne et gerzéenne; ces derniers ont peu à peu afflué, se mêlant aux éléments plus anciens, mais dominant. De nouveaux types de vases, des armes ornées s'immiscent de plus en plus

ils prédominent ou même évincent entièrement l'ancien.... ³

Il est universellement admis que les nouveaux éléments qui distinguent la culture de la Haute-Égypte dans la phase Prédynastique Moyenne proviennent du nord ou du nord-est. Et il est presque certain que les auteurs de ces innovations avaient vécu en contact avec le Haut Nil pendant un temps considérable avant SD 39, car avant cette date, des vases décorés isolés avaient parfois trouvé leur chemin.

en Haute Égypte. ⁴

Cette civilisation gerzéenne, dite asiatique, n'est connue que par des vestiges trouvés en Haute-Égypte. Quel paradoxe, dans la mesure où il est supposé provenir de la Basse Égypte! (De plus, ces vestiges sont identiques à ceux de la civilisation amratienne, issue du badarien qui, à son tour, résultait du tasién.)

Néanmoins, bien qu'aucune trace de civilisation gerzéenne n'ait été trouvée et bien qu'elle ne soit connue «directement» que par des vestiges de la Haute-Égypte, «sa présence au Nord peut être déduite avec confiance», c'est-à-dire sa présence dans le Delta. En termes plus clairs, cela équivaut à dire: «Tout ce que je trouve ici en Haute-Égypte vient de là où je ne trouve rien ou presque (Basse-Égypte). Bien que je ne puisse pas le prouver et que je n'ai aucun espoir de le voir un jour prouvé, et bien que je ne trouve rien ici, je juge qu'il en est ainsi. Ce n'est guère la manière d'écrire l'histoire.

Il est allégué que le delta est une région humide et conserve mal les documents. Il n'aurait pas pu les conserver si mal pour n'en avoir laissé aucun signe, pas même des grumeaux informes résultant de la décomposition chimique

par l'humidité. En réalité, le sol de la Basse-Égypte a cédé, en quelque sorte, tout ce qui lui était confié: par exemple, tous ces ouvrages, même en bois, de l'Ancien Empire après la IIIe dynastie. S'il n'a pas produit de documents plus anciens, il faut plus logiquement supposer qu'il n'en a jamais contenu.

Si le Delta avait vraiment joué le rôle qu'ils s'efforcent de lui attribuer dans l'histoire égyptienne, il serait possible de le reconnaître autrement. L'histoire de la Haute Égypte, considérée indépendamment du delta, présenterait des lacunes; Cependant, ce n'est pas le cas. L'histoire de la Haute Egypte (c'est-à-dire l'histoire égyptienne) ne présente pas de difficultés insurmontables. L'explication historique ne devient impossible que lorsque l'on lutte, en l'absence de preuves historiques, pour attribuer au Delta un rôle qu'il n'a jamais joué. Cela semble être le cas de Moret lorsqu'il écrit:

Nous ne savons rien de l'histoire de ces premiers royaumes. Pourtant, la tradition prétend que les rois du nord avaient une prééminence sur le reste de l'Égypte au début des temps. Aucun texte ne permet de délimiter leur zone d'influence, mais la religion des derniers jours indique qu'une telle influence a été profonde. Cela s'explique par la fertilité exceptionnelle du Delta.

Dès qu'elle pouvait être adaptée à la culture à force de remblai et de drainage et d'irrigation, cette étendue de terre, renouvelée à plusieurs reprises par le limon du Nil, offrait une superficie plus large, un sol plus productif et un habitat plus favorable à la croissance de une race prolifique que l'étroite vallée de la Haute-Égypte. Le résultat fut une prospérité matérielle précoce et un développement intellectuel, attesté par le fait que les grands dieux du Delta imposèrent plus tard une autorité au reste de l'Égypte; le soleil, Ra, fut d'abord adoré à Héliopolis; Osiris, Isis et Horus sont les dieux de Busiris, Mendes et Buto. L'extension du culte sur toute la vallée à des temps très anciens indique un

influence politique correspondante du Delta. [5](#)

Jusque-là, Moret est d'accord avec Maspero. Il n'est pas d'accord, cependant, à propos de l'itinéraire suivi par le Shemsu-Hor, afin d'être tout à fait cohérent dans la défense de la prééminence du Delta. Dans son livre, *Le Nil et la civilisation égyptienne* (p. 118), contrairement à Maspero qui suggère que les Shemsu-Hor (prédécesseurs de Menes) sont des «forgerons noirs» qui ont conquis la vallée et construit des forges jusqu'au delta, Moret affirme que les «Shemsu-Hor et leurs ancêtres... venaient de le Delta. »

Il rapporte une grande transformation à l'époque précédant Menès, marquée par l'apparition de l'or, du cuivre et surtout de l'écriture. Comme cette transformation n'est évidente qu'en Égypte, Moret pose la question: «Par qui la Haute Égypte a-t-elle été influencée, sinon par la Basse Égypte...?» Il cite l'invention du calendrier comme se produisant probablement dans la région de Memphis. Ailleurs, Moret avait affirmé que les dieux égyptiens, Osiris, Isis,

et Horus, étaient originaires du Delta. Il utilise donc cet argument, qu'il suppose correct, pour appuyer son argument:

Un autre fait étayera cet argument. Tout au long de l'Antiquité, les jours intercalaires étaient consacrés aux dieux nés les cinq jours supplémentaires placés en début d'année (cf. Plutarque). Les textes égyptiens et grecs s'accordent à appeler ces dieux Osiris et Isis, Set, Nephthys et Horus. En début d'année d'ouverture avec le soulèvement simultané de Sothis, Ra et du Nil, Osiris, dieu du Nil et de la végétation, est choisi comme patron. On pense qu'il est né le premier des cinq jours supplémentaires. On peut conclure que les adorateurs d'Osiris étaient puissants

à Héliopolis même au moment où ses astronomes ont établi le calendrier. ⁶ Ainsi, avec le calendrier, la Basse Égypte a imposé l'autorité d'Osiris et de Ra, la suprématie du Nil et du soleil, sur

Haute Égypte. Les «civilisés du delta» avaient conquis la Haute-Égypte. [sept](#)

Quand on trouve des idées aussi importantes exprimées par une telle autorité, on a tendance à croire qu'elles sont étayées par des documents concluants. Cela n'est cependant pas vrai lorsque nous examinons ces déclarations de manière approfondie. L'auteur pose l'origine nordique des dieux égyptiens comme conforme à la tradition égyptienne. En d'autres termes, Osiris, Isis et Horus étaient tous des dieux du Delta. De là, il en tire les conséquences importantes évoquées ci-dessus, relatives à l'invention du calendrier et à l'origine de la civilisation égyptienne en général.

Que nous enseigne précisément la tradition égyptienne, si l'on la considère depuis l'époque la plus ancienne à laquelle on puisse se référer? Cette tradition, exprimée en *Le livre des morts*, dont la doctrine est antérieure à toute histoire écrite d'Égypte, nous enseigne qu'Isis est une femme noire, Osiris un homme noir, un Anu. Ainsi, dans les textes égyptiens les plus anciens, son nom est accompagné d'une désignation ethnique pour indiquer son origine nubienne. Nous le savons depuis Amélineau.

Amélineau nous informe d'ailleurs qu'aucun texte égyptien ne mentionne Osiris et Isis comme étant nés dans le Delta. Par conséquent, lorsque Moret l'affirme, il ne le tire d'aucun document. On peut même ajouter que la légende met en évidence la naissance d'Osiris et d'Isis en Haute-Égypte: Osiris né à Thèbes et Isis à Dendérah. La légende place également en Nubie le premier site de la lutte entre Set et Horus ^{*}. De l'avis d'Amélineau:

Les parties de la légende qui concernent le Delta ont évidemment été ajoutées à la version originale, à l'exception du séjour d'Isis à Buto. En fait, l'épisode d'Isis à Byblos ne s'inscrit guère dans le séjour de cette déesse à Buto. À mon avis, ce n'est qu'une interprétation d'origine grecque ou quasi-grecque pour expliquer l'adoption du culte d'Osiris à Byblos, ou plutôt les mythes ressemblant à une divinité locale. C'est d'ailleurs l'un des points sur lesquels les documents égyptiens ne font jamais référence. De même, le cercueil d'Osiris, apporté par le Nil à la mer, et de la mer à Byblos, me paraît être une de ces impossibilités évidentes. Je doute sérieusement que les Égyptiens l'aient accepté ...

parce que les documents égyptiens ne le mentionnent jamais. Il ne faut pas oublier qu'à l'exception des portions concernant le Delta et l'Asie Mineure, la légende d'Osiris était fermement établie en Égypte avant l'époque de Ménès. Par conséquent, il est en effet difficile de voir comment une légende née dans le delta a été presque localisée en Haute-Égypte et n'a fait aucune référence apparente au delta sauf dans certains

passages qui sont clairement des ajouts ultérieurs. [8](#)

De même, si Osiris et Isis étaient nés en Basse-Égypte, il serait difficile de comprendre comment leurs reliques ont toutes été appropriées par la Haute-Égypte. Tout le squelette d'Osiris fut repris par des villes de Haute-Égypte, si complètement qu'il ne restait plus rien pour les villes de Basse-Égypte. Sur ce point, Amélineau se réfère à Brugsch's *Dictionnaire géographique*. La rivalité entre les villes sur l'attribution des reliques a causé tant de confusion qu'au début, il était difficile de déterminer quelle ville possédait telle ou telle relique maintenant revendiquée par plusieurs autres villes. Amélineau propose qu'il soit tranché généralement en faveur de la Haute Égypte chaque fois que cette rivalité oppose les villes de Basse et de Haute Égypte: «Je crois qu'un fait fait pencher la balance en faveur de la Haute Égypte: l'attribution de la tête d'Osiris à

Haute-Égypte, à la ville d'Abydos. [9](#)

Ce fait n'aurait pas d'importance si Amélineau n'avait pas découvert le tombeau d'Osiris et la tête de l'ancêtre divin dans une jarre. Nous pouvons douter de l'authenticité de cette découverte; néanmoins, Amélineau écrit: «J'ai moi-même trouvé d'autres sanctuaires lors des fouilles préliminaires qui ont abouti à la nécropole royale, avant de déterrer le sanctuaire où le

le crâne du dieu que je croyais avoir trouvé a été conservé. [dix](#)

Il évoque ensuite le papyrus du Musée de Leiden, cité par Brugsch. Il déclare expressément que la tête du dieu a été conservée à Abydos, à un endroit désigné sur le papyrus par un nom signifiant «la nécropole d'Abydos». Amélineau a demandé confirmation à Eugène Revillout sur la validité de ce document rédigé en démotique. Il a reçu la confirmation que le chef d'Osiris était effectivement mentionné comme étant situé à Abydos. Une autre assurance est venue en 1898, dans le texte géographique sur Edfou à Brugsch's *Dictionnaire*: «On y dit que la tête du dieu était dans le

Reliquaire d'Abydos. [11](#)

Mais Amélineau observe: «Depuis que Brugsch l'a copié, le texte a disparu, si l'on en croit la publication sur le temple d'Edfou commencée dans le *Mémoires* de la Mission du Caire ... Il serait intéressant de vérifier

si cette inscription a complètement disparu. [12](#) Enfin, Amélineau

enregistre un autre fait important: dans le *Textes des pyramides*, Le trône d'Osiris est décrit comme Amélineau «l'a trouvé dans le lit funéraire placé dans le tombe à Abydos. ¹³ A juste titre, Amélineau s'interroge: «Pourquoi les villes de Haute-Égypte auraient-elles revendiqué les parties les plus importantes du corps d'Osiris s'il était né dans le delta, régnait dans le delta, mourait dans le delta, et avait été le dieu local d'un petit district du Delta? Je ne vois aucune raison à cela. ¹⁴ Qu'Amélineau ait vraiment découvert ou non la tombe et la tête d'Osiris n'a pas d'importance. Le fait essentiel est que les textes indiquent que ceux-ci se trouvent à Abydos.

Ainsi, contrairement à l'affirmation de Moret, la tradition égyptienne authentique, aussi ancienne que le temps enregistré et inscrite dans le *Textes des pyramides* et *Le livre des morts*, nous enseigne en termes sans équivoque que les divinités égyptiennes appartenaient à la race noire et sont nées dans le sud. Par ailleurs, le mythe d'Osiris et d'Isis rappelle un trait culturel caractéristique de l'Afrique noire: le culte des ancêtres, fondement de la vie religieuse noire et de la vie religieuse égyptienne, comme le rapporte Amélineau.

Chaque ancêtre mort devient l'objet d'un culte. Les ancêtres les plus lointains, dont les enseignements dans le domaine de la vie sociale, c'est-à-dire dans le domaine de la civilisation, se sont avérés efficaces, deviennent peu à peu de véritables dieux (les ancêtres mythiques évoqués par Lévy-Bruhl). Ils sont totalement détachés du niveau humain, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'ont jamais existé. Transformés en dieux, ils sont placés sur un plan différent de celui du héros grec; c'est ce qui fit croire à Hérodote que les Égyptiens

n'avait pas de héros. ¹⁵

Il est évident que l'argument de Moret concernant l'invention du calendrier à Memphis est sérieusement démenti après un examen attentif. L'auteur précise que ce n'est qu'à Memphis que l'on peut observer le soulèvement héliaque de Sothis. Il conclut que le calendrier égyptien, basé sur le cycle de cette étoile (Sirius), dont la montée coïncide avec celle du soleil tous les 1461 ans,

a été inventé à Memphis. ¹⁶ Mais le calendrier était en usage en 4236, la date la plus ancienne connue avec certitude dans l'histoire de l'homme. Hérodote nous informe, en outre, que Memphis a été créée par Ménès, après que celle-ci eut détourné le cours du fleuve et rendu la région boueuse de la Basse-Égypte plus habitable: Ménès, «le premier roi, ayant ainsi, en tournant le fleuve, fit le terrain où il exploitait autrefois la terre ferme, a commencé à construire la ville maintenant appelée Memphis. (*Op. cit.*, p. 113 .) Par conséquent, le site de

Memphis était sous l'eau avant l'avènement de Ménès. Si nous acceptons 3200 comme année de son avènement, cette ville n'existait même pas lorsque le calendrier a été inventé.

En outre, cela aiderait les partisans de la priorité du Delta si l'on pouvait observer le soulèvement héliaque de Sothis, non pas de la région de Memphis, mais de celle d'Héliopolis, la ville de Ra, où pour ces mêmes théoriciens toute l'astronomie et l'astrologie égyptiennes étaient prétendument nées. Même ainsi, il semble qu'Héliopolis, ou Northern On, ait été fondée par les Anu, dont elle porte le nom.

Des commentaires similaires pourraient être faits sur l'argument selon lequel l'Égypte était civilisée par des envahisseurs du nord. En égyptien, l'ouest était désigné par la droite, l'est par la gauche; de ce fait on pourrait déduire la preuve d'une marche vers le sud. Tout d'abord, il existe plusieurs manières de désigner l'est et l'ouest en égyptien.... En outre, l'art de la divination a conduit à une division des cieux en régions, à des fins d'observation. En conséquence, une orientation spéciale faisait coïncider un point cardinal donné avec la droite ou la gauche. Cela a été pratiqué en Égypte et dans toute la Méditerranée égéenne qui était passée sous l'influence égyptienne, en particulier en Etrurie.

L'explication d'Edouard Naville est encore plus édifiante:

De quel pays venaient les conquérants? Il me semble qu'ils venaient sans aucun doute du sud. Si l'on consulte la légende telle qu'elle est conservée dans une série de grands tableaux qui ornent l'un des couloirs du temple d'Edfou, et qui datent de l'époque ptolémaïque, on peut voir que le dieu Harmachis régnait en Nubie, en amont de l'Égypte. Il est parti avec son fils Horus, un dieu guerrier, qui a conquis tout le pays pour lui, jusqu'à la ville de Zar, aujourd'hui Kantarah, une forteresse construite sur la branche la plus orientale du Nil. C'était la branche Pelusiac, qui bloquait toute arrivée en provenance de la péninsule du Sinaï et de la Palestine. Dans les principales villes égyptiennes, les conquérants gouvernaient tout ce qui avait à voir avec la religion. Dans plusieurs localités, Horus installa ses compagnons, appelés forgerons.

Cette légende, qui doit appartenir à une ancienne tradition, me paraît mériter l'attention. Il est tout à fait d'accord avec ce que les historiens grecs nous disent, à savoir que l'Égypte était une colonie d'Éthiopie. Ainsi les Égyptiens, du moins ceux qui devinrent les Égyptiens pharaoniques, suivirent probablement le cours du grand fleuve. Ceci est confirmé par certaines caractéristiques de leur religion ou de leurs coutumes. L'Égyptien prend ses repères en regardant vers le sud; l'ouest est à droite, l'est à gauche. Je ne peux pas croire que cela signifie qu'il se dirige vers le sud. Au contraire, il se tourne vers son pays d'origine; il regarde dans la direction d'où il vient et d'où il peut attendre de l'aide. De là, les forces conquérantes ont émergé; de là aussi les eaux bienfaisantes du Nil apportent fertilité et richesse. Outre, le sud a toujours pris le pas sur le nord. Le mot roi signifiait d'abord roi de la Haute Égypte. Leur dieu nous montre le chemin qu'ils ont suivi. La divinité qui marche devant eux a la forme d'un chacal ou d'un chien: c'est le dieu Oupouatou, celui qui montre le

En dernière analyse, pour contrer les tentatives de présenter le Delta comme une région plus propice que la Haute Egypte à l'épanouissement d'une civilisation, il est important de répondre par ce que l'on sait réellement du Delta. Le Delta est universellement reconnu comme le foyer permanent de la peste au Proche-Orient. Elle a été le point de départ de toutes les épidémies de peste qui ont sévi dans cette région tout au long de l'histoire. Sans exagérer, on peut aller plus loin et affirmer que le Delta, en tant que tel, n'existait pas, même à l'époque de Ménès, puisque Memphis était au bord de la mer. La région de la Basse-Égypte était à cette époque complètement insalubre et presque inhabitable. L'un s'est embourbé dans la boue. Après les travaux publics initiés par Ménès, il est devenu moins insalubre.

Quant au delta occidental, on peut se demander à quoi il ressemblait avant Ménès, puisque nous savons que le cours du fleuve n'était pas le même qu'aujourd'hui et que le premier pharaon lui a donné sa direction actuelle en faisant construire des barrages et la terre rempli. Auparavant, le fleuve coulait vers l'ouest:

... le fleuve coulait entièrement le long de la crête sablonneuse des collines qui longe l'Égypte du côté de la Libye. Mais Ménès, en remontant la rivière au coude qu'il forme à une centaine de stades au sud de Memphis, assécha l'ancien canal, tandis qu'il creusait un nouveau cours pour le ruisseau à mi-chemin entre les deux lignes de collines. Jusqu'à ce jour, le coude que forme le Nil au point où il est écarté dans le nouveau canal est gardé avec le plus grand soin par les Perses et renforcé chaque année; car si la rivière jaillissait à cet endroit et se déversait sur le monticule,

il y aurait danger que Memphis soit complètement submergé par le déluge. [18](#)

Si les barrages se brisaient, Memphis serait submergée par les eaux du Nil. Cela prouve que le site de la ville a été vraiment gagné des eaux, un peu comme des polders. La capitale du premier roi égyptien était au sud, à Thèbes, et Memphis fut fondée surtout à des fins militaires. C'était un lieu fortifié à la jonction des routes d'infiltration pour les bergers asiatiques de l'est et les nomades de l'ouest, que les Égyptiens appelaient *Rebou* ou *Lebou*, d'où le nom Libyens (XVIIIe dynastie).

Plus d'une fois, ces barbares ont tenté de pénétrer en Égypte par la force, attirés par sa richesse, mais presque à chaque fois ils ont été vaincus et repoussés à travers la frontière après de violents combats. La nature de ces coalitions entre les peuples du nord et de l'est dans la région du Delta, les batailles féroces qui y sont menées, justifiaient la fondation de Memphis en tant que forteresse avancée. Néanmoins, il ne faut pas confondre les races qui en ont fait face

un autre là-bas. Comme l'indique ce passage de Moret, c'était une véritable confédération de Blancs contre la race noire d'Egypte:

Vers le mois d'avril 1229 avant JC, Merneptah à Memphis apprit que le roi des Libyens, Merirey, venait du pays de Tehenu avec ses archers et une coalition de «Peuples du Nord», composée de Shardana, Siculans, Achéens, Lyciens et Étrusques, l'élite guerrière de chaque pays. Son but était d'attaquer la frontière occidentale de l'Égypte dans les plaines de Périr. Le danger était d'autant plus grave que la province de Palestine elle-même était affectée par les troubles. En effet, il semble que les Hittites aient également été impliqués dans la tourmente, bien que Merneptah ait continué ses bons offices en leur nom, leur envoyant du blé par ses navires au

temps de sécheresse, pour aider la terre de Khatti à survivre. [19](#)

Après une bataille acharnée de six heures, les Egyptiens avaient complètement mis en déroute cette coalition de hordes barbares. Les survivants se sont longtemps souvenus de leur panique et ont transmis ce souvenir pendant des générations.

Merirey s'enfuit à toute vitesse, abandonnant ses bras, ses trésors et son harem. L'artiste a rapporté parmi les tués 6 359 Libyens, 222 Siculans, 742 Étrusques et Shardana et Achéens par milliers. Plus de 9 000 épées et pièces d'armure ainsi qu'un grand butin ont été capturés sur le champ de bataille. Merneptah a gravé un hymne de victoire sur les murs de son temple mortuaire à Thèbes, dans lequel il a décrit la panique parmi ses ennemis. Les jeunes Libyens ont dit à propos des victoires: «Nous n'en avons eu aucune depuis l'époque de Ra», et le vieil homme a dit à son fils: «Hélas! pauvre Libye! Les Tehenu ont été consommés en une seule année. Et les autres provinces en dehors de l'Égypte étaient également réduites à l'obéissance. Tehenu est dévasté, Khatti est pacifié, Canaan est pillé, Ascalon est dépouillé, Gezer est capturé, Yenoam est anéanti, Israël est désolé et n'a plus de récoltes, Kharu est devenu comme une veuve (sans soutien) contre l'Égypte. Tous les pays sont

unifié et pacifié. [20](#)

De manière significative, dans cette citation, la victoire, bien que remportée à Memphis, a été commémorée à Thèbes dans le temple mortuaire de Merneptah. Cela confirme ce qui a été dit précédemment: le pharaon Merneptah résidait à Memphis par nécessité militaire mais, comme presque tous les pharaons égyptiens, il devait être enterré à Thèbes. Même lorsqu'un pharaon mourut à Memphis, en Basse Égypte, ils prirent la peine de transporter le cadavre en Haute Égypte et de l'enterrer dans les villes sacrées thébaines: Abydos, Thèbes, Karnak. Dans ces villes de Haute-Égypte, les pharaons avaient leurs tombes à côté de celles des ancêtres; là, ils envoyaient toujours des offrandes, même s'ils résidaient à Memphis.

Après la révolution qui a mis fin à l'Ancien Empire, lorsque le peuple a eu accès au privilège de la mort osirienne - en d'autres termes, la possibilité de jouir de la vie éternelle au ciel (après jugement du tribunal d'Osiris) - toutes les classes sociales ont été symboliquement enterrées dans le Thebaid, par l'érection d'une stèle au nom du défunt. Ainsi, pour tous les Egyptiens

sans exception, la région sacrée par excellence était la Thébaïde en Haute-Égypte. Cela aurait été un sacrilège de la part des Égyptiens, si leur civilisation et leur tradition religieuse étaient nées dans le Delta. Dans ce cas, les villes sacrées, les tombes ancestrales et les principaux lieux de culte et de pèlerinages auraient été situés dans le delta. Ces exemples devraient suffire à décourager le soutien sous quelque forme que ce soit à la primauté d'une prétendue civilisation dans le Delta.

La coalition des peuples du Nord et de l'Est à l'époque de Merneptah n'était qu'un épisode de l'histoire égyptienne. Tout au long de cette histoire, il y a eu des guerres similaires, plus ou moins importantes, dans cette région. Mais, sauf pendant la période basse, les nègres de la vallée du Nil ont toujours eu le dessus sur les barbares. Pour preuve, on peut citer les nombreux bas-reliefs représentant des captifs, depuis les falaises du Sinaï jusqu'au temple de Médinet-Habou et Thèbes (cf. Tablette de Narmer); en d'autres termes, de la période prédynastique jusqu'à la dix-neuvième dynastie. De l'aveu des Libyens eux-mêmes, si l'on en croit les textes égyptiens, ils n'ont jamais remporté de victoire depuis la nuit des temps, depuis l'époque du dieu Ra. Aucun fait, aucune preuve, aucun texte n'a été mis au jour pour réfuter cette affirmation. Moret lui-même écrit:



32. Une reine noire de l'ancien Soudan. Peut-être une descendante de Candace, dont le nom a souvent été adopté par les reines soudanaises plus tard en souvenir de sa glorieuse résistance. (Découverte par Lepsius, cette figure a été publiée par Lenormant dans son histoire de l'Égypte.)

Sur fond de terrains fertiles de la vallée, ces Libyens et Troglodytes assument la mine de pillards affamés, toujours à l'affût d'une chance de piller le fellah égyptien, pacifique et absorbé dans les tâches agricoles. Ils n'étaient jamais une source de danger réel pour les Égyptiens, car ils n'avaient pas encore de monture rapide capable de supporter des charges; l'âne, leur seul animal de trait, ne peut pas voyager très vite ni porter de lourdes charges; le chameau, qui donnera la mobilité et la puissance aux tribus du désert à l'époque de l'Islam, bien que non inconnu, était peu utilisé. Confrontée à ces nomades, l'Égypte a toujours été vigilante et sur ses gardes et a continué les opérations de police, sur lesquelles elle a employé les Libyens eux-mêmes. Plusieurs tribus, comme celle des Mashauasha, entrèrent à son service en tant que mercenaires. De la même manière, elle recruta d'excellentes troupes parmi les Mazoi. Le pharaon trouva opportun de s'assurer ainsi contre le vol en payant une

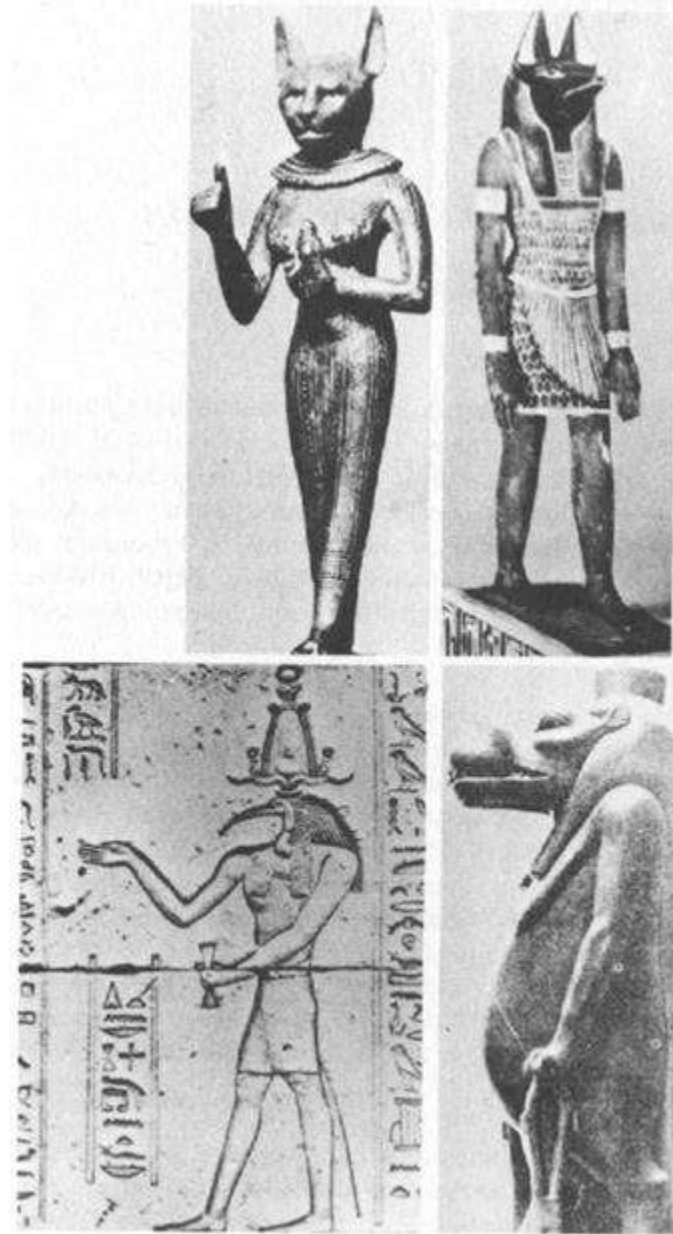
prime à ces freebooters incorrigibles, sous couvert de salaire. Ce n'est que dans les derniers jours de l'Empire thébain que les Libyens, groupés en une sorte de fédération et mis en mouvement par une migration de peuples, devinrent une menace sérieuse pour l'Égypte qui ne devait pas être conjurée par

Expédients improvisés. [21](#)

Cette déclaration résume tout ce que l'on sait concrètement et tangible sur les Libyens. L'histoire enseigne qu'ils étaient des pillleurs à moitié affamés, vivant à la périphérie de l'Égypte, dans la partie occidentale du delta; qu'ils servaient de mercenaires; qu'ils se sont installés dans le delta pendant la période basse; qu'ils étaient des Blancs, à l'exception des Tehenu, [22](#) et fondamentalement réfractaire à la civilisation à une époque où le monde noir était déjà civilisé. C'est ce que les documents historiques nous apprennent sur les Libyens, ainsi que sur leur répartition géographique sur la côte nord de l'Afrique, comme le rapporte Hérodote.

On peut se demander quelle sorte de fabrication a conduit à attribuer à de tels peuples, différents à tous égards des Egyptiens, l'origine de la civilisation égyptienne. Pour couronner le tout, ils ont même été présentés comme les cousins soi-disant sauvages ou moins cultivés de l'Égyptien. Ces Libyens devaient venir dans le Delta en tant que mercenaires pendant la période basse et recevoir des parcelles de terre du Pharaon. L'Égypte serait alors saturée d'étrangers. De cet entremêlement vient le teint relativement plus clair des coptes.

Ainsi, le Delta n'a jamais vraiment compté dans l'histoire égyptienne jusqu'à la période basse. Si l'Égypte n'a jamais été une puissance maritime, cela peut peut-être s'expliquer par le fait que sa civilisation est née à l'intérieur du continent, contrairement à celle des autres peuples de la périphérie de la Méditerranée. Selon Plutarque, dans «Isis et Osiris», les Égyptiens considéraient la mer comme «une sécrétion contaminée». Cette conception est incompatible avec la notion d'origine riveraine.



33. Divinités totémiques égyptiennes. À *Notir*, terre des dieux, était aussi surtout celle du Cynocéphale, la race des singes sacrés (à tête de chien), emblèmes du dieu Thot, le père de la science (cf. la scène en bas à gauche).

CHAPITRE V

La civilisation égyptienne pourrait-elle être d'origine asiatique?

Ici, comme dans tout ce qui a précédé, il est important de distinguer entre ce qui peut être déduit d'un examen strict des documents historiques et ce qui est revendiqué au-delà de ces documents - contrairement à leur témoignage. Pour attribuer à la civilisation égyptienne une origine asiatique ou étrangère quelle qu'elle soit, il faut être en mesure de démontrer l'existence préalable d'un berceau de civilisation en dehors de l'Égypte. Cependant, nous ne saurions trop insister sur le fait que cette condition fondamentale et indispensable n'a jamais été remplie.

Nulle part ailleurs les conditions naturelles n'avaient favorisé le développement d'une société humaine dans la même mesure qu'en Égypte. Nulle part ailleurs nous ne trouvons une industrie chalcolithique comparable dans sa perfection technique. De plus, à part quelques stations d'âge incertain en Palestine, aucune trace d'homme antérieure à 4000 avant JC n'existe en Syrie ou en Mésopotamie. À cette date, les Égyptiens avaient les pieds sur le seuil de leur histoire proprement dite. Il est donc raisonnable d'attribuer ce développement précoce des premiers habitants de l'Égypte à leur propre génie et aux conditions exceptionnelles de la vallée du Nil. Rien ne prouve que cela soit dû à l'incursion d'étrangers plus civilisés. Le

l'existence même de telles, ou du moins de leur civilisation, reste à prouver. ¹

Dans l'ensemble, ces observations de Moret sont encore irréfutables aujourd'hui. L'auteur fait allusion à la date 4241 AVANT JC [4236 après une légère correction des premiers calculs], alors que le calendrier était définitivement utilisé en Égypte.... C'est donc en Égypte que l'on rencontre, avec une certitude mathématique, la date historique la plus ancienne de l'humanité. Que trouve-t-on en Mésopotamie? Rien de susceptible d'être daté avec certitude. La Mésopotamie construisait encore avec des briques d'argile séchées au soleil que la pluie transformait en une masse de boue.

Les pyramides, les temples et les obélisques de l'Égypte, son abondance de colonnes à Louxor et Karnak, ses avenues de sphinx, les colosses de Memnon, ses gravures rupestres, ses temples souterrains avec des colonnes proto-doriques (Deir-el-Bahari) à Thèbes, sont une réalité architecturale encore palpable aujourd'hui, preuve historique qu'aucun dogme ne peut souffler dans les airs. En revanche, qu'ont produit l'Iran (Elam) et la Mésopotamie avant le VIIIe siècle (époque des Assyriens)? Seuls les monticules d'argile informe.

Ces monticules ont été annoncés comme des ruines de temples et de tours en ruine que l'on espère restaurer. Ainsi un archéologue britannique, Seton Lloyd, restaure l'intérieur d'un hypothétique temple babylonien de la seconde ou troisième millénaire, reproduit par Breasted. ² Cette restauration doit être réalisée avec des fouilles entreprises par l'Oriental Institute de l'Université de Chicago. De telles restaurations, y compris celle de la tour de Babel, sont extrêmement graves pour l'histoire de l'humanité en raison de l'illusion qu'elles peuvent créer. «Les vestiges de ces tours babyloniennes sont très rares, et il y a eu beaucoup de divergences d'opinion concernant

la forme appropriée de restauration. ³

En Égypte, l'étude de l'histoire repose en grande partie sur des documents écrits tels que *Pierre de Palerme*, la *Tablettes royales d'Assyrie*, la *Papyrus royal de Turin*, et Manetho's *La chronique*. À ces documents authentiques, nous devons ajouter l'ensemble des preuves rapportées par les écrivains anciens, d'Hérodote à Diodore, sans parler de la *Textes des Pyramides*, *Le Livre des Morts*, et des milliers d'inscriptions sur les monuments.

En Mésopotamie, il était vain de chercher quelque chose de similaire. Les tablettes cunéiformes ne portent généralement que des comptes de marchands, des reçus et des factures écrits de manière laconique. Les Anciens sont restés silencieux sur la prétendue culture mésopotamienne avant les Chaldéens. Ils ont considéré ce dernier un caste des prêtres-astronomes égyptiens, c'est-à-dire des nègres. ⁴ Selon les Égyptiens, rapporte Diodore, les Chaldéens étaient «une colonie de leurs prêtres que Bélus avait transportée sur l'Euphrate et organisée sur le modèle de la caste-mère, et cette colonie continue de cultiver le connaissance des étoiles, connaissance qu'elle a apportée de la patrie. ⁵ C'est ainsi que «chaldéen» a formé la racine du mot grec pour astrologue. La tour de Babel, une pyramide à degrés semblable à la tour de Saqqarah, également connue sous le nom de «Birs-Nimroud» et de «temple de Baal», était probablement l'observatoire astronomique des Chaldéens.

Cela s'inscrit, pour Nimrod (Nemrod), fils de Kush, petit-fils de Ham, l'ancêtre biblique des Noirs, est le symbole de la puissance du monde: «Il était un puissant chasseur devant le Seigneur. D'où le dicton: «Comme Nemrod, un puissant chasseur devant le Seigneur». Le début de son royaume fut Babylone, Arach et Akkad, tous dans le pays de Sennar. De cette région, Assur est allé en avant. » ⁶ Quoi de plus normal alors que l'existence de pyramides à degrés à Saqqarah, à Babylone (ville kushite de Bel), en Côte d'Ivoire

(sous forme de poids en bronze), et au Mexique où l'émigration des nègres à travers l'Atlantique est attestée par les auteurs et archéologues mexicains eux-mêmes?

Puisque l'Asie occidentale était le berceau des Indo-Européens, si une civilisation comparable à celle de l'Égypte y avait fleuri, avant la période chaldéenne, sa mémoire, si vague soit-elle, nous aurait été transmise par les Anciens, qui forment une branche des Indo-Européens, ceux-là mêmes qui ont fourni tant de témoignages corroborants sur la culture négro-égyptienne.

Selon la courte chronologie, 3200 ans avant le Christ, l'Égypte était unifiée en un royaume sous Ménès. En Asie occidentale, rien de similaire ne s'est produit. Au lieu d'un royaume puissant et unifié, nous ne trouvons que des villes: Suse, Ur, Lagash, Mari, Sumer, attestées parfois par des tombes anonymes que l'on surnomme «tombes royales» sans aucune preuve. Ainsi élevés au rang royal sont des personnes qui étaient soit fictives, soit simplement des patriarches de village ou de ville. Aujourd'hui, dans chaque village sénégalais, on trouve une famille qui prétend en être le fondateur. Le membre le plus âgé d'une telle famille est souvent le patriarche du village en question et fait l'objet d'une certaine déférence de la part de ses habitants. Néanmoins, dans deux mille ans, il serait absurde de lui donner le titre de roi et de parler du roi de Koki Jad, Koki Guy, Koki Dahar, etc.

Sur la signification des soi-disant tombes royales d'Ur, le Dr Georges Contenau écrit:

En présence des sépulcres royaux, on peut se demander si les rois étaient vraiment impliqués et s'il ne fallait pas relier ces tombes au culte de la fertilité. En fait, ce qui nous frappe, c'est que les occupants de ces tombes sont, pour ainsi dire, anonymes....

MS Smith pense que ces tombes peuvent contenir non pas de vrais rois, mais des acteurs du drame sacré présenté lors de festivals où le principal protagoniste a été sacrifié....

L'inventeur (des tombes), Sir Leonard Woolley, le nie catégoriquement....

Décrivant cette découverte sensationnelle des tombes royales, j'ai souligné, tout naturellement, que les Scythes pratiquaient bien plus tard des rites similaires ...

Bien que nous n'ayons jamais eu la chance de trouver une tombe mésopotamienne intacte, au-delà des tombes royales d'Ur, et bien que nous n'ayons jamais rencontré de documents explicites sur la continuité du rituel funéraire révélé par les fouilles à Ur, quelques tablettes jettent néanmoins un peu de lumière sur la persistance quelque peu affaiblie de cette pratique.

Une lettre datant de l'époque assyrienne des Sargonites nous informe que le fils du gouverneur d'Akkad et d'autres lieux «est allé à son destin», de même que la dame du palais, et que les deux ont été enterrés. [sept](#)

Il est regrettable que les documents vagues disponibles datent d'une période aussi récente (huitième siècle AVANT JC). Il n'est pas moins regrettable que la comparaison qui me vient «tout naturellement» à l'esprit soit avec les coutumes scythes décrites par Hérodote au cinquième siècle. En fait, en se référant aux mêmes descriptions citées par le Dr Contenau (III, 1556), on se rend compte qu'il est impossible d'être plus sauvage et barbare que les Scythes. Par conséquent, nous sommes loin des traces d'une civilisation qui pourrait être revendiquée comme la mère de la civilisation égyptienne.

Le terme «inventeur», appliqué à Sir Leonard Woolley qui a découvert ces tombes, prouve que le mot «royal» ne pouvait être justifié que comme hypothèse de travail. Au contraire, les plus anciens rois d'Elam étaient des Noirs, sans aucun doute, comme l'attestent les monuments exhumés par Dieulafoy:

De nombreuses autres merveilles allaient se révéler et nous passions d'une surprise à une autre. Lors de la démolition d'un mur sassanide fait des matériaux les plus anciens disponibles localement, des monuments ont été trouvés datant de la période élamite de l'histoire de Suse, en d'autres termes, avant la prise de cette forteresse par Ashurbanipal. Mais ici, il faut céder la parole à Dieulafoy: «En enlevant une tombe posée en travers d'un mur de briques crues faisant partie des fortifications de la porte élamite, les ouvriers ont découvert une urne funéraire. L'urne était encastrée dans un revêtement de maçonnerie composé de briques émaillées. Ceux-ci provenaient d'un panneau représentant un personnage superbement vêtu d'une robe verte avec des broderies jaunes, bleues et blanches. Il portait une peau de tigre et portait une canne ou une lance dorée. Le plus surprenant de tous, le personnage dont la mâchoire inférieure, la barbe, le cou, et la main que j'ai trouvée était noire. Ses lèvres étaient fines, sa barbe épaisse; la broderie, de style archaïque, semblait être l'œuvre d'artisans babyloniens.

Dans d'autres murs sassanides construits avec des matériaux antérieurs, ont été trouvés des briques émaillées révélant deux pieds chaussés d'or, une main très bien formée, un poignet couvert de bracelets; les doigts tenaient une de ces longues cannes qui devinrent l'emblème du pouvoir souverain sous les Achéménides. Un morceau de la robe portait les armoiries de Susa, en partie cachées sous une peau de tigre. Enfin, une frange fleurie sur fond marron. Sa tête et ses pieds étaient noirs. Il était même évident que toute la décoration avait été conçue pour se fondre dans le teint sombre du visage. Seuls les personnages puissants avaient le droit de porter de longues cannes et de porter des bracelets. Seul le gouverneur d'un poste fortifié pouvait faire broder son image sur sa tunique. Pourtant, le propriétaire de la canne, le maître de la citadelle était noir. Il est donc hautement probable qu'Elam était gouverné par une dynastie noire et,

traits du visage déjà décrits, une dynastie éthiopienne.... 8

Un demi-siècle plus tard, les découvertes du Dr Contenau ont confirmé les conclusions de Dieulafoy sur le rôle joué par la race noire en Asie occidentale. Il a d'abord rappelé l'opinion de Quatrefages et de Hamy sur les types ethniques représentés sur les monuments assyriens. Le Susian, en particulier, «un produit probable d'un mélange de Kushite et de Negro avec son nez relativement plat,

les narines dilatées, les pommettes proéminentes et les lèvres épaisses, est un type racial bien observé et bien représenté. [9](#)

Ensuite, il rapporte la classification de Houssaye de la population actuelle, probablement composée de trois strates, dont l'une est ainsi décrite:

Aryano-Negroids correspondant aux anciens Susians qui étaient pour la plupart des Noirs, une race de petits Nègres, avec une légère capacité crânienne. Les Aryano-Négroïdes sont brachycéphales et non dolichocéphales comme les grands Nègres; on les trouve au Japon, dans les îles de Malaisie, aux Philippines et en Nouvelle-Guinée.

Bien que cette classification puisse être légèrement modifiée, la place qu'elle attribue aux nègres doit être conservée. Par leur existence, nous pouvons expliquer la présence, parmi les archers persans représentés en brique colorée, de guerriers noirs qui, cependant, n'ont pas les caractéristiques ethniques des nègres. Sans exagérer l'importance de cet élément, il ne semble pas leur présence dans Ancient

Elam peut être mis en doute. [dix](#)

Le fond noir de l'ancien Elam jette un éclairage nouveau sur certains versets de l'épopée Gilgamesh, un poème babylonien (Kushite):

Père Enlil, Seigneur des pays, Père Enlil,
Seigneur de la vraie parole,
Père Enlil, pasteur des Noirs... [11](#)

Dans cette épopée, Anu, le dieu primitif, père d'Ishtar, porte le même nom nègre qu'Osiris l'Onian: «La déesse Ishtar prit la parole et parla ainsi au dieu Anu, son père...» (versets 92–93). Nous avons déjà vu que, selon Amélineau, les Anu étaient les premiers Noirs à habiter l'Égypte. Un certain nombre d'entre eux sont restés en Arabie Petraea tout au long de l'histoire égyptienne. Le Negro Anu est donc un fait historique, pas un concept mental ou une hypothèse de travail. On peut aussi signaler l'existence, encore aujourd'hui, d'un peuple Ani (Agni) en Côte d'Ivoire; les noms de leurs rois sont précédés du titre Amon, comme cela a été noté précédemment.

La chronologie de Viktor Christian, qui s'appuie sur les calculs astronomiques de Kugler, date le début de la première dynastie Ur entre 2600 et 2580, qui serait donc aussi la période des tombes dites «royales». La date officielle, adoptée jusqu'à présent sans raison particulière, oscille entre 3100 et 3000. En réalité, le choix de 3100 ne résulte d'aucune nécessité mais de celle de la synchronisation de la chronologie égyptienne et mésopotamienne. Puisque l'histoire égyptienne, selon les estimations les plus modérées, commence en 3200, il devient indispensable, «par solidarité», de faire commencer l'histoire mésopotamienne à peu près au même moment, même si tous les faits historiques connus

sur cette région peut s'inscrire dans une période beaucoup plus courte. Faisant allusion à l'estimation de Christian, Contenau écrit: «Que devons-nous penser de ces nouvelles figures? En eux-mêmes, ils semblent laisser suffisamment de temps pour les événements historiques. Néanmoins, il prend soin de ne pas adopter cette chronologie pour deux raisons:

La première est que le calcul susmentionné des phénomènes astronomiques, qui devrait être une norme fixe, est sujet à des variations; ...

La deuxième raison est que la chronologie extra-courte ne tient pas compte des civilisations voisines; il est difficile d'expliquer comment la civilisation égyptienne que les égyptologues, dans les estimations les plus modérées, commencent vers 3100 avant JC, aurait pu précéder l'histoire mésopotamienne de 600 ans. Les relations existant entre l'Asie et l'Égypte, à l'époque protohistorique, sont un fait établi; ils deviennent inexplicables, comme le serait l'avancée de la civilisation minoenne (crétoise), si ces nouveaux chiffres étaient adoptés. La proposition semble difficilement acceptable. Je crois que l'étude très intéressante de M. Christian ne mène à une conclusion recevable que si une étude parallèle peut

provoquer une réduction similaire de la date de début des civilisations égyptienne et égéenne. [12](#)

Dans un autre ouvrage, publié en 1934, le Dr Contenau insiste: «Il existe une solidarité générale dont il faut tenir compte. La période historique s'ouvre à peu près au même moment en Égypte et en Mésopotamie; néanmoins, les égyptologues refusent généralement de fixer la date de Ménès, fondateur de la Première Dynastie, à plus de 3200 avant JC " [13](#)

De ces textes, il est clair que la synchronisation de l'histoire égyptienne et mésopotamienne est une nécessité résultant d'idées et non de faits. L'idée motivante est de réussir à expliquer l'Égypte par la Mésopotamie, c'est-à-dire par l'Asie occidentale, l'habitat originel des Indo-Européens. Ce qui précède démontre que, si nous restons dans le domaine des faits authentiques, nous sommes obligés de considérer la Mésopotamie comme une fille tardive de l'Égypte. Les relations de protohistoire n'impliquent pas nécessairement la synchronisation de l'histoire dans les deux pays.

Pour conclure cette section, nous pouvons réfléchir à ce passage de Lovat Dickson, cité par Marcel Brion: «Il y a trente ans, le nom Sumer ne signifiait rien pour le public. Aujourd'hui, il y a quelque chose qui s'appelle le *Problème sumérien*, un sujet de controverse et de spéculation constante parmi

archéologues. » [14](#) Faisant référence aux monuments persans, Diodorus écrit qu'ils ont été construits par des ouvriers égyptiens emportés de force par Cambyse, «le Vandale». «Cambyse a mis le feu à tous les temples d'Égypte; c'est alors que les Perses, transportant tous les trésors en Asie et enlevant même des ouvriers égyptiens, construisirent les célèbres palais de Persépolis, Susa et

plusieurs autres villes dans les médias. » [15](#)

Selon Strabon, Suse avait été fondée par un nègre, Tithonus, roi d'Éthiopie et père de Memnon: «En fait, on prétend que Suse a été fondée par Tithonus, le père de Memnon, et que sa citadelle portait le nom de Memnonium. Les Susiens sont également appelés Cissiens et Aeschylus calls

Cissia, la mère de Memnon. [16](#) Cissia nous rappelle Cissé, un nom de famille africain....

Phénicie

L'homme trouvé à Canaan à l'époque préhistorique, le Natoufien, était un Nègre. L'industrie de l'outillage capsien, qui est sans doute venue d'Afrique du Nord dans cette région, était également d'origine négroïde. Dans la Bible, lorsque les premières races blanches atteignirent l'endroit, elles y trouvèrent une race noire, les Cananéens, descendants de Canaan, frère de Mesraïm, l'Égyptien, et Kush, l'Éthiopien, fils de Cham.

Le Seigneur a dit à Abram: «Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père, pour le pays que je te montrerai.... Abram est parti comme le Seigneur lui avait ordonné, et Lot est allé avec lui.... Abram prit Sarai sa femme, Lot le fils de son frère, tous les biens qu'ils avaient acquis et les personnes qu'ils avaient acquises à Haran et ils partirent pour le pays de Canaan. Lorsqu'ils arrivèrent au pays de Canaan, Abram traversa le pays jusqu'au lieu sacré de Sichem, près de la plaine de

Plus. A cette époque, les Cananéens étaient dans le pays. [17](#)

Après de nombreux hauts et bas, les Cananéens et les tribus blanches, symbolisées par Abraham et ses descendants (la lignée d'Isaac), se sont mélangées pour devenir dans le temps le peuple juif d'aujourd'hui:

Alors Hemor et son fils Sichem sont allés à la porte de leur ville et ont parlé à leurs concitoyens. «Ces hommes, disaient-ils, sont amicaux; laissez-les habiter avec nous et faire le commerce de la terre, car il y a

amplement de place pour eux. Marions leurs filles et leur donnons nos filles à se marier. [18](#)

Ces quelques lignes, qui semblent être une ruse, révèlent néanmoins les impératifs économiques qui devaient alors régir les relations entre envahisseurs blancs et cananéens noirs. L'histoire phénicienne n'est donc incompréhensible que si l'on ignore les données bibliques selon lesquelles les Phéniciens, c'est-à-dire les Cananéens, étaient à l'origine des Noirs, déjà civilisés, avec lesquels se sont mêlés plus tard des tribus blanches nomades et incultes.

Dès lors, le terme Leuco-Syriens, appliqué à certaines populations blanches de cette région, est une confirmation des données bibliques, pas une contradiction, comme le croit Hofer: «Le nom syrien semble avoir

atteint de la Babylonie au golfe d'Issus et même de ce golfe à la mer d'Euxine. Les Cappadociens, ceux du Taureau ainsi que ceux de la mer d'Euxine, sont encore appelés Leuco-Syriens (Syriens blancs), comme s'il y avait également des Syriens noirs. ¹⁹ C'est ainsi que s'explique l'alliance durable entre Egyptiens et Phéniciens. Même dans les périodes les plus troublées de grands malheurs, l'Égypte pouvait compter sur les Phéniciens comme on peut plus ou moins compter sur un frère.

Parmi les récits monumentaux gravés sur les murs des temples égyptiens et faisant référence aux grandes insurrections en Syrie contre l'hégémonie égyptienne, on ne voit jamais sur les listes des rebelles et des vaincus les noms des Sidoniens, de leur capitale ou de l'une de leurs villes. Les plus redoutables de ces soulèvements, provoqués par les Assyriens ou bien par les Hittites du Nord, ont été réprimés par Thoutmosis III, Seti I, Ramsès II et Ramsès III.... Un papyrus inestimable au British Museum contient le récit fictif d'une visite en Syrie d'un fonctionnaire égyptien à la fin du règne de Ramsès II, après que la paix avec les Hittites du Nord ait finalement été rétablie.... Dans toute la Syrie, le voyageur était sur le sol égyptien; il circulait aussi librement et en toute sécurité qu'il le ferait dans la vallée du

Nil et même, en vertu de sa position, exerçaient une certaine autorité. ²⁰

Certes, il ne faut pas minimiser le rôle des relations économiques entre l'Égypte et la Phénicie pour expliquer cette loyauté qui semble avoir existé. On peut aussi comprendre que la religion et les croyances phéniciennes ne sont, dans une certaine mesure, que des répliques de celles de l'Égypte. La cosmogonie phénicienne se révèle dans des fragments de *Sanchoniaton*, traduit par Philon de Byblos et rapporté par Eusebius. Selon ces textes, au commencement il y avait de la matière créée, chaotique, en perpétuel désordre (*Bohu*); Souffle (*Rouah*)

suspendu au Chaos. L'union de ces deux principes s'appelait *Chephets*, Désir, qui est à l'origine de toute création.

Ce qui nous impressionne ici, c'est la similitude entre cette Trinité cosmique et celle trouvée en Égypte, comme le rapporte Amélineau dans son *Prolégomènes*: Dans la cosmogonie égyptienne aussi, au début il y avait de la matière chaotique, créée, le primitif *Nonne* (cf. Nen = néant, en wolof). Cette matière primitive contenait, sous forme de principes, tous les êtres possibles. Il contenait également le dieu du développement potentiel, Khepru. Dès que le néant primitif créa Ra, le démiurge, son rôle prit fin. Désormais, le fil sera ininterrompu jusqu'à l'avènement d'Osiris, d'Isis et d'Horus, ancêtres des Egyptiens. La Trinité primitive est alors passée de l'échelle de l'univers à celle de l'homme, comme elle l'a fait plus tard dans le christianisme.

Après des générations successives dans la cosmogonie phénicienne, nous atteignons les ancêtres des Egyptiens, Misor, * qui engendrera Taaut, inventeur de

sciences et lettres (Taaut n'est autre que Thot des Égyptiens). Dans la même cosmogonie, nous atteignons Osiris et Canaan, ancêtres des Phéniciens (cf. Lenormant, *op.cit.*, p. 583).

La cosmogonie phénicienne révèle une fois de plus la parenté des Égyptiens et des Phéniciens, tous deux d'origine kushite (nègre). Cette parenté est confirmée par les révélations des textes de Ras Shamra (ancien Ougarit, sur la côte syrienne), qui placent l'habitat originel des héros nationaux de la Phénicie au sud, aux frontières de l'Égypte:

Les textes de Ras Shamra nous donnent l'occasion de réexaminer l'origine des Phéniciens. Si les tablettes sur la vie quotidienne prennent en compte divers éléments étrangers qui ont participé à la routine quotidienne de la ville, celles qui présentent des mythes et des légendes évoquent un passé bien différent. S'ils concernent une ville de l'extrême nord phénicien, ils adoptent l'extrême sud, le Négueb, comme décor des événements qu'ils décrivent. Aux héros et ancêtres nationaux, ils attribuent un habitat situé entre la Méditerranée et la mer Rouge. Cette tradition a d'ailleurs été notée par

Hérodote (cinquième siècle) et, avant lui, par Sophonias (septième siècle). [21](#)

Géographiquement, l'ensemble des terres entre la Méditerranée et la mer Rouge est, essentiellement, l'isthme de Suez, c'est-à-dire l'Arabie Petraea, terre des Anu, les Noirs qui ont fondé Northern On (Héliopolis) à l'époque historique.

Vers le milieu du deuxième millénaire (1450 AVANT JC), sous la pression croissante des tribus blanches qui occupaient l'arrière-pays et refoulaient les Phéniciens vers la côte, les Sidoniens fondèrent les premières colonies phéniciennes en Béotie, où ils installèrent la population excédentaire. Ainsi, Thèbes fut créée, ainsi qu'Abydos sur l'Hellespont. Le nom Thèbes confirme, une fois de plus, la parenté ethnique des Égyptiens et des Phéniciens. On sait, en effet, que Thèbes était la ville sainte de la Haute-Égypte, d'où les Phéniciens ont pris les deux femmes noires qui

a fondé les oracles de Dodone en Grèce et d'Amon en Libye. [22](#)

Au cours de la même période, les Libyens se sont installés en Afrique, autour du lac Triton, comme l'indique une étude des monuments historiques de Seti I. Cadmus, le phénicien, personnifie la période sidonienne et la contribution phénicienne à la Grèce. Les Grecs disent que Cadmus a introduit l'écriture, comme on dirait aujourd'hui que Marianne [symbole de la République française] a introduit les chemins de fer en Afrique occidentale française.

Les traditions grecques situent l'installation des colonies égyptiennes en Grèce à peu près au même moment: les Cécrops s'installent en Attique; Danaus, frère de

Aegyptus, en Argolide; il enseigna aux Grecs l'agriculture ainsi que la métallurgie (fer). Au cours de cette époque Sidonienne, des éléments de la civilisation égypto-phénicienne ont pénétré en Grèce. Au début, la colonie phénicienne a pris le dessus, mais bientôt les Grecs ont commencé à lutter pour la libération des Phéniciens qui, à cette époque avant les Argonautes, possédaient la maîtrise des mers ainsi que la supériorité technique.

Ce conflit est symbolisé par le combat entre Cadmus (le phénicien) et le serpent fils de Mars (le grec); cela a duré environ trois siècles.

La dissension ainsi suscitée parmi les indigènes par l'arrivée des colons cananéens est représentée dans la légende mythique par le combat mené par Cadmus et les Spartiates. Dès lors, ceux des Spartiates à qui la fable permet de survivre et de devenir les compagnons de Cadmus, représentent les principales familles ioniennes qui ont accepté la domination de l'étranger.

Pas longtemps Cadmus ne gouverne son empire en paix; il est bientôt chassé et contraint de se retirer parmi les Enchéliens. L'élément indigène reprend le contrôle, après avoir accepté l'autorité des Phéniciens et reçu les bienfaits de la civilisation, il se lève contre eux et tente de les expulser....

Tout ce que nous pouvons discerner dans cette partie du récit concernant les Cadméens, c'est l'horreur que leur race et leur religion, encore imprégnées de barbarie et d'obscénité orientale, inspiraient aux Grecs pauvres mais vertueux qu'ils avaient pourtant enseignés. Et ainsi, dans la tradition hellénique, une terreur superstitieuse est attachée à la mémoire des rois de la race de Cadmus. Ils ont fourni la plupart des sujets

pour la tragédie antique. [23](#)

À ce stade, nous sommes effectivement arrivés à une période de démarcation où le monde indo-européen se libérait de la domination du monde noir égypto-phénicien.

Cette lutte économique et politique, semblable en tous points à celle que les pays coloniaux mènent aujourd'hui contre l'impérialisme moderne, a été soutenue, comme elle l'est aujourd'hui, par une réaction culturelle provoquée par les mêmes raisons. Pour comprendre le *Oreste* d'Eschyle et de Virgile *Énéide*, nous devons les replacer dans le contexte de cette oppression culturelle. Au lieu d'interpréter, comme le croient Bachofen et d'autres, la transition universelle du matriarcat au patriarcat, ces œuvres marquent la rencontre et le conflit de deux conceptions différentes: l'une profondément enracinée dans les plaines eurasiennes, l'autre ancrée au cœur de l'Afrique. Au départ ce dernier (matriarcat) dominait et se répandait dans toute la Méditerranée égéenne grâce à la colonisation égypto-phénicienne de populations, parfois même blanches, mais dont la culture incohérente ne permettait

le temps. Cela était peut-être vrai pour les Lyciens et plusieurs autres groupes égéens. Pourtant, les écrivains de l'Antiquité rapportent à l'unanimité que ces idées n'ont jamais vraiment pénétré le monde blanc du nord de l'Europe, qui les a rejetées dès qu'il le pouvait, comme des notions étrangères à ses propres conceptions culturelles. Telle est la signification du *Énéide*. Sous ses formes les plus étrangères à la mentalité nordique, l'impérialisme culturel égypto-phénicien a à peine survécu

l'impérialisme économique. [24](#)

L'histoire de l'humanité restera confuse tant que nous ne parviendrons pas à distinguer les deux premiers berceaux dans lesquels la nature a façonné les instincts, le tempérament, les habitudes et les concepts éthiques des deux subdivisions avant qu'ils ne se rencontrent après une longue séparation remontant à la préhistoire. fois. Le premier de ces berceaux, comme nous le verrons dans le chapitre sur la contribution de l'Égypte, est la vallée du Nil, des Grands Lacs au Delta, à travers le Soudan dit «anglo-égyptien». L'abondance des ressources vitales, son caractère sédentaire et agricole, les conditions spécifiques de la vallée engendreront chez l'homme, c'est-à-dire chez le nègre, une nature douce, idéaliste, paisible, dotée d'un esprit de justice et de gaieté. Toutes ces vertus étaient plus ou moins indispensables à la coexistence quotidienne.

En raison des exigences de la vie agricole, des concepts tels que le matriarcat et le totémisme, l'organisation sociale la plus parfaite et la religion monothéiste sont nés. Celles-ci en ont engendré d'autres: ainsi, la circoncision résulte du monothéisme; en fait, c'est bien la notion de dieu, Amon, créateur incréé de tout ce qui existe, qui a conduit au concept androgyne. Puisque Amon n'a pas été créé et qu'il est à l'origine de toute création, il fut un temps où il était seul. Pour la mentalité archaïque, il doit avoir contenu en lui tous les principes masculins et féminins nécessaires à la procréation. C'est pourquoi Amon, le dieu nègre par excellence du Soudan «anglo-égyptien» (Nubie) et de tout le reste de l'Afrique noire, devait apparaître dans la mythologie soudanaise comme androgyne. La croyance en cette ontologie hermaphrodite produirait la circoncision et l'excision dans le monde noir. On pourrait continuer en expliquant tous les traits de base de l'âme et de la civilisation nègres en utilisant les conditions matérielles de la vallée du Nil comme point de départ.

En revanche, la férocité de la nature dans les steppes eurasiennes, la stérilité de ces régions, les circonstances générales des conditions matérielles, devaient créer les instincts nécessaires à la survie dans un tel environnement. Ici, la nature

ne laissait aucune illusion de gentillesse: elle était implacable et ne permettait aucune négligence; l'homme doit obtenir son pain à la sueur de son front. Surtout, au cours d'une longue et douloureuse existence, il doit apprendre à compter sur lui-même, sur ses propres possibilités. Il ne pouvait se laisser aller au luxe de croire en un Dieu bienfaisant qui déverserait d'abondants moyens de gagner sa vie; au lieu de cela, il évoquait des divinités maléfiques et cruelles, jalouses et méchantes: Zeus, Yahvé, entre autres.

Dans l'activité ingrate que l'environnement physique imposait à l'homme, il y avait déjà le matérialisme implicite, l'anthropomorphisme (qui n'est qu'un de ses aspects) et l'esprit séculier. C'est ainsi que l'environnement a progressivement modelé ces instincts chez les hommes de cette région, les Indo-Européens en particulier. Tous les peuples de la région, qu'ils soient blancs ou jaunes, aimaient instinctivement la conquête, par désir d'échapper à ces milieux hostiles. Le milieu les a chassés; il fallait le quitter ou succomber, tenter de conquérir une place au soleil dans une nature plus clémente. Les invasions ne cesseraient pas, une fois qu'un premier contact avec le monde noir au sud leur avait appris l'existence d'une terre où la vie était facile, les richesses abondantes, la technique florissante. Ainsi, à partir de 1450 avant JC jusqu'à Hitler, des barbares des quatrième et cinquième siècles à Gengis Khan et aux Turcs, ces invasions d'est en ouest ou du nord au sud se sont poursuivies sans interruption.

L'homme de ces régions est longtemps resté nomade. Il était cruel. ²⁵ Le climat froid engendrerait le culte du feu, pour rester brûlant du feu de Mithra * à la flamme sur la tombe du Soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe et aux flambeaux des Jeux Olympiques anciens et modernes. Le nomadisme était responsable de la crémation: ainsi les cendres des ancêtres pouvaient être transportées dans de petites urnes. Cette coutume a été perpétuée par les Grecs; les Aryens l'ont introduit en Inde après 1450, et cela explique la crémation de César et de Gandhi à notre époque.

De toute évidence, l'homme était le pilier de ce genre de vie. Le rôle économique de la femme était beaucoup moins important que dans les sociétés agricoles noires. Par conséquent, la famille patriarcale nomade était le seul embryon d'organisation sociale. Le principe patriarcal régnerait toute la vie des Indo-Européens, depuis les Grecs et les Romains jusqu'au Code Napoléon jusqu'à nos jours. C'est pourquoi la participation de la femme à la vie publique arriverait

plus tard dans les sociétés européennes que dans les sociétés noires. ²⁶ Si le contraire semble vrai aujourd'hui dans certaines parties de l'Afrique noire, cela peut être attribué à l'influence islamique.

Ces deux types de concepts sociaux se heurtent et se superposent à la Méditerranée. Pendant toute l'époque égéenne, l'influence nègre a précédé celle de l'indo-européenne. Toutes les populations de la périphérie de la Méditerranée à l'époque étaient des nègres ou des nègres: égyptiens, phéniciens; ce qu'il y avait de Blancs passa sous l'influence économique et culturelle égypto-phénicienne: la Grèce, époque des Béotiens; Asie Mineure, Troie; Hittites, alliés de l'Égypte; Etrusques du nord de l'Italie, alliés des Phéniciens, à forte influence égyptienne; Gaule, sillonnée de caravanes phéniciennes, sous l'influence directe de l'Égypte. Cette pression nègre s'étendait jusqu'à certaines tribus allemandes qui adoraient Isis, la déesse noire:

En fait, des inscriptions ont été trouvées dans lesquelles Isis est associée à la ville de Noreia; Noreia est aujourd'hui Neumarkt en Styrie (Autriche). Isis, Osiris, Serapis, Anubis ont des autels à Fréjus, Nîmes, Béliet, Riez (Basses-Alpes), Parizet (Isère), Manduel (Gard), Boulogne (Haute-Garonne), Lyon, Besançon, Langres, Soissons. Isis a été honoré à Melun ... à York et au château de Brougham, et aussi

en Pannonie et Noricum. ²⁷

L'adoration des «Madones noires» a probablement commencé à la même époque. Ce culte survit encore en France (Notre Dame Underground, ou la Vierge Noire de Chartres). Il est resté si vif que le catholique romain

L'Église a finalement dû la consacrer. ²⁸ Le nom même de la capitale française pourrait s'expliquer par le culte d'Isis. «Le terme « Parisii » pourrait bien signifier le Temple d'Isis,» car il y avait une ville avec ce nom sur les rives du Nil,

et le hiéroglyphe *par* représente l'enceinte d'un temple sur l'Oise. ²⁹

L'auteur fait référence au fait que les premiers habitants du site actuel de Paris, qui ont combattu César, portaient le nom de Parisii, pour une raison inconnue aujourd'hui. Le culte d'Isis était évidemment assez répandu en France, surtout dans le bassin parisien; les temples d'Isis, dans le langage occidental, étaient partout. Mais il serait plus exact de dire «Maisons d'Isis», car en égyptien ces soi-disant temples s'appelaient *Par*, dont la signification exacte en égyptien ancien, comme dans le wolof actuel, est: l'enceinte entourant la maison. Le nom «Paris» aurait pu résulter de la juxtaposition de Per-Isis, mot désignant certaines villes d'Égypte, comme l'observe Hubac (citant Maspero). En conséquence, la racine de la

Le nom de la capitale de la France pourrait être dérivé essentiellement de Wolof. Cela indiquerait dans quelle mesure la situation s'est inversée.

D'autres caractéristiques culturelles communes existent entre l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique noire: *Ker* = *maison*, en égyptien, wolof et breton; Dang = tendu, en wolof et en irlandais; Dun: = île, en wolof = lieu fermé et isolé (sur terre), en celtique et irlandais, d'où nous tirons des noms de villes telles que Ver-Dun, Château-Dun, Lug-Dun-Um (Lyon), etc. sur.

Il serait tout aussi instructif d'étudier les relations entre les échanges de consonnes dans les langues bretonnes et africaines. A cette même influence il faut attribuer l'existence du dieu *Ani* parmi les Irlandais et les Étrusques. L'impact égypto-phénicien sur les Etrusques est assez clair, comme sur les Sabins, dont le nom et les coutumes suggèrent les civilisations nègres du sud.

La distinction qui vient d'être faite entre les deux berceaux de la civilisation nous permet d'éviter toute confusion et tout mystère concernant les origines des peuples qui se sont rencontrés dans la péninsule italienne. Sabins et Etrusques ont enterré leurs morts. Les Étrusques connaissaient et utilisaient le sarcophage égyptien. Ces populations étaient agricoles; leur vie était gouvernée par le système matriarcal. Les Étrusques ont apporté tous les éléments de la civilisation égyptienne dans la péninsule italienne: l'agriculture, la religion, les arts, y compris l'art de la divination. Quand ils ont détruit les Étrusques, les Romains ont assimilé la substance de cette civilisation, tout en éliminant les aspects les plus étrangers à leur conception patriarcale eurasiennne. De cette manière, après la période de transition des Tarquin, les derniers rois étrusques, le système matriarcal noir a été complètement rejeté....

La fin d'un monde ancien, le début du nouveau! La culture noire, sous ses formes les plus étrangères aux conceptions eurasiennes, a été expulsée du nord du bassin méditerranéen. Il ne survivrait que comme substrat parmi les jeunes tribus qu'il avait introduites dans la civilisation. Ce substrat était néanmoins si robuste que nous pouvons déterminer encore aujourd'hui dans quelle mesure il s'étendait. A tout cela, nous pouvons ajouter que la louve romaine rappelle la pratique du totémisme nègre du sud, et que Sabine semble contenir la racine de Saba (Sheba).

Par conséquent, si l'on voulait, l'histoire de l'humanité pourrait être assez lucide. Malgré les actes de vandalisme répétés du temps de Cambyse,

à travers les Romains, les Chrétiens du VI^e siècle en Égypte, les Vandales, etc., nous avons encore assez de documents pour écrire une histoire claire de l'homme. L'Occident aujourd'hui en est pleinement conscient, mais il n'a pas le courage intellectuel et moral requis, et c'est pourquoi les manuels sont délibérément confus. Il nous incombe ensuite, à nous Africains, de réécrire toute l'histoire de l'humanité pour notre propre édification et celle des autres.

La même influence nègre explique également un fait linguistique rapporté par von Wartburg, qui souligne son étendue d'utilisation:

Le changement de ll en *jj* (un son cacuminal prononcé avec le bout de la langue recourbé en arrière pour toucher le palais, parfois avec la partie inférieure de la langue), en Sardaigne, Sicile, Pouilles, Calabre, n'est pas sans importance et intérêt. Selon Merlo, ce mode particulier d'articulation était probablement dû au peuple méditerranéen qui vivait dans le pays avant sa romanisation. Bien que les sons cacuminaux existent également dans d'autres langues, le changement articuloire s'est ici produit sur une base si large et dans une zone si vaste, s'étendant à travers les mers et si clairement archaïque que la conception de Merlo semble certainement vraie.... Pott et Benfey ont depuis longtemps révélé que l'articulation cacuminale, introduite dans les langues aryennes parlées par les envahisseurs de

Deccan, provenait des populations dravidiennes sous-jacentes. [30](#)

En conséquence, l'introduction de sons cacuminaux dans les langues aryennes de l'Inde lorsque ce pays a été envahi par des peuples nordiques non polis est due à l'influence des nègres dravidiens. On peut supposer que la même chose s'est produite dans le bassin méditerranéen, d'autant plus que les langues égyptienne et nègre sont saturées de ces sons cacuminaux.

En outre, dans le Mexique précolombien, le fait que les paysans ont été enterrés, alors que les guerriers ont été incinérés, peut s'expliquer par la distinction soulignée ci-dessus des deux berceaux de l'humanité. Les Blancs du nord et les Noirs traversant l'Atlantique depuis l'Afrique se sont probablement rencontrés sur le continent américain et se sont progressivement mélangés pour produire la race plus ou moins jaune des Indiens.

Une brève explication s'impose ici. Quand j'écris que les Arabes et les Juifs, les deux branches ethniques connues aujourd'hui sous le nom de Sémites, sont des mélanges de Noirs et de Blancs, c'est une vérité historique démontrable depuis longtemps dissimulée. Quand j'écris que les races jaunes sont des mélanges de noir et blanc, ce n'est qu'une hypothèse de travail, digne d'intérêt pour toutes les raisons citées ci-dessus.

Bien que scientifiquement attrayante, l'hypothèse selon laquelle l'homme existait partout à la fois restera inadmissible tant qu'on ne trouvera pas l'homme fossilisé en Amérique, un continent non submergé au cours du quatrième

quaternaire lorsque l'homme est apparu et sur lequel nous avons toutes les zones climatiques, du pôle sud au pôle nord.

Comme déjà indiqué, il serait très utile d'avoir une étude systématique des racines qui sont passées des langues nègres (égyptienne et autres) aux langues indo-européennes pendant toute la durée de leur contact. Deux principes pourraient nous guider dans une telle étude: 1. L'antériorité de la civilisation et les formes d'organisation sociale dans les pays noirs, comme l'Egypte; 2. Le fait qu'un mot exprimant une idée d'organisation sociale ou un autre aspect culturel, peut être commun à l'égyptien et au latin ou au grec, sans apparaître dans d'autres langues de la famille indo-européenne. Par exemple:

Maka: vétéran, en égyptien.

Mag: vétéran, vénérable, en wolof.

Kay Mag: celui qui est grand, vénérable, en wolof.

Kaya Magan: le grand, le roi. Ce terme a servi à désigner l'empereur du Ghana du III^e siècle à environ 1240. La langue était Sarakole (ou une langue voisine). En tout cas, c'était évidemment lié au wolof.

Magnus: super, en latin; les Latins n'ont pas compté dans l'histoire avant 500 avant JC

Carle Magnus: Charlemagne, Charles le Grand, premier empereur d'Occident.

Méga: super, en grec. La racine *Magnus* ne se trouve pas dans le vocabulaire de Langues anglo-saxonnes et germaniques sauf comme emprunt évident au latin.

Mac: Nom propre écossais.

Kora: instrument de musique en Afrique de l'Ouest; *Choeur*: chant, en grec.

Rare: Dieu égyptien, symbolisé par le soleil, titre du pharaon.

Rog: Dieu Serer céleste dont la voix est le tonnerre.

Rex: roi, en latin; qui, dans les langues romanes, devient *re*, *rey*, *roi*, alors que dans l'anglo-germanique nous n'avons que *Roi* ou *König*.

Dans le même sens, nous pourrions étudier le mot *hymen*, qui peut être lié au matriarcat noir. Ça suggère *Hommes*: descendant matrilineaire, en wolof; cela signifie sein, en égyptien et wolof; il désigne le premier roi d'Egypte, dont le nom déformé est Ménès. Ainsi, dans ce nom, l'idée d'un

la transmission matrilineaire du pouvoir politique est implicite. Ce n'est pas par hasard que le roi soudanais qui a codifié le culte du Soleil en Nubie porte le nom *Men-thiou*; il était contemporain ou antérieur à Menès.

Tout bien considéré, quand les nazis disent que les Français sont des nègres, si l'on fait abstraction de l'intention préjorative de cette affirmation, elle reste historiquement bien fondée, dans la mesure où elle se réfère à ces contacts entre les peuples à l'époque égéenne. Mais cela est vrai non seulement des Français; elle s'applique encore plus aux Espagnols, aux Italiens, aux Grecs, etc., toutes ces populations dont le teint, moins blanc que celui des autres Européens, a été volontairement attribué à leur habitat méridional. Ce qui est faux dans la propagande nazie, c'est la prétention de supériorité raciale, mais la race nordique blonde aux yeux bleus est certainement la moins mélangée depuis la quatrième glaciation. Ces théories nazies prouvent ce que j'ai dit sur le manque de sincérité des spécialistes. Ils montrent, en effet, que l'influence noire sur la Méditerranée n'est un secret pour aucun savant:

Selon Lenormant, au XIV^e siècle avant JC les Philistins blancs et japhétiques envahirent les côtes de Canaan. Ils sont conquis par Ramsès III, qui détruit leur flotte et supprime ainsi toute possibilité de retour par voie maritime. Le Pharaon a été contraint de trouver un moyen de reloger un peuple entier privé de tout moyen de partir. Il leur a donné des terres et les Philistins s'y sont installés. Après deux siècles de développement, ils détruisirent Sidon au XII^e siècle, à l'époque où Troie, aidée par 10 000 Éthiopiens envoyés par le roi d'Égypte, fut renversée par les Grecs. Les Phéniciens ont fondé Tyr, qui a accueilli les réfugiés de Sidon. C'était l'époque tyrienne des relations avec les Étrusques, d'abord appelée Tyrrhène, ce qui nous donne le nom de la mer Tyrrhénienne.

L'Espagne est devenue une étape sur la route de la Bretagne et des îles britanniques, où les Phéniciens sont allés chercher l'étain qu'ils utilisaient pour fabriquer du bronze. La colonisation de l'Espagne est rapide; à cette époque, le croisement était si répandu que la péninsule ibérique (Tarsis) était considérée par les Grecs comme étant d'origine cananéenne. Si aujourd'hui les Espagnols sont les Européens les plus bruns, cela doit être attribué à ce métissage, plus qu'à leur contact ultérieur avec les Arabes - mis à part les effets ethniques qui ont pu résulter de la présence de la race Negro Grimaldi dans le sud de L'Europe à la fin du Paléolithique (cf. Lenormant, *op.cit.*, 509-510).

La colonisation romaine n'a fait que supplanter la colonisation phénicienne, d'abord en Italie, où tout ce qui pouvait perpétuer la mémoire des Étrusques (monuments, langue) a été effacé, puis en Espagne et en Afrique, avec la destruction de Carthage. Fondée sur la côte africaine vers 814 AVANT JC,

Carthage était l'une des dernières colonies phéniciennes.

Depuis 1450, des Libyens blancs, gens de la mer, ou Rebou, avaient envahi l'Afrique du Nord à l'ouest de l'Égypte. Avant la fondation de Carthage, ils eurent le temps de se disperser tout le long de la côte, vers l'ouest, comme le rapporte Hérodote. L'arrière-pays de Carthage était alors habité par des Noirs indigènes qui y avaient séjourné tout au long de l'Antiquité et par des tribus libyennes blanches. Les croisements se sont produits progressivement, comme en Espagne, et les Carthaginois, à la fois gens ordinaires et élites, étaient manifestement négroïdes. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le fait que le général carthaginois, Hannibal, qui a à peine manqué de détruire Rome et qui est considéré comme l'un des plus grands chefs militaires de tous les temps, était négroïde. On peut dire qu'avec sa défaite, la suprématie du monde nègre ou nègre a pris fin. Désormais, le flambeau passe aux populations européennes du nord de la Méditerranée. Dès lors, sa civilisation technique se répandra de la côte vers l'intérieur du continent (juste à l'opposé de ce qui s'est passé en Afrique). Dès lors, le nord de la Méditerranée a dominé le sud de la Méditerranée. À l'exception de la percée islamique, l'Europe a gouverné l'Afrique jusqu'à nos jours. Avec la victoire romaine sur Carthage, la pénétration européenne et le contrôle de l'Afrique ont commencé; il atteint son apogée à la fin du XIXe siècle.

Lorsqu'on étudie la civilisation qui s'est développée dans le bassin méditerranéen, il semble impossible d'exagérer le rôle essentiel joué par les nègres et les nègres à une époque où les races européennes n'étaient pas encore civilisées:

Les Phéniciens avaient des comptoirs partout, et ces postes exerçaient une immense influence sur les différents pays où ils étaient situés. Chacun devint le noyau d'une grande ville, car les indigènes sauvages, attirés par ses avantages et par les attraits de la vie civilisée, se regroupèrent rapidement autour de la station marchande phénicienne. Tous étaient des centres actifs pour répandre l'industrie et la civilisation matérielle. Une tribu sauvage ne commence pas un commerce actif et prolongé avec un peuple civilisé sans emprunter quelque chose de sa culture, surtout lorsqu'il s'agit de races aussi intelligentes et aussi aptes à progresser que les Européens. De nouveaux besoins se sont réveillés; l'Européen recherchait avidement les produits manufacturés qui lui étaient apportés et révélant plus de raffinement qu'il ne l'avait jamais imaginé. Bientôt, cependant, il voulut pénétrer les secrets de leur fabrication,

Cette influence directe de la civilisation sur la barbarie est si inhérente à la nature humaine, qu'elle apparaît presque inconsciemment et malgré les malentendus, la haine, l'hostilité et même les guerres qui peuvent éclater entre les marchands et les peuples qu'ils fréquentent. C'était donc avec les Phéniciens et les

Grecs, et pourtant leurs relations étaient loin d'être amicales au départ. [31](#)

Alors que les Phéniciens contrôlaient les mers, l'entreprise de fournir des femmes blanches pour le monde noir a eu lieu. Son rôle dans le blanchiment des Egyptiens ne doit pas être minimisé. La citation suivante ne laisse aucun doute sur la réalité et l'importance de ce commerce, ni sur le contraste de la couleur des Noirs Egyptiens et des Blancs des côtes septentrionales:

Des navires phéniciens chargés de marchandises d'Egypte et d'Assyrie accostent dans un port grec. Ils étalent leur cargaison sur le rivage pendant cinq ou six jours pour donner aux habitants de l'intérieur le temps de venir, de voir et d'acheter. Les femmes du Péloponnèse, curieuses et sans méfiance, s'approchent des navires. Parmi eux se trouve Io, fille du roi Inachus. A un signal donné, les corsaires s'emparent des belles femmes grecques et les emportent. Ils lèvent l'ancre immédiatement et mettent les voiles pour l'Égypte. Le pharaon a dû payer un prix élevé pour ces filles à la peau blanche aux traits si purs, alors

différent de la cargaison humaine que ses armées ont ramenée de Syrie. [32](#)

Dans ce contexte, on peut également situer l'enlèvement par les Phéniciens d'Eumée, fille d'un notable de Skyros, et le viol d'Hélène par Paris, fils de Priam. Cela a dû se produire dans des conditions similaires, si l'on se souvient que le Pharaon a envoyé 10 000 Éthiopiens pour aider Troie.

Les Cananéens étaient sûrement plus rapidement mélangés que les Égyptiens, car ils étaient moins nombreux et plus directement situés sur les voies de fuite des Blancs qui ont finalement envahi le territoire de toutes parts. Le peuple juif, c'est-à-dire la première branche dite sémitique, descendante d'Isaac, semble avoir été le produit de ce croisement. C'est pourquoi un historien latin a écrit que les Juifs sont d'origine noire. Quant à l'esprit cynique et mercantile qui constitue le fondement même de la Bible (Genèse, Exode), il reflète simplement les conditions dans lesquelles le peuple juif a été placé dès le départ.

La production intellectuelle des Juifs, depuis le début jusqu'à aujourd'hui, s'explique également par les conditions dans lesquelles ils vivaient perpétuellement. Constituant des grappes d'apatrides depuis leur dispersion, ils ont constamment éprouvé une double angoisse: celle d'assurer leur existence matérielle, souvent dans des milieux hostiles, et la peur résultant de l'obsession des pogroms périodiques. Dans un passé relativement récent, dans les steppes eurasiennes, les conditions physiques n'avaient permis aucune illusion, aucune

la léthargie, et si l'homme ne réussit pas à y créer une civilisation merveilleuse, c'est parce que l'environnement y est trop hostile. Or, ce sont les conditions politiques et sociales qui ne permettaient aux Juifs aucun relâchement intellectuel. Ils n'ont commencé à compter dans l'histoire que David et Salomon, ou le début du premier millénaire, l'époque de la reine de Saba. La civilisation égyptienne était déjà vieille de plusieurs millénaires, *a fortiori* Civilisation nubienne-soudanaise.

Il est donc impensable d'essayer d'expliquer cette dernière par un quelconque apport juif. Salomon n'était qu'un roi mineur, gouvernant une petite bande de terre; il n'a jamais gouverné le monde comme le prétendent les légendes. Il s'est distingué par son esprit de justice et ses talents d'homme d'affaires. En fait, il s'était associé aux marchands de Tyr pour construire une marine marchande pour exploiter les marchés d'outre-mer. Grâce à cette activité commerciale, la Palestine a prospéré sous son règne. Ce fut le seul règne important de l'histoire juive jusqu'à présent. Plus tard, le pays a été conquis par Nabuchodonosor qui a transféré la population juive à Babylone: c'était la période connue sous le nom de captivité. Peu à peu, les Juifs se sont dispersés. L'État juif est entré rapidement dans l'éclipse et n'a réapparu qu'au sionisme moderne sous Ben-Gourion.

La maigre recherche anthropologique que quiconque a osé entreprendre prouve clairement que les Phéniciens n'avaient rien de commun avec le type juif officiel: brachycéphalie, nez aquilin ou hittite, etc. Depuis que les Phéniciens sont allés dans toute la Méditerranée, leurs restes ont été recherchés à différents endroits de ce bassin. Ainsi, des crânes, vraisemblablement phéniciens, ont été trouvés à l'ouest de Syracuse; mais ces crânes sont dolichocéphales et prognathiques, avec des affinités nettement négroïdes. (Cf. Eugène Pittard, *Les courses et l'histoire*. Paris, 1924, p. 108 .)

Pittard cite également une description par Bertholon des Carthagois et des Basques, que Bertholon considérait comme une branche des Carthagois. Cette description est importante car l'auteur, sans s'en rendre compte, décrit en fait un type nègre:

Il [Bertholon] a peint le portrait suivant d'hommes qu'il considérait comme les descendants survivants des anciens Carthagois: ces gens avaient la peau très brune. Cela reflète l'habitude du phénicien de colorer ses statues en brun rougeâtre afin de reproduire la teinte de la peau.... Le nez est droit, parfois légèrement concave. Le plus souvent, il est charnu, parfois plat à la fin. La bouche est moyenne, parfois assez large. Les lèvres sont le plus souvent épaisses, les pommettes peu

important. 33

Malgré ces euphémismes, il est facile de sentir que nous venons de lire une description d'un nègre ou, à tout le moins, d'un nègre.

Le même auteur montre également que toute l'aristocratie carthaginoise avait des affinités nègres: «D'autres ossements découverts à Carthage punique, et logés au Musée Lavigerie, proviennent de personnages trouvés dans des sarcophages spéciaux et appartenant probablement à l'élite carthaginoise. Presque tous les crânes sont dolichocéphale... avec un visage plutôt court... »³⁴ La dolichocéphalie et un visage court sont des caractéristiques nègre.

Encore plus important est un autre passage de Pittard, prouvant de manière plus concluante que la classe supérieure de la société carthaginoise était nègre ou nègre:

Ceux qui ont récemment visité le musée Lavigerie de Carthage se souviendront de ce magnifique sarcophage de la prêtresse de Tank, découvert par le père Delattre. Ce sarcophage, le plus orné, le plus artistique jamais trouvé, dont l'image extérieure représente probablement la déesse elle-même, devait être le sépulcre d'un très haut personnage religieux. Eh bien, la femme enterrée là-bas avait des traits noirs. Elle appartenait à la race africaine! (p. 410).

La conclusion que l'auteur tire de ce passage est que plusieurs races coexistaient à Carthage. Évidemment, nous sommes d'accord. Néanmoins, il y a une conclusion que l'auteur n'a pas tirée, mais qui est encore plus convaincante: parmi les différentes races de Carthage, la plus placée socialement, la plus respectée, celle qui détenait les leviers du commandement politique, celle à qui ils devaient cette civilisation, si l'on en juge par les preuves matérielles présentées au lieu de les interpréter selon les préjugés qu'on nous a enseignés, c'était la race noire.

Si une bombe atomique détruisait Paris mais laissait les cimetières intacts, les anthropologues ouvrant les tombes pour déterminer à quoi ressemblaient les Français découvriraient de la même manière que Paris n'était pas seulement habitée par des Français. En revanche, il serait inconcevable que le cadavre enterré dans la plus belle tombe, aussi exceptionnelle que celle de Napoléon aux Invalides, fût celle d'un esclave ou de quelque individu anonyme.

Par conséquent, si l'on voulait vraiment le faire, la race phénicienne, et toutes les autres races nègres apparentées auxquelles l'humanité doit son accès à la civilisation, pourraient être définies avec beaucoup plus de précision. Nous pourrions même le faire par des moyens anthropologiques, bien que l'expérience ait montré qu'il est possible de soutenir toute théorie que l'on souhaite dans ce domaine. Des millions sont dépensés en excavation

des monticules d'argile en Mésopotamie, dans l'espoir de trouver des preuves pour identifier avec certitude et finalité le berceau de la civilisation en Asie occidentale.

Bien que ceux qui entreprennent cela aient très peu d'espoir d'atteindre leur objectif, ils continuent néanmoins, comme si la routine était devenue une habitude permanente. En revanche, l'emplacement exact des tombes phéniciennes est connu. Il suffit d'aller les ouvrir pour obtenir des informations sur la race du cadavre qu'il contient. Mais les chances sont grandes que celles-ci soient si définitivement nègres qu'elles rendent le déni impossible, il vaut donc mieux ne pas les toucher.

Pour découvrir les caractéristiques anthropologiques exactes des anciens Phéniciens, il faudrait examiner les squelettes des sépultures de la grande époque phénicienne sur les rives mêmes où Tyr et Sidon ont développé leur pouvoir de centres commerciaux. Malheureusement, ces documents importants n'ont pas encore été mis à la disposition des ethnologues. Ils seront certainement mis à disposition un jour, après des recherches systématiques conduisant à la conservation des sites archéologiques.

des données et des squelettes ont été entrepris. [35](#)

Cela a été écrit en 1924; depuis cette date, peu de fouilles ont été faites dans la région (les fouilles de Ras Shamra ont été interrompues en 1939). De nombreux documents ont été découverts par hasard. Les tombes les plus anciennes trouvées en Phénicie, celles de Byblos, qui remontent probablement à l'époque énéolithique (chalcolithique), ont été déterrées par Dunand. Ils révèlent un type humain que le Dr Vallois classe dans la race brune méditerranéenne de Sergi. Or, cette soi-disant race méditerranéenne brune n'est autre que la race noire. De plus, certains crânes présentent une déformation que l'on ne trouve aujourd'hui que chez les Noirs Mangbetu du Congo (cf. Contenau, *La Civilisation phénicienne*, p. 187).

Saoudite

Selon Lenormant, [36](#) un Empire Kushite existait à l'origine dans toute l'Arabie. C'était l'époque personnifiée par les Adites d'Ad, petits-fils de Ham, l'ancêtre biblique des Noirs. Cheddade, fils d'Ad et bâtisseur du légendaire «Paradis terrestre» mentionné dans le Coran, appartient à l'époque appelée celle des «Premiers Adites». Cet empire a été détruit au XVIIIe siècle avant JC par une invasion de tribus jectanides grossières et blanches, apparemment venues s'installer parmi les Noirs.

Avant longtemps, cependant, l'élément kushite a repris le contrôle politique et culturel. Les premières tribus blanches ont été complètement absorbées par la

Kushites. Cette époque s'appelait celle des «Second Adites». (Cf. Lenormant, p. 260-261.)

Ces faits, sur lesquels même les auteurs arabes s'accordent, prouvent, comme cela deviendra bientôt plus évident, que la race arabe ne peut être conçue comme autre chose qu'un mélange de Noirs et de Blancs, processus qui se poursuit encore aujourd'hui. Ces mêmes faits prouvent également que des traits communs à la culture noire et à la culture sémitique ont été empruntés aux Noirs. L'inverse est historiquement faux. Tenter d'expliquer le monde nègre égyptien par le soi-disant monde sémitique devrait être impossible sur la base de quelques similitudes grammaticales, telles que des conjugaisons suffixales, des suffixes pronoms, et *t* pour le féminin. Le monde sémitique, tel que nous le concevons aujourd'hui, est trop récent pour expliquer l'Égypte. Comme nous l'avons vu, avant le XVIIIe siècle

AVANT JC, seuls les Nègres (Koushites, selon la terminologie officielle) ont été trouvés dans la région d'Arabie. Les infiltrations avant le deuxième millénaire étaient relativement insignifiantes. L'Égypte a conquis le pays au cours des premiers siècles du Second Adites, sous la minorité de Thoutmosis III. Lenormant croit que l'Arabie est la terre de Pount et de la reine de Saba. Nous devons rappeler au lecteur que la Bible place *Mette*, un des fils de Ham, dans le même pays.

Au huitième siècle AVANT JC, les Jectanides, devenus assez forts, ont pris le pouvoir de la même manière - et pendant la même période - que les Assyriens ont pris le contrôle des Babyloniens (également Koushites):

Bien qu'ils partageaient les mêmes coutumes et la même langue, les deux éléments qui formaient la population du sud de l'Arabie restaient bien distincts, avec des intérêts antagonistes, tout comme dans le bassin de l'Euphrate, les Assyriens et les Babyloniens, dont les premiers étaient également des Sémites. et le second, Kushites ... Tant que dura l'empire du Second Adites, les Jectanides étaient sous les Kushites. Mais un jour est venu où ils se sont sentis assez forts pour devenir maîtres à leur tour. Conduits par Iârob, ils ont attaqué les Adites et ont pu les vaincre. Cette révolution est généralement

daté du début du VIIIe siècle avant JC [37](#)

Lenormant rapporte qu'après la victoire de Jectanide, certains Adites ont traversé la mer Rouge à Bab el Mandeb pour s'installer en Éthiopie, tandis que les autres sont restés en Arabie, se réfugiant dans les montagnes d'Hadramaout et ailleurs. Telle est la source du proverbe arabe: «Aussi divisés que les Sabéens», et pourquoi le sud de l'Arabie et l'Éthiopie sont devenus inséparables linguistiquement et ethnographiquement. «Bien avant la découverte de la langue et des inscriptions hymyaritiques, il avait été noté que *Ghez*, la

La langue abyssine est un vestige vivant de l'ancienne langue du Yémen. [38](#)

Telles étaient les relations entre ces deux régions. Mais nous sommes loin de toute notion de migration d'une race blanche civilisatrice pendant la période préhistorique, à travers Bab el Mandeb ou tout autre endroit. On voit combien sont inadmissibles les théories linguistiques allemandes qui reposent sur une telle hypothèse. Tout aussi inadmissibles sont les théories qui reprennent la même hypothèse (Capart) pour expliquer l'origine de l'écriture égyptienne, dont les symboles essentiels représentent en réalité la flore et la faune de l'intérieur africain, en particulier la Nubie, et non la Basse-Égypte. Capart suppose qu'une hypothétique race sémitique blanche est venue de l'intérieur de l'Afrique via Bab el Mandeb, y est restée longtemps et a appris aux indigènes à écrire. De ce qui a été dit ci-dessus, il s'ensuit qu'aucun fait historique ne soutient cette théorie.

Les migrations connues se produisant dans la région sont bien plus tardives que l'aube de la civilisation égyptienne et l'invention de l'écriture hiéroglyphique. Mais comme l'objectif est toujours le même, et qu'il s'agit toujours par quelque moyen que ce soit d'attribuer le moindre phénomène de civilisation en Afrique noire à une race blanche, voire à une race blanche mythique, un procédé mathématique est utilisé: l'extrapolation. Du fait qu'une migration récente de Negro Adites (VIIIe siècle AVANT JC) a eu lieu dans cette zone, on suppose qu'il doit y avoir eu des migrations sémitiques là-bas, même si nous n'en avons aucune trace. L'hypothèse de travail se transforme en réalité et l'énigme est résolue. C'est ainsi qu'il est possible d'expliquer la civilisation égyptienne par de pures abstractions qui n'ont rien à voir avec des faits historiques; ainsi sont trompés les confiants mais non initiés.

Institutions et coutumes du royaume de Saba

Selon le même auteur, le système des castes, étranger aux Sémites, était la base de l'organisation sociale à Saba (la Saba biblique), comme à Babylone, Égypte, Afrique et royaume de Malabar en Inde. [39](#) «Ce régime est essentiellement Kushite et partout où nous le trouvons, il est facile de détecter qu'il provenait à l'origine de cette race. Nous avons vu qu'il prospérait à Babylone. Les Aryas de l'Inde, qui l'ont adopté, l'ont emprunté aux populations koushites qui les avait précédés dans les bassins de l'Indus et du Gange. " [40](#)

La circoncision était pratiquée. «Lokman, le représentant mythique de la sagesse adite, ressemble à Aesop, dont le nom semble à M. Welcker indiquer une origine éthiopienne. En Inde également, la littérature de contes et de fables semble provenir des Sudra [hindous de la classe la plus basse]. Peut-être que ce type de fiction, caractérisé par le rôle joué par les animaux, est un genre littéraire

propre aux Koushites. [41](#)

Notons au passage que Lokman, qui appartient à la seconde période des Adites, est aussi le constructeur du célèbre barrage de Mareb, dont les eaux «suffisaient à irriguer et fertiliser la plaine sur une distance de sept jours de marche du ville.... Encore en existence aujourd'hui sont ses ruines qui

plusieurs voyageurs ont visité et étudié. [42](#)

Les Jectanides, «qui, à leur arrivée, n'étaient encore guère plus que des barbares», n'introduisirent rien d'autre qu'un système de tribus pastorales et de féodalisme militaire (cf. Lenormant, p. 385). La religion était d'origine kushite et semblait émaner directement du culte babylonien. Cela restera le même jusqu'à l'avènement de l'islam. Les dieux sabéens étaient à peu près les mêmes que les dieux babyloniens et appartenaient tous à la même famille kushite de divinités égyptiennes et phéniciennes.... La seule Triade vénérée était: Vénus-Soleil-Lune, comme à Babylone. Le culte avait un caractère sidéral prononcé, notamment solaire: ils priaient le soleil à différentes phases de son parcours. Il n'y avait ni idolâtrie, ni images, ni sacerdoce.

Ils ont adressé une invocation directe aux sept planètes. La période de jeûne de 30 jours existait déjà, comme en Egypte. Ils ont prié sept fois par jour, le visage tourné vers le nord. Ces prières au soleil à des heures différentes ressemblent quelque peu aux prières musulmanes qui ont lieu pendant les mêmes phases, mais qui ont été réduites par le Prophète à cinq prières obligatoires «pour soulager l'humanité»; les deux autres prières sont facultatives.

Il y avait aussi des sources et des pierres sacrées, comme à l'époque musulmane: *Zenzen*, une source sacrée; *Kaaba*, une pierre sacrée. Le pèlerinage à La Mecque existait déjà. Le *Kaaba* était réputé avoir été construit par Ismaël, fils d'Abraham et Agar l'Égyptien (une femme noire), ancêtre historique de Mohammed, selon tous les historiens arabes. Comme en Égypte, la croyance en une vie future prévaut déjà. Les ancêtres morts ont été déifiés. Ainsi, tous les éléments nécessaires à l'épanouissement de l'islam étaient en place plus que

1000 ans avant la naissance de Mohammed. L'Islam apparaîtrait comme une purification du sabéisme par le «Messager de Dieu».

Nous avons donc vu que tout le peuple arabe, y compris le prophète, est mêlé de sang noir. Tous les Arabes instruits sont conscients de ce fait. Le fabuleux héros d'Arabie, Antar, est lui-même un métis:

Malgré l'importance qu'ils attachent à leur généalogie et à la prérogative du sang, les Arabes, en particulier les citadins sédentaires, ne gardent pas leur race pure de tout mélange ... Mais l'infiltration de sang nègre, qui s'est répandue dans toutes les parties de la péninsule et semble un jour destinée à changer complètement la race, a commencé au tout début de l'Antiquité. Cela s'est produit d'abord au Yémen, que la géographie et le commerce ont mis en contact permanent avec l'Afrique....

La même infiltration a été plus lente et est arrivée plus tard au Hejaz ou à Nedjd. Pourtant, cela s'est aussi produit plus tôt qu'on ne le pense généralement. Antar, le héros romantique de l'Arabie préislamique, est un mulâtre du côté de sa mère. Néanmoins, son visage profondément africain n'empêche pas son mariage avec une princesse des tribus les plus fières de leur noblesse, si habituels étaient devenus ces mélanges à peau noire (mélaniens). Ils avaient longtemps été acceptés dans les mœurs, à travers les siècles

précédant immédiatement Mohammed. [43](#)

Contrairement à Lenormant, nous n'avons fait aucune distinction entre «Kushite» et «Negro» car, en dehors de *a priori* déclarations, personne n'a jamais pu faire la distinction entre les deux. [44](#)

Par conséquent, il est important de changer nos notions sur le Sémite. Que ce soit en Mésopotamie, en Phénicie ou en Arabie, le Sémite, en tant qu'il est discernable objectivement, apparaît comme le produit d'un mélange nègre-blanc. Il est possible que les Blancs qui sont venus se croiser avec les Noirs dans cette région d'Asie occidentale se sont distingués par certaines caractéristiques ethniques, comme le nez hittite.

Le caractère mixte des langues sémitiques pourrait être expliqué de la même manière. Il existe des racines communes aux langues arabe, hébreu, syriaque et germanique. Ce vocabulaire commun est plus étendu que ne le suggère cette liste très courte. Aucun contact entre les Nordiques et les Arabes dans la période historique de l'humanité ne l'explique. C'est une parenté ethnique, plutôt qu'un emprunt.

Arabic

**ain
ard
asfar
beled
Qasr**

English

**eye
earth
fair
land
castle**

German

**auge
erde

land**

En revanche, certains mots arabes semblent être d'origine égyptienne:

<i>Arabic</i>	<i>Egyptian</i>
Nabi: the Prophet	Nab: the master, master of knowledge
Nahâs: copper	Nahasi: copper (Sudanese tribes have known copper since early Antiquity.)
Rat: thunder	Ra: celestial, atmospheric god
El Baraka: divine blessing	Ba-Ra-Ka: blessing

Il est encore plus absurde d'expliquer la création de l'Empire du Ghana au troisième siècle avant JC comme contribution sémitique du Yémen, car à cette époque le Yémen était une colonie noire éthiopienne et le resta jusqu'à la naissance de Mohammed. En tout cas, si nous restons dans le domaine des faits concluants, il est impossible de prouver que la civilisation de l'une de ces régions a précédé celle de l'Égypte; il est impossible d'expliquer ce dernier par le premier.

Les nouvelles méthodes radioactives utilisées pour dater des monuments et des objets n'auront de sens que si elles réussissent à dater le travail de l'homme sur la matière et non l'âge de la matière employée. Il serait facile de trouver n'importe où sur terre un fragment de plante datant de la préhistoire la plus ancienne. Nous faisons référence ici à la

Méthode américaine basée sur la période décroissante du carbone radioactif C 14.

CHAPITRE VI

La race égyptienne vue et traitée par Anthropologues

Puisque ce problème est essentiellement anthropologique, on aurait pu s'attendre à ce que les anthropologues le résolvent une fois pour toutes, avec des vérités positives et définitives. Loin de là! Le caractère arbitraire des critères employés - pour ne citer que ce fait - ne produit aucune conclusion généralement acceptable et introduit tellement de « complications savantes » que l'on se demande parfois si la solution n'aurait pas été plus facile si les anthropologues avaient été complètement contournés.

Et pourtant, si les conclusions des études anthropologiques sont irréalistes, elles témoignent néanmoins de manière écrasante de l'existence d'une race noire depuis les époques les plus reculées de la préhistoire jusqu'à l'époque dynastique. Il est impossible de citer ici toutes ces conclusions; ils ont été résumés en [Chapitre X](#) du Dr Emile Massoulard *Préhistoire et proto-histoire d'Égypte* (Paris: Institut d'Ethnologie, 1949). En voici un exemple (p. 402–403):

Mlle Fawcett estime que les crânes de la Naqada sont suffisamment homogènes pour justifier de parler de une course Naqada. Par la hauteur du crâne, la hauteur auriculaire, la hauteur et la largeur du visage, la hauteur du nez, les indices céphalique et facial, cette race présente des affinités avec les nègres. Par la largeur nasale, la hauteur de l'orbite, la longueur du palais, et l'indice nasal, il présente des affinités avec les Allemands ...

Dans certaines caractéristiques, les Naqada prédynastiques ressemblaient probablement aux nègres; dans d'autres, ils ressemblaient probablement à des Blancs.

Les caractéristiques communes aux nègres et à la race égyptienne prédynastique des Naqada sont fondamentales contrairement à celles qu'ils partagent avec les Allemands. D'ailleurs, si l'on jugeait par « l'indice nasal » de deux races noires, les Ethiopiens et les Dravidiens, elles aussi présenteraient des affinités avec les Allemands. En nous laissant suspendus entre ces deux extrêmes, la race noire et la race allemande, ces mesures indiquent l'élasticité des critères utilisés. Citons un de ces critères:

Thomson et Randall MacIver ont cherché à analyser plus attentivement l'importance du facteur Negroid dans la série de crânes d'El Amrah, Abydos et Hou. Ils les ont divisés en trois

groupes:

1. Crânes négroïdes (ceux dont l'indice facial est inférieur à 54 et l'indice nasal supérieur à 50, c'est-à-dire avec un visage bas et large et un nez large);
2. crânes non négroïdes (ceux avec un index facial supérieur à 54 et un index nasal inférieur à 50; un visage haut et mince et un nez étroit);
3. crânes intermédiaires (ceux appartenant à l'un des deux premiers groupes par leur index facial et à l'autre groupe par leur index nasal, ainsi que ceux à la limite entre les deux groupes). Au début de l'époque prédynastique, la proportion de nègres était de 24% chez les hommes et de 19% chez les femmes; à l'époque prédynastique postérieure, respectivement 25% et 28%.

Keith a contesté la validité du critère utilisé par Thomson et Randall MacIver pour séparer le Négroïde de la crâne non Négroïde. Il a estimé que si une série de crania anglais actuel était examinée par

même critère, on trouverait 30% de nègres. ¹ Inversement, on pourrait dire que si le même critère était appliqué aux 140 millions de Noirs d'Afrique noire aujourd'hui, un minimum de 100 millions de Noirs en sortiraient «blanchis» par cette mesure. De plus, la distinction entre les négroïdes, les non-nègres et les intermédiaires n'est pas claire. En réalité, le non-négroïde n'est pas l'équivalent du blanc, et «intermédiaire» encore moins.

«Falkenburger a poursuivi l'étude anthropologique de la population égyptienne dans un travail récent basé sur 1 787 crânes mâles datant du premier prédynastique à nos jours. Il a distingué quatre groupes principaux »(*ibid.*, p. 421).

La répartition des crânes prédynastiques parmi ces quatre groupes a été rapportée comme suit:

Négroïdes 36%, Méditerranéens 33%, Cro-Magnoids 11% et 20% d'individus n'appartenant à aucune de ces trois catégories mais apparentés soit aux Cro-Magnoids (type AC), soit aux Negroids (type BC). La proportion de nègres est nettement plus élevée que celle de Thomson et Randall MacIver que Keith trouve néanmoins excessive. Les statistiques de Falkenburger sont-elles réalistes? Ce n'est pas à nous de décider. S'ils sont exacts, la population prédynastique, au lieu de représenter une race pure, comme le prétend Elliot Smith, était composée d'au moins trois éléments raciaux différents: plus d'un tiers négroïde, un tiers méditerranéen, un dixième Cro-Magnoid, et un cinquième des individus plus ou moins mixtes (*ibid.*, p. 422).

Malgré leurs différences, ces conclusions attestent de la fondation nègre de la population égyptienne à l'époque prédynastique. Ils sont incompatibles avec l'idée que les Noirs n'ont filtré en Égypte que plus tard. Au contraire, les faits prouvent que l'élément Noir a été prépondérant du début à la fin de l'histoire égyptienne, surtout quand on ajoute que «Méditerranée» n'est pas synonyme de «Blanc». Au lieu de cela, il fait probablement référence à la «race brune ou méditerranéenne» d'Elliot Smith:

«Elliot Smith fait de ces premiers Egyptiens une branche de ce qu'il appelle la race brune, qui n'est autre que la race méditerranéenne ou eurafricaine de Sergi» (*ibid.*, p. 418). L'épithète «brun» se rapporte ici à la couleur de la peau et n'est qu'un euphémisme pour Negro. Ainsi, il est clair que toute la race égyptienne était noire, avec une infiltration de blancs nomades pendant la période amratiennne.

L'étude de Petrie sur la race égyptienne révèle une immense possibilité de classification qui étonnera sûrement le lecteur:

Petrie a publié une étude sur les races d'Egypte dans la prédynastique et la protodynastique dans laquelle il ne prend en compte que les représentations. En plus du stéatopygique, il distingue six types différents: le type aquilin, caractéristique d'une race libyenne à peau blanche; le type à barbe tressée, appartenant à une race d'envahisseurs peut-être des rives de la mer Rouge; le type au nez pointu, sans doute du désert d'Arabie; le type au nez incliné, du Moyen-Egypte; le type à barbe qui sort tout droit devant, de Basse-Egypte; le type à septum nasal droit, de Haute-Egypte. À en juger par ces représentations, il y avait sept types raciaux différents en Égypte au cours des époques considérées. Dans les pages suivantes, nous verrons qu'une étude des squelettes n'autorise guère de telles conclusions (*ibid.*, p. 391).

Cette classification montre à quel point les critères appliqués pour décrire la race égyptienne étaient frivoles et injustifiés. J'avais l'intention d'examiner au microscope la densité des pores de l'épiderme des momies, mais l'offre limitée de spécimens n'aurait produit aucune conclusion valable sur une échelle couvrant l'ensemble de la population égyptienne.

En tout cas, nous pouvons voir que l'anthropologie n'a réussi à établir l'existence d'aucune race blanche égyptienne; le cas échéant, cela tendrait à établir le contraire. Néanmoins, dans les manuels actuels, le problème est supprimé; le plus souvent, ils se contentent d'affirmer catégoriquement que les Égyptiens étaient des Blancs. Tous les profanes honnêtes ont alors l'impression qu'une telle affirmation doit nécessairement se fonder sur des études solides préalablement menées. Mais cela, comme nous l'avons vu, n'est tout simplement pas vrai. C'est ainsi que l'esprit de tant de générations a été déformé.

Sur le *Sud* du quadrant Nord-Ouest s'étend le monde noir foisonnant de l'Afrique, séparé de la Grande Race Blanche par une barrière désertique infranchissable, le Sahara, qui forme une si grande partie des Plaines du Sud. Ainsi isolés et en même temps inaptes par les âges de la vie tropicale à toute intrusion effective parmi la Race Blanche, les peuples nègres et négroïdes restèrent sans aucune influence sur le développement des premières civilisations. Nous pouvons alors exclure ces deux races externes - les Mongoloïdes aux cheveux raides, à la tête ronde et à la peau jaune à l'est, et les négroïdes aux cheveux laineux, à la tête longue et à la peau foncée au sud - de toute part de la origines ou

développement ultérieur de la civilisation. 2

C'est typique des déclarations actuelles dans les manuels d'aujourd'hui. Le caractère dictatorial de l'affirmation de Breasted n'a d'égal que l'absence de tout fondement, car l'auteur se retrouve pris dans sa propre contradiction en affirmant, d'une part, que le Sahara a toujours séparé les nègres du Nil et, d'autre part, que cette vallée était leur seule route vers le nord. Un coup d'œil sur la carte de l'Afrique montre que l'on peut aller de n'importe quel point du continent jusqu'à la vallée du Nil sans traverser un désert.

Les idées de Breasted découlent d'une conception erronée du peuplement du continent. Au lieu qu'il y ait toujours eu des Noirs dans toute l'Afrique stagnant en petits groupes alors que la civilisation égyptienne se développait, une masse de preuves nous porte à croire que les Noirs ont d'abord envahi cette vallée avant de se répandre dans toutes les directions lors de migrations successives. Ceci est également attesté par les données anthropologiques déjà citées, indiquant la présence du Nègre dans la vallée du Nil dès la préhistoire. De plus, le caractère nègre de la civilisation égyptienne, tel qu'il est reconnu aujourd'hui, exclut toute possibilité que cette civilisation soit un monopole de la race blanche. De nombreux auteurs contournent la difficulté en parlant de Blancs à peau rouge ou de Blancs à peau noire. Cela ne leur paraît pas incongru car,

«Pour les Grecs, l'Afrique était la Libye. Cette expression était déjà inexacte puisque de nombreux autres peuples y vivaient, ainsi que les soi-disant Libyens, qui figuraient parmi les Blancs de la périphérie nord, ou la Méditerranée, si vous préférez. En tant que tels, ils étaient distincts d'un grand nombre de segments de Blancs à peau brune ou rouge (Egyptiens)... » 3

Dans un manuel pour les élèves de *Cinq moi* (huitième), on lit: «Un Noir se distingue moins par la couleur de sa peau (car il y a des Blancs avec du noir peau) que par ses traits: lèvres épaisses, nez plat, etc. » 4 Ce n'est que par des définitions similaires que l'on a pu blanchir la race égyptienne, et c'est la preuve la plus claire de sa noirceur.

La position de Breasted sur le problème de la race égyptienne est typiquement celle des égyptologues contemporains qui, mieux informés que leurs prédécesseurs, éludent simplement le sujet par quelques déclarations présentées comme étayées par des données scientifiques antérieures. C'est une escroquerie intellectuelle.

Ici se termine la partie critique de ce volume. Dans les chapitres précédents, nous avons passé en revue les différents types de thèses concernant l'origine de la race égyptienne. Chacune de ces thèses appartient à l'un des différents types décrits ci-dessus. Je les ai sélectionnés, non pas parce qu'ils sont présentés par une autorité ou une autre, mais parce qu'ils ont été avancés avec le maximum de détails pour nous permettre d'exposer les contradictions insurmontables qu'ils contiennent tous. Cette revue est donc assez complète en effet. Le tableau d'ensemble qui se dégage - l'échec général de toutes ces tentatives pour atteindre leur objectif - ne contient pas le moindre élément susceptible de convaincre le lecteur.

Nous passons maintenant à la partie constructive de ce livre et présentons les divers faits qui prouvent l'origine nègre des anciens Egyptiens.

CHAPITRE VII

Arguments à l'appui d'une origine noire

Totémisme

Dans son livre, *De tribu en empire*, Moret a souligné le caractère essentiellement totémique de la société égyptienne. Sa thèse fut par la suite opposée, presque comme si l'on craignait que de graves conséquences en résulteraient inévitablement. En fait, Frazer était catégorique sur l'origine du totémisme; il a insisté sur le fait qu'il ne se trouve que dans les populations colorées. Il n'y avait aucun moyen d'accepter sa thèse si l'on espérait démontrer l'origine blanche de la civilisation égyptienne.

On a donc tenté de nier le totémisme égyptien en en cherchant des traces chez les populations dites blanches, comme les Berbères et les Touareg. Le zèle avec lequel elle a été recherchée dans ces deux groupes prouve que, si la recherche avait réussi, il n'y aurait plus eu de doute sur le totémisme égyptien. Mais la tentative échoua: Arnold Van Gennep (1873–1957) ne put détecter aucun totémisme berbère.

Le débat a finalement dérivé vers l'abstraction philosophique: les données ethnographiques concrètes se sont transformées en réflexion, en problème de logique, en pure contemplation qu'aucun fait ne pouvait désormais troubler par implication. Sans s'aventurer dans la philosophie, il était impossible de nier que le caractère «tabou» de certains animaux et plantes en Égypte correspond au totémisme tel qu'il existe dans toute l'Afrique noire. En revanche, ces «tabous» étaient étrangers aux Grecs et aux autres populations indo-européennes ignorant le totémisme. Ainsi les Grecs se moquaient de la vénération excessive des Egyptiens pour les animaux et même pour certaines plantes.

Après un certain stade de développement social, qui peut être inférieur au niveau de développement et de mélange atteint par le peuple égyptien, l'endogamie et le totémisme ne s'excluent pas mutuellement mais coexistent. Ainsi, aujourd'hui en Afrique noire, certains maris et femmes portent les mêmes noms totémiques: N'Diaye, Diop, Fall, etc. De nos jours, il ne leur vient jamais à l'esprit qu'une telle pratique aurait pu être taboue. Et pourtant, le mari et la femme sont clairement conscients qu'ils font partie biologiquement de l'essence même du même

totem. Les deux partenaires sont tout à fait conscients de partager la même essence animale, la même essence biologique; ils ont conscience d'appartenir à l'origine à la même tribu, à tel point qu'ils se rappellent souvent ce fait. Par conséquent, l'idée de Van Gennep selon laquelle les Égyptiens, qui épousaient souvent leurs proches, en particulier leurs sœurs, ne pouvaient pas être des totémistes, est définitivement réfutée ici. Le mariage avec sa sœur découle d'un autre trait culturel tout aussi omniprésent dans le monde noir: le matriarcat, dont il sera question sous peu.

Lorsque l'exogamie était en vigueur, une sorte de relation s'établissait finalement entre des clans qui se mariaient entre eux (entre deux, ou entre trois, quatre ou plus). Le souvenir de cette relation peut expliquer aujourd'hui, par exemple, le *Kal*, une hypothétique relation clanique dans la société wolof autorisant le ridicule réciproque.

Malgré des études qui tentent d'élargir la notion de totémisme, on peut dire, avec Frazer, qu'il est absent des populations blanches. Sinon, cela aurait été évident dans les dernières hordes de barbares blancs qui ont envahi l'Europe au quatrième siècle. Ces populations étaient au stade ethnographique (clan, tribu) lorsque le totémisme, s'il est présent, investit tous les actes de la vie et se manifeste à tous les niveaux de l'organisation sociale.

Pourtant, rien, dans la vie de ces hordes, ne reflétait l'idée d'une relation biologique entre l'homme et la bête, que ce soit au sens individuel ou collectif. En revanche, on ne peut nier que le Pharaon a participé à une essence animale (le faucon) comme nous le faisons aujourd'hui en Afrique noire.

Circoncision

Les Égyptiens pratiquaient la circoncision dès les temps préhistoriques; ils ont transmis cette pratique au monde sémitique en général (juifs et arabes), spécialement à ceux qu'Hérodote appelait les Syriens. Pour montrer que les Colchiens étaient égyptiens, Hérodote cita ces deux indications:

Mes propres conjectures ont été fondées, premièrement, sur le fait qu'ils ont la peau noire et les cheveux laineux, ce qui n'est certainement pas grand chose, puisque plusieurs autres nations le sont aussi; mais de plus et plus spécialement, dans la mesure où les Colchiens, les Égyptiens et les Éthiopiens sont les seules nations à avoir pratiqué la circoncision depuis les temps les plus reculés. Les Phéniciens et les Syriens de Palestine avouent eux-mêmes qu'ils ont appris la coutume des Égyptiens; et les Syriens qui habitent sur les fleuves Thermodon et Parthénus, ainsi que leurs voisins le

Les Macroniens, disent qu'ils l'ont récemment adopté des Colchiens. Or, ce sont les seules nations qui utilisent la circoncision, et il est clair qu'elles imitent toutes ici les Égyptiens. 1

Anticipant l'accord de tous les esprits logiques, j'appelle *négre* 2 un être humain dont la peau est noire; surtout quand il a les cheveux crépus. Tous ceux qui acceptent cette définition reconnaîtront que, selon Hérodote, qui voyait les Égyptiens aussi clairement que le lecteur voit maintenant ce livre, la circoncision est d'origine égyptienne et éthiopienne, et les Égyptiens et les Éthiopiens n'étaient autres que des Noirs habitant des régions différentes.

Ainsi, nous pouvons comprendre pourquoi les Sémites pratiquent la circoncision malgré le fait que leurs traditions n'en présentent aucune justification valable. La faiblesse des arguments de la Genèse est typique: Dieu demande à Abraham (et plus tard à Moïse) d'être circoncis, comme signe d'une alliance avec Lui, sans expliquer comment la circoncision, considérée du point de vue de la tradition juive, peut conduire à la notion de une alliance. Ceci est d'autant plus curieux qu'Abraham aurait été circoncis à l'âge de quatre-vingt-dix ans. En Egypte, il avait épousé une femme noire, Agar, mère d'Ismaël, l'ancêtre biblique de la deuxième branche sémitique, les Arabes. On a dit qu'Ishmael était l'ancêtre historique de Mohammed. Moïse aussi épousa un Madianite, et c'est à propos de son mariage que l'Éternel lui demanda d'être circoncis.

Ce n'est que chez les Noirs que la circoncision trouve une interprétation intégrée dans une explication générale de l'univers, c'est-à-dire une cosmogonie. Plus précisément, le Dogon * cosmogonie que rapporte Marcel Griaule. Dans *Dieu d'eau*, il nous rappelle que, pour avoir un sens, la circoncision doit s'accompagner d'une excision. Ces deux opérations enlèvent quelque chose de femelle au mâle et quelque chose de mâle à la femelle. Pour la mentalité archaïque, une telle opération vise à fortifier le caractère dominant d'un seul sexe chez un être humain donné.

Selon la cosmogonie Dogon, un nouveau-né est dans une certaine mesure androgyne, comme le premier dieu:

Tant qu'il conserve son prépuce et son clitoris, les indications du sexe opposé au sexe apparent, la masculinité et la féminité ont une force égale. Ainsi, il n'est pas exact de comparer les incirconcis à une femme; comme une fille à qui l'excision n'a pas été pratiquée, il est à la fois un homme et une femme. Si cette indécision sur son sexe était autorisée à continuer, il (ou elle) n'aurait pas

intérêt pour la procréation.... Telles sont donc les différentes raisons de la circoncision et de l'excision: la nécessité de débarrasser l'enfant d'une force maléfique, la nécessité pour lui (ou elle) de payer une dette de sang et de se retourner définitivement vers un sexe. 3

Pour que cette explication de la circoncision soit valable, l'androgynie divine, cause traditionnelle de cette pratique dans la société africaine, doit aussi avoir existé dans la société égyptienne. Ce n'est qu'alors que nous pourrions être justifiés dans l'identification des causes rituelles de la circoncision chez les Egyptiens et dans le reste de l'Afrique noire. En effet, Champollion le Jeune écrit dans ses lettres à Champollion-Figeac sur l'androgynie divine d'Amon, Dieu suprême du Soudan méroïtique et de l'Égypte: «Amon est le point de départ et le point focal de toutes les essences divines. Amon-Ra, l'Être suprême et primordial, son propre père et appelé le mari de sa mère, a sa part féminine enfermée dans sa propre essence qui est à la fois masculine et féminine.

Le Nil est également représenté par un personnage androgyne. Amon est également le dieu de toute l'Afrique noire. En passant, on peut dire qu'au Soudan méroïtique, en Afrique noire et en Égypte, Amon est lié à l'idée d'humidité. Son attribut dans tous ces pays est le bélier. Ainsi, dans le volume significativement intitulé, *Dieu d'eau* (Dieu de l'Eau), lorsque Marcel Griaule écrit du dieu Dogon Amma, cette divinité apparaît sous la forme du Dieu-Bélier, avec une gourde entre ses cornes. Dans la cosmogonie Dogon (Soudan «français»), Amon descend du ciel sur un arc-en-ciel, symbole de pluie et d'humidité.

Bien que certains Noirs aient abandonné la circoncision, par oubli de leurs traditions ou pour diverses autres raisons, bien qu'il y ait une tendance croissante en Afrique noire à renoncer à l'excision, et bien que la circoncision soit une opération techniquement différente pour les Égyptiens et les Sémites, cela ne modifie pas la racine du problème. Pourtant, pour que l'identification soit complète et que l'argumentation soit convaincante, l'excision doit aussi avoir existé en Égypte. Strabon nous dit que c'était le cas:

«Les Egyptiens sont particulièrement attentifs à élever tous leurs enfants et à circoncire les garçons et même les filles, une coutume commune aux Juifs, peuple originaire d'Égypte, comme nous l'avons observé en discutant de ce sujet» (Bc 17, chap. 1) , par. 29).

Royauté

Le concept de royauté est l'une des indications les plus impressionnantes de la similitude de pensée entre l'Égypte et le reste de l'Afrique noire. Laissant de côté des principes généraux tels que la nature sacro-sainte de la royauté et soulignant un trait typique en raison de son étrangeté, nous soulignerons le meurtre rituel du monarque. En Égypte, le roi n'était censé régner que s'il était en bonne santé. À l'origine, lorsque ses forces ont diminué, il a été vraiment mis à mort. Mais la royauté recourut bientôt à divers expédients. Le roi était naturellement désireux de conserver les prérogatives de sa position, tout en subissant le moins d'inconvénients possibles. Il a donc pu transformer le jugement fatal en un jugement symbolique: dès lors, lorsqu'il a vieilli, il n'a été mis à mort que de manière rituelle. Après le test symbolique, connu sous le nom de «Festival Sed, »Le monarque aurait été rajeuni de l'avis de son peuple et a de nouveau été jugé apte à assumer ses fonctions. Désormais, le «Sed Festival» était la cérémonie du rajeunissement du roi: mort rituelle et revivification du souverain devinrent synonymes et se déroulèrent au cours de la même cérémonie. (Cf. Charles Seligman's *Égypte et Afrique noire; Une étude de la royauté divine*. Londres: Routledge, 1934.)

Le monarque, l'être vénéré par excellence, était également censé être l'homme avec la plus grande force vitale ou énergie. Lorsque le niveau de sa force vitale tombait en dessous d'un certain minimum, cela ne pouvait être un risque pour son peuple que s'il continuait à régner. Cette conception vitaliste est le fondement de tous les royaumes africains traditionnels, je veux dire, de tous les royaumes non usurpés.

Parfois, il fonctionnait différemment; par exemple, au Sénégal, le roi ne pouvait pas régner s'il avait reçu des blessures au combat; il avait été remplacé jusqu'à ce qu'il soit guéri. C'est lors d'un tel remplacement qu'un frère paternel, qui était le fils d'une femme du peuple, s'est emparé du trône. En tant que Lat-Soukabé, il a initié la dynastie Guedj, vers 1697.

La pratique de remplacer le roi chaque fois que sa force vitale diminue découle évidemment des mêmes principes vitalistes dans le monde noir. Selon ces croyances, la fertilité du sol, les récoltes abondantes, la santé des hommes et du bétail, le flux normal des événements et de tous les phénomènes de la vie, sont intimement liés au potentiel de la force vitale du souverain.

Dans d'autres régions de l'Afrique noire, les événements se produisent exactement comme en Égypte en ce qui concerne le meurtre effectif du monarque. Certains peuples ont même établi un

délai, après lequel il est supposé incapable de statuer et est alors réellement mis à mort. Parmi les Mbum d'Afrique centrale, ce délai est dix ans et la cérémonie a lieu avant la saison du mil. ⁴ Les peuples suivants pratiquent encore la mort rituelle du roi: les Yoruba, les Dagomba, les Shamba, les Igara, les Songhay, les Hausa de Gobir, Katsena et Daura, et les Shilluk. Cette pratique existait également dans l'ancienne Meroë, c'est-à-dire en Nubie, en Ouganda-Rwanda.

Cosmogonie

Les cosmogonies nègres, africaines et égyptiennes, se ressemblent si étroitement qu'elles sont souvent complémentaires. Pour comprendre certains concepts égyptiens, il faut se référer au monde noir, comme l'atteste ce que nous avons dit sur la royauté. Dans ce dernier cas, il suffit de lire l'étude du père Tempels, *Philosophie bantoue* (publié en traduction par Présence Africaine dans 1959). Il présente une analyse systématisée du vitalisme nègre qui, selon le père Tempels, sert de base aux actes quotidiens des Bantous.

Cette similitude des mœurs, des coutumes, des traditions et de la pensée a déjà été suffisamment soulignée par diverses autorités. Il faudrait peut-être plus d'une vie pour rapporter toutes les analogies entre l'Égypte et le monde noir, tant il est vrai qu'elles sont une seule et même personne. Paul Masson-Oursel souligne le caractère nègre de la philosophie égyptienne:

En acceptant [cette philosophie] l'intellectualisme né de Socrate, Aristote, Euclide et Archimède, s'est conformé à la mentalité nègre que l'égyptologue perçoit comme toile de fond pour les raffinements d'une civilisation dont il s'émerveille.... S'aventurer à exprimer ce qui devrait être un cliché - l'aspect africain de l'esprit égyptien - nous pouvons l'utiliser pour rendre compte de plus d'un ses traits culturels. ⁵

Cette identité de la culture égyptienne et noire, ou plutôt cette identité de structure mentale, comme l'observe Masson-Oursel, fait de la mentalité noire le trait de base de la philosophie égyptienne; ... [Un qui] devrait être évident pour toute personne de bonne foi.

L'unicité de la culture égyptienne et noire ne peut être énoncée plus clairement. En raison de cette identité essentielle de génie, de culture et de race, tous les Noirs peuvent aujourd'hui légitimement retracer leur culture jusqu'à l'Égypte ancienne et bâtir une culture moderne sur cette base. Un contact dynamique et moderne avec l'Antiquité égyptienne permettrait aux Noirs de découvrir de plus en plus chaque jour la relation intime entre tous les Noirs du continent et la mère.

La vallée du Nil. Par ce contact dynamique, le nègre sera convaincu que ces temples, ces forêts de colonnes, ces pyramides, ces colosses, ces bas-reliefs, les mathématiques, la médecine, et toute cette science, sont bien l'œuvre de ses ancêtres et qu'il a un droit et un devoir de revendiquer ce patrimoine.

« Désormais, dans ce type de recherche si inestimable pour l'investigation de la pensée, on commence à percevoir qu'une grande partie du continent noir, au lieu d'être non polie et sauvage comme on le supposait auparavant, a jeté son influence dans de nombreuses directions. à travers l'immense isolement du désert ou de la forêt, une influence venue du Nil et

est passé par la Libye, la Nubie et l'Éthiopie. » 6

En ce qui concerne le processus d'incarnation des Dogon Octad et Ennéade (huit ou neuf ancêtres divinisés), et des Octad égyptiens et Ennéad, il serait presque nécessaire de reproduire ici des pages entières de Griaule. *Dieu d'eau*. Dans les deux cas, quatre couples sont engendrés par le dieu primitif; ils sont les auteurs de la création et de la civilisation. Cela suggère comment le nombre huit est devenu la base du système numérique des Dogon; ainsi 80 est l'équivalent de 100 et 800 l'équivalent de 1 000.

Cela nous aide également à comprendre comment le culte des ancêtres est devenu le fondement de la cosmogonie en Afrique noire comme en Egypte. Alors que les ancêtres les plus lointains se détachent en quelque sorte presque comme une vapeur pour atteindre les cieux, les plus proches, ceux qui viennent de mourir et dont la mémoire n'est pas encore assez vague pour qu'ils soient les ancêtres de tout un peuple, ces ancêtres les plus proches. ne sont que des demi-dieux de famille. Avec l'avènement de la période historique, lorsque la diligence dans l'enregistrement des événements ne permet plus l'imprécision, le processus de déification devient quelque peu restreint. Le culte des ancêtres continue, mais ils restent désormais des personnages plus ou moins historiques.

Nous pourrions, par exemple, insister sur la similitude entre le Dieu-serpent Dogon et le Dieu-serpent du Panthéon égyptien. Chacune de ces danses dans le noir. En fait, Amélineau écrit que le Dieu-serpent est appelé « celui qui danse dans l'ombre ». Il s'agit du serpent dans une inscription sur un sarcophage au musée de Marseille, une inscription accompagnant la représentation de la tombe d'Osiris (*Prolégomènes*, p. 41). Dans le Panthéon Dogon, le septième ancêtre, transformé en serpent, a été tué par ses hommes; sa tête a été enfouie sous le coussin du forgeron. De ce sépulcre, le serpent ancêtre s'élève jusqu'à

danser sous terre (c'est-à-dire dans l'obscurité) et se diriger vers la tombe de l'homme le plus âgé pour le dévorer (cf. Griaule, *op.cit.*, p. 62).

Nous pourrions souligner ce trait comme une indication possible d'un mangement rituel, comme on pouvait aussi le trouver en Egypte au début. Cette caractéristique pourrait également provenir des principes vitalistes qui forment la base de la société noire. En assimilant la substance des autres, on acquiert leur force vitale; cela augmente l'invulnérabilité contre les forces destructrices de l'univers.

De même, nous pourrions aussi comparer le dieu-chacal incestueux du Panthéon Dogon avec le dieu-chacal des Égyptiens. Il est le gardien de l'étang où les morts sont censés être nettoyés. Actuellement, cependant, il y a une tendance à assimiler le chacal-dieu avec un chien-dieu. Enfin, l'importance attribuée aux signes du zodiaque dans la cosmogonie dogon mérite d'être soulignée. Quand on sait aussi que les Dogon connaissent l'étoile Sothis (Sirius), on ne peut que se rappeler que le calendrier égyptien était basé sur le soulèvement héliaque de cette étoile.

Organisation sociale

La stratification sociale de la vie africaine est précisément celle de l'Égypte. En Égypte, la stratification était la suivante:

paysans,
travailleurs qualifiés,
les prêtres, les guerriers et les fonctionnaires du gouvernement,
le roi.

Dans le reste de l'Afrique noire, nous avons:

paysans,
artisans ou ouvriers qualifiés,
guerriers, prêtres,
le roi.

Matriarcat

Le système matriarcal est la base de l'organisation sociale en Égypte et dans toute l'Afrique noire. En revanche, il n'y a jamais eu de preuve de l'existence d'un matriarcat paléo-méditerranéen, soi-disant exclusivement

Blanc. Pour étayer cette affirmation, il suffit de citer les arguments d'un auteur qui a consacré 437 pages à une vaine tentative de blanchiment de l'Afrique noire:

La succession au trône est réglée à Kano [Nigéria] par le matriarcat, héritage paléo-méditerranéen, jusqu'à l'époque de la domination peul. On nous dit que la reine de Daura avait un bœuf de selle. Cela nous rappelle les coutumes des anciens Garamantes [libyens]; nous retrouvons donc l'ancienne Afrique blanche avec son système matriarcal. Les peuples du Kordofan [Soudan] et de Nubie, y compris les Teda et les Touareg, ainsi que les souverains du Soudan sont étroitement liés. (Baumann, *op. cit.* p. 313.)

On notera que ces affirmations dont la gravité n'a d'égal que leur imprécision, découlent d'un seul fait sans importance: la reine de Daura chevauchait un bœuf de selle. Au passage, Baumann a même blanchi les souverains du Soudan occidental, selon une procédure nazie bien connue qui consiste à expliquer toute civilisation africaine par l'activité d'une race blanche ou de sa progéniture, même s'il faut décréter que les blancs »Ou des Blancs« rouge foncé »existent, tous regroupés sous le terme commode« Hamites ».

Si le système matriarcal, hérité de quelque paléo-méditerranéen blanc, n'était rien d'autre qu'un fantasme mental, il aurait duré tout au long des périodes perse, grecque, romaine et chrétienne, comme il s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui en Afrique noire. Mais ce n'est évidemment pas le cas. Cyrus arrangea sa succession à l'avance en désignant son fils aîné, Cambyse, qui tua son jeune frère pour éviter la concurrence. En Grèce, la succession était simplement patrilinéaire, comme à Rome.

En réalité, il n'y a jamais eu de tradition monarchique en Grèce. Hormis le règne éphémère d'Alexandre, le pays ne fut jamais unifié. Les rois de l'époque héroïque dont parle Homère n'étaient que des chefs de villes, des chefs de village, comme Ulysse. Les hostilités entre ces villages semblaient même puérides: des pierres étaient lancées sur les habitants d'une ville voisine alors qu'ils traversaient une autre communauté. Dans les meilleures périodes, des villes grecques comme Athènes étaient gouvernées par des marchands aventureux et ambitieux qui prenaient le contrôle par l'intrigue. Alexandre était un étranger de la Macédoine. On peut noter l'absence de reines dans l'histoire grecque, romaine ou persane; l'Empire byzantin doit être considéré comme un complexe distinct. En revanche, à ces époques reculées, les reines étaient fréquentes en Afrique noire.

résistance d'une reine dont la lutte acharnée symbolisait la fierté nationale d'un peuple qui, jusque-là, en avait commandé d'autres. C'était la reine

Candace, du Soudan méroïtique. [sept](#) Elle a impressionné toute l'Antiquité par sa position à la tête de ses troupes contre les armées romaines d'Auguste César. La perte d'un œil au combat ne fit que redoubler de courage; son intrépidité et son mépris de la mort ont même forcé l'admiration d'un chauvin comme Strabon: «Cette reine avait du courage au-dessus de son sexe. Au début de la civilisation occidentale, les rois francs prennent peu à peu l'habitude d'organiser à l'avance leur succession, excluant toute notion de matriarcat. Ainsi, en Occident, les droits politiques sont transmis par le père - cela ne veut pas dire qu'une fille n'a pas le droit de les recevoir.

D'un autre côté, le matriarcat noir est aussi vivant aujourd'hui qu'il l'était pendant l'Antiquité. Dans les régions où le système matriarcal n'a pas été altéré par des influences extérieures (islam, etc.), c'est la femme qui transmet les droits politiques. Cela découle de l'idée générale que l'hérité n'est efficace que matrilineaire.

Un autre aspect typique du matriarcat africain, aspect souvent méconnu, est la dot payée par l'homme, coutume inversée dans les pays européens. Mal interprétée en Europe, cette coutume a fait penser que la femme est achetée en Afrique noire, tout comme un Africain pourrait dire qu'une femme achète un mari en Europe. En Afrique, la femme occupant une position privilégiée, grâce au matriarcat, c'est elle qui reçoit une garantie sous forme de dot dans l'alliance appelée mariage. Ce qui prouve qu'elle n'est pas achetée comme une esclave, c'est qu'elle n'est pas attachée au foyer conjugal par la dot; si le mari est vraiment fautif, le mariage peut être rompu en quelques heures à son désavantage. Contrairement à la légende, les tâches les moins lourdes sont réservées aux femmes.

Quelle est l'origine du matriarcat noir? Nous ne savons pas avec certitude à l'heure actuelle; cependant, l'opinion actuelle soutient que le système matriarcal est lié à l'agriculture. Si l'agriculture a été découverte par les femmes, comme on le pense parfois, s'il est vrai qu'elles ont été les premières à penser à sélectionner des herbes nourrissantes, par le fait même qu'elles restaient chez elles pendant que les hommes se livraient à des activités plus dangereuses (chasse, guerre, etc.), ceci, avec le matriarcat, expliquerait un aspect important mais presque inaperçu de la vie africaine: la femme est la maîtresse du foyer au sens économique du terme. Elle est en charge de toute la nourriture, que personne, pas même le

mari, peut toucher sans son consentement. Souvent, un mari, à portée de nourriture préparée par sa propre femme, n'ose pas y toucher sans son autorisation. C'est dégradant pour un homme d'entrer dans une cuisine en Afrique noire. En conséquence, la femme exerce une sorte d'ascendant économique sur la société africaine, d'autant plus marquée qu'elle est si généralement appliquée. L'hypothèse (que la femme a découvert l'agriculture) permettrait également de comprendre pourquoi les femmes cultivent encore habituellement un petit jardin autour de la cabane. C'est leur propre domaine, où ils cultivent leurs condiments.

On peut supposer que l'agriculture est apparue partout pendant la même période, vers le huitième millénaire avant JC. Pourtant, à peine ailleurs que dans le Sahara, nous trouvons des vestiges de la vie à la ferme qui peuvent être positivement retracés à cette époque. Cette agriculture était pratiquée par une race «négroïde», «stéatopygique» (noire), comme le suggère Théodore Monod. L'agriculture doit s'être répandue assez tôt sur toute la zone intertropicale, du Sahara à l'Inde, peut-être jusqu'au lac Baïkal, tandis que les plaines eurasiennes, absolument défavorables à l'agriculture et à la sédentarité, semblent avoir toujours été le berceau du nomadisme. C'est pourquoi les Indo-Européens, modelés par leur environnement géographique, devaient avoir des vues diamétralement opposées à celles des Noirs.

La fin de l'époque égéenne fut marquée par le rejet du matriarcat noir, bien que les Indo-Européens en aient été influencés dans une certaine mesure. Puisque le matriarcat est un trait fondamental de la civilisation agricole noire, il serait absurde de s'attendre à ce qu'il régleme la succession dans un gouvernement créé par des Blancs. Et ainsi, malgré le *Tarikh el Fettach*, il est difficile d'accepter cette hypothèse. De plus, Kâti commence [Chapitre V](#) de sa chronique comme suit: «Il est temps maintenant de revenir à notre sujet: la biographie des Askia. * En fait, peu de choses ont pu être obtenues car presque toutes les histoires qui précèdent sont

mensonger." 8

De nombreux musulmans africains modifient leur arbre généalogique, ajoutant des branches à Mohammed, revendiquant ainsi une ascendance marocaine.

Telle a dû être la tendance des princes Sara dans l'ancien Ghana lorsqu'ils sont devenus Sarakolé, c'est-à-dire lorsqu'une infiltration de sang arabe, accompagnée d'islamisation, a marqué la dynastie ghanéenne. Grâce aux chroniqueurs arabes du Moyen Âge, on sait que les souverains noirs du Ghana régnaient sur les Berber-Touareg d'Aoudaghost, qui leur rendaient hommage. «Aoudaghost» sonne curieusement comme une racine germanique; ça rappelle un tel

noms comme Wisigoths et Ostrogoths. Cette notion s'inscrit dans l'hypothèse d'une origine vandale - germanique - des Berbères.

Ibn Battuta, qui a visité le Soudan au Moyen Âge, a été impressionné par le système matriarcal nègre. Il a affirmé n'avoir rencontré un phénomène similaire qu'aux Indes parmi d'autres populations noires: «Ils prennent le nom de leur oncle maternel, pas celui de leur père. Ce ne sont pas les fils qui héritent de leur père, mais plutôt les neveux, fils de la sœur du père. Je n'ai jamais trouvé cette coutume nulle part ailleurs, sauf parmi les

infidèles de Malabar en Inde. » [9](#)

Le matriarcat ne doit pas être confondu avec le règne des Amazones africaines ou celui des Gorgones. Ces régimes légendaires dans lesquels la femme aurait dominé l'homme se caractérisaient par une technique destinée à avilir l'homme: dans son éducation, ils évitaient de lui confier des tâches susceptibles de développer son courage ou de raviver sa dignité. Il a servi comme infirmier à la place des femmes qui ont défendu la société et se sont fait enlever les seins pour améliorer leur tir à l'arc. Aussi peu que l'on puisse faire confiance à la légende, nous sommes contraints d'assumer une domination féroce précoce des hommes sur les femmes, peut-être une époque de régime «patriarcal», suivie de l'émancipation des femmes et d'une période de vengeance, celle des Amazones. Cette révolte et cette victoire des femmes sur les hommes ne devaient être que partielles, car il n'y aurait eu que deux nations d'Amazones et de Gorgones dans la première Antiquité.

Le système matriarcal proprement dit se caractérise par la collaboration et l'épanouissement harmonieux des deux sexes, et par une certaine prééminence de la femme dans la société, due à l'origine aux conditions économiques, mais acceptée et même défendue par l'homme.

Parenté du Soudan méroïtique et de l'Égypte

Si nous considérons que l'Éthiopie actuelle [dix](#) n'est pas l'Éthiopie des Anciens, qui désignait essentiellement la civilisation soudanaise de Sennar, il faut réagir contre une terminologie moderne trompeuse qui transfère inconsciemment l'Éthiopie ancienne vers l'est, à Addis-Abeba. Les rois qui ont chassé les usurpateurs libyens du trône d'Égypte, sous le vingt-cinquième

Dynastie vers 750 AVANT JC, étaient en réalité des monarques soudanais. [11](#)

En 712, Shabaka monta sur le trône d'Égypte, après avoir mis en déroute Bocchoris, l'usurpateur. L'accueil enthousiaste que lui a réservé le peuple égyptien, qui le voyait comme le régénérateur de la tradition ancestrale, atteste une fois de plus en faveur de cette parenté originelle entre égyptiens et nègres éthiopiens. L'Éthiopie et l'intérieur de l'Afrique ont toujours été considérés par les Égyptiens comme la terre sainte d'où venaient leurs ancêtres. Ce passage de Chérubini indique la réaction des Égyptiens à l'avènement de la dynastie noire du pays de Kush (le Soudan):

En tout état de cause, il est remarquable que l'autorité du roi d'Éthiopie ait semblé reconnue par l'Égypte, moins comme celle d'un ennemi imposant son règne par la force, que comme une tutelle invitée par les prières d'un pays souffrant depuis longtemps, affligé d'anarchie. à l'intérieur de ses frontières et affaibli à l'étranger. En ce monarque, l'Égypte a trouvé un représentant de ses idées et croyances, un régénérateur zélé de ses institutions, un puissant protecteur de son indépendance. Le règne de Shabaka était en fait considéré comme l'un des plus heureux de la mémoire égyptienne. Sa dynastie, adoptée sur la terre des pharaons, se classe au vingt-cinquième rang dans l'ordre de succession des familles nationales qui ont occupé

Le trône. 12

Cette parenté de l'Égypte et de la Nubie, de Mesraim et Kush, tous deux fils de Cham, est révélée par de nombreux événements de l'histoire égypto-nubienne. Après Chérubini, c'est au tour de Budge de le noter: «Observant à Semma que le temple de Ti-Raka était dédié par ce roi à l'esprit d'Osorta-Sen III, adressé en père divin, Budge exprima l'opinion que l'Éthiopien local les rois considéraient les conquérants égyptiens comme leurs ancêtres.... Néanmoins, Budge prend en compte la conviction de l'Égyptien d'être uni par des liens étroits avec le peuple de Pount, c'est-à-dire avec l'Éthiopie d'aujourd'hui ... Il note enfin que les habitants de Punt avait été décrit comme portant, à cette époque très reculée, le temps de la reine Hatchepsout, la barbe tressée particulière qui orne le visage des dieux sur tous les

représentations. 13

Cette citation n'a guère besoin de commentaires. Le dernier facteur mentionné, la barbe tressée, est encore visible en Afrique noire. Les Égyptiens étaient convaincus, non seulement des liens étroits entre deux peuples, mais aussi d'une parenté biologique originale, celle d'avoir le même ancêtre que les Noirs qui habitaient alors la terre de Pount. C'était l'ancêtre commun que les Égyptiens et les Nubiens adoraient tous deux comme le dieu Amon qui, comme nous l'avons vu, est le dieu de toute l'Afrique noire aujourd'hui.

Jusqu'à la fin de l'Empire égyptien, les rois de Nubie (Soudan) porteront le même titre que le pharaon égyptien, celui de faucon de Nubie.

Amon et Osiris étaient représentés comme du noir de charbon; Isis était une déesse noire. Seul un citoyen, un ressortissant, en d'autres termes, un Noir pouvait avoir le privilège de servir le culte du dieu Min. La prêtresse d'Amon à Thèbes, lieu saint égyptien par excellence, ne pouvait être qu'une soudanaise méroïtique. Ces faits sont fondamentaux, indestructibles. En vain l'imagination des savants a-t-elle cherché à leur trouver une explication compatible avec la notion de race blanche égyptienne.

«Le dieu Kush avait des autels à Memphis, Thèbes, Méroé sous le nom de Khons, dieu du ciel aux Éthiopiens, Hercule aux Égyptiens» (Pédrales, p. 29). En wolof, Khon signifie «arc-en-ciel»; cela signifie «mourir» en sérère. "Khon étant compris comme signifiant: mort dans l'autre monde, mais n'ayant pas encore atteint la condition divine." Il y a aussi une terre nommée Khons sur le Haut Nil.

En conséquence, la Nubie semble être étroitement apparentée à l'Égypte et au reste de l'Afrique noire. Cela semble être le point de départ des deux civilisations. Nous ne sommes donc pas étonnés aujourd'hui de trouver de nombreux traits civilisateurs communs à la Nubie, dont le royaume a duré jusqu'à l'occupation britannique, et au reste de l'Afrique noire. Juste après la fin de l'Antiquité égypto-nubienne, l'empire du Ghana s'est envolé comme un météore de l'embouchure du Niger jusqu'au fleuve Sénégal, vers le III^e siècle UN D Vue dans cette perspective, l'histoire africaine s'est déroulée sans interruption. Les premières dynasties nubiennes ont été prolongées par les dynasties égyptiennes jusqu'à l'occupation de l'Égypte par les Indo-Européens, à partir du Ve siècle avant JC La Nubie est restée la seule source de culture et de civilisation jusqu'au VI^e siècle environ UN D, puis le Ghana s'empara du flambeau du VI^e siècle jusqu'en 1240, date à laquelle sa capitale fut détruite par Soundjata Keita. Cela annonça le lancement de l'Empire mandingue (capitale: Mali) dont Delafosse écrira: «Néanmoins, ce petit village du Haut Niger fut pendant plusieurs années la capitale principale du plus grand empire jamais connu en Afrique noire, et

l'un des plus importants jamais créés dans l'univers. » ¹⁴ Viennent ensuite l'Empire de Gao, l'Empire de Yatenga (ou Mossi, toujours en existence), les royaumes de Djoloff et Cayor (au Sénégal), détruits par Faidherbe *

sous Napoléon III. En énumérant cette chronologie, nous avons simplement voulu montrer qu'il n'y avait pas d'interruption dans l'histoire africaine. Il est évident que si nous partions de la Nubie et de l'Égypte, nous avons suivi une géographie continentale

direction, comme la Nubie-Golfe du Bénin, la Nubie-Congo, la Nubie-Mozambique, le cours de l'histoire africaine aurait encore semblé ininterrompu.

Telle est la perspective dans laquelle le passé africain doit être envisagé. Tant qu'elle sera évitée, les spéculations les plus savantes se dirigeront vers un échec lamentable, car il n'y a pas de spéculations fructueuses en dehors de la réalité. Inversement, l'égyptologie ne reposera sur des bases solides que lorsqu'elle reconnaîtra officiellement et sans équivoque sa fondation négro-africaine. Sur la base des faits ci-dessus et de ceux qui vont suivre, nous pouvons affirmer avec assurance que tant que l'égyptologie évite ce fondement nègre, tant qu'elle se contente simplement de flirter avec elle, comme pour prouver sa propre honnêteté, ainsi longtemps la stabilité de ses fondations sera comparable à celle d'une pyramide reposant sur son sommet; à la fin de ces spéculations savantes, il se dirigera toujours dans une impasse.

Quoi de plus normal que de trouver tout le Panthéon égypto-nubien presque intact en Afrique? Pédrals cite Morié, qui raconte une tradition copte sur deux rois; l'un n'est pas identifié, le second est le roi Shango, lakouta ou Khevioso (selon le dialecte). Ce souverain, vénéré sur toute la Côte des Esclaves (Guinée) sous ces différents noms, en tant que dieu du tonnerre et de la destruction, était, selon des histoires racontées par les Noirs, un roi de Kush, d'où son patronyme Obbato-Kouso, Shango. Il aimait passionnément la guerre et la chasse, et ses conquêtes le menèrent jusqu'au Dahomey. Les rois Biri (dieu des ténèbres) et Aido-Khouedo (dieu de l'arc-en-ciel) étaient ses esclaves.

Comme le dit Morié, cet Obba-Kouso est né à Ife, localité avec laquelle notre auteur ne connaît pas du tout. Orné du titre de «premier-né du Dieu suprême», il est issu de l'amour incestueux d'Orougan, dieu du sud, et de Yemadja, mère d'Orougan, elle-même sœur d'Agandjou, dieu de l'espace. Les frères de Chango-Obba-Kouso sont Dada, dieu de la nature, et Ogoun, dieu des chasseurs et des forgerons. Il a trois femmes: Oya, Osoun et Oba. Il est bien évident qu'Orougan et Yemadja ressemblent au couple incestueux Amon (Kham) et Mout. De plus, leur fils porte le nom de «King of Kush». Il est également évident qu'Osoun ressemble à Asoun, épouse de Toubboum-Set-Typhon, mariée plus tard par Hor, fils de Mesraim-Osiris, et que Dada ressemble à Dedan, fils de Kush dans une version, et de Reama dans une autre version, avec une incertitude que la Bible aggrave encore plus. Enfin, les Ethiopiens affirment que Kush avait également épousé trois femmes, ses sœurs. Le témoignage de Mode... résume un élément essentiel de la tradition commune aux pays côtiers du Golfe du Bénin (Togo, Dahoney, Nigéria), aux Ewe, Guin, Fon et Yoruba. Ces derniers appellent leur ville sainte Ife. (Pédrals, pp. 30 -31.)

Ce témoignage Morié avait pris, comme Pédrals le découvrit, d'un livret traduit de l'arabe et publié à Paris en 1666 * . La tradition il

révèle a été noté par les coptes eux-mêmes, fait d'autant plus important que cette tradition se confond avec celle que l'on retrouve aujourd'hui en Afrique de l'Ouest, parmi les populations du Dahomey, du Togo, du Nigeria, etc. Shango et Orougan sont des dieux du Nigeria et de tout le golfe du Bénin en général. Ife, la ville dont le nom Morié tire des textes copte sans savoir qu'elle est la ville sainte du Nigéria, montre le lien étroit entre l'histoire égyptienne et celle de l'Afrique noire. Orougan, dieu du sud, suggère l'étymologie d'Ouragan (ouragan), un mot antillais, donc probablement d'origine africaine, introduit aux Antilles par le vaudou. Yakouta, dieu de la destruction, suggère le Wolof lakou, signifiant également destruction. A noter que le roi Mossi est actuellement appelé «Naba», qui était aussi le nom d'un monarque qui régnait sur une partie de la Nubie (cf. [p. 36](#)).

Sous le règne de Psammetichus, alors que l'armée égyptienne était maltraitée, quelque 200 000 d'entre eux, conduits par leurs officiers, allèrent de l'isthme de Suez au Soudan nubien pour se mettre au service du roi de Nubie. Hérodote a rapporté que le dirigeant nubien a installé toute l'armée sur les terres qu'il cultivait et que ses éléments ont finalement été assimilés par le peuple nubien. Cela s'est produit à une époque où la civilisation nubienne était déjà vieille de plusieurs millénaires. Par conséquent, nous sommes étonnés lorsque les historiens essaient d'utiliser ce fait pour expliquer la civilisation nubienne. Au contraire, tous les premiers érudits qui ont étudié la Nubie, même ceux à qui l'on doit la découverte de l'archéologie nubienne (comme Cailliaud) en concluent que la Nubie avait la priorité.

Leurs études indiquent que la civilisation égyptienne descendait de celle de la Nubie, autrement dit du Soudan. Comme l'observe Pédrals, Cailliaud fonde cet argument sur le fait qu'en Égypte tous les objets de culte (ainsi, le essence de la tradition sacrée) sont nubiens. ¹⁵ Cailliaud suppose alors que les racines de la civilisation égyptienne se trouvaient en Nubie (le Soudan) et qu'elle descendit progressivement la vallée du Nil. En cela, il ne faisait que redécouvrir ou confirmer dans une certaine mesure l'opinion unanime des Anciens, philosophes et écrivains, qui jugeaient l'antériorité de la Nubie évidente.

Diodore de Sicile rapporte que chaque année la statue d'Amon, roi de Thèbes, était transportée en direction de la Nubie pendant plusieurs jours puis ramenée comme pour indiquer que le dieu revenait de Nubie. Diodore affirme également que la civilisation égyptienne est venue de Nubie, le centre

dont Meroë. En fait, en suivant les données fournies par Diodorus et Hérodote sur le site de cette capitale soudanaise, 16 Cailliaud (vers 1820) découvre les ruines de Méroé: 80 pyramides, plusieurs temples consacrés à Amon, Ra, etc. En outre, citant des prêtres égyptiens, Hérodote a déclaré que sur les 300 pharaons égyptiens, des hommes à la dix-septième dynastie, 18 plutôt que les trois qui correspondent à la «dynastie» éthiopienne étaient d'origine soudanaise.

Les Egyptiens eux-mêmes - qui devraient sûrement être mieux qualifiés que quiconque pour parler de leur origine - reconnaissent sans ambiguïté que leurs ancêtres sont venus de Nubie et du cœur de l'Afrique. La terre des Amam, ou terre des ancêtres (homme = ancêtre en wolof), tout le territoire de Kush au sud de l'Égypte, était appelée la terre des dieux par les Égyptiens. D'autres faits, comme les tornades et les pluies torrentielles évoquées sur la pyramide d'Unas, font penser aux tropiques, c'est-à-dire au cœur de l'Afrique, comme l'observe Amélineau....

De manière significative, les fouilles dans la région de l'Éthiopie ancienne révèlent des documents dignes de ce nom uniquement en Nubie proprement dite, et non en Éthiopie moderne. En réalité, c'est en Nubie que l'on trouve des pyramides semblables à celles d'Égypte, des temples souterrains, et une écriture méroïtique, non encore déchiffrée, mais étroitement liée à l'écriture égyptienne. Curieusement, bien que ce point ne soit pas souligné, l'écriture nubienne est plus évoluée que l'écriture égyptienne. Alors que l'écriture égyptienne, même dans ses phases hiératiques et démotiques, n'a jamais complètement éliminé son essence hiéroglyphique, l'écriture nubienne est alphabétique.

Bien sûr, on peut s'attendre avec confiance à ce que des efforts soient faits pour rajeunir la civilisation nubienne et l'expliquer par celle de l'Égypte. C'est ce que l'égyptologue américain George Andrew Reisner (1867–1942) pensait avoir accompli dans une étude couvrant à peine plus que la période de l'histoire de la Nubie depuis l'époque assyrienne, ou le premier millénaire. Il a affirmé que la Nubie était auparavant gouvernée par une dynastie libyenne, que les dynasties noires ne faisaient que prolonger. Une fois de plus, le mythique Blanc créa la civilisation puis se retira miraculeusement, laissant la place aux Noirs. Toutes les civilisations nègres de l'Afrique noire - de l'Égypte, de la Nubie, du Ghana, de Songhay, au royaume du Bénin, en passant par le Rwanda-Urundi, pour ne citer que celles-ci - ont été victimes de ces frustrations générales.

des tentatives qui deviennent finalement aussi monotones qu'un visage inintéressant qui ne provoque même plus un sourire.

Reisner ne pouvait manquer de savoir que la civilisation nubienne remonte à 1500 AVANT JC, c'est-à-dire avant l'apparition du libyen japhétique blanc en Afrique. Par conséquent, le problème n'est pas de rechercher des Libyens dans l'histoire récente de la Nubie, mais d'en trouver au début de cette civilisation environ 5000 avant JC Cette tâche, Reisner a pris soin de ne pas tenter.

À la naissance de Mohammed, l'Arabie était une colonie noire avec La Mecque comme capitale. Le Coran fait référence à l'armée de 40 000 hommes envoyée par le roi d'Ethiopie pour écraser la révolte arabe. Un corps de cette armée était composé de guerriers montés sur des éléphants. Delafosse, lui-même, est obligé d'enregistrer cette suzeraineté de l'Éthiopie sur l'Arabie:

Si l'on songe au rôle que cet empire a joué dans les destinées de l'Égypte ancienne; si l'on se souvient qu'à la naissance de Mohammed (570) il exerça la suzeraineté de l'autre côté de la mer Rouge, sur le Yémen, et qu'il envoya une armée de près de 40 000 hommes contre la Mecque; si l'on considère l'extraordinaire renommée dont jouissait la puissance du célèbre Prester John en Europe au Moyen Âge... on est obligé de supposer qu'une force semblable n'aurait pu manquer

répandu parmi les personnes avec lesquelles il est entré en contact. 17

Berceaux de la civilisation situés au cœur des terres nègres

Non moins paradoxal est le fait que les Indo-Européens n'ont jamais créé une civilisation dans leurs propres terres natales: les plaines eurasiennes.

Les civilisations qui leur sont attribuées se situent inévitablement au cœur des pays nègres dans la partie sud de l'hémisphère Nord: Egypte, Arabie, Phénicie, Mésopotamie, Elam, Inde.

Dans tous ces pays, il y avait déjà des civilisations nègres lorsque les Indo-Européens sont arrivés en nomades rugueux au cours du deuxième millénaire. La procédure standard consiste à démontrer que ces populations sauvages ont emporté avec elles tous les éléments de civilisation partout où elles sont allées. La question qui vient alors à l'esprit est: pourquoi tant d'aptitudes créatives n'apparaissent-elles qu'au contact des Noirs, jamais dans le berceau originel des steppes eurasiennes? Pourquoi ces populations n'ont-elles pas créé de civilisations chez elles avant de migrer? Si le monde moderne disparaissait, on pourrait facilement détecter, grâce aux nombreuses traces de civilisation en Europe, que c'était le point focal à partir duquel la civilisation moderne s'était répandue sur la terre. Rien de semblable ne peut être trouvé dans les plaines eurasiennes. Si nous

renvoie à l'Antiquité la plus reculée, l'évidence nous oblige à partir des pays noirs pour expliquer tous les phénomènes de civilisation.

Il serait faux de dire que la civilisation est née d'un mélange racial, car il est prouvé qu'elle existait dans les terres noires bien avant tout contact historique avec les Européens. Ethniquement homogènes, les peuples noirs ont créé tous les éléments de la civilisation en s'adaptant aux conditions géographiques favorables de leurs premières terres d'origine. Dès lors, leurs pays sont devenus des aimants attirant les habitants des contrées défavorisées des environs, qui tentaient de s'y installer pour améliorer leur existence. Le métissage, résultant de ce contact, était donc une conséquence de la civilisation déjà créée par les Noirs, plutôt que sa cause. Pour la même raison, l'Europe en général - et Paris ou Londres en particulier - sont des pôles gravitationnels où toutes les races du monde se rencontrent et se mélangent chaque jour. Mais, dans 2000 ans, il sera inexact d'expliquer la civilisation européenne de 1954 par le fait que le continent fut alors saturé de coloniaux dont chacun apporta sa part de génie. Au contraire, on voit que tous les éléments étrangers, distancés, demandent un certain temps pour se rattraper, et pendant longtemps ne peuvent apporter aucune contribution appréciable au progrès technique. C'était la même chose dans l'Antiquité; tous les éléments de la civilisation égyptienne existaient depuis le début. Ils sont restés tels quels et tout simplement se désintégraient au contact de l'étranger. Nous sommes bien conscients des différentes invasions blanches de l'Égypte au cours de la période historique: Hyksos (Scythes), Libyens, Assyriens, Perses. Aucun de ceux-ci n'a apporté de nouveau développement en mathématiques, astronomie, physique, chimie, médecine, philosophie, arts ou organisation politique.

Ce qui précède nous permet également de rejeter *a posteriori* des explications qui, à partir de la situation du monde moderne, décrètent que la zone tempérée est avant tout favorable à l'épanouissement des civilisations, toutes nées dans cette zone. Les documents historiques prouvent le contraire: qu'à l'époque où le climat de la terre était déjà fixé, tous les

les premières civilisations existaient en dehors de cette zone. 18

Langues

Il est aussi facile de prouver l'unité profonde des langues égyptienne et nègre qu'il est difficile de soutenir - encore moins de prouver - la parenté de

Langues égyptiennes, indo-européennes et sémitiques. «Un jeune chercheur, N. Reich, a décidé de comparer certaines racines égyptiennes avec d'autres encore utilisées par les populations nègres d'Afrique centrale et de Nubie. Il a montré sans difficulté qu'ils étaient absolument identiques. (Amélineau, *Prolégomènes*, p. 216 .)

Après le Reich, Miss Homburger [professeur de langues africaines à Paris] soutient la relation entre les langues égyptienne et négro-africaine en [Chapitre XII](#) d'elle *Les Langues négro-africaines* (Paris: Ed. Payot, 1941). Mais sa thèse implique simplement une influence égyptienne sur un substrat nègre qui à l'origine aurait pu être ethniquement et linguistiquement différent du substrat égyptien. Accordant aux études de Mlle Homburger l'importance qui leur a été refusée jusqu'à présent, je la trouve difficile à suivre sur ce dernier point. La quasi-identité de l'Égypte et de l'Afrique noire, sous tous ses aspects, ethniques et autres, ne justifie pas sa conclusion.

La comparaison linguistique entre l'égyptien et le wolof qui, bien que limitée, sera plus convaincante par sa précision, réfutera la notion de deux origines linguistiques différentes. *A priori* on pourrait penser qu'une telle comparaison est impossible en soutenant qu'en 2000 ans le latin s'est si complètement transformé en d'autres langues: français, espagnol, italien, etc., que nous ne pourrions pas y relier ces langues si nous n'avions pas de témoignage écrit auparavant. .

Pour deux raisons, cette observation ne m'a pas découragée:

Premièrement, l'évolution des langues, au lieu de se déplacer partout au même rythme, semble liée à d'autres facteurs: comme la stabilité des organisations sociales, ou au contraire, les bouleversements sociaux. Naturellement, dans des sociétés relativement stables, le langage de l'homme a moins changé avec le temps. Ce n'est pas simplement une hypothèse: les vingt phrases berbères disponibles, remontant au XIIe siècle, révèlent une langue identique au berbère moderne, alors qu'une comparaison entre le français des premiers Capétiens [il y a 1000 ans] et le français moderne révèle de profondes différences.

En Afrique noire proprement dite, le peu de preuves que nous avons de ces langues antérieures, autres que le méroïtique encore non déchiffré, compte tenu de l'état actuel de nos connaissances, consiste en quelques mots disparates dans les textes d'auteurs arabes du Xe au XVe siècle. . Ainsi, on lit dans Ibn

Battuta *Voyage au Soudan* (p. 15): «Le guerti est un fruit semblable à la prune au goût très sucré; mais c'est malsain pour les Blancs. Son noyau est broyé pour en extraire l'huile. » Le mot *guerté* doit avoir été appliqué à l'arachide au moment de sa récente introduction en Afrique noire. Si l'on considère la forme wolof du mot qui doit avoir été empruntée à Sarakolé, et si l'on accepte l'orthographe d'Ibn Battuta comme exacte, le mot courant (*guerté*) diffère du terme du XIVe siècle (*guerti*) seulement dans le changement de la voyelle finale.

«Les Blancs qui professent la doctrine sunnite et observent le rituel malékite sont appelés Touri 'ici», dit Ibn Battuta (p. 17). Touré est un nom soudanais. Ainsi, les Touré étaient probablement des métis, descendants en partie de la minorité arabe vivant au Soudan au XIVe siècle. De même, il fait référence à Farba Hosein de Valata. Hosein, un terme arabe, a été correctement écrit par l'auteur. Dans la transcription, Valata est devenu Valaten, ce qui semble refléter une fin berbère. À cette exception près, la structure et la prononciation du mot sont restées les mêmes. Farba désigne une fonction administrative en sérère et a été incorporé textuellement en wolof. «Le roi du Ghana s'appelait Maga», un mot probablement aussi vieux que le troisième siècle AVANT JC, comme la langue Sarakolé si l'on peut supposer qu'elle était parlée au début de cet empire. Comme déjà noté, Mag = super, une grande personne, en wolof, alors que *Ganâr* désigne la Mauritanie actuelle, c'est-à-dire le nord-ouest de l'ancien empire ghanéen. Killa = calebasse (au XIVe siècle); actuellement, en wolof, cela signifie ustensile en bois. Ces quelques exemples montrent la relative stabilité des langues africaines.

Deuxièmement, la comparaison des langues africaines à l'égyptien conduit non pas à des relations vagues qui peuvent au mieux être considérées comme des possibilités, mais à une identité de faits grammaticaux trop nombreux pour être attribués à une coïncidence. Par conséquent, nous avons ici un phénomène similaire à celui auquel il y a quelques années confrontait le monde physico-chimique dans la lampe à incandescence. Le refus d'examiner ces faits concrets et d'en chercher une explication n'est pas scientifique. Au contraire, cette attitude est tout à fait analogue à celle des savants philosophes qui, voyant le filament de cette lampe devenir incandescent par intermittence, ont néanmoins conclu que le phénomène était une impossibilité, parce qu'il était contraire aux principes acceptés jusque-là, contrairement à leur condamnations antérieures.

Pouvons-nous simplement ignorer les similitudes suivantes? L'égyptien exprime le passé par le même morphème, *n*, que le wolof; il a une conjugaison suffixale qui réapparaît textuellement en wolof; la plupart des pronoms sont identiques à ceux du wolof. On retrouve les deux suffixes de pronom égyptien,

ef et *es*, avec le même sens en wolof; les démonstratifs sont les mêmes dans les deux langues; la voix passive s'exprime par le même morphème, *u* ou

w dans les deux langues ... Il suffit de remplacer *n* en égyptien par *je* en wolof pour transformer un mot égyptien en un mot wolof ayant la même signification:

Egyptian

Nad: to ask

Nah: to protect, hide

Nebt: braid, to braid

Ben-ben: source, spring

Funa: sure, regular, authentic

Wolof

Lad: to ask

Lah: to protect, hide

Let: braid, to braid

Bel-bel: to spring

Fula: worthy, regular conduct

Sans énumérer tout le vocabulaire commun aux deux, il y a trop de similitudes pour être attribuées au simple hasard.

CHAPITRE VIII

Arguments opposés à une origine nègre

Si les Noirs ont créé la civilisation égyptienne, comment expliquer leur déclin actuel? Cette question n'a aucun sens, car nous pourrions en dire autant des Fellahs et des Coptes, qui sont censés être les descendants directs des Égyptiens et qui, aujourd'hui, sont au même stade arriéré que les autres Noirs, sinon plus. Néanmoins, cela ne nous dispense pas d'expliquer comment la civilisation technique, scientifique et religieuse de l'Égypte s'est transformée en s'adaptant aux nouvelles conditions dans le reste de l'Afrique.

Autour de la vallée mère, les États se sont développés très tôt, mais nous ne pouvons pas fixer la date exacte de leur apparition. Par des migrations successives au fil du temps, les Noirs ont pénétré lentement au cœur du continent, se répandant dans toutes les directions et délogeant les Pygmées. Ils fondent des États qui développent et entretiennent des relations avec la vallée mère jusqu'à ce qu'elle soit étouffée par l'étranger. Du sud au nord, c'étaient la Nubie et l'Égypte; du nord au sud, la Nubie et le Zimbabwe; d'est en ouest, Nubie, Ghana, Ife; d'est en sud-ouest, la Nubie, le Tchad, le Congo; d'ouest en est, la Nubie et l'Éthiopie.

En Éthiopie et en Nubie - territoire entièrement nègre - on trouve encore une profusion de monuments de pierre, tels que des obélisques, des temples, des pyramides. Les temples et les pyramides se trouvent exclusivement au Soudan méroïtique. Nous avons déjà souligné le rôle dominant joué par ce pays dans la diffusion de la civilisation en Afrique noire; nous n'avons pas besoin de revenir sur ce sujet.

Pour les esprits modernes, le terme «Éthiopie» évoque Addis-Abeba. Là encore, il faut insister sur le fait que dans cette région, à l'exception d'un obélisque et de deux piédestaux de statues, rien n'est trouvé. La civilisation d'Axoum, ancienne capitale de l'Éthiopie, est plus un mot qu'une réalité attestée par les monuments historiques.

C'est au Soudan méroïtique, à Sennar, que les temples et les pyramides (84) abondent. Ainsi, les noms de lieux ont été falsifiés pour donner une origine plus ou moins orientale et discrètement asiatique en passant par le Bab el Mandeb pour la civilisation négro-égyptienne. En réalité, il faut réagir contre un tout

terminologie: *Chamites* ou *Hamites*, *Oriental* et *Éthiopien*, et même *africain* sont, dans l'écriture historique moderne, des euphémismes permettant de parler de la civilisation négro-soudano-égyptienne sans utiliser une seule fois le terme «nègre» ou «noir».

Au Zimbabwe - qui pourrait bien être une extension du pays des Éthiopiens macrobiens mentionnés par Hérodote - nous trouvons des ruines de monuments et des villes construites en pierre, avec le faucon représenté, «dans un rayon de 100 à 200 miles autour de Victoria», écrit DP de Pédrals (p. 116). En d'autres termes, ces ruines s'étendent sur un diamètre presque aussi grand que celui de la France.

Dans la région du Ghana, Pédrals (p. 61) parle également «de la ville de Kukia, qui, selon Tarikh es Soudan, existait déjà à l'époque du pharaon». Louis Desplagnes, qui a fouillé dans cette zone, en a rapporté des vestiges. Le même auteur a également mentionné le site de Kumbi *, fouillé par un officier de district français, Bonnel de Mézières, qui découvrit des tombes de grandes dimensions, «des sarcophages de schiste, des ateliers métallurgiques, des ruines de tours et de bâtiments divers».

On distingue encore clairement le contour d'une avenue, bordée de maisons aux murs de plus d'un mètre ou d'un mètre et demi au-dessus du sol. Les toits se sont effondrés. Plus loin, une bande de terrain plat pour une place publique, avec des murs qui semblent avoir supporté autrefois des étages supérieurs. Parfois, les bâtiments sont si bien conservés qu'il ne faudrait pas grand-chose pour les rendre à nouveau habitables. Les lignes de construction sont encore visibles en raison de la présence de pierres de taille. Tout autour, vestige d'une enceinte basse; à l'extérieur des tombes, des morceaux de poterie partout, des perles, des débris de cuivre rouge. A quelque distance, sur un plateau de latérite, traces d'un atelier métallurgique ...

Les autres constructions sont compliquées. L'une se compose de cinq pièces de quatre mètres de profondeur, avec des salles communicantes. La maçonnerie est parfaite. Les murs ont une épaisseur de trente centimètres. (Pédrals, p. 62.)

Dans la région du lac Debo (au Mali, sur le Niger), on trouve également des pyramides, appelées «monticules», comme on pouvait s'y attendre. C'est la procédure habituelle pour tenter de dénigrer les valeurs africaines. En revanche, il y a la procédure inverse consistant à décrire un tumulus d'argile - un véritable monticule - en Mésopotamie, comme le temple le plus parfait que l'esprit humain puisse imaginer. Il va sans dire que de telles reconstructions sont généralement de simples vœux pieux.

D'un autre côté, voici ce que Pédrals a à dire sur les pyramides du Soudan:

Ce sont des grappes massives d'argile et de pierre, en forme de pyramides tronquées, avec un sommet en terre cuite de brique rouge. Tous datent de la même période chronologique et ont été construits dans le même but... Ils s'élèvent de 15 à 18 mètres de haut sur une base de 200 mètres carrés. Desplagnes a fouillé un de ces tertres sur le site d'El Waleji, au confluent de l'Issa Ber et de la Bara Issa. Dans la partie centrale, il découvre une chambre mortuaire orientée est-ouest, 6 mètres dans sa partie la plus longue et 2½ mètres à son plus large Dans la chambre, sur un lit de sable autour d'un grand pot, Desplagnes a trouvé de nombreuses poteries, deux squelettes humains, des bijoux, des armes, des épées, des couteaux, des pointes de flèches et des fers de lance, des perles, des perles, des figurines en faïence représentant des animaux et, enfin, des poinçons et des aiguilles en os. Les perles étaient constituées d'une pâte bleue vitreuse, recouverte soit de bandes spirales blanchâtres, soit d'incrustations émaillées ressemblant au verre égyptien de l'Empire du Milieu (Tell Amarna). La poterie indique une industrie de la céramique beaucoup plus avancée que celle des habitants actuels de la région.... Le travail du métal est également excellent, à en juger par les bijoux en métal précieux, parfois en filigrane. (*Ibid.*, pp. 59 –60.)

Il est impossible de décrire ici toutes les richesses de la civilisation d'Ife. Ils sont tels que Frobenius, suivant le modèle habituel, a vainement cherché un origine blanche externe pour eux. ¹

Dans la vallée du Nil, la civilisation résulte de l'adaptation de l'homme à ce milieu particulier. Comme l'ont déclaré les Anciens et les Égyptiens eux-mêmes, il est originaire de Nubie. Ceci est confirmé par notre connaissance que les éléments de base de la civilisation égyptienne ne se trouvent ni en Basse Egypte, ni en Asie, ni en Europe, mais en Nubie et au cœur de l'Afrique; de plus, c'est là que l'on retrouve les animaux et les plantes représentés en écriture hiéroglyphique ...

Les Égyptiens mesuraient généralement la hauteur des eaux de crue avec un «nilomètre» et en déduisaient le rendement annuel des récoltes par un calcul mathématique. Le calendrier et l'astronomie résultent également de cette vie de ferme sédentaire. L'adaptation à l'environnement physique a donné naissance à certaines mesures d'hygiène: momification (pour éviter les épidémies de peste du Delta), jeûne, régimes alimentaires, etc., qui ont progressivement conduit à la naissance de la médecine. Le développement de la vie sociale et des échanges a nécessité l'invention et l'utilisation de l'écriture.

La vie sédentaire a conduit à l'institution de la propriété privée et à toute une éthique (résumée dans les questions posées au défunt au Tribunal d'Osiris). Ce code d'éthique était à l'opposé des habitudes guerrières et prédatrices des Nomades eurasiens. ²

Lorsque, par suite de la surpopulation de la vallée et des bouleversements sociaux, les Nègres du Nil pénétraient plus profondément à l'intérieur du continent, ils allaient rencontrer de nouvelles

conditions. Une pratique, un instrument, une technique ou une science donnés, autrefois indispensables sur les rives du Nil, n'étaient plus indispensables sur la côte atlantique, sur les rives du Congo et du Zambèze. Il est donc compréhensible que certains facteurs de la culture nègre dans la vallée du Nil aient disparu à l'intérieur, tandis que d'autres facteurs, non les moins fondamentaux, ont duré jusqu'à nos jours.

L'absence de papyrus dans certaines régions a contribué à la rareté de l'écriture au cœur du continent mais, malgré les déclarations solennelles du contraire, elle n'a jamais été totalement absente de l'Afrique noire. A Diourbel, chef-lieu de Baol, au Sénégal, dans le quartier Ndounka près de la voie ferrée, non loin de la route de Daru Mousti, se trouve un baobab couvert de hiéroglyphes, de son tronc à ses branches. Si je me souviens bien, il s'agissait de signes de mains, de pattes d'animaux - qui n'étaient plus les mêmes que les sabots de chameau d'Egypte - de signes de pieds et d'autres objets. Il aurait été utile d'en prendre des copies et de les étudier. Mais, à l'époque, je n'étais ni assez vieux ni suffisamment formé pour m'intéresser. On pourrait se faire une idée de la période - ancienne ou récente - pendant laquelle ces symboles avaient été gravés sur l'écorce en analysant l'épaisseur de l'écorce, la nature des symboles, les objets représentés et le déplacement de ces signes le long du tronc et des branches à mesure que l'arbre grandissait. Il faut ajouter que de tels arbres sont considérés comme sacrés et on enlève rarement l'écorce pour faire de la corde. Il faut également ajouter qu'ils ne sont pas rares dans le pays.

Bref, le sous-sol de l'Afrique noire étant pratiquement intact, on peut s'attendre à ce que les fouilles ultérieures produisent des documents écrits insoupçonnés, malgré le climat et ses pluies torrentielles, défavorables à la conservation de telles pièces. Une écriture hiéroglyphique authentique, appelée Njoya, existe au Cameroun. Il serait intéressant de savoir s'il est aussi ancien qu'on le prétend. C'est exactement le même type d'écriture que les hiéroglyphes égyptiens. Enfin, en Sierra Leone, il existe un type d'écriture différent de celui de Bamun (Cameroun); c'est Vai, qui est syllabique. Selon le Dr Jeffrey, l'écriture de la Bassa est cursive. Celui des Nsibidi est alphabétique. (Cf. Baumann et Westermann, *op. cit.*, p. 444.)

On peut ainsi dire que, jusqu'au XVe siècle, l'Afrique noire n'a jamais perdu sa civilisation. Frobenius rapporte:

Non pas que les premiers navigateurs européens de la fin du Moyen Âge n'aient pas fait des observations très remarquables. Lorsqu'ils atteignirent la baie de Guinée et descendirent à Vaida, les capitaines

s'étonnèrent de trouver des rues bien planifiées bordées sur plusieurs lieues par deux rangées d'arbres; pendant des jours, ils ont parcouru une campagne couverte de champs magnifiques, habités par des hommes aux vêtements colorés qu'ils avaient eux-mêmes tissés! Plus au sud, au Royaume du Congo, une foule grouillante vêtue de soie et de velours, de grands États, bien rangés dans les moindres détails, des dirigeants puissants, des industries prospères. Civilisés jusqu'à la moelle de leurs os! L'état des terres sur la côte est, au Mozambique, par exemple, était tout à fait similaire.

Les révélations des navigateurs du XVe au XVIIIe siècle apportent une preuve positive que l'Afrique noire, qui s'étendait au sud de la zone désertique du Sahara, était encore en pleine floraison, dans toute la splendeur des civilisations harmonieuses et bien organisées. Cette floraison, les conquistadors européens l'ont détruite à mesure qu'ils avançaient. Car la nouvelle terre d'Amérique avait besoin d'esclaves que l'Afrique offrait: des centaines, des milliers, des cargaisons entières d'esclaves! Néanmoins, la traite des noirs n'a jamais été une affaire sûre; il fallait une justification; ils firent donc du nègre un demi-animal, une marchandise. Ainsi a été inventée la notion de fétiche, symbole de la religion africaine. Fabriqué en Europe! Quant à moi, je n'ai jamais vu nulle part en Afrique des indigènes adorer les fétiches. L'idée du «nègre barbare» est une invention européenne qui

dominé l'Europe jusqu'au début de ce siècle. 3

Les textes des voyageurs portugais, cités par Frobenius, concordent avec ceux des auteurs arabes du Xe au XVe siècles. L'organisation sociale des États nègres aux XIVe et XVe siècles, à laquelle se réfère Frobenius, la pompe royale qui s'y affiche, sont décrites par un écrivain arabe qui visita alors l'Empire du Mali. Il s'agit d'un passage dans lequel Ibn Battuta rapporte des audiences accordées par le roi mandingue, Suleyman Mansa. L'auteur s'est rendu au Soudan en 1352-1353, au moment de la guerre de Cent Ans....

Certains jours, le sultan tient des audiences dans la cour du palais, où il y a une plate-forme sous un arbre, à trois marches; c'est ce qu'ils appellent le *pempi*. Il est tapissé de soie et a des coussins placés dessus. Au-dessus se dresse le parapluie, sorte de pavillon en soie, surmonté d'un oiseau en or, de la taille d'un faucon. Le sultan sort par une porte dans un coin du palais, portant un arc à la main et un carquois dans le dos. Sur sa tête, il a une calotte dorée, reliée par une bande en or qui a des extrémités étroites en forme de couteaux, de plus d'une longueur. Sa robe habituelle est une tunique rouge veloutée, faite des tissus européens appelés *mutanfas*. Le sultan est précédé de ses musiciens, qui portent des guitares à deux cordes d'or et d'argent, et derrière lui viennent 300 esclaves armés. Il marche tranquillement, affectant un mouvement très lent, et s'arrête même de temps en temps. En atteignant le *pempi* il s'arrête et regarde autour de l'assemblée, puis y monte à la manière calme d'un prédicateur montant une chaire de mosquée. Pendant qu'il prend place, les tambours, les trompettes et les clairons retentissent. Trois esclaves sortent en courant pour convoquer l'adjoint du souverain et les commandants militaires, qui entrent et s'assoient. Deux chevaux sellés et bridés sont amenés, ainsi que deux chèvres, qu'ils tiennent pour servir de protection contre le mauvais œil. Dugha se tient à la porte et le reste du peuple reste dans la rue, sous les arbres ... Les nègres sont de tous les peuples les plus soumis à leur roi et les plus abjects dans leur comportement devant lui. Ils jurent par

son nom. 4

Ibn Battuta nous apprend ensuite que Kankan Musa, prédécesseur de Suleyman Mansa, avait donné à Es Saheli, qui lui avait construit une mosquée à Gao, * à propos

180 kilogrammes (environ 400 livres) d'or. Cela nous donne une idée de la richesse du pays à l'époque précolonialiste.

Un autre passage d'Ibn Battuta démolit la légende selon laquelle l'insécurité régnait en Afrique noire avant la colonisation européenne et que cette colonisation apportait la paix, la liberté, la sécurité, etc.

Parmi les qualités admirables de ces personnes, il faut noter:

1. Le petit nombre d'actes d'injustice que l'on trouve ici; car les nègres sont de tous les peuples ceux qui abhorrent le plus l'injustice. Le sultan ne pardonne à personne qui en est coupable. [5](#)
2. La sécurité totale et générale dont on bénéficie sur tout le territoire. Le voyageur n'a pas plus de raisons de craindre les brigands, les voleurs ou les ravisseurs que l'homme qui reste chez lui.
3. Les Noirs ne confisquent pas les biens de l'homme blanc [c'est-à-dire des Maghrébins] qui meurent dans leur pays, même pas lorsqu'ils sont constitués de gros trésors. Ils les déposent, au contraire, auprès d'un homme de confiance parmi les Blancs jusqu'à ce que ceux qui ont droit aux biens présents eux-mêmes et en prendre possession. [6](#)

À cette époque, comment les Noirs se conduisaient-ils en présence de Blancs ou de races réputées blanches? Ibn Battuta répond à cette question dans un texte décrivant l'accueil de sa caravane à Walata où le Farba Hosein représentait le roi du Mali:

Nos marchands se sont tenus en sa présence et il s'est adressé à eux par l'intermédiaire d'une troisième personne, bien qu'ils se tenaient près de lui. Cela montrait à quel point il avait peu de considération pour eux et j'étais si mécontent que je m'en voulais amèrement d'être venu dans un pays dont les habitants se montrent à
soyez si impoli et manifestez un tel mépris pour les hommes blancs. [sept](#)

Delafosse, dont le commentaire sur l'importance de l'empire du Mali a été cité plus tôt, a observé: «Gao, cependant, avait recouvré son indépendance entre la mort de Kankan Musa et l'avènement de Suleyman Mansa et, environ un siècle plus tard, l'empire mandingue commença à déclin sous l'attaque des Songhay, tout en conservant suffisamment de pouvoir et de prestige pour que son souverain puisse négocier en égal avec le roi du Portugal, alors

au sommet de sa gloire. [8](#)

En conséquence, les empereurs d'Afrique noire, loin d'être de simples roitelets, ont négocié sur un pied d'égalité avec leurs homologues occidentaux les plus puissants. Sur la base des documents en notre possession, nous pouvons aller plus loin et souligner le fait que les empires néo-soudanais ont précédé de plusieurs siècles l'existence d'empires comparables en Europe. le

L'Empire du Ghana a probablement été fondé vers le troisième siècle UN D et dura jusqu'en 1240. On le sait, Charlemagne, fondateur du premier Empire d'Occident, fut couronné en 800.

La magnificence du Ghana était à tous égards similaire ou supérieure à celle du Mali. Tels étaient donc les États africains au moment où ils allaient entrer en contact avec le monde occidental moderne. A cette époque, il n'y avait que des monarchies absolues en Occident, alors qu'en Afrique noire les monarchies étaient déjà constitutionnelles. Le roi était assisté d'un Conseil populaire dont les membres étaient choisis parmi les différentes couches sociales. Ce type d'organisation existait au Ghana, au Mali, à Gao, au Yatenga, à Cayor, etc. Cela ne pouvait pas être le début, mais plutôt le résultat d'une longue évolution, dont on ne peut découvrir le début qu'en remontant en Nubie et en Égypte. Nous ne pouvons en aucun cas rétablir la continuité de cette chaîne. Quel que soit le côté de l'histoire de l'Afrique, on retombe constamment sur le Soudan méroïtique et l'Égypte.

Lors du second contact entre l'Europe et l'Afrique noire, via l'Atlantique, ce sont surtout les marines de grande envergure et les armes disponibles en Europe, grâce aux progrès techniques continus dans le nord de la Méditerranée, qui ont donné à l'Europe sa supériorité. . Ils lui ont permis de dominer le continent et de falsifier la personnalité du nègre. C'est ainsi que les choses en sont encore, et c'est ce qui a provoqué la modification ultérieure de l'histoire concernant l'origine de la civilisation égyptienne.

Parallèlement à l'unité politique, l'unité culturelle s'affirmait déjà au sein des différents empires. Certaines langues, devenues officielles parce qu'elles étaient parlées par l'empereur, servaient de langues administratives et commençaient à dominer les autres, qui tendaient à devenir des dialectes régionaux, tout comme le breton, le basque et le provençal en France sont devenus patois....

En détruisant ces liens culturels et d'autres, la colonisation a ramené les dialectes à la surface et favorisé le développement d'une mosaïque linguistique. Des résultats similaires auraient pu se produire en France après quelques siècles d'occupation allemande, si elle avait favorisé la montée du patois précité au détriment du français, déjà atteint au statut de langue nationale.

Par conséquent, il est évident qu'il y a effectivement eu un déclin en Afrique noire, surtout au niveau des masses, mais cela est dû à la colonisation. Cela peut sûrement être chargé de la régression de certaines tribus qui se sont progressivement hybridées et repoussées dans la forêt. Il serait donc doublement inexact aujourd'hui de prendre la condition de ces populations devenues plus ou moins primitives comme une preuve que l'Afrique noire n'a jamais eu de civilisation ni de passé; que le Noir a une mentalité primitive, non cartésienne, hostile à la civilisation, etc. Cette régression peut à elle seule expliquer comment, dans un État relativement arriéré, ces populations conservent encore intacte une tradition qui révèle un stade d'organisation sociale et une conception du monde qui ne correspondent plus à leur niveau culturel.

On peut citer un fait analogue en Europe: la régression des populations blanches résidant aujourd'hui dans les vallées suisses isolées par la neige, comme la vallée du Lotschenthal. Ces Blancs sont des sauvages aujourd'hui, au sens Bushman ou Hottentot du mot; ils font des masques grimaçants et tourmentés, indiquant une terreur cosmique égalée seulement par l'Esquimau. Le musée de Genève possède une belle collection de ces masques. En revanche, on peut observer que la sérénité de l'art nègre reflète la clémence du cadre physique, mais aussi une maîtrise, au moins spirituelle, des forces universelles. Au lieu d'être des phénomènes inexplicables qui terrifient l'imagination, ces forces étaient déjà intégrées dans un système général pour expliquer le monde. Compte tenu de son époque, ce système équivalait à une philosophie. Le nègre avait dominé la nature, en partie par la technique, mais surtout par son esprit: la nature ne lui faisait plus peur. De même, l'art expressionniste nègre (en Côte d'Ivoire et au Congo) ne doit pas refléter le tourment mais apparaître comme une sorte de sport plastique.

Problèmes causés par les cheveux raides et les caractéristiques dites régulières

À ce stade, nous devons dire que ni les cheveux lisses ni les traits réguliers ne sont le monopole de la race blanche. Il existe deux races noires bien définies: l'une a la peau noire et les cheveux laineux; l'autre a aussi la peau noire, souvent exceptionnellement noire, avec les cheveux raides, le nez aquilin, les lèvres fines, un angle aigu des pommettes. On trouve un prototype de cette race en Inde: le Dravidien. On sait aussi que certains Nubiens appartiennent également au même type nègre,

comme l'indique cette phrase de l'auteur arabe Edrissi: «Les Nubiens sont les plus beaux des Noirs; leurs femmes ont les lèvres fines et les cheveux raides. »⁹

Ainsi, il est inexact, anti-scientifique, de faire des recherches anthropologiques, de rencontrer un type dravidien, puis de conclure que le type nègre est absent. C'est ce que fait le Dr Massoulard en rapportant les travaux de Mlle Stoessiger sur la cranie badarienne. La contradiction est d'autant plus flagrante que ces crânes sont prognathiques et que le prognathisme ne se trouve que chez les nègres ou les nègres - par nègre, j'entends tout élément né du nègre:

Les crânes badariens diffèrent très peu des autres crânes prédynastiques moins anciens; ils sont juste un peu plus prognathiques. À côté de ceux-ci, ils ressemblent le plus à des crânes indiens primitifs: les Dravidiens et les Veddas. Ils présentent également quelques affinités avec les nègres, dues sans doute à un mélange très ancien de sang nègre. (Massoulard, *op. cit.*, p. 394.)

Par ce genre d'opposition fictive, il a été possible de blanchir la race égyptienne qui, même à l'époque préhistorique, comme le montre ce texte, était encore nègre, malgré des allégations sans fondement scientifique qui soutiennent que les Égyptiens étaient à l'origine des Blancs, «bâtardés, »Disons« mixtes », ensuite avec les nègres.

Il est d'usage de mentionner les cheveux raides de certaines momies soigneusement choisies, les seules trouvées dans les musées, pour affirmer qu'elles représentent un prototype de la race blanche, malgré leur prognathisme. Ces momies sont affichées ostensiblement dans une tentative de prouver la blancheur des Égyptiens. La très grossièreté de leurs cheveux empêche d'accepter cette affirmation. Quand de tels cheveux existent sur la tête d'une momie, ils indiquent simplement le type dravidien, en réalité, alors que le prognathisme et la peau noire - pigmentés, non noircis par le goudron ou tout autre produit - excluent toute idée de race blanche. Le processus de sélection minutieux auquel ils ont été soumis exclut toute possibilité d'être un prototype. En fait, Hérodote nous a dit, après les avoir vus, que les Égyptiens avaient des cheveux laineux. Comme nous l'avons déjà observé, on peut se demander pourquoi les momies présentant de telles caractéristiques ne sont pas exposées. Celles qui devraient être les plus nombreuses sont actuellement les moins découvrables, et quand on a la chance de tomber sur une, on est assuré qu'elle représente un type étranger.

Une observation qui pourrait prouver la déclaration d'Hérodote sur les cheveux laineux de l'Égyptien est la coiffure artificielle encore portée par les femmes noires africaines. Pourquoi une femme blanche aux cheveux naturellement beaux le cacherait-elle

sous les cheveux grossiers et artificiels de l'égyptien? Nous devrions plutôt voir cela comme une manifestation de l'anxiété constante de la femme noire face au problème des cheveux.

En tout cas, il est évident qu'on ne peut pas compter sur la qualité des cheveux pour garantir la blancheur d'une race ...

Une race noire asservie

Certains livres tentent de diffuser la notion d'une race noire asservie vivant dans toute l'Antiquité aux côtés d'une race blanche et transformant lentement les caractéristiques des Blancs. Les contacts entre ces deux races dès la préhistoire peuvent être considérés comme un fait authentique, sans aucune détermination de notre part quant à l'importance de ces contacts dans les différentes régions où ils ont eu lieu. Mais l'examen objectif des documents disponibles de ces époques lointaines nous oblige à inverser les relations qu'il a été tentées *a priori* à établir entre ces deux races, d'Elam à l'Égypte. Les fouilles de Dieulafoy révèlent que les premières dynasties élamites appartenaient à la race noire. La série de statuettes amratiennes nous montre une race blanche captive en Égypte aux côtés d'une race noire sans entraves. La race blanche ne se libéra complètement qu'à la fin de l'époque égéenne qui marqua l'arrivée du nord de la Méditerranée sur les lieux.

Couleur brun rougeâtre des Égyptiens?

Il semble tout à fait probable que l'infiltration, depuis la préhistoire, de cette race captive conquise représentée sur ces statuettes puisse avoir contribué à blanchir le teint de l'Égyptien. En d'autres termes, il semble probable qu'une minorité blanche est apparue plus tard pour se greffer sur un substrat nègre précoce, à cause de l'attrait de la vallée pour les bergers aryens et sémitiques grossiers. Mais ce qui est certain, c'est la prééminence de l'élément nègre du début à la fin de l'histoire égyptienne. Même le métissage intensif de la période basse n'a pas réussi à éliminer les caractéristiques nègres de la race égyptienne. Ce mélange du nègre égyptien

et le proto-sémitique ou aryen a suivi un développement de type fan au cours de l'histoire égyptienne en raison des tendances commerciales. À l'époque égéenne, cela se reflète dans l'enlèvement d'Io par les Phéniciens. En fait, les Phéniciens, peuple négroïde, plus ou moins cousins des Égyptiens, ont servi de marins tout au long de cette période. Entre autres commerciaux

échanges entre une Egypte civilisée et une Europe alors barbare, ils se livrent à la traite des esclaves blancs. Io, comme nous l'avons noté, enlevée de Grèce et vendue au pharaon à un prix élevé, parce que sa peau blanche était une rareté, symbolisait simplement ce commerce. Il serait extrêmement difficile de nier ou de minimiser l'étendue de ces échanges.

Cela pourrait expliquer le teint dit «brun rougeâtre» des Égyptiens, bien qu'ils aient continué à avoir «des lèvres épaisses, même inversées», une «bouche un peu trop large» et «un nez charnu», pour citer Maspero. De toute évidence, les Égyptiens n'ont jamais cessé d'être des nègres. La couleur spéciale qui leur est attribuée est aujourd'hui visible chez des millions de nègres de toutes les régions de l'Afrique noire.

Il est courant de mentionner les peintures de mastaba ou de tombes égyptiennes comme lieu de distinction *Nahasi* du *Rametou*, c'est-à-dire les Noirs des soi-disant Égyptiens. Cela revient à distinguer le wolof du bambara, le mossi du toucouleur, et à confondre ce dernier avec des blancs, ou pour une race distincte de la race noire représentée par les wolof. Pour un Africain, il s'agit d'une évaluation précise des distinctions habituellement faites sur la base des peintures égyptiennes. Ou ce serait le cas s'il était possible de dater ces peintures avec un certain degré de certitude. D'ailleurs, toutes ces peintures de mastaba étaient connues avant Champollion; ces nuances de couleurs avaient déjà été vues. On a néanmoins affirmé que les types représentés étaient des nègres, car jusqu'alors l'Égypte avait toujours été reconnue comme un pays nègre. L'art égyptien lui-même était considéré comme l'art nègre, et donc sans intérêt.

Cette opinion n'a pas changé jusqu'au jour où il a été reconnu avec étonnement que l'Égypte était la Mère de toute civilisation. Puis la vue s'est soudainement améliorée et il a été possible de distinguer, sur les fresques où tout le monde avait précédemment reconnu des nègres, des preuves d'une «race blanche à peau rouge», une «race blanche à peau rouge foncé», une «race blanche à peau noire». " Mais ils n'ont jamais distingué, en Égyptiens, une race blanche à la peau blanche.

L'inscription sur la stèle de Philae

En raison de cette inscription qui marquait la frontière entre le Soudan méroïtique et l'Égypte après les troubles de la douzième dynastie, on conclut souvent que cela séparait deux races distinctes, que cette stèle interdisait

Noirs d'entrer en Égypte. Une telle conclusion est une grave erreur, car le terme «Noir» n'a jamais été utilisé par les Égyptiens pour distinguer les Soudanais méroïtiques d'eux-mêmes. Les Égyptiens et les Soudanais méroïtiques appartenaient à la même race. Ils se désignaient mutuellement par des noms tribaux et régionaux, jamais par des épithètes liées à la couleur, comme dans les cas impliquant un contact entre une race noire et une race blanche.

Si la civilisation moderne devait disparaître aujourd'hui, mais laisser les bibliothèques intactes, les survivants pourraient ouvrir presque n'importe quel livre et percevoir immédiatement que les personnes vivant au sud du Sahara sont appelées «Noirs». Le terme «Afrique noire» suffirait pour désigner l'habitat de la race noire. Rien de semblable ne se trouve dans les textes égyptiens. Chaque fois que les Égyptiens utilisent le mot «Noir» (*khem*), il s'agit de se désigner ou de désigner leur pays: *Kemit*, terre des Noirs.

Aucun des nombreux textes modernes n'est authentique qui mentionne le terme «Noirs» comme s'il avait jamais été utilisé par les Égyptiens pour se distinguer des Noirs. Chaque fois que ces textes relatent un fait rapporté par les Égyptiens à propos des «Noirs», c'est une distorsion. Ils traduisent *Nahasi* par les «Noirs» afin de servir la cause. Curieusement, le mot *Kushite*

devient incompatible avec l'idée de «Noirs» dès qu'elle se réfère aux premiers habitants qui ont civilisé l'Arabie avant Mahomet; le pays de Canaan, avant les Juifs (Phénicie); Mésopotamie, avant les Assyriens (époque chaldéenne); Elam; L'Inde, avant les Aryens. C'est l'une des nombreuses contradictions qui trahissent la peur des spécialistes de révéler des faits qu'ils ont dû déceler. Leur raisonnement peut peut-être être décrit comme suit: étant donné les idées que l'on m'a enseignées sur le nègre, même si l'évidence prouve objectivement que la civilisation a été créée par lesdits nègres (Koushites, Cananéens, Égyptiens, etc.), cela doit être faux. En cherchant avec diligence, nous devons être capables de trouver le contraire. Ainsi, la méthode sûre et indispensable pour découvrir la vérité contenue dans ces documents, malgré les apparences, repose sur l'interprétation de termes tels que Kushite, Canaanite, etc. Bien que ces mots dans les documents signifient «Noirs», c'est une erreur évidente. Disons donc que n'importe quelle race est impliquée sauf la race noire, ou peut-être une race noire qui n'est pas noire: la race brune par exemple.

Une falsification similaire se produit lorsque des auteurs anciens tels que Hérodote, Diodore ou les premiers voyageurs carthaginois sont cités. On nous donne

estiment que ces auteurs faisaient la distinction entre les Égyptiens et les Noirs. C'est vrai pour Delafosse (pas le seul), quand il écrit dans *Les Noirs de l'Afrique* (pp. 20-21):

Un passage d'Hérodote ' *L'histoire* est très instructif à cet égard.

Dans le livre II (paragraphe 29-30), l'auteur grec a plus ou moins fixé pour nous les limites septentrionales atteintes en son temps dans la vallée du Nil par les Noirs, qu'il appelle «Ethiopiens». Ces limites sont presque identiques à celles atteintes de nos jours. Des Noirs ont déjà été retrouvés, nous dit-il, «au-dessus de l'éléphantin» (Assouan), c'est-à-dire en amont de la première cataracte, certains sédentaires, d'autres nomades, vivant côte à côte avec les Égyptiens.

En comparant cela à l'original, nous pouvons percevoir la distorsion; cela nous porte à croire que, selon Hérodote, les Noirs et les Égyptiens étaient différents. Le livre II d'Hérodote, que cite Delafosse, nous informe que les Égyptiens avaient la peau noire et les cheveux laineux. C'est le processus par lequel les auteurs anciens sont amenés à dire le contraire de ce qu'ils avaient écrit. À d'autres moments, leur témoignage embarrassant est simplement passé sous silence. Parfois, on les insulte ou essaie de masquer sa colère en mettant en doute leurs preuves, tentant ainsi de les discréditer. Ces citations modifiées, falsifiées sont assez graves dans la mesure où elles donnent au profane l'illusion de l'authenticité.

Dès 4000 avant JC Des documents égyptiens indiquent que le Soudan méroïtique était un pays prospère qui maintenait des liens commerciaux avec l'Égypte. L'or était abondant. Vers cette époque, le Soudan méroïtique a probablement transmis à l'Égypte les douze hiéroglyphes qui étaient le premier alphabet embryonnaire.

Après plusieurs tentatives de conquête, Soudanais et Égyptiens sont devenus des alliés et ont uni leurs forces dans des expéditions vers la mer Rouge, dirigées par Pepi I (sixième dynastie). La Nubie était alors gouvernée par un roi nommé Una qui, sous le successeur de Pepi Ier, devint gouverneur de la Haute Égypte. Cette alliance dura au moins jusqu'à la douzième dynastie égyptienne. Sesostris I a ensuite réussi à mettre en place une tutelle sur la Nubie:

Mais le joug est rejeté sous Sesostris II, dans des circonstances qui font craindre à l'Égypte elle-même l'invasion. Des remparts et des forteresses sont érigés entre la première et la deuxième cataracte pour arrêter les Nubiens. L'Égypte est si inquiète qu'elle fait appel aux tribus bédouines dirigées par un certain Abshal, de Syrie. En quatre campagnes, Sesostris III met fin à la menace. La frontière est restaurée en amont, où de nouvelles forteresses sont construites, en même temps qu'une nouvelle stèle est érigée interdisant le passage des Noirs. (Pédrales, p. 45 .)

Hormis l'utilisation incorrecte du terme «Noirs» qui termine la citation et dont l'auteur, connu pour être un homme de bonne volonté, n'est pas entièrement responsable, ce passage révèle la nature des faits qui ont suscité la Stèle de Philae. Ils montrent qu'à un moment donné, l'allié soudanais a failli conquérir l'Égypte qui, pour cette raison, a organisé sa défense, d'où la stèle de Philae. Ainsi, cela ne pouvait pas signifier ce que les autres aimeraient voir signifier.

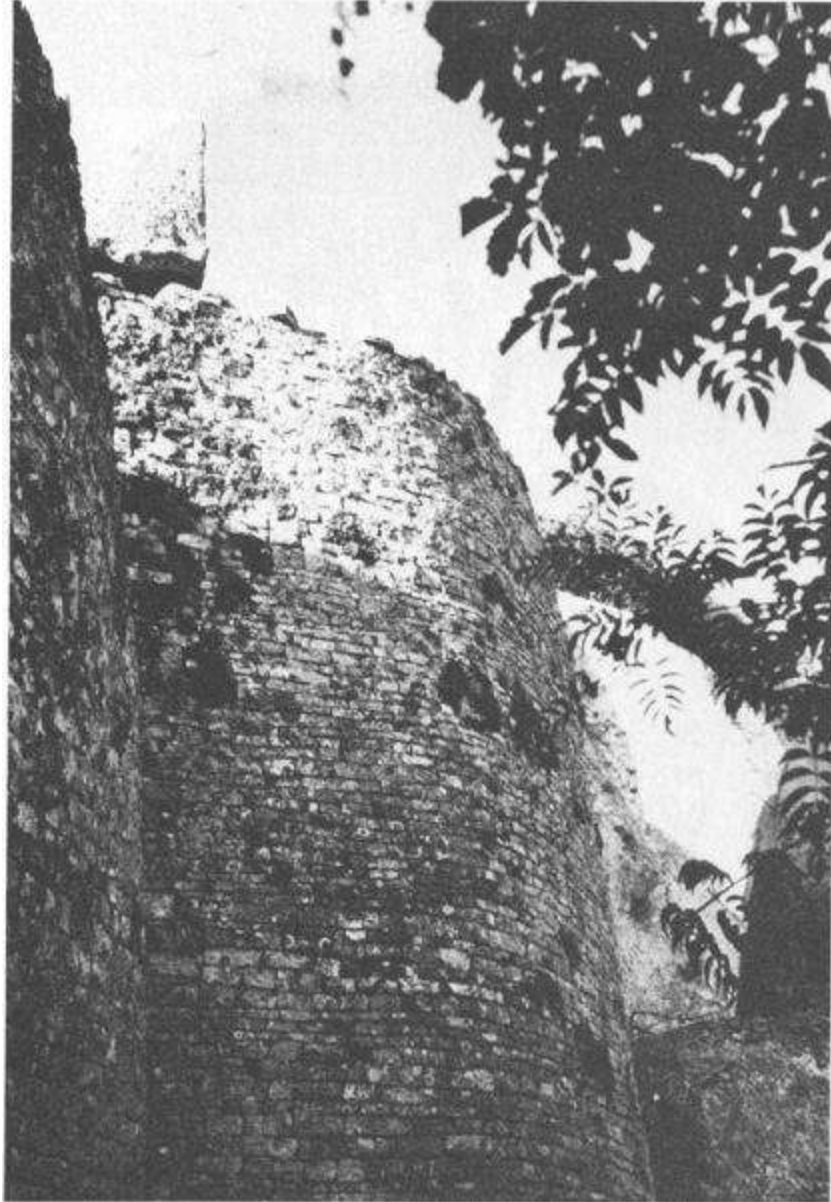
De la bataille de Danki (XVe siècle) à celle de Guilé (XIXe siècle), Cayer et Djoloff ont connu le même antagonisme périodique que l'Égypte et la Nubie. Cela a-t-il rendu les Cayoriens et Djoloff-Djoloff moins nègres?



34. La tour de Babel. (Exemple de restauration de monuments.) La tour est en arrière-plan, avec les jardins suspendus de Babylone devant elle.



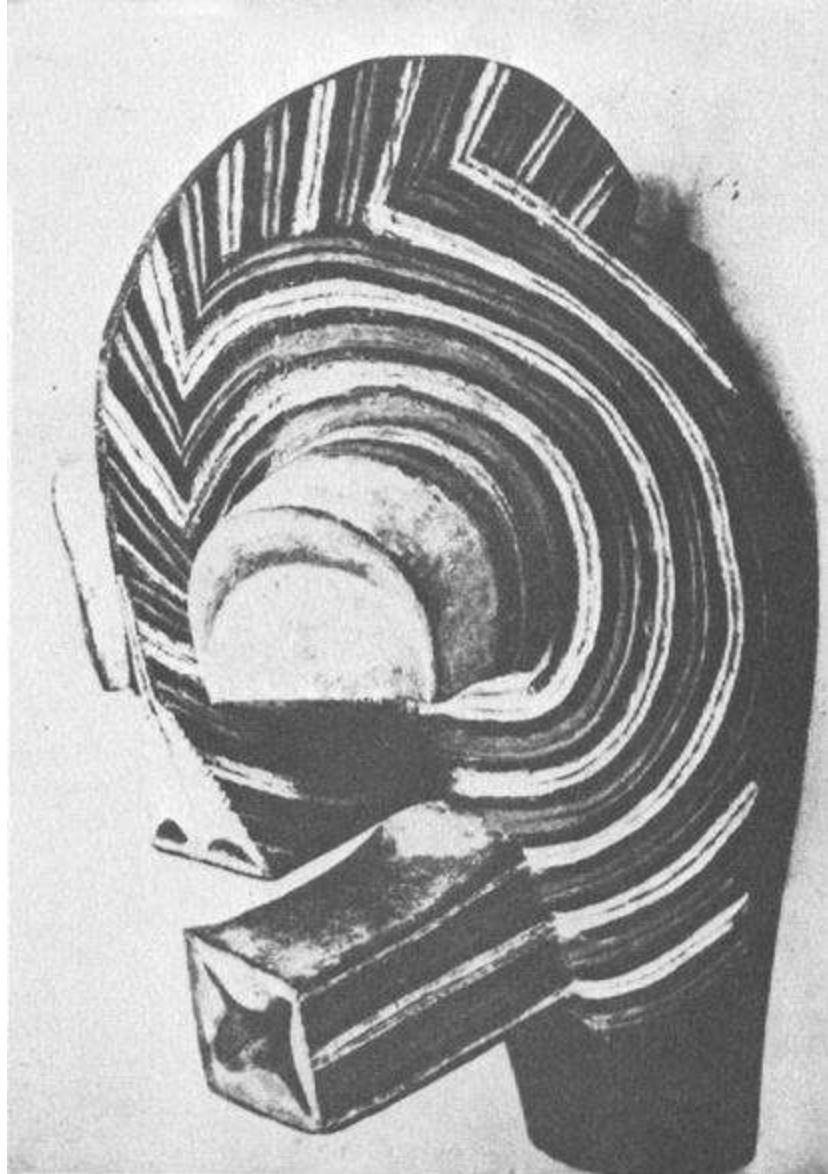
35. Zimbabwe: Le faucon et le crocodile sont des échos de l'Égypte. (Photo de Summers.)



36. Zimbabwe: architecture cyclopéenne. Les pierres sont placées l'une sur l'autre sans ciment pour les maintenir ensemble.



37. Masque suisse grimaçant.



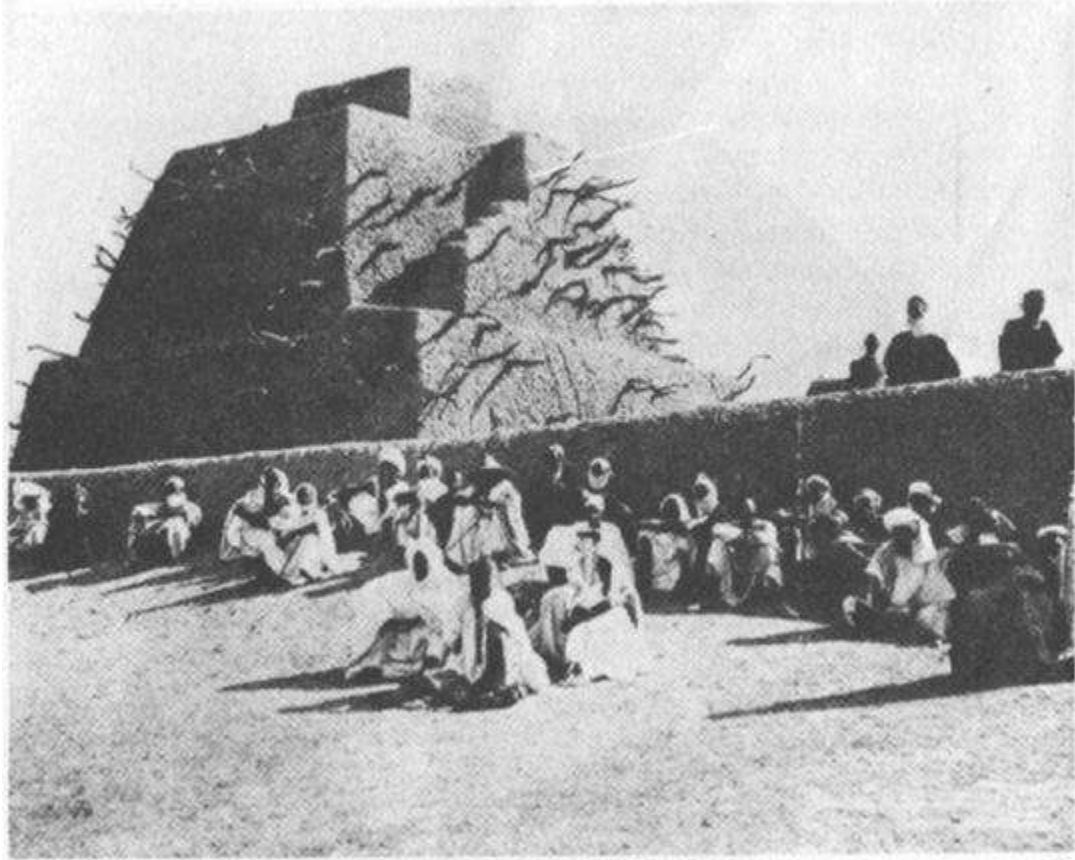
38. Masque cubiste congolais. Comparez avec la figure précédente. (Photo APAM.)



39. Ife (Nigéria) Chef. Comparez la coiffure avec l'Uraeus du pharaon égyptien.
(Musée de Lagos.)



40. Tête en bronze du Bénin: «Court Dignitary» (fonte du British Museum, Nigéria). (Gracieuseté de l'American Museum of Natural History.)



41. Tour de la mosquée de Gao. Ressemblant à une pyramide à degrés, c'est le tombeau des Askias.

CHAPITRE IX

Peuplement d'Afrique de la vallée du Nil

Les arguments avancés pour défendre la théorie selon laquelle l'Afrique noire a été colonisée depuis l'Océanie par l'océan Indien sont sans fondement. Aucun fait, archéologique ou autre, ne nous autorise actuellement à rechercher l'habitat originel du nègre en dehors de l'Afrique. Les légendes ouest-africaines rapportent que les Noirs ont migré de l'est, de la région de la Grande Eau. Sans aucune preuve supplémentaire, Delafosse, peut-être comme hypothèse de travail, a identifié la «Grande Eau» avec l'océan Indien. De plus, le berceau de l'humanité était alors supposé être en Asie, en raison de la découverte de

Pithecanthropus (à Java) et Sinanthropus (en Chine), et à cause de la Bible (Adam et Eve). L'opinion s'est durcie autour de cette identification; pendant longtemps, on a oublié qu'il ne s'agissait que d'un *a priori* affirmation, et l'hypothèse a été acceptée comme un théorème démontré.

D'après ce que nous savons de l'archéologie de l'Afrique du Sud, où l'humanité semble être née; d'après ce que nous savons de la civilisation nubienne, probablement la plus ancienne de toutes; D'après ce que nous savons de la préhistoire de la vallée du Nil, nous pouvons légitimement supposer que la «Grande Eau» n'est autre que le Nil. Peu importe où nous recueillons des légendes sur la genèse d'un peuple noir africain, ceux qui se souviennent encore de leurs origines disent qu'ils sont venus de l'est et que leurs ancêtres ont trouvé des pygmées.

dans le pays. ¹ Les légendes dogon et yoruba rapportent qu'ils venaient de l'est, tandis que ceux des Fang, qui au XIXe siècle n'avaient pas encore atteint la côte atlantique, indiquent le nord-est. Les légendes de Bakuba indiquent le nord comme leur provenance. Pour les peuples vivant au sud du Nil, les traditions suggèrent qu'ils venaient du nord; c'est le cas des Batutsi du Rwanda-Urundi. Lorsque les premiers marins arrivés en Afrique du Sud ont débarqué au Cap il y a plusieurs siècles, les Zoulous, après une migration nord-sud, n'avaient pas encore atteint la pointe du Cap.

Cette hypothèse va de pair avec le fait que les traditions des Noirs de la vallée du Nil ne mentionnent qu'une origine locale. Dans toute l'Antiquité, les Nubiens et les Éthiopiens n'en ont jamais revendiqué d'autre, à moins que ce ne soit un plus au sud. Ce

résume les anciennes légendes rapportées par d'Avezac avec une ironie qui ne diminue pas leur importance:

D'autres, rêveurs érudits ou physiologistes ingénieux, au lieu de chercher la première histoire des Africains dans des traditions aujourd'hui presque perdues, ont préféré la chercher dans des hypothèses risquées, et leurs récits conjecturaux présentent le nègre comme le plus vieil homme créé, fils du sol et de le hasard, né dans les montagnes enneigées de la Lune (Afrique centrale) qui a bercé plus tard l'homme qui est descendu à Sennar et a engendré l'Égyptien et l'Arabe et le peuple de l'Atlantide. La race noire, longtemps la plus nombreuse, a d'abord dominé et dominé les Blancs; mais ces derniers, s'étant peu à peu multipliés, secouèrent le joug de leurs maîtres. L'ex-esclave, devenu maître à son tour, condamna les Noirs à porter les chaînes qu'il venait de briser. Les siècles ont passé, mais

sa colère n'est pas encore apaisée. ²

Cette légende comprime l'histoire de l'humanité en quelques lignes. ³ Ce qui est remarquable ici, c'est l'origine méridionale des habitants de la vallée du Nil, ce que les Nubiens et les Égyptiens ont toujours affirmé. Ce qui ressort également, c'est l'arrivée précoce du nègre sur la voie de la civilisation et le renversement actuel de la situation. C'est l'homme qui descend à Sennar qui, sans doute, est la plaine située entre le Nil Blanc et le Nil Bleu, point de départ de la civilisation méroïtique soudanaise. Sennar est aussi le nom de la plaine mésopotamienne, également entre deux fleuves: le Tigre et l'Euphrate. Laquelle de ces appellations est correcte et authentique? Le second semble être une réplique du premier. La rectification de cette erreur inverserait à nouveau le sens de l'histoire. Il deviendrait alors naturel que l'Égypte soit peuplée de la plaine de Sennar et la légende serait en accord avec l'histoire.

A côté des légendes actuelles des peuples africains, dont presque toutes mentionnent le bassin du Nil et les Pygmées qui habitaient l'intérieur avant la dispersion des Noirs, citons deux passages d'Hérodote qui les confirment. Le premier concerne deux Nasamoniens qui ont quitté Syrtis (Cyrenaica), ont suivi la côte méditerranéenne vers l'ouest, puis se sont dirigés vers l'intérieur à travers le Sahara, et sont arrivés sur les rives d'un fleuve où vivaient seuls les Pygmées noirs:

Les jeunes hommes donc expédiés sur cette course par leurs camarades avec un approvisionnement abondant d'eau et de provisions, ont d'abord voyagé à travers la région habitée, en passant par laquelle ils sont arrivés à la bête sauvage, d'où ils sont finalement entrés dans le désert, où ils traverser dans une direction d'est en ouest. Après avoir parcouru plusieurs jours sur une vaste étendue de sable, ils arrivèrent enfin dans une plaine où ils observèrent des arbres pousser; s'approchant d'eux, et voyant du fruit sur eux, ils se mirent à le ramasser. Pendant qu'ils étaient ainsi fiancés, des hommes nains, sous la taille moyenne, les saisirent et les emportèrent. Les Nasamoniens ne pouvaient comprendre un mot de leur langue, ni ne connaissaient la langue de

les Nasamoniens. Ils furent conduits à travers de vastes marais et arrivèrent finalement dans une ville, où tous les hommes étaient de la hauteur de leurs conducteurs et au teint noir. Une grande rivière coulait par la ville d'est en ouest et contenant des crocodiles (p. 92).

Il semblerait donc qu'à une certaine époque, l'intérieur était habité exclusivement par des Pygmées. Le fleuve en question aurait bien pu être le Niger, puisque nous savons maintenant, contrairement à ce que croyait Hérodote, qu'au-delà de l'Éthiopie le Nil ne se plie pas pour couler du sud au nord après avoir traversé l'Afrique du nord-ouest au sud-est.

Le deuxième passage fait référence au voyage de Sataspes, fils de Teaspes. Ordonné par Xerxès d'être empalé, Sataspes fut gracié conditionnellement, grâce à un appel de sa mère, qui se trouvait être la sœur de Darius. Il a traversé le détroit de Gibraltar et a navigué vers le sud. Bien qu'il n'ait pas terminé le voyage, il a pu faire les observations suivantes sur la côte atlantique de l'Afrique:

... Il rapporta à Xerxès qu'au point le plus éloigné où il était arrivé, la côte était occupée par une race naine, qui portait une robe faite d'un palmier. Ces gens, chaque fois qu'il débarquait, quittaient leurs villes et s'enfuyaient dans les montagnes; ses hommes, cependant, ne leur firent aucun tort, n'entrant que dans leurs villes et prenant une partie de leur bétail (p. 217).

Bref, il y a un accord entre les légendes nègres actuellement actuelles et ces faits rapportés par Hérodote il y a 2 500 ans. [4](#)

Les Pygmées ont donc probablement été les premiers à occuper l'intérieur du continent, du moins à une certaine période. Ils s'y installèrent avant l'arrivée des plus gros Noirs. On peut supposer que ces derniers formaient une sorte d'amas autour de la vallée du Nil. Au fil du temps, ils se sont répandus dans toutes les directions, sous l'effet de la croissance démographique et des bouleversements qui surviennent au cours de l'histoire d'un peuple.

Ce n'est ni une simple conception mentale ni une simple hypothèse de travail. Notre connaissance de l'ethnographie africaine nous permet de distinguer entre une hypothèse et un fait historique confirmé. Certes, une base culturelle commune à tous les Noirs africains, en particulier une base linguistique commune, semble justifier l'idée dans l'ensemble. Mais, surtout, il y a les noms de clans totémiques portés par tous les Africains, collectivement ou individuellement, selon l'ampleur de leur dispersion; l'analyse de ces noms combinée à un examen linguistique approprié nous permet de passer du domaine de la probabilité au niveau de la certitude.

L'Égypte proprement dite et le Sénégal ont en commun les noms suivants:

<i>Egypt</i>	<i>Senegal</i>
Atoum	Atu
Sek-met	Sek
Kéti	Kéti
Kaba	Kaba, keba, kébé
Antef	Anta
Fari: the Pharaoh	Fari: title of emperor
Meri, Méri	Meri, Méri
Saba (Kush)	Sébé
Kara, Karé	Karé
Ba-Ra	Bara, Bari (Peul)
Ramses, Reama	Rama
Bakari	Bakari

Dans [Chapitre X](#) de son *Archéologie de l'Afrique Noire*, Pédrals mentionne le Burum, trouvé dans le Haut Nil et la région de Benue au Nigeria; le Ga- Gan-Gang, dans la région des Grands Lacs et du Ghana, de la Haute-Volta et de la Côte d'Ivoire; le Goula-Goulé-Goulaye, à la fois sur le Nil et la Shari. Il faut ajouter que Gilaye est un nom sénégalais d'origine Sara.

Kara-karé

Selon Pédrals, les Kara forment un noyau vivant à la frontière du Soudan «anglo-égyptien» et du Haut-Ubangi. Les Karé vivent près de la rivière Logone; les Karékaré, au nord-est du Nigéria. Karékaré n'est que le redoublement de Karé, un mot combinant Ka + Ra, ou Ka + Ré. Les Kipsigi-Kapsigi se trouvent dans la région des Grands Lacs et au nord du Cameroun; le Kissi, au nord-est du lac Nyasa et dans les zones forestières de Haute Guinée....

Cette liste pourrait être prolongée indéfiniment et ainsi localiser dans la vallée du Nil l'habitat primitif de tous les peuples nègres disséminés aujourd'hui sur les différentes parties du continent. Cette identité de noms pourrait suggérer une migration récente. Il est donc préférable de sonder plus profondément l'origine de quelques peuples, tels que les Yoruba, les Sérères, les Toucouleur, les Peul et les Laobé, et de montrer que leur point de départ était bien la vallée du Nil.

Avant de le faire, nous commenterons le peuple légendaire appelé Ba-Fur, parfois appelé Rouge, parfois comme Noir. *Ba* est le préfixe collectif précédant tous les noms de peuples en Afrique. Il peut être comparé à *Washington*

en égyptien, copte et wolof, signifiant: ceux de, eux, etc. Ce pluriel se terminant par des langues où il apparaît comme suffixe, pourrait expliquer l'origine du pluriel égyptien en *w*:

Bak-w: domestiques (égyptien)

Sumba-wa: les Sumbs

Zimbabwe.

Ba-Fur a la même formation que Ba-Pende: le Pende; Ba-Luba: le Luba. Sans oser tirer une conclusion, je dois signaler qu'en wolof Pour = jaune. Ba-Fur pourrait désigner non pas une tribu d'hommes rouges ou noirs, ancêtres des sérères, mais une tribu de race jaune. Cela expliquerait les caractéristiques mongoloïdes trouvées en Afrique de l'Ouest et peut-être aussi les relations culturelles entre l'Afrique et l'Amérique, attestées par la ressemblance de mots tels que:

Loto: canoë, en wolof et dans les langues indiennes d'Amérique du Nord (comme en Sara et Baguirmian).

Tul: nom d'une ville au Sénégal.

Tulé: nom d'un pays esquimau; Chanson allemande.

Tula: nom d'une ville du Mexique.

Inuits: hommes, en esquimau (cf. Gessain, *Les Esquimaux du Groenland une l'Alaska*, p. 5).

Init, Ai-nit: hommes, en wolof.

Au XIXe siècle, Bory de Saint Vincent décrit les Esquimaux, dont certains sont presque aussi noirs que le plus noir des Africains, malgré la latitude:

Quelle que soit la raison, les deux sexes, plus bronzés que les gens d'Europe et d'Asie centrale, plus foncés que tous les autres Américains, sont encore plus noirs à mesure que l'on va au nord; une preuve supplémentaire que ce n'est pas, comme on le croit généralement, la chaleur du soleil qui provoque une couleur de peau noire dans certaines régions intertropicales. Il n'est pas rare de trouver des Esquimaux, des Groenlandais et des Samoyèdes à 70 degrés de latitude qui, plus sombres que les Hottentots à l'extrémité opposée du vieux continent, sont presque aussi noirs que le wolof.

ou Kaffirs sur l'équateur. 5

Origine égyptienne des Yoruba

Dans son volume, *La religion des Yorubas* (Lagos: Librairie CMS, 1948), J.Olumide Lucas retrace l'origine égyptienne de ce peuple comme suit:

CONNEXION AVEC L'ÉGYPTE ANCIENNE. S'il est douteux que l'opinion d'une origine asiatique soit correcte, il ne fait aucun doute que les Yorubas étaient en Afrique à une date très précoce. Une chaîne de preuves conduit à la conclusion qu'ils doivent s'être installés depuis de nombreuses années dans cette partie du continent connue sous le nom d'Égypte ancienne. Les faits conduisant à cette conclusion peuvent être regroupés sous les rubriques suivantes:

- A. Similitude ou identité de la langue
- B. Similitude ou identité des croyances religieuses
- C. Similitude ou identité des idées et pratiques religieuses
- D. Survie des coutumes et noms de personnes, lieux, objets, etc. (Introduction, p. 18).

L'auteur cite ensuite de nombreux mots communs à l'égyptien et au yoruba:

couru: Nom

bu: nom de lieu

Amon: caché

miri: l'eau

Ha: grande maison

Hor: Être élevé

Fahaka: poisson argenté

naprit: grain (ou graine).

Sur l'identité des croyances religieuses, Lucas cite des faits impressionnants:

Une preuve abondante de connexion intime entre les anciens Egyptiens et les Yoruba peut être produite sous ce chef. La plupart des principaux dieux étaient bien connus, à une certaine époque, des Yoruba. Parmi ces dieux sont Osiris, Isis, Horus, Shu, Sut, Thoth, Khepera, Amon, Anu, Khonsu, Khnum, Khopri, Hathor, Sokaris, Ra, Seb, les quatre divinités élémentaires, et d'autres. La plupart des dieux survivent par leur nom, leurs attributs ou les deux (p. 21).

Ra survit parmi les Yoruba avec son nom égyptien: Rara. Lucas cite le mot *I-Ra-Wo*, qui désigne l'étoile qui accompagne le soleil levant. Ce mot commence par un préfixe de voyelle, typique du yoruba, langue essentiellement phonétique selon l'auteur (on dirait: comme toutes les langues africaines). Ses autres composants sont: *Ra*, le mot égyptien, et *Wo*: se lever. Lucas suggère que *Rara*, signifiant: pas du tout, en yoruba, indique qu'ils juraient autrefois par ce dieu.

De même, le nom du dieu lunaire, Khonsu, se trouve chez les Yoruba sous le nom d'Osu (la lune). Lucas nous rappelle que l'occlusif *kh* ne fait pas

existent en yoruba, et que si un mot étranger contient *kh*, il doit suivre cette procédure: si *kh* est suivie d'une autre consonne, une voyelle est ajoutée et forme une syllabe selon la règle consonne-voyelle en yoruba. Si *kh* est suivie d'une voyelle dans un mot de plus d'une syllabe, elle est simplement supprimée. C'est le cas du mot *Osu*.

Amon existe en Yoruba avec la même signification qu'il a dans l'Égypte ancienne: caché. Le dieu Amon est l'une des premières divinités connues par les Yoruba et les mots *lun* et *Mimon* (saint, sacré) sont probablement dérivés du nom de ce dieu, selon Lucas. *Thoth* deviendrait *Á* en Yoruba.

Ensuite, l'auteur propose une analyse étymologique intéressante du mot *Yoruba*. Il souligne que le terme ouest-africain signifiant «exister» devient *vous* en changeant une voyelle. Lorsqu'il est doublé en *yeye* ça veut dire: elle qui me fait exister, d'où *yeye mi*: ma mère, celle qui me donne la vie. Incidemment, *yaye* signifie «mère» en wolof, Sara, baguirmian, etc. *Yeye* est souvent contracté en *vous* ou *iya*; *yemi*: mon créateur, en yoruba, est appliqué à la divinité suprême.

De plus, le terme égyptien *Rpa* est le nom du prince héréditaire des dieux, par lequel Seb était connu dans l'Égypte ancienne pendant la période féodale (dit l'auteur). *Rpa* probablement évolué en *ruba*, selon les règles linguistiques yoruba: introduction d'une voyelle entre deux consonnes et changement *p* à *b*. Si nous considérons *yo* comme une simple variante de *vous*,

on a *Oui + Rpe = Yoruba*, ce qui signifierait probablement «les vivants *Rpa* ou la créateur de *Rpa*. » 6

Lucas présente une analyse tout aussi intéressante du nom appliqué aux moutons par les Yoruba. Il part du fait que le mot grec *aiguptos* est généralement dérivé de l'égyptien: *Khi-khu-ptah*, ce qui signifie le temple de l'âme de Ptah. Les murs de ce temple étaient couverts d'images de moutons, avec d'autres animaux. Par conséquent, le nom du temple pourrait être appliqué par les gens aux animaux représentés. En yoruba, *a-gu-to* = mouton, et est à comparer avec *ai-gup-tos* des Grecs. Cet exemple semblerait indiquer que l'émigration des Yoruba est intervenue plus tard que le contact entre l'Égypte et les Grecs ...

Enfin, à propos de croyances religieuses identiques, l'auteur cite l'idée d'une vie future et celle d'un jugement après la mort:

la déification du roi;
l'importance attachée aux noms; la forte
foi en une vie future.

Lucas rappelle ici que toutes les notions ontologiques des anciens Egyptiens, telles que Ka, Akhu, Khu, Sahu et Ba, se retrouvent en Yoruba. Ces mots existent textuellement en wolof et en peul, comme on le verra ci-dessous. La croyance en l'existence d'un esprit gardien n'est qu'un aspect de *Ka*. Lucas développe, pendant 414 pages, l'étude de ces croyances et discute en détail de leur identification avec les croyances égyptiennes. Il conclut en notant l'existence des hiéroglyphes yoruba et en cite plusieurs exemples. L'identité du Panthéon égyptien et yoruba suffirait à elle seule à prouver un contact précoce.

Ce que nous savons du peuple Yoruba - même de ses légendes - montre qu'il s'est probablement installé dans son emplacement actuel relativement récemment, après une migration d'est en ouest. Avec Lucas, on peut donc considérer comme un fait historique la copropriété du même habitat primitif par les Yoruba et les Egyptiens. La forme latinisée d'Horus, dont semble dériver le Yoruba Orisha, nous amènerait à penser que leur migration n'était pas seulement postérieure au contact avec les Grecs, mais aussi postérieure au contact avec les Romains.

Pour conclure, notons que Pédrals mentionne, sur [page 107](#), le Kuso Colline près d'Ife et l'existence d'une colline Kuso en Nubie, près de l'ancienne Meroë, à l'ouest du Nil «au cœur du pays de Kush».

Origine du Laobé

D'où viennent-ils? À mon avis, ils sont un fragment des survivants du légendaire peuple Sao. En effet, qu'apprend-on sur le Sao à partir des manuscrits de Bornu et des fouilles de MM. Griaule et Lebeuf?

1. Leur nom était *Sao* ou *Alors*; 2. c'étaient des géants; 3. ils ont tous dansé toute la nuit; 4. ils ont laissé d'innombrables figurines en terre cuite; et 5. ces statuettes révèlent un type ethnique à tête en forme de poire.

Ces cinq traits se retrouvent dans le Laobé.

Comme le Sao, l'ours Laobé a pour seul nom totémique celui de So ou Sow, qui a été confondu avec un nom peul. Le seul objet sacré qui leur reste, l'instrument avec lequel ils sculptent, s'appelle un *Sao-ta*. Ce sont tous des géants, hommes et femmes, atteignant facilement une hauteur de six pieds ou plus, lorsqu'ils sont relativement non mélangés. De plus, ils ont des membres extraordinairement beaux et sont toujours construits comme des athlètes. Leurs crânes sont en forme de poire, identiques à ceux de type ethnique observés sur les statuettes de Sao.

La seule occupation des Laobé est de sculpter des ustensiles de cuisine en bois fabriqués à partir de troncs d'arbres pour toutes les autres castes de la société africaine, pas seulement pour les Peuls. Ce fait, en plus de leur hauteur, nous aide à placer leur habitat d'origine à proximité d'une zone boisée montagneuse. Une préoccupation fondamentale de la femme Laobé, qui passe une grande partie de son temps à danser, est de fabriquer des figurines, cuites ou non, pour les enfants d'autres castes.

Les Laobé étaient considérés à tort comme une caste de sculpteurs peuls et toucouleurs. Cette erreur est en partie due au fait qu'ils parlent le Peul et le Toucouleur, ce qui a amené les gens à croire que c'était leur langue maternelle. Ce n'était pas vrai. On a oublié que les Laobé sont toujours bilingues, du moins au Sénégal. Ils parlent le wolof aussi couramment que le peul et leur accent en wolof n'est pas celui d'un peul ou d'un toucouleur. Ils semblent être un peuple qui a perdu sa culture et dont les vestiges épars s'adaptent au hasard aux circonstances en apprenant les langues des régions dans lesquelles ils résident. Nous avons déjà noté que leur nom totémique de base est

Truie. Les autres noms totémiques portés par les Laobé reflètent leur mélange avec les Peul, Toucouleur et d'autres ethnies. L'inverse est également vrai; ainsi, on peut expliquer comment les Peuls peuvent être nommés *Truie* aussi bien que *Ba* et *Ka* qui, à mon avis, sont les seuls noms appropriés pour eux. (Ba + Ra = Bari.) *

Le caractère dissolu de la morale de Laobé confirme l'idée d'un peuple qui a perdu sa culture et n'est plus attaché à aucune tradition. Une préoccupation tout aussi essentielle des Laobé est de voler des ânes pour constituer un troupeau pour servir de dot lors des nombreux mariages éphémères qu'ils contractent. La véritable propriété des ânes remis à la famille de la mariée importe peu. En outre, la famille ne se fait aucune illusion et sa stratégie est de se débarrasser des animaux dans les 48 heures, soit en les vendant, soit en essayant, pas toujours avec succès, de rendre les animaux invendus méconnaissables par

teindre une couleur différente. Malgré toutes ces précautions «légitimes», si les victimes sont capables d'identifier et de saisir leurs bêtes - non sans rencontrer une forte résistance verbale des Laobé - le mariage n'en reste pas moins solide que toute autre union Laobé, car le marié a rempli son devoir et est libre de tout reproche.

De plus, une femme Laobé sait que la sculpture n'est qu'un prétexte et que la principale source de richesse est le troupeau d'ânes. Elle n'est économiquement en sécurité que lorsqu'elle épouse un voleur talentueux. Si son compagnon n'excelle pas dans ce domaine, la femme lui lèvera constamment et le mariage durera encore moins de temps que d'habitude. Pour toutes ces raisons, la distinction habituelle entre deux catégories de Laobé, sculpteurs et non-sculpteurs, n'est plus très importante.

Les Laobé sont belliqueux mais en viennent rarement aux coups. La scène classique est celle de deux adversaires avançant l'un vers l'autre à un rythme suffisamment lent pour laisser le temps à la foule d'intervenir. Jurer et lancer des insultes de toutes ses forces, chaque antagoniste traîne derrière lui un long bâton de plusieurs kilos. Dès que les spectateurs les ont séparés, les deux adversaires sentent qu'ils ont fait leur devoir; la bagarre est terminée mais les insultes continuent.

Les Laobé sont les plus bruyants et les plus indisciplinés socialement de tous les Africains que je connaisse. Une femme Laobé passe son temps à se quereller et à tromper son mari....

Les Laobé vivent dispersés dans différents villages au Sénégal et ailleurs. Ils n'ont pas de logements fixes; il est inexact de dire qu'ils habitent le Futa Toro (au Sénégal) ou le Futa Jallon (en Guinée), territoires des Toucouleur et Peul. Ils forment des groupements sporadiques au sein de groupes ethniques plus larges. Les Laobé du Sénégal n'arrivent plus à identifier leur habitat d'origine; leur organisation sociale s'est complètement dissoute; ils n'ont plus de chefs traditionnels. Le membre le plus respecté du groupe chevauche un mulet, tandis que les ânes sont réservés aux autres ...

Ils semblent avoir emprunté la circoncision à d'autres populations sénégalaises. Ils ne jurent que par le Sao-ta, l'instrument qu'ils utilisent pour creuser les troncs d'arbres après que ceux-ci aient été abattus par la hache; ils utilisent le même instrument pour la circoncision. Un Laobé recourt souvent excessivement au

expression: «Que Dieu me fasse fuir le sao-ta si jamais je fais une chose pareille!» Il rompt alors son serment presque immédiatement ...

En d'autres termes, les Laobé sont une branche des Sao, dispersés après la destruction de leur culture. D'autres succursales sont probablement allées ailleurs. À Wadi-Halfa, en Nubie, Champollion a découvert une stèle représentant Mandu, [sept](#) un dieu nubien, offrant à Osorta-Sen, un pharaon de la seizième dynastie, les peuples de Nubie, qui comprenait deux tribus appelées Osaou et Schoat. Ces noms rappellent étrangement les gens légendaires appelés les Sao, connus pour s'être installés autour du lac Tchad. Il y a encore Schoat sur les rives du Logone. (Cf. Baumann; Delafosse, cependant, identifie ces Schoat comme des Arabes.)

Origine des Peuls

À première vue, on pourrait croire que les Peuls sont originaires de cette partie de l'Afrique de l'Ouest où les Maures et les Noirs sémitiques sont longtemps restés en contact (Delafosse, *Les nègres d'Afrique*). Si l'hypothèse de ce croisement doit être acceptée, le site initial où il a eu lieu doit être recherché ailleurs, malgré les apparences.

Comme les autres populations ouest-africaines, les Peul venaient probablement d'Égypte. Cette théorie peut être étayée par le fait peut-être le plus important à ce jour: l'identité des deux seuls noms propres totémiques typiques des Peul avec deux notions tout aussi typiques des croyances métaphysiques égyptiennes, la *Ka* et le *Ba*. Quel était le rôle du *Ka* et le *Ba* dans l'Égypte ancienne? Moret répond à cette question dans *Le Nil et la civilisation égyptienne* (p. 212):

le *Ka*, qui s'est uni avec le *Zet*, est un être divin qui vit dans le ciel et n'apparaît qu'après la mort. Nous avons eu tort de le définir, avec Maspero, comme le double du corps humain, vivant avec lui, mais le laissant au moment de la mort, et étant restitué à la momie par les rites osiriens. La formule de la spiritualisation du roi montre que si Horus purifie le *Zet*, le dématérialisant dans le Bassin du Chacal, il purifie le *Ka* dans un autre bassin, celui du Chien.... *Ka* et *Zet* étaient ainsi séparés... et n'avaient jamais vécu ensemble sur terre... Dans les textes de l'Ancien Empire, l'expression «passer à son Ka» signifie «mourir». D'autres textes précisent qu'un élément essentiel *Ka* existe dans les cieux. Ce *Ka* préside ses forces intellectuelles et morales; en même temps, il purifie la chair, embellit le nom et donne la vie physique et spirituelle....

Une fois les deux éléments réunis, *Ka* et *Zet* forme l'être complet qui atteint la perfection. Cet être possède de nouvelles propriétés qui font de lui un habitant des cieux, appelé *Ba* (âme?) et *Akh* (esprit?). L'âme (*Ba*), représentée par l'oiseau *Ba*, à tête humaine, vivait dans les cieux ... Dès que le roi est rejoint par son *Ka*, il devient *Ba*....

Il importe peu que l'interprétation de Moret de la *Ka* et *Ba* est tout à fait exact ou non. L'essentiel est que ces deux notions jouent incontestablement un rôle dans l'ontologie égyptienne. *Ka* et *Ba* sont les seuls noms totémiques typiques des Peuls. D'après ce qui vient d'être dit sur les Laobé, nous pensons que les Peul leur ont emprunté le nom Sow que nous hésitons à identifier avec le troisième terme égyptien: *Zet. Bari*,

un autre nom totémique peul, est simplement une combinaison de Ba + Ra.

Le quatrième terme du texte de Moret, *Akh*, ne correspond pas à un nom totémique, pour autant que je sache, mais il a une signification ontologique évidente, en wolof, même aujourd'hui. En wolof, *Akh = cela* que l'on est obligé de rendre aux autres au moment du jugement après la mort, avant d'atteindre la béatitude éternelle. Il se réfère à la fraction de la personnalité aliénée de quelqu'un d'autre, directement ou indirectement, par des incursions faites sur les possessions de cette personne.

Zet, en égyptien: le cadavre épuré et rigide.

Sed, en égyptien: mort symbolique du vieux roi et son rajeunissement rituel.

Ensemble, en wolof: froid, état du cadavre; comme verbe: mourir.

Ka, en égyptien: peut se résumer comme signifiant l'essence d'un être qui vit dans les cieux. En conséquence, il est représenté par deux bras levés vers le ciel. Il a les significations suivantes: haut, au-dessus, grand, standard, hauteur. En égyptien, *Ka* serait prononcé *Kao*, ce qui signifie: haut, au-dessus, surélevé, etc., en wolof.

Ba, en égyptien: est représenté par un oiseau à tête humaine, qui vit dans le ciel. Mais *Ba*, en égyptien, également désigné un oiseau terrestre avec un long cou. En wolof, Ba = autruche.

Ainsi, il est évident que ces notions métaphysiques égyptiennes ont connu des destins différents, selon les peuples qui les ont transmises. Si, en wolof, le sens égyptien est conservé, en peul, certains d'entre eux, notamment

Ka et *Ba*, sont devenus des noms totémiques et, pour ainsi dire, ethniques.

Il faudrait supposer que les Peuls sont l'une des nombreuses tribus qui ont produit des pharaons au cours de l'histoire. Cela est également vrai pour des tribus sérères telles que les Sar, les Sen et d'autres. Jusqu'à la sixième dynastie (période de la révolution prolétarienne), seul le pharaon avait droit à l'Osirien

mort et, par conséquent, a pleinement apprécié son *Ka* et son *Ba*. Plusieurs pharaons portaient ce nom, entre autres, le roi Ka, de l'époque protodynastique; sa tombe a été découverte à Abydos par Amélineau. Ce serait en ligne avec une branche peul appelée Kara.

Les autres noms peuls, comme Diallo, sont des noms propres acquis plus tard dans d'autres milieux. Quant à la langue peul, elle est naturellement liée à toutes les autres langues sénégalaises, en particulier, et aux langues d'Afrique noire en général. La relation entre Peul, Wolof et Sérère souligne leur unité fondamentale.

À l'origine, les Peuls étaient des Noirs qui se sont ensuite mélangés à un élément blanc étranger de l'extérieur. La naissance de la branche peul devrait être datée de la période comprise entre la dix-huitième dynastie et la Basse-Égypte, période de métissage considérable avec l'étranger.

Origine du Toucouleur

Comme les autres populations qui constituent le peuple nègre, les Toucouleur sont originaires du bassin du Nil, la région dite du Soudan «anglo-égyptien». Ceci est prouvé par le fait qu'aujourd'hui dans cette région, parmi les Nuer, on trouve les noms totémiques typiques des Toucouleur qui vivent sur les rives du fleuve Sénégal, à des milliers de kilomètres.

“Anglo-Egyptian” Sudan

Kan
Wan
Ci
Lith
Kao

Senegal (Futa-Toro)

Kann
Wann
Sy
Ly
Ka (Peul)

Dans la même région, dans les Monts Nuba (Collines de Nubie), on retrouve les tribus Nyoro et Toro. En Ouganda-Rwanda, on trouve également la tribu Kara. A l'heure actuelle en Abyssinie, il existe une tribu appelée Tekruri, ce qui nous amène à penser, dans le cas où les Toucouleur sénégalais (Tukulor) seraient une fraction de cette tribu, que la région de Tekrur, au lieu de donner son nom à la Toucouleur, l'a acquis d'eux lorsqu'ils s'y sont installés. De plus, il y a une tribu Nyoro au Soudan «français», où les Toucouleur ont également séjourné avant d'atteindre la zone qu'on appelle les Tekrur, au nord du Sénégal. De là, ils descendirent lentement vers cette rivière, dont les rives furent immédiatement nommées Futa-Toro.

Un lecteur sceptique pourrait néanmoins juger ces parallèles insuffisants, nous en ajoutons donc un autre. On sait pertinemment que, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, les Toucouleur, déjà islamisés, avaient quitté les rives du fleuve Sénégal pour pénétrer l'intérieur, s'installer au Sine-Salum et convertir le Sérère de cette région. Le grand marabout toucouleur (enseignant religieux) qui a tenté d'accomplir cela, un contemporain de Lat Dior, * a été nommé Ma Ba Diakhou. La région gagnée à l'Islam par les Toucouleur a été baptisée Nyoro par les ancêtres de Ma Ba: Nyoro du Rip. Selon leurs propres traditions, les Toucouleur vivant aujourd'hui sur les rives du Sénégal avaient probablement résidé autrefois dans la région appelée Nyoro du Soudan ...

Origine du sérère

Le Sérère est probablement venu au Sénégal du bassin du Nil; on disait que leur itinéraire était marqué par les pierres dressées trouvées à la même latitude, de presque aussi loin que l'Éthiopie jusqu'à Sine-Salum. Cette hypothèse peut être étayée par une série de faits tirés de l'analyse d'un article du Dr Joseph Maes sur les pierres dressées du village «français» du Soudan connu sous le nom de

Tundi-Daro. 8

Le Dr Maes attribue l'origine de ces pierres aux Carthaginois ou aux Égyptiens, qu'il suppose être des Blancs. Il explique le nom du village comme suit: *Tundi*, il rapporte, dérive d'un mot Songhay signifiant pierre. *Daro* vient probablement de l'arabe *Dar*, maison signifiant: la finale *o* est abandonné pour que ce qui reste puisse être identique au mot arabe. Ainsi, Tundi-Daro signifierait: maison de pierre.

Cette analyse pourrait être acceptable si seules ces pierres représentaient une maison ou si l'on pouvait en quelque sorte trouver qu'elles ressemblent à une maison. Mais le Dr Maes sait que cela est impossible et son texte rapporte un ensemble de faits excluant toute idée d'habitation humaine:

Ce sont des monolithes taillés en forme de phallus, généralement avec la tête (gland) bien délimitée, les rainures suivent les lignes du gland, et la poche est représentée par des renflements arrondis dont les plis longitudinaux ressemblent à ceux du scrotum. D'autres pierres plus petites ne sont pas en forme de phallus. Dépourvus de protubérances arrondies, avec le triangle tracé en forme de pubis, par l'union des deux tiers inférieurs avec le tiers supérieur, ils semblent plutôt une tentative de représenter l'organe féminin.

Comment les interprète-t-il alors? «Il peut être considéré comme plausible que ces monolithes marquent le site d'un cimetière, chaque pierre marquant la tombe

d'un cadavre masculin ou féminin. » Cette idée serait intéressante et discutable si l'on pouvait trouver ne serait-ce qu'un semblant d'os sous ces pierres. Mais le Dr Maes ajoute: «Le fait que nous n'ayons trouvé que quelques fragments osseux a très peu de poids contre cette hypothèse. Il est possible que les corps aient été incinérés et que seuls les cendres et quelques os épargnés par les flammes aient été enterrés.

Ce raisonnement est inacceptable du début à la fin. Ceux-ci ne peuvent pas être considérés comme des tombes car il n'y a pas de squelettes. Les quelques ossements que le Dr Maes était prêt à identifier prouvent que, s'il y avait eu des squelettes à l'origine, ils n'auraient pas encore été détruits.

Que représentent vraiment les pierres? Ils correspondent à un culte agraire; ils symbolisent l'union rituelle du Ciel et de la Terre (en représentant les deux organes sexuels) pour donner naissance à la végétation (femelle), végétation qui nourrit l'humanité; en d'autres termes, faire pousser la graine. En effet, selon les croyances archaïques, la pluie correspond à la fécondation de la Terre (Déesse Mère) et du Ciel (Dieu Père), divinité céleste qui devient atmosphérique avec la découverte de l'agriculture (un concept emprunté à Circea Eliade). La végétation qui poussait après cette union était considérée comme un produit divin. D'où l'idée d'une Trinité cosmique qui a évolué à travers un processus d'incarnations successives jusqu'à la Trinité du Père, du Fils et de la Vierge Mère, remplacée plus tard par le Saint-Esprit, passant par la Triade: Osiris, Isis, Horus.

Puisque comme engendre comme, ils ont coupé les deux organes sexuels dans la pierre pour inviter les divinités à s'unir afin que la végétation vivifiante puisse pousser. Bref, c'est son empressement à assurer son existence matérielle qui a incité l'homme à cette pratique. L'instinct vital, le matérialisme archaïque, ne pouvait accepter que cette forme transposée et déguisée de métaphysique qui évoluerait sans interruption vers l'idéalisme.

Voilà donc, à notre avis, le sens de ces représentations. Incidemment, de telles pierres phalliques ne sont liées à un culte solaire que dans la mesure où le soleil est lié à la pluie; il est inexact d'en faire un culte du soleil, prétendument pastoral - et par conséquent hamitique (y compris le non-sens généralement associé à ce mot). Un tel culte du soleil, supposément dû aux bergers et aux guerriers, découle de l'imagination et non d'un fait vérifiable.

Au contraire, un peuple qui pratiquait un tel culte devait être essentiellement agricole; cela élimine automatiquement les steppes eurasiennes et les régions nordiques, berceaux des bergers nomades. Inutile de dire qu'il n'y a pas de pierres phalliques dans ces zones. On ne les trouve que sur les terres habitées par des nègres ou des nègres, ou dans des lieux qu'ils ont fréquentés, la région que Speiser appelle «la grande civilisation mégalithique», qui s'étend de l'Afrique à l'Inde, à l'Australie, à l'Amérique du Sud, à l'Espagne et à la Bretagne. On sait que les menhirs et dolmens de Bretagne remontent à une époque de civilisation agricole et cuivreuse. De plus, l'Espagne et la Bretagne étaient des escales pour les Phéniciens, un groupe négroïde, en route pour ramasser l'étain dans les mines britanniques. Cette civilisation mégalithique en Bretagne appartient au deuxième millénaire, la période où les Phéniciens fréquentaient ces régions. Cette combinaison de faits ne doit laisser aucun doute sur l'origine méridionale et noire des mégalithes en Bretagne.

Après avoir prouvé le caractère agricole des sociétés auxquelles nous devons ces mégalithes, attirons l'attention sur une autre contradiction dans l'article du Dr Maes. Il suppose que les morts ont été incinérés. Mais la crémation est pratiquée par des nomades qui, en raison de leur vagabondage, ne peuvent pas adorer sur des tombes fixes. Ils conservent cette coutume partout, même lorsqu'ils deviennent sédentaires (Romains, Arya de l'Inde). Les cadavres sont brûlés pour pouvoir être transportés et non enterrés. Les agriculteurs auxquels les mégalithes de Tundi-Daro doivent être attribués n'auraient pas pu brûler leurs morts. Il doit être possible de retrouver leurs os en suivant les indications que nous fournirons actuellement.

Mais le Dr Maes va dans le détail sur les personnes responsables de ces pierres: «Quiconque connaît la psychologie noire peut affirmer presque catégoriquement que ces travaux qui nécessitent un effort considérable, sans utilité apparente immédiate, sans aucun rapport avec les fonctions naturelles de manger et copuler qui seuls intéressent l'homme noir, n'ont pas été exécutés par la race noire.

En raison de ses contradictions, c'est peut-être son passage le plus intéressant. En fait, il est inconcevable, selon la logique supposée caractéristique de l'esprit occidental mûr, cultivé et moderne, que la même plume qui décrivait le «gland bien délimité» et les pierres en forme de sexe de femme aient pu écrire quelques lignes plus tard: "sans aucun

relation aux fonctions naturelles d'alimentation et de copulation qui seules intéressent l'homme noir.

On ne pouvait pas non plus s'attendre à ce que le même écrivain qui vient d'interpréter «Tundi-Daro» comme «maison de pierre» appelle ces pierres «des œuvres qui demandent un effort considérable sans aucune utilité apparente immédiate». Et pourquoi l'auteur s'enlise-t-il dans ses propres contradictions? Simplement pour pouvoir dire, à la fin, qu'il faut chercher une origine carthaginoise ou égyptienne pour les pierres. En d'autres termes, pour tout ramener à une source qu'il croit ou veut croire blanc.

Cette attitude, typique du monde occidental quand nous sommes concernés, montre à quel point il est absolument nécessaire pour nous de creuser notre propre passé, une tâche qu'aucun peuple ne peut faire pour un autre, à cause des passions, de la fierté nationale et des préjugés raciaux qui en résultent. d'une éducation déformée de fond en comble. Si des cailloux étaient trouvés en Afrique, on chercherait une origine extérieure pour eux avec l'idée préconçue, exprimée ou tacite, que «quiconque connaît les Noirs peut affirmer catégoriquement» que ce tas de cailloux ne peut leur être attribué.

Qui, alors, est responsable de ces pierres dressées? Pas les résidents actuels de la région de Tundi-Daro. Sur ce point, l'auteur est ferme: «Aucune tradition orale n'a survécu parmi les habitants actuels de Tundi-Daro. Interrogés, les habitants les plus âgés et les plus savants répondent que ces pierres ont toujours été connues de leurs pères et grands-pères, mais que ces derniers ne savaient rien des hommes qui les avaient travaillées. Cette déclaration de l'auteur n'est pas une interprétation, mais un fait, nous pouvons donc l'utiliser.

Mais qui, alors, est vraiment responsable de ces pierres? Selon toute vraisemblance, le peuple africain se trouve toujours dans la même zone, à une distance relativement courte de Tundi-Daro, un peuple qui pratique encore le culte des pierres dressées. Ce groupe ethnique est le Serer. Nous les suggérons pour les raisons suivantes:

Les Sérères pratiquent encore le culte des pierres dressées à Sine-Salum. Pour eux, il a plusieurs significations, y compris celle énumérée ci-dessus. Les Serer sont toujours les seuls faiseurs de pluie dans le nord du Sénégal. Ce sont essentiellement des agriculteurs et c'est uniquement pour des raisons agricoles qu'ils invoquent la pluie par des rites traditionnels ... Pour étayer cette hypothèse, nous pouvons suggérer une raison plus profonde et plus convaincante résultant d'une analyse du nom Tundi-Daro:

Tund = colline, en wolof et sérère. *Daro* = union, au sens sexuel du terme. Notez cependant que *Daro* est un terme des plus respectueux, à ne pas confondre avec l'expression vulgaire, mais qui fait néanmoins référence aux relations sexuelles. Ainsi, il pourrait facilement s'agir ici d'une union rituelle.

Le i final indique le pluriel. Tundi-Daro: les collines de l'union, en wolof. En wolof aujourd'hui, il ne serait pas possible de trouver une expression plus parfaite ou plus grammaticalement correcte pour traduire cette idée: les collines de l'union. D'ailleurs, cette expression est exclusive, la seule adéquate. Il traduit la notion d'une union rituelle qui se déroule sur les collines. Pourquoi sur les collines? Précisément parce que ces rites d'union se déroulaient sur des hauteurs, des montagnes, des collines, considérées comme sacrées parce qu'elles représentent le point où le ciel et la terre semblent se toucher: l'idée du «centre du monde», Jérusalem, la Kaaba de la Mecque, la montagne sacrée du mongol

Chaman (sorcier prêtre). 9

Mais, dans ce cas particulier, si notre théorie est correcte, si notre analyse du nom Tundi-Daro est plus qu'une attrayante coïncidence, il est au moins indispensable que des collines existent à Tundi-Daro. Cette condition est remplie; il y a en effet des collines à Tundi-Daro. «Tundi-Daro est adossé à des collines de grès rougeâtre, partiellement couvertes de sable», écrit le Dr Maes dans le même article. Il s'agit donc ici d'une identité: le nom du village résulte de deux réalités palpables qui l'entourent: les collines et les pierres phalliques dans leur sens rituel....

Jusqu'à preuve du contraire, il faut soutenir que le Sérère est passé par Tundi-Daro et y a passé quelque temps. Si cela est vrai, il doit être possible de produire des preuves supplémentaires par une recherche systématique des tombes dans les monticules environnants. Les Serer enterrent leurs morts comme le faisaient les Egyptiens; sauf que la momification a dû être abandonnée à cause de la rareté du tissu et de l'amélioration des conditions d'hygiène qui l'avait provoquée en Egypte. Au-dessus de la tombe, au lieu d'une pyramide, le sérère place un toit en forme de cône qui recouvre le sol. Dans cette plaine, où la pierre est rare, la construction en brique est remplacée par de la paille. Le toit s'effondre finalement et peut s'effondrer, mais il reste généralement un petit monticule de terre sur le site de l'ancienne tombe.

La tenue vestimentaire du cadavre dépend de la situation financière de ses proches; il est placé dans la tombe avec tous ses ustensiles de ménage et les objets familiers utilisés de son vivant car, comme les Égyptiens, le sérère croit que la vie continue après la mort telle qu'elle s'est déroulée sur terre. dix Une fois de plus, nous pouvons voir

l'importance de l'analyse des faits ethnologiques dans l'histoire africaine et la certitude relative que les considérations linguistiques peuvent apporter. Nous voyons également l'intérêt à tirer d'une recherche ethnographique judicieusement menée.

L'ampleur des erreurs du médecin, son état d'esprit qui lui fait déformer les problèmes avant de les attaquer - une caractéristique sur laquelle il n'a pas le monopole - indique combien il est nécessaire pour nous d'interpréter notre propre culture, au lieu de persister à ne la voir qu'à travers Yeux occidentaux. Il faut retenir de ces ouvrages tous les faits qui sont rapportés avec soin et objectivité, mais les interprétations, c'est-à-dire les efforts pour comprendre ces faits, pour les expliquer et pour établir des liens de cause à effet entre eux,

ne doit pas être simplement tenu pour acquis. ¹¹

Notre raisonnement, bien que persuasif, est cependant entaché d'une contradiction qui aurait pu passer inaperçue si nous ne l'avions pas attiré. Mais, comme nous ne cherchons que la vérité, notre zèle d'objectivité nous oblige, chaque fois que l'occasion se présente, à souligner le factuel et à lever tout doute éventuel. Les sérères pratiquent en effet toujours le culte découvert à Tundi-Daro. Mais leur langue, bien que très proche du wolof, n'est pas à l'origine du terme Tundi-Daro. Cette expression est fondamentalement wolof, pas sérère. Ce fait mérite d'être mentionné. A moins que nous ne soyons confrontés ici à un phénomène fortuit, le berceau de la langue wolof devrait s'étendre vers l'est, vers le coude du Niger, jusqu'au site antique du Ghana. Ou bien, la zone d'expansion du wolof couvrirait une zone beaucoup plus large qu'elle ne le fait actuellement: rives du Sénégal, virage du Niger, Tchad, et peut-être même au-delà. D'autres faits soutiennent l'origine nilotique du sérère. La ville sainte qu'ils ont créée en arrivant à Sine-Salum s'appelle Kaon. C'est aussi le nom d'une ville égyptienne où des hiéroglyphes ont été trouvés.

Le dieu céleste Sérér, dont la voix est le tonnerre, s'appelle Rôg, auquel on ajoute souvent *sen*, un adjectif indiquant la nationalité. Alors que Rôg doit être comparé au dieu égyptien Ra ou Ré, également divinité céleste, *Sen* rappelle certains rois de Nubie, certains pharaons égyptiens, comme Osorta-Sen, Perib-Sen. Cette observation est d'autant plus frappante que le monarque nubien, Taharqa, revendiqua Osorta-Sen comme son ancêtre. En outre, Périb-Sen a restauré les armoiries de la Haute-Égypte à son arrivée au pouvoir. Ainsi, les pharaons Sen étaient essentiellement du sud. Enfin, la plaine de

Sen-aar ou Sin-aar, rappelle la plaine du Sin au Sénégal, habitée par les sérères. Actuellement, en Afrique centrale, il y a un peuple appelé Séré, que nous ne pouvons pas automatiquement identifier avec le Sérère. Il serait plus utile ici d'essayer de tamiser la racine commune de tous ces noms:

Séré: homme, à Séré-hulé, forme altérée: Sarakollé, Sarakole.

Sara: peuples du Tchad.

Séré: tribu en Afrique centrale.

Sérère: Serer, un peuple du Sénégal.

On peut supposer que la racine commune à tous ces noms serait le terme générique pour l'homme, comme c'est le cas avec les Bantous. En réalité, *BaNtu = le Hommes*. La tige *Ntu* de Bantu se trouve en wolof: *Nit* = homme; et en égyptien:

Nti = homme, quelqu'un; à Peul: *Neddo - mec*. Cette désignation d'un peuple par un terme générique signifiant l'homme a été générale dans toute l'Afrique noire, à commencer par l'Égypte.

Au sud des Nuer et des Dinka, on trouve les Luoluo, un nom ressemblant à celui des Lolo au Sénégal, une tribu des Séré, et les Falli se trouvent au sud du Tchad, au sud des Kotoko et Choa. Ce nom de famille ressemble à celui de la tribu Nubian Schoat (Baumann, pp. 319–320). Fall, d'ailleurs, est un nom typiquement sérère.

Pour citer Pierret, Serer signifie: celui qui fixe les limites des temples, en égyptien. Ce sens serait cohérent avec la ferveur religieuse des Sérères, l'une des rares ethnies du Sénégal à ne pas encore se convertir à une religion étrangère moderne.

Champollion le Jeune rapporta l'existence en Egypte d'une caste de prêtres appelés *Sen*. La noblesse et le clergé avaient le même rang; il y avait souvent des rois sacerdotaux. Plusieurs pharaons des premières dynasties étaient sérères, à en juger par leurs noms: le pharaon Sar et le pharaon Sar-Teta, tous deux de la troisième dynastie (cf. Pierret, *Dictionnaire archéologique*); Pharaon Perib-Sen, cinquième pharaon de la première dynastie, et Osorta-Sen, de la seizième dynastie.

À l'époque de ces premières dynasties (à l'exclusion, bien sûr, du dernier pharaon répertorié), la race noire égyptienne était encore pratiquement exempte de tout mélange racial, comme le prouvent les monuments de ces périodes représentant un type nettement noir. Pourtant, tous les éléments civilisateurs étaient déjà présents, y compris l'écriture et les sciences. De cette époque à la fin, égyptien

la civilisation a simplement vécu sur les connaissances acquises pendant ces premières dynasties et la période antérieure. Bien plus tard, les invasions scythe, grecque, perse, romaine, arabe et turque ont modifié le type égyptien, mais il n'a jamais cessé de conserver ses caractéristiques nègres de base (Fellahs modernes, plusieurs tribus peul).

Origine de l'Añi

Les Añi (Añi) semblent également être d'origine égyptienne si l'on considère le prénom qui accompagne toujours celui du roi: Amon, une divinité égyptienne. Il y avait, par exemple, Amon Azenia, un roi Añi qui vécut au XVIe siècle, et Amon Tiffou, un souverain Añi du XVIIe siècle, ¹² et Amon Aguire, monarque Añi du XIXe siècle, qui a signé un traité d'alliance avec Louis-Philippe (cf. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, Avril 1952).

On pourrait comparer: Añi, Oni (nom du roi nigérian d'Ife), Oni (nom d'Osiris), Anu (nom d'une race noire prédynastique d'Egypte). Dans *Le livre des morts*, il y a plusieurs passages où le nom d'Osiris est suivi du terme ethnique Ani: Hymne d'introduction à *Le livre des morts*; le jugement, etc. ; Hymne à Ra au lever du soleil. Dans le chapitre XV, nous trouvons l'hymne à Osiris, tiré du papyrus Ani, et dans le même chapitre nous lisons: «Osiris Ani, le scribe royal en vérité ...» (*Le livre des morts*,

traduit par Wallis Budge. Londres, 1898).

Origine du Fang et Bamum

Dans un article publié dans le *Encyclopédique de la France d'outre-mer* (Décembre 1951, pp. 347–348), Pédrals rapporte que le père Trilles, après avoir fait une série d'études, est convaincu que les Fang ont eu «un certain contact avec l'Éthiopie chrétienne au cours de leur ancienne migration». Il s'agit d'un peuple qui, comme nous l'avons noté précédemment, n'avait toujours pas atteint la côte au cours du XIXe siècle dans son trek nord-est-sud-ouest.

Des études similaires de MDW Jeffreys indiquent un lien entre les Bamum et les Egyptiens; Pédrals écrit:

Ayant noté dans plusieurs livres sur l'Égypte les relations vautour-pharaon et serpent-pharaon, et surtout le fait signalé par Diodore: que les prêtres éthiopiens et égyptiens gardaient un aspe recroquevillé dans leurs chapeaux; ayant également noté divers exemples de représentations zoomorphes à deux têtes, en particulier dans *Le Livre des Morts (Ani papyrus)*, folio 7, MDW Jeffreys

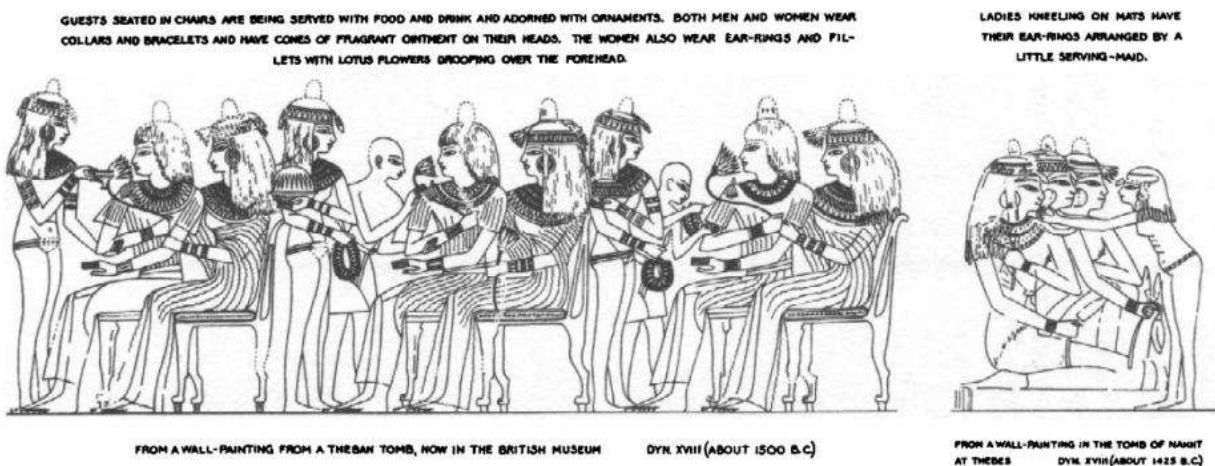
s'est déclaré convaincu que «le culte bamoum du roi dérive d'un culte égyptien similaire».

Cette observation de MDW Jeffreys peut être liée à la légende selon laquelle un Darnel de Cayor avait un vautour qui se nourrissait exclusivement de chair humaine d'esclaves. La légende exagère probablement en rapportant que chaque fois que le vautour poussait des cris de faim, un esclave était tué pour que le vautour puisse se régaler de ses entrailles. Ce vautour appartenant au roi de Cayor (Sénégal) était nommé Geb. En égyptien, Geb signifie la Terre, le dieu couché.

Origine des Maures

Les Maures sont des Arabes, récemment arrivés du Yémen, venus lors des invasions islamiques (VIIe siècle). Comme déjà indiqué, leurs nombreux manuscrits, qui reproduisent soigneusement leur généalogie et la date de leur départ du Yémen, le prouvent pleinement. Les Maures produisent ces manuscrits en toute occasion. Ils n'ignorent certainement pas leur origine qu'ils connaissent dans les moindres détails. Leur témoignage doit être pris au sérieux.

Il est inutile de ne pas tenir compte de ces manuscrits et d'essayer de trouver des origines et une antiquité sur le continent africain, que les Maures n'ont pas - simplement pour en faire une partie de l'hypothétique race blanche qui aurait colonisé l'Égypte tôt, pour disparaître progressivement après une longue période de croisement.



GUESTS AT FEASTS WITH ATTENDANTS

42. Le type peul. note Les perles portées à la taille, une pratique liée à la sensualité nègre africaine.



43. Le type peul. Ramsès II, enfant (reproduit par Pirenne dans le tome II de son œuvre). Notez la tresse typique des enfants nobles prépubères et comparez-la avec l'Afrique noire. (Musée du Louvre.)

CHAPITRE X

Évolution politique et sociale de l'Égypte ancienne

A. Premier cycle: l'Ancien Empire

L'unification politique de la vallée du Nil a été effectuée pour la première fois depuis le sud, depuis le royaume de Nekhen en Haute Égypte. La tablette de Narmer, découverte par Quibbell à Hierakonpolis, a retracé ses différents épisodes. Capart a identifié à juste titre, semble-t-il, le roi Narmer avec le légendaire roi Ménès représenté sur la planche 5.

La capitale du Royaume-Uni a été transférée à Thinis près d'Abydos. C'était la période des deux premières dynasties Thinites (3000–2778). À la troisième dynastie (2778-2723), la centralisation de la monarchie était complète. Tous les éléments technologiques et culturels de la civilisation égyptienne étaient déjà en place et n'avaient qu'à se perpétuer. Pour le

première fois en Égypte, le pharaon Zoser a introduit l'architecture en pierre de taille. ¹

Son visage de nègre fort aux traits caractéristiques a dominé cette période (p. 6). En réalité, les autres pharaons de la dynastie n'étaient pas moins négroïdes; Petrie a affirmé que cette dynastie, la première à donner à la civilisation égyptienne son

forme et expression presque définitives, était d'origine nubienne soudanaise. ² Il était plus facile de reconnaître l'origine nègre des Égyptiens lorsque la démonstration initiale de leur civilisation coïncidait avec une dynastie incontestablement noire. Les traits également nègres de la face protodynastique de Tera Neter et ceux du premier roi à unifier la vallée, prouvent également que c'est la seule hypothèse valable (p. 4). De même, les caractéristiques nègres des pharaons de la quatrième dynastie, les constructeurs des grandes pyramides, le confirment (p. 7–

dix).

En examinant les chiffres dans l'ordre chronologique, nous voyons un tableau homogène, ethnologique, capable de nous éclairer sur la véritable origine des anciens Égyptiens. En effet, sous l'Ancien Empire, avant les contacts généralisés avec les races à peau blanche de la Méditerranée, la race noire égyptienne n'était pratiquement pas touchée par les croisements ...

«Avec la centralisation administrative sous la IIIe dynastie», écrit Jacques Pirenne, "il n'y avait plus de classe noble ou privilégiée." ³ Cependant, le clergé, gardien de la foi qui établissait l'autorité du roi, était un corps à part, bien organisé et relativement indépendant. Jusque-là, il avait exercé sa tutelle spirituelle lors du couronnement du roi dans le temple d'Héliopolis. Mais, pour rendre son pouvoir absolu, le roi s'est heurté au clergé. Dès lors, il renonça au couronnement d'Héliopolis et se fit couronner dans son propre palais à Memphis. Il proclama le principe de son omnipotence de droit divin, ajouta «Grand Dieu» à ses titres et était libre de tout contrôle humain. L'avènement de la IVe dynastie, avec les pyramides de Gizeh, montra que la monarchie avait atteint son apogée.

Par la suite, le régime a de nouveau évolué vers la féodalité. Les courtisans constituaient un corps spécial de dignitaires qui se rendrait héréditaire par l'usage, et bientôt de droit. Le cycle qui vient d'être décrit devait être répété deux fois de plus presque à l'identique et l'histoire de l'Égypte ancienne devait se terminer sans jamais se développer en république ni créer une véritable pensée laïque. Le système féodal qui venait de triompher avec la cinquième dynastie atteint son apogée avec la sixième. Elle a ensuite engendré une stagnation générale de l'économie et de l'administration de l'Etat dans les zones tant urbaines que rurales. Et la sixième dynastie devait se terminer avec le premier soulèvement populaire de l'histoire égyptienne.

De toute évidence, la division du travail sur la base de l'artisanat existait déjà. Les villes étaient sans aucun doute des centres commerciaux actifs avec la Méditerranée orientale. Leurs masses pauvres et oisives prendraient une part active à la révolte. Les mœurs de la noblesse ont créé une classe spéciale d'hommes:

fonctionnaires engagés pour des durées variables. Le texte décrivant ces événements ⁴ montre que le pays était plongé dans l'anarchie; l'insécurité régnait, surtout dans le Delta avec les raids des «Asiatiques». Ce dernier monopolisait les emplois destinés aux Egyptiens dans les différents ateliers et chantiers urbains.

Les misérables de Memphis, capitale et sanctuaire de la royauté, ont pillé la ville, volant les riches et les chassant dans les rues. Le mouvement s'est rapidement étendu à d'autres villes. Saïs est temporairement gouverné par un groupe de dix notables. La situation dans toute la ville a été décrite de manière poignante dans ce texte:

Les voleurs deviennent propriétaires et les anciens riches sont volés. Ceux

vêtus de beaux vêtements sont battus. Des dames qui n'avaient jamais mis les pieds dehors sortent maintenant. Les enfants des nobles se précipitent contre les murs. Les villes sont abandonnées. Portes, murs, colonnes sont enflammés. Les descendants des grands sont jetés à la rue. Les nobles ont faim et sont en détresse. Les serviteurs sont maintenant servis. Les nobles dames fuient... [leurs enfants] grincent des dents de peur de la mort. Le pays est plein de mécontents. Les paysans portent des boucliers dans les champs. L'homme tue son propre frère. Les routes sont des pièges. Les gens restent en embuscade jusqu'au retour de [l'agriculteur] dans la soirée; puis ils volent tout ce qu'il porte. Battu à coups de gourdin, il est honteusement tué. Le bétail se promène à volonté; personne ne les assiste....

Chaque homme emmène tous les animaux qu'il a marqués.... Partout les cultures pourrissent; les vêtements, les épices, l'huile font défaut. La saleté recouvre la terre. Les magasins du gouvernement sont pillés et leurs gardes abattus. Les gens mangent de l'herbe et boivent de l'eau. Leur faim est si grande qu'ils mangent la nourriture destinée aux porcs. Les morts sont jetés dans la rivière; le Nil est un sépulcre. Les archives publiques ne sont plus secrètes.

Il semblerait qu'une tentative ait été faite en même temps pour profaner les textes sacrés, mais cela est difficile à vérifier....

Apparemment, les pauvres, au moins pour un temps, ont conservé la position ainsi acquise, car la vie économique et le commerce ont repris leur cours normal; la richesse est réapparue, mais plus entre les mêmes mains: «Le luxe est répandu mais ce sont les pauvres qui sont désormais aisés. Celui qui n'avait rien, possède des trésors, et le grand le flatte ... »

Ainsi, le premier cycle de l'histoire égyptienne s'est terminé avec l'effondrement de l'Ancien Empire. Cela avait commencé avec la féodalité qui avait précédé la première unification politique; il s'est fermé dans l'anarchie et le féodalisme. La monarchie sombra dans la féodalité sans être directement attaquée. En fait, le principe de la monarchie n'aurait pas pu être gravement menacé. Peut-être y a-t-il eu quelques timides tentatives d'autonomie dans les villes du Delta, comme à Saïs. Mais il s'agissait probablement d'une solution temporaire dictée par la soudaineté de la crise et le manque d'autorité publique qui a suivi l'invasion du Delta par les Asiatiques. Les villes sur la route d'invasion ont été brusquement obligées d'assurer leur propre sécurité face à l'ennemi commun. Face à cette situation, les anciens gouverneurs de province de Haute et Moyenne Égypte s'érigent en seigneurs féodaux indépendants, libérés désormais de toute suzeraineté royale, sans jamais remettre en cause le principe de la monarchie même. Au contraire, chacun à sa manière essayait d'être roi; ils se disaient rois de leurs propres régions. Apparemment, l'appareil bureaucratique, qui pesait si lourdement sur les pauvres, avec l'absolutisme royal, était la cible principale.... Après cette révolution, tous les Égyptiens avaient droit à la «mort osirienne», le privilège de survivre dans l'au-delà,

auparavant réservé au Pharaon comme le seul à avoir *Ka*, une âme, dans le ciel.

Deux faits doivent cependant être relevés. Le mécontentement était suffisamment fort pour perturber complètement la société égyptienne dans tout le pays. Mais il manquait de direction et de coordination, la force des mouvements modernes. Cela aurait exigé un niveau d'éducation populaire incompatible avec les possibilités et les formes d'éducation de l'époque. C'est surtout la taille du territoire qui a vaincu les insurgés. Le pays était déjà unifié et la royauté pouvait se réfugier temporairement dans les provinces environnantes, ne serait-ce que sous l'apparence d'une féodalité embryonnaire. Le sac de Memphis montre que la monarchie aurait pu être définitivement conquise et balayée si le royaume égyptien était réduit à la taille d'une seule ville comparable à la cité-état grecque.

Tout au long de l'histoire, jusqu'à ce que le progrès technique et l'éducation ouvrent la voie à une meilleure coordination de l'activité insurrectionnelle (1789), les peuples ont toujours été conquis par la taille des royaumes dont ils voulaient transformer les régimes sociaux. Une étude du mode de production asiatique se résume en réalité à une analyse des facteurs historico-économiques qui ont conduit à l'unification précoce en Égypte et s'y sont opposés en Grèce. La comparaison des deux sociétés révèle un facteur résiduel, lié au stade antérieur de la vie nomade chez les Grecs. Certes, il est raisonnable de supposer que tous les peuples, y compris les Égyptiens, ont connu une période de nomadisme avant de devenir sédentaires. Mais nulle part la vie nomade n'a eu un effet aussi profond ou aussi prolongé que chez les Indo-Aryens des plaines eurasiennes.

Quand on considère l'échec d'une révolution pendant l'Antiquité, il est évident que le caractère non révolutionnaire de la structure sociale est moins important que le facteur de taille. En réalité, quelles qu'aient pu être les «vertus» de l'organisation sociale de l'Égypte, elle a finalement créé, comme la Grèce, des abus et des soulèvements intolérables aussi virulents que les révoltes co-latines gr. Ces révoltes en Égypte auraient sûrement triomphé si les dimensions territoriales avaient été les mêmes. Seule la taille du royaume condamnait par avance les insurrections. Pendant la période d'anarchie, la plupart des

Les villes égyptiennes avaient temporairement des gouvernements autonomes, qui ont disparu avec la renaissance du royaume.

B. Deuxième cycle: l'Empire du Milieu

Le deuxième cycle de l'histoire égyptienne couvre la période de la sixième à la vingtième dynastie. Au cours de la sixième dynastie, Memphis, la capitale, a été mise à sac par les rebelles. Après cette dynastie, la royauté s'est progressivement réfugiée dans sa patrie méridionale moins accessible.... Cela s'est produit à plusieurs reprises dans les annales égyptiennes. Chaque fois que la nation était menacée par une invasion de Blancs d'Asie ou d'Europe via la Méditerranée, chaque fois que de telles incursions perturbaient la vie nationale, le pouvoir politique migrait vers le sud, vers son habitat ancestral. Inévitablement, le salut, en d'autres termes, la reconquête du pouvoir politique, la réunification et la renaissance nationale ont été obtenus grâce aux efforts des légitimes dynasties noires indigènes du sud. Dans le Delta, étaient concentrés tous les esclaves blancs de marque, les fruits des victoires de Merneptah et Ramsès II sur les hordes indo-européennes. Leurs descendants affranchis, à partir du temps de Psammétichus, devaient sceller le destin de l'Égypte, comme nous le verrons.

La ville d'Héracléopolis, en Moyenne Égypte, a temporairement joué le rôle de capitale pendant les IXe et Xe dynasties. Il y eut des règnes parallèles tout au long de cette période d'anarchie. En Haute-Égypte, la ville de Thèbes n'a jamais manqué d'être la gardienne de la tradition et de la légitimité. Ses princes fondèrent la onzième dynastie, qui entreprit immédiatement la reconstruction nationale. Cependant, il a fallu pas moins de deux siècles de lutte et d'efforts pour réunifier l'Égypte en 2065 avant JC C'était la deuxième réunification dont les rois du sud étaient responsables.

La onzième dynastie a relancé la centralisation administrative de la troisième dynastie, avec tous ses effets corollaires. Pour affaiblir les grands seigneurs, le trône dépendait du petit peuple, des marchands. Selon Pirenne, la centralisation administrative a entraîné la suppression de l'inaliénabilité de la propriété foncière qui pouvait être partagée par les différents descendants du propriétaire. Cela a perturbé une seconde fois la solidarité familiale. La douzième dynastie a pleinement établi le triomphe de la centralisation administrative.

Soudain, l'Égypte fut envahie par de nouvelles hordes asiatiques: les Hyksos (1730–1580)... Ils ont vraisemblablement introduit des chars de guerre et le cheval dans le pays. En réalité, ils n'occupaient que la région orientale du Delta, avec Avaris comme capitale. Leur barbarie était indescriptible. Les rois thébains ont continué à régner en Haute Égypte, où la royauté a de nouveau trouvé asile.

Pendant le règne du dirigeant Hyksos, Apophis, des hostilités ont éclaté entre les envahisseurs «sémitiques-aryens» et la dynastie noire de Haute-Égypte, qui représentait la détermination du peuple égyptien à libérer la nation. Mobilisant le pays sous son autorité, il expulsa les Hyksos en 1580 avant JC et réunifié l'Égypte pour la troisième fois avec la fondation de la glorieuse dix-huitième dynastie sous la reine Hatchepsout. Aux yeux de la nation égyptienne, elle personnifiait la légitimité monarchique.

À la mort de la reine Hatchepsout, le grand règne de la dix-huitième dynastie commença sous Thoutmosis III, cet autre monarque méridional exceptionnel, dont la mère était une Nubienne soudanaise. Il a maîtrisé tous les États d'Asie occidentale et les îles de la Méditerranée orientale, les réduisant au statut de vassaux obligés de payer un hommage annuel. Ce fut le cas du Mitanni (un État indo-européen du haut Euphrate), de la Babylonie, de la Cilicie, de l'État hittite, de Chypre, de la Crète, etc. La Syrie et la Palestine furent simplement intégrées au royaume égyptien. C'était à

cette fois que, selon Hérodote, [5](#) la garnison qui deviendrait les Colchiens, était stationnée sur les rives de la mer Noire; mais cela semble discutable.

Quoi qu'il en soit, l'Égypte était alors la première puissance technique, militaire et impériale du monde. Les dirigeants vassaux étrangers se disputaient la soumission; chacun a essayé d'utiliser les formules les plus obséquieuses en s'adressant au Pharaon: «Je suis votre marchepied. Je lèche la poussière de tes sandales. Tu es mon soleil », a écrit un vassal syrien à Aménophis IV. Après la dix-huitième dynastie, les Égyptiens ont pris l'habitude de tenir en otages les fils des chefs vassaux d'Asie et de la Méditerranée, les entraînant à la cour du pharaon dans l'espoir qu'ils pourraient plus tard gouverner leurs pays comme de bons vassaux. C'était l'une des nombreuses causes de l'influence étendue, profonde et presque exclusivement égyptienne sur l'Asie occidentale et la Méditerranée.

Comme la troisième dynastie, la dix-huitième promeut la centralisation administrative. Les postes administratifs ont de nouveau cessé d'être héréditaires.

Selon Pirenne, même dans le domaine sacerdotal, la propriété redevient aliénable; la famille fut à nouveau disloquée par la disparition du droit du fils aîné, du pouvoir du mari et de l'autorité paternelle. Le régime des contrats écrits sanctionnés par le registre royal, l'impôt sur le revenu et les formalités administratives écrites et savantes reviennent (cf. Pirenne, I, 20). Naturellement, on pourrait s'attendre à ce que les égyptologues critiquent Pirenne; son livre est la synthèse d'après-guerre la plus importante de l'histoire «mystérieuse» de l'Égypte. Par aucun effort d'imagination, un tel travail sur un sujet si délicat et si difficile ne pouvait manquer d'être critiquable. Néanmoins, son volume apporte de la rationalité à un sujet trop souvent traité de manière à défier la raison humaine. Avec Pirenne, les premiers éléments d'explication rationnelle du politique, économique,

En réalité, les contradictions fondamentales du système économique asiatique étaient suffisamment développées en Egypte pour que les germes de dissolution soient visibles. Bien que la terre puisse être la propriété du pharaon, les gens y avaient suffisamment libre accès pour continuer leur activité économique. Il était devenu aliénable. Un individu pourrait le léguer ou le vendre. Ainsi, l'aspect collectif de la propriété foncière était devenu extrêmement théorique. En revanche, l'État percevait des impôts, judicieusement évalués, mais chacun travaille pour lui-même. À l'exception des Indo-Européens conquis, systématiquement asservis et stigmatisés pour empêcher leur fuite, l'Égypte, contrairement aux sociétés gréco-romaines et féodales, n'avait pas de main-d'œuvre servile.

La main-d'œuvre était donc libre et contractuelle dans les communautés urbaines ou rurales, comparable à cet égard aux travailleurs des régimes capitalistes d'aujourd'hui. Sous cette seconde forme, le capitalisme pouvait apparaître et, en fait, il y avait un capitalisme marginal avec l'apparence d'une classe d'affaires qui louait des terres à la campagne et engageait des mains pour les cultiver. Comme les agriculteurs de l'Europe capitaliste, leur seul objectif était d'amasser d'énormes profits. Les mêmes pratiques commerciales sont pratiquées dans les villes: prêts rémunérés, location ou sous-location de biens personnels ou immobiliers à des fins de spéculation financière. Apparemment, la seule garantie pour empêcher ces pratiques de se développer en un capitalisme fort était la liberté pratiquement inaliénable du citoyen égyptien.

Dans l'Antiquité gréco-latine, la production capitaliste dépendait d'un marché aux esclaves, dont 99,99% se composait exclusivement d'esclaves blancs de

le nord et le nord-ouest de l'Europe. Étymologiquement, «esclave» dérive de «slave». Au Moyen Âge, le maître avait le pouvoir de vie et de mort sur l'esclave. Pendant la période capitaliste européenne, il a été démontré, en particulier

En Angleterre, comment l'État a favorisé l'assujettissement du peuple par la classe moyenne industrielle. A la grande satisfaction du capitalisme naissant, les paysans dont les terres étaient confisquées et qui n'avaient plus que leur travail à vendre dans les villes, ainsi que tous les chômeurs dont le nombre à la fois ravissait et troublait les patrons de l'entreprise bourgeoise, furent réduits au niveau des condamnés ou des esclaves de marque. L'État impérialiste a en quelque sorte pris sur lui de trouver une main-d'œuvre bon marché, servile et docile pour l'industrie naissante de la classe moyenne économiquement dominante.

L'aliénation du travailleur dans les campagnes égyptiennes n'a jamais eu qu'une importance mineure. L'État était chargé d'organiser la production et d'obtenir le rendement optimal du sol. La division du travail au niveau administratif était donc extrêmement sophistiquée. Il est difficile d'imaginer aujourd'hui l'efficacité technique que l'organisation étatique égyptienne avait atteinte. Face à la menace des hordes asiatiques et des barbares indo-européens, l'Égypte a longtemps été sauvée par l'avancée qu'elle avait prise dans le domaine de l'organisation. Cela lui a permis de récupérer avec une rapidité surprenante après une invasion ou une période d'anarchie.

Après la période de centralisation administrative sous la dix-huitième dynastie, la monarchie reprit le chemin de l'absolutisme... Cette phase fut inaugurée par Aménophis IV (Akhnaton), qui parraina d'abord le monothéisme officiel, pour en faire la religion universelle d'un Empire devenu lui-même "universel." Bien que sa réforme religieuse ait échoué, sa politique absolutiste a survécu et a été consolidée sous la dix-neuvième dynastie avec la déification de Ramsès II.

Pendant ce temps, à la fin du règne d'Aménophis et sous Horemheb, l'Égypte était confrontée à des conflits sociaux de grande ampleur. Celles-ci ont été créées par les excès des agents bureaucratiques, le poids écrasant de la fiscalité et la pauvreté du peuple. Horemheb a décidé d'épouser la justice sociale et a promulgué une série de lois destinées à protéger les faibles et à améliorer leurs conditions de vie. Ces lois ont été conçues pour punir les employés du gouvernement, les soldats et les juges coupables de vol ou de fraude contre les petites gens. Mais les réformes n'ont eu qu'un effet temporaire. Avec la déification de Ramsès II, le privilège féodal et l'absolutisme royal réapparurent. Le clergé

recupéra ses anciennes prérogatives, comme à l'époque de la sixième dynastie. Les temples bénéficient à nouveau d'immenses propriétés, dotés d'une immunité qui leur permet de rendre justice à leurs locataires (cf. Pirenne, I, 21). Dans le même temps, ils ont reçu des dizaines de milliers d'esclaves aryens marqués au fer chaud. C'étaient les seuls cas de main-d'œuvre esclave en Egypte pour la production à grande échelle.

Ramsès II et son père, Seti I, fondateur de la dix-neuvième dynastie, n'appartenaient pas à la noblesse égyptienne d'origine. Ils doivent leur accession au trône au choix arbitraire d'Horemheb, lui-même officier de l'armée égyptienne avant de devenir pharaon, d'un officier de la guerre «étrangère».

corps de chars comme son successeur: Ramsès I. [sept](#) Le petit-fils de ce dernier, Ramsès II, a distribué des parcelles de terrain à l'armée professionnelle qu'il avait créée; c'est devenu un corps privilégié.

La fin du règne de Ramsès II et celui de Merneptah ont connu de grandes migrations de peuples qui ont bouleversé l'équilibre ethnique autour de la Méditerranée et en Asie occidentale. Vers 1230 AVANT JC, Merneptah a conquis la première grande coalition d'indo-européens dirigée par Merirey, comme nous l'avons vu.... Un autre groupe, probablement les Étrusques, sous Énée, s'est installé en Italie; c'étaient les mêmes qui avaient rejoint la coalition libyenne vaincue par Merneptah. Sur les inscriptions égyptiennes, ils étaient désignés par le nom de Tursha. Après la défaite, les survivants ont suivi les côtes de la Cyrénaïque jusqu'à Carthage de la reine Didon, ou s'y sont rendus en pleine mer. En tout cas, selon l'ancienne tradition racontée par Virgile, c'est probablement après ce détour qu'Énée et ses hommes, les Étrusques, atteignirent l'Italie. Hérodote attribue la même origine asiatique aux Étrusques, qui étaient peut-être les survivants de la destruction de Troie par les Achéens. Seules quelques décennies séparent la chute de Troie (1290?) Et la grande promenade Dorian.

Mais Carthage ne fut fondée qu'au IXe siècle avant JC. Si la visite des Etrusques dans ce port était prouvée, trois ou quatre siècles se sont écoulés entre leur départ d'Asie Mineure et leur arrivée en Italie. Qu'auraient-ils pu faire en route? Doit-on alors supposer qu'ils ont passé un temps considérable en Libye, où leur séjour est en fait mentionné dans les documents égyptiens? Peut-être sont-ils restés là après la défaite de la coalition par Merneptah. Au cours de ce séjour, ils ont sans doute acquis divers

éléments de la culture égyptienne (sarcophage, vie agraire, art divinatoire, compétences architecturales) dont ils manquaient définitivement au départ. Les quelque 9 000 captifs pris au combat Merneptah donna comme esclaves aux différents temples pour exprimer sa gratitude aux dieux....

C'est donc en tant que prisonnier de guerre, transformé en esclave, enchaîné et marqué, que l'homme blanc est entré pour la première fois dans la civilisation égyptienne. Une étude attentive des documents ne peut conduire à aucune autre conclusion. On peut prétendre ignorer ces faits, mais ils sont indestructibles. L'homme blanc n'a rien apporté à la civilisation égyptienne, pas plus que l'Afrique noire ne contribue aujourd'hui à la civilisation technique moderne.... C'est pourquoi il est inexact de parler d'éléments d'une civilisation égyptienne distincte - car c'était nègre, dépourvu de toute contribution extérieure européenne ou sémite, comme le montrent les affinités profondes de l'Égypte avec la psychologie noire. Sa civilisation a peut-être disparu précisément parce qu'elle n'a pas pu emprunter à des cultures ultérieures et est devenue victime de sa propre homogénéité. En conséquence, il y a de bonnes raisons de s'attaquer à cette nouvelle forme de tromperie qui énumère des composantes distinctes de la civilisation égyptienne (comme le faisaient les manuels d'histoire en Afrique francophone aussi récemment qu'en 1965). Qu'aurions-nous donc à dire sur les civilisations ou «races» grecques, romaines, espagnoles ou françaises? Là encore, nous détectons cette tendance à dissoudre la conscience historique des Noirs africains dans la fragmentation des moindres détails.

Dès lors, l'Égypte devait sans cesse défendre ses frontières contre l'immense poussée des peuples à la peau blanche du nord, de la mer et de l'est. Après sa victoire sur les Libyens à l'ouest du delta, Merneptah s'est lancé dans une expédition pour pacifier la Palestine, où la première vague migratoire de «peuples de la mer» était arrivée. Un passage inscrit sur la «Stèle d'Israël», cité par Pirenne, décrit ces événements.... Incidemment, c'était la première mention du nom d'Israël dans l'histoire (1222 AVANT JC). La Palestine doit son nom au Palestiou. C'est ce que les Égyptiens appelaient les Philistins, les Indo-Européens, probablement des fugitifs achéens, qui s'établirent dans la région à cette époque.

Pharaon Merneptah parle de tous ces peuples comme de vassaux rebelles. Le texte déclare spécifiquement que le pays des Hittites est pacifié. Cela confirme l'idée qu'après les conquêtes de Thoutmosis III (1580 AVANT JC), la terre hittite n'a jamais cessé d'être un vassal de l'Égypte.... Merneptah leur a envoyé du blé pour éviter une famine, tout comme une puissance coloniale pourrait le faire aujourd'hui pour l'une de ses

dépendances. ⁸ La fin de son règne voit une expansion de la féodalité (cf. Pirenne, II, 464). Les esclaves blancs donnés aux temples étaient employés par les prêtres soit dans l'agriculture, soit dans la milice locale. Avec l'effondrement du pouvoir central, les milices locales ont de plus en plus assumé des fonctions de sécurité locales. Profitant de l'anarchie, les esclaves syriens, palestiniens et libyens s'étaient rebellés sous la direction de contremaîtres et d'officiers militaires de leur race qui supervisaient leur travail. Pirenne cite un passage de Diodore relatant que les esclaves araméens capturés par Ramsès II ont profité de la tourmente pour se révolter et créer près de Memphis un village qu'ils contrôlaient et appelaient Babylone, en mémoire de leur pays. De même, les Phrygiens fondèrent un village éphémère appelé Troion, en mémoire de Troie.

Les efforts pour apaiser les troubles sont venus une fois de plus du sud. Seti, vice-roi du Soudan nubien, a marché sur Thèbes pour rétablir l'ordre en Égypte. Il obtient le soutien du clergé d'Amon, épouse Tausert, reine de Haute et Basse Égypte, veuve de Mineptah-Siptah, qui semble aux yeux du peuple symboliser la légitimité monarchique. En tant que Seti II, il régna de 1210 à 1205 et réussit temporairement à rétablir la loi et l'ordre.

Peu de temps après, l'Égypte sombra de nouveau dans l'anarchie et l'insécurité, sous les grands seigneurs féodaux. Cela a duré jusqu'à ce que Setnekht crée la vingtième dynastie (1200). Après avoir régné pendant deux ans, son fils, Ramsès III, lui succède dans des conditions extrêmement difficiles. Il a dû faire face à une nouvelle invasion des «peuples de la mer», par terre et par mer, en particulier par les Philistins palestiniens. Il renforce la flotte égyptienne chargée de défendre les embouchures du Nil. La coalition la plus redoutable jamais vue pendant l'Antiquité s'est formée contre les Égyptiens. Il comprenait tout le groupe de peuples à la peau blanche, instables depuis les premières migrations du XIII^e siècle; ... ils ont installé leur camp d'immigration au nord de la Syrie ...

Grâce à une organisation supérieure, les forces armées égyptiennes ont remporté une double victoire, sur terre et sur mer, sur cette deuxième alliance. La flotte des «Peuples du Nord» a été entièrement détruite et la route d'invasion à travers le Delta a été coupée. Au même moment, une troisième coalition des mêmes Indo-Aryens à la peau blanche était en train de se réunir, toujours en Libye, contre la nation noire égyptienne. Pourtant, ce n'était pas un conflit racial au sens moderne du terme. Certes, les deux groupes hostiles étaient pleinement conscients de leurs différences ethniques et raciales, mais il s'agissait bien plus du grand mouvement

des peuples déshérités du nord vers des pays plus riches et plus avancés.

Ramsès III a démoli cette troisième coalition comme il avait détruit les deux premières ... A la suite de cette troisième victoire sur les Indo-Aryens, il a fait un nombre exceptionnel de prisonniers. Cela lui a permis d'augmenter sensiblement la main-d'œuvre esclave sur les chantiers royaux et dans l'armée. Telle était invariablement la procédure d'acclimatation des personnes à la peau blanche en Egypte, processus qui s'est particulièrement répandu pendant la période creuse. En gardant cela à l'esprit, nous pouvons éviter d'attribuer un rôle purement imaginaire à des personnes qui n'ont absolument rien apporté à la civilisation égyptienne.

Ramsès III porta alors sa défense en Phénicie (*Djahi*, dans Ancient égyptien ⁹), à la frontière nord de l'Empire égyptien. Il prit le commandement personnel de la flotte et, près de la côte palestinienne, il anéantit la quatrième coalition en 1191 avant JC Ce désastre était sans précédent; la flotte ennemie a été totalement détruite pour empêcher son évasion. Une nouvelle main-d'œuvre esclave était désormais disponible. Mais il ne pouvait pas importer un peuple entier en Egypte. Il les installa donc sur la terre même où ils avaient été vaincus. Telle était l'origine des Philistins. Les «peuples de la mer» ont été définitivement démoralisés après ce revers. Pourtant, on peut comprendre, après tous ces bouleversements, à quel point les anciennes ethnies ont dû être perturbées tout autour de la Méditerranée, à l'exception de l'Egypte qui seule avait pu repousser l'invasion indo-aryenne.

Pendant ce temps, les Libyens de la partie ouest du delta organisaient encore une autre coalition, la cinquième dirigée contre la nation noire égyptienne par les Indo-Européens. Ramsès III les a vaincus à Memphis en 1188 avant JC

Après cette date, les Libyens blancs ne se sont plus jamais révoltés contre l'Égypte, mais ils ont essayé par tous les moyens possibles de s'infiltrer pacifiquement et de s'y installer en tant que serfs ou semi-serfs, travaillant à divers types de travaux manuels, en tant que fermiers ou artisans, en particulier dans le Delta. . Ils étaient également employés dans l'armée comme un corps étranger auxiliaire appelé *Kehek*. ^{dix}

La situation était identique au Soudan nubien où les Libyens étaient également utilisés comme semi-serfs dans l'armée. Mais les Libyens se sont installés dans le Delta, en raison de sa proximité. Ces personnes, dont l'origine des esclaves extraterrestres était évidente, seraient progressivement libérées par la loi égyptienne. Plus tard, certains deviendraient des notables en récompense des services «loyaux» rendus au souverain égyptien. Pourtant, leur origine esclave ne sera jamais oubliée par le véritable ressortissant égyptien,

même lorsqu'ils profitaient des périodes de troubles pour exercer le contrôle d'un district donné du delta où le commandement militaire leur avait été confié par le pharaon. Nous verrons comment ces éléments étrangers, qui ne ressentaient aucun attachement sentimental réel au sol égyptien, allaient saper les mœurs politiques à commencer par Psammetichus.

Pour protéger le pays contre l'invasion, Ramsès III a dû recourir à la conscription, recrutant un ressortissant égyptien sur dix (cf. Pirenne, II, 476). En raison de leur immunité, nous ne savons pas si cette mesure était applicable aux propriétés du temple. Depuis Ramsès II, les Libyens et autres étrangers blancs qui ont été recrutés dans les forces armées auxiliaires ont cultivé des terres appartenant au domaine royal, dont l'administration égyptienne bien informée tient une comptabilité stricte. Pour éviter leur fuite en période de troubles, Ramsès III les fit tous marquer du sceau de l'administration locale. Cette vieille pratique égyptienne ne laisse aucun doute sur leur statut d'esclave, qu'ils soient fermiers en temps de paix ou enrôlés dans les forces auxiliaires en temps de guerre. Les auteurs utilisent souvent à mauvais escient le terme «mercenaires» pour désigner ceux qui étaient, en fait,

L'armée égyptienne perdait sa nationalité. Il devenait rapidement une force de mercenaires libres ou semi-esclaves commandés par des officiers nationaux; seuls le haut commandement et quelques détachements d'archers sont restés égyptiens (cf. Pirenne, II, 477). Cette procédure atteint son apogée sous les usurpateurs libyens de la vingt-sixième dynastie, plus précisément sous Psammetichus ...

La situation politique et sociale sous Ramsès III et immédiatement après sa mort est décrite en détail par le Harris Papyrus, un document d'une longueur exceptionnelle d'environ 115 pages. Un examen du registre foncier montre que les propriétés du temple constituaient un septième des terres arables qui, selon les auteurs modernes, couvraient environ 5 millions d'acres. Les terres attribuées aux temples thébains, bénéficiant de l'immunité générale, s'élevaient à environ 585 000 acres, avec 86 436 esclaves pour les cultiver. Pour Héliopolis, il y avait 113 000 acres et 12 364 esclaves; pour Memphis, 6 800 acres et 3 079 esclaves.

Les dons aux temples par Ramsès III pendant les 31 années de son règne étaient d'une modestie comparable:

3648 deben (328 kg.) Ou 722 lbs. d'or;
6027 deben (525 kg.) Ou 1155 lbs. d'argent;
18854 deben (1696 kg.) Ou 3730 lbs. de cuivre et de bronze; 28 deben (2,3 kg.)
Ou 5 livres. de pierres précieuses;
155 381 pots de vin, soit 5 012 par an; et
2 418 têtes de bétail, soit 78 par an.

Pirenne, qui rapporte ces statistiques, observe que les dons étaient à peine suffisants pour pourvoir à la célébration du culte du roi. Tous les chiffres cités semblent ridiculement bas, comparés à la taille et à la densité de la population à l'époque. Citant plusieurs écrivains anciens, Marcel Reinhard

et André Armengaud ¹¹ adopter une moyenne de sept à huit millions pour la population égyptienne, ce qui correspond à une densité ou de l'ordre de 200 par kilomètre carré (environ 520 par mile carré).

Si les esclaves blancs étaient assez nombreux, la population égyptienne pouvait facilement les absorber. Les 30 000 esclaves acquis lors de l'expédition asiatique de Ramsès III représentaient une petite minorité si l'on considère la densité de la population nationale indigène. On comprend aisément comment cette population indigène a pu rester ethniquement noire durant toute l'Antiquité, malgré l'afflux de Blancs. C'est pourquoi, à proprement parler, l'Égypte n'a jamais adopté une économie dépendante des esclaves; cela est toujours resté marginal.

En revanche, il est clair que la pression démographique à elle seule n'est pas un facteur révolutionnaire déterminant car, si cela était vrai, les révolutions les plus violentes de l'histoire se seraient déroulées en Égypte et non en Grèce. La forteresse égyptienne a résisté à la tempête provoquée par les grandes migrations du XIIe siècle. Après cela, Ramsès III a réussi plus ou moins à stabiliser la situation sur les plans administratif, économique et financier. L'Égypte a connu un siècle de tranquillité intérieure avec une succession sans incident de dirigeants de Ramsès III à Ramsès XI.

Néanmoins, les germes de la féodalisation avaient réapparu et minaient à nouveau la société égyptienne. Le renforcement de l'autonomie administrative du clergé et l'intensification de son immunité ont finalement créé un véritable État clérical au sein de l'État égyptien. Comme le roi, le grand prêtre d'Amon a centralisé d'énormes pouvoirs entre ses mains; la justice cléricale était souvent rendue par oracle. Ce système défectueux, qui serait même utilisé pour

sélectionner le roi et les autres fonctionnaires et prendre des décisions gouvernementales, passé en Grèce où il perdura longtemps, aux côtés des institutions laïques.

La fin de la vingtième dynastie est caractérisée par de vifs conflits sociaux, dont les plus importants sont les grèves des ouvriers de la nécropole thébaine. La forme de leurs griefs indique qu'ils étaient des travailleurs absolument libres mais disciplinés; leurs demandes de nourriture pouvaient difficilement mettre en danger le principe monarchique. Ils ont franchi les barricades dressées par les gardiens qui surveillaient leur travail. Puis ils marchèrent sur Thèbes,

la capitale. Le vizir (*djit*)¹² de Haute-Égypte reçut les plaintes écrites de leurs délégués et, avec l'aide du souverain sacrificateur d'Amon, leur donna 50 sacs de blé. Les grévistes ont repris le travail, ce qui montre la douceur de leurs revendications (cf. Pirenne, II, 501). Au-delà des limites de la légalité, il y a eu des actes de banditisme et de profanation des sépulcres.

Alors que la Haute-Égypte devenait féodale, les Libyens de la Moyenne Égypte fomentaient une révolte qui se propageait rapidement dans le delta. Il s'agissait d'esclaves blancs qui étaient en Basse-Égypte depuis Ramsès II et III et qui étaient installés sur des parcelles de terres rigoureusement inventoriées. Pendant la période creuse, ils ont essayé de saisir toutes les occasions de se libérer et même d'établir une sorte de féodalisme militaire. Face à cette menace réelle à l'unité nationale, le pays a été sauvé pour la cinquième fois par le Sud, le Soudan nubien. Ramsès XI fit appel au vice-roi de Nubie, qui détruisit la ville d'Hardai, centre de l'insurrection (cf. Pirenne, II, 506)....

La décomposition sociale du régime atteint son paroxysme et connaît une phase similaire à celle de la sixième dynastie. Ainsi, l'histoire égyptienne a de nouveau décrit un cycle qui s'est terminé par la féodalité sans attaque frontale contre le système monarchique. Néanmoins, le prestige de l'Égypte à l'étranger était si intact que le «roi» de Tyr déclara: «Toutes les industries venaient d'Égypte et toutes les sciences y brillaient d'abord» (cf. Pirenne, II, 505).

C. Troisième cycle: évolution ultérieure

Pour la troisième fois, l'Égypte sombra dans une anarchie féodale qui dura environ trois siècles: 1090 à 720 avant JC Cela n'a pris fin qu'une intervention nubienne soudanaise qui a déclenché une renaissance de la conscience nationale. Avec l'ensemble

Peuple égyptien derrière eux, les pharaons dont les règnes ont formé la vingt-cinquième dynastie ont alors stimulé une véritable renaissance nationale ... 13

Toute l'histoire de cette dynastie était un effort suprême pour former un front uni contre l'envahisseur étranger. Sous les vingt-deuxième et vingt-troisième dynasties, la féodalité avait atteint son apogée. Tous les «affranchis» libyens et achéens qui occupaient des postes de quelque importance dans l'armée se sont érigés en chefs ou «princes» dans leurs localités. Le pouvoir politique a donc été usurpé et fragmenté par les Blancs du Delta, plus communément désignés par le terme générique «Libyen». Aucun d'eux, cependant, n'a pu imposer son autorité sur le pays; l'anarchie et la décadence sont devenues générales.

Lorsque l'usurpateur libyen, Osorkon, a tenté de forcer son fils à Thèbes en tant que prêtre Amon, le clergé thébain s'est enfui au Soudan nubien. Le roi du Soudan, Piankhi, entreprit aussitôt de reforge l'unité égyptienne en soumettant les uns après les autres tous les rebelles étrangers de la Basse-Égypte. Ces extraterrestres avaient formé une nouvelle coalition nordique sous Tefnakht. Seuls deux des seigneurs féodaux extraterrestres du nord avaient refusé de rejoindre cette alliance ...

Le pays était donc divisé en deux camps: au nord, la coalition des rebelles blancs, anciens esclaves; au sud, l'authentique nation égyptienne solidement derrière le roi soudanais. Aux yeux du clergé, gardien de la tradition, ce Noir de sang pur du pays des ancêtres était la légitimité monarchique incarnée.

La bataille a commencé à Heracleopolis. Tefnakht a été vaincu; Nimrod d'Hermopolis se rendit. Le siège de cette ville était dirigé par Piankhi en personne. Il fit creuser des tranchées autour de la ville et des tours en bois construites à partir desquelles des catapultes lancèrent des projectiles sur la ville assiégée. En signe de soumission, Nimrod a envoyé à Piankhi «son diadème et un hommage en or» (Pirenne, p. 67). Puis ce fut le tour de Memphis, que Tefnakht tenta vainement de défendre avec une armée de «8 000 fantassins et marines». Piankhi a attaqué depuis la rivière, à travers le port, a pénétré dans la ville et l'a mise à sac. Il entra ensuite à Héliopolis où il fut solennellement et rituellement couronné pharaon de la Haute et de la Basse Égypte.

A Athribis, Piankhi accepta la reddition des derniers rebelles du nord, parmi lesquels Osorkon IV et Tefnakht lui-même, dont le serment de fidélité a été conservé. La description colorée du pharaon soudanais

une épopée extraordinaire serait inappropriée ici. Nous devons cependant attirer l'attention sur l'unité de l'authentique nation noire égyptienne combattant sous son commandement les manœuvres de la féodalité libyenne dans le delta. Une fois de plus, à l'initiative de son prestigieux corps sacerdotal, l'Égypte avait cherché et trouvé le salut dans le sud, berceau des ancêtres de la race.

Dans 706 avant JC Shabaka succède à son frère Piankhi sur le trône de Napata et d'Égypte. Bocchoris avait remplacé son père, Tefnakht, à la tête des rebelles du Delta. En le mettant à mort après avoir pris Saïs, Shabaka sentit qu'il brûlait un hérétique....

La dynastie soudanaise a déclenché un puissant mouvement de renouveau culturel et de résurgence nationale. Shabaka a procédé à la restauration des grands monuments égyptiens. Sous son règne, Thèbes était gouvernée par un autre prince soudanais, qui était en même temps le quatrième prophète d'Amon. Le roi de Napata, le pharaon soudanais, a également servi comme premier prêtre d'Amon, il était donc à la fois roi et prêtre. Ainsi, sous la vingt-cinquième dynastie, le Soudan a relancé la monarchie théocratique et l'a étendue à tout le pays.

Shabaka a transféré sa capitale administrative à Memphis, puis à Tanis, indiquant sa détermination à éradiquer tout mouvement d'indépendance des seigneurs féodaux du Delta. Après l'exécution de Bocchoris, son fils Necho lui avait succédé, mais en tant que vassal de Shabaka. Après la mort de Shabaka en 701, son neveu Shabataka est devenu Pharaon.

La guerre avec l'Assyrie a éclaté sur la Palestine. Commandée par Taharqa, * fils cadet de Piankhi, l'armée égyptienne envahit l'Asie et marcha contre les forces de Sennachérib. Au début, les Égyptiens ont été repoussés. Shabataka a été trahi par les vassaux extraterrestres du Delta qui ont refusé de l'aider contre l'ennemi étranger. Mais une fois de plus, le peuple s'est rallié à sa cause et a sauvé l'Égypte. Des artisans et des commerçants des villes du Delta se sont portés volontaires pour former une milice qui a mis les Assyriens en déroute. La paix a été rétablie et a duré 25 ans. Après avoir assassiné Shabataka, Taharqa monta sur le trône en 689 avant JC Il s'est proclamé fils de Mout (reine du Soudan) et a érigé un temple en son honneur. Il poursuivit la même politique de centralisation en imposant encore plus sévèrement l'autorité royale «aux vingt seigneurs féodaux qui partageaient le Delta». «Pour vaincre leur résistance, il n'hésita pas à déporter les épouses des princes de Basse-Égypte en Nubie, en 680 avant JC »(Cf. Pirenne, p. 100). La renaissance économique, culturelle et surtout architecturale a été renforcée par

la construction de monuments tels que la colonne de Taharqa à Karnak, les statues de Mentuemhat et d'Amenardis. Taharqa est intervenu en Asie pour tenter de regagner le prestige international de l'Égypte.

Il a été trahi une seconde fois par les chefs extraterrestres du Delta. C'était flagrant dans le cas de Necho, fils de Bocchoris. Dès que l'armée assyrienne entra en Égypte, il choisit des noms assyriens pour Saïs et pour son propre fils, Psammétichus. Saïs est devenu Kar-Bel-Matati et Psammetichus s'appelait maintenant Nabu-Shezib Anni. Necho devint le vassal du roi assyrien, qui lui confia la principauté d'Athribis (cf. Pirenne, II,

105). Avec la trahison des seigneurs féodaux libyens, la Basse-Égypte est devenue une province assyrienne.

Réfugié à Thèbes, le pharaon Taharqa jouit du soutien total du clergé, qui refusa de légitimer la souveraineté de l'Assyrien. Mentuemhat, gouverneur de Thèbes, est resté fidèle à Taharqa, de même que «l'épouse divine d'Amon». Exceptionnellement énergique, Taharqa est revenu à l'offensive en 669 AVANT JC, reprit Memphis, et y resta jusqu'en 666. De nouveau trahi par les seigneurs féodaux extraterrestres du Delta, il s'échappa à Napata, où il mourut deux ans plus tard. Sa sœur a été adoptée par Aménarde, à qui elle a succédé comme «épouse divine d'Amon ...»

Le fils de Shabataka, Tanutamon, a hérité du trône de Napata. Il recruta une armée au Soudan, fut acclamé à Thèbes comme l'héritier légitime des pharaons par le clergé et l'épouse divine d'Amon. Il a ensuite attaqué Memphis et mené la guerre contre une nouvelle coalition de tous les seigneurs féodaux du nord. Cette alliance a été vaincue et Necho de Saïs a été tué dans la bataille. Tous les chefs de la féodalité militaire étrangère se sont rendus aussi humblement qu'ils avaient auparavant prêté serment d'allégeance au conquérant assyrien. Tanutamon a prouvé sa magnanimité en les restituant à leurs anciens postes. Seul Psammetichus, fils de Necho, resta fidèle à l'Assyrie et s'enfuit à la cour de Ninive.

Dans 661 avant JC Ashurbanipal a attaqué l'Égypte et pillé la ville de Thèbes. Tanutamon s'est échappé à Napata. La chute de la ville la plus vénérable de toute l'Antiquité a suscité une profonde émotion dans le monde de cette époque et a marqué la fin de la vingt-cinquième dynastie nubienne soudanaise. Cette date marque également le déclin de la suprématie politique noire dans l'Antiquité et dans l'histoire. L'Égypte est progressivement tombée sous domination étrangère, sans jamais avoir

connu une forme républicaine de gouvernement, ou philosophie laïque, tout au long de trois millénaires d'évolution cyclique.

Des auteurs comme Malet et Isaac, dans leur manuel standard de français *sixième* (septième), utilisée pour former la jeune génération depuis 1924, a systématiquement ignoré l'extraordinaire épopée de la vingt-cinquième dynastie, et a essayé de jouer le règne de «Psammetichus-Nabu-Shezib Anni», l'usurpateur libyen indigne qui a déguisé son nom pour plaire à l'envahisseur extraterrestre. Il serait difficile d'imaginer une histoire de France écrite selon ces critères. Le règne de Psammetichus n'a servi qu'à ouvrir la voie à la domination étrangère ...

Entre l'Égypte et la Grèce, les liens se sont progressivement resserrés. L'alliance militaire et économique de l'Égypte avec le roi de Lydie a ouvert les côtes de l'Asie Mineure et du royaume de Sardaigne à l'influence culturelle et intellectuelle égyptienne. Cela explique pourquoi Ionie a connu un éveil culturel plus tôt que la Grèce continentale. Milet prospéra tandis qu'Athènes et Sparte sortaient à peine de la barbarie. Les Lydiens ont inventé ou popularisé l'usage de la monnaie, que les nouveaux rapports économiques avaient rendu indispensable.

Psammetichus inaugure la vingt-sixième dynastie (663-525 AVANT JC), mais son règne le plus caractéristique était peut-être celui d'Amasis (568–526). Sous ce dernier, l'Égypte a définitivement perdu son indépendance avec la conquête perse de 525 avant JC Amasis a été porté au pouvoir par ses troupes et la foule pendant les troubles sous le règne d'Apries (588-569). Ses origines populaires expliquent probablement sa conception laïque et démocratique du gouvernement. Ses réformes juridiques étaient extrêmement importantes dans les secteurs public et privé, mais l'Égypte n'était plus une puissance. A la tête de l'armée perse, Cambyse conquiert le pays et met à mort Amasis.

À partir d'une comparaison entre la société gréco-romaine d'une part et la société égyptienne d'autre part, il est évident que, malgré sa longue histoire, l'Égypte n'a pas pratiqué de systèmes de production esclavagistes, féodaux (au sens occidental) ou capitalistes. Ces trois systèmes économiques n'existaient là que marginalement. En politique, l'Égypte est restée une monarchie, un principe qui ne semble pas avoir été remis en question même lors de crises aiguës. Habeas corpus a été pleinement reconnu. Il n'y avait pas d'esclavage national (un Égyptien ne pouvait être asservi), tous étaient citoyens au sens plein du terme. Un individu jouit de toute la liberté conforme à un droit public conçu pour servir tous.

La monarchie avait réussi à incarner cette idée du bien public; à trois reprises, l'échec de la féodalité à la supplanter, tout en préservant ses principes et son éthique, n'a fait que rendre son retour inévitable.

Il n'y avait pas de soutien solide aux idées républicaines; ils n'étaient même pas envisagés. Comme le reste de l'Afrique noire, l'Égypte ne les connaissait pas. Le rôle joué par les particularités de la structure sociale se décèle dans la non-violence et la modération de la contestation sociale qui, sauf pendant les crises qui ont mis fin à l'Ancien Empire, n'a jamais présenté l'aspect turbulent des révolutions dans les villes grecques. Pourtant, à supposer qu'aucune organisation sociale ne soit parfaite et que, malgré les vertus de leur propre organisation, les Égyptiens de certaines époques auraient volontiers secoué le régime politique responsable de l'injustice sociale, on peut attribuer l'échec de tels mouvements dans la royauté territoriale à un seul facteur: la taille

En dernière analyse, la force motrice de l'histoire réside dans la détermination des classes opprimées à se libérer de leur condition. Si cette condition est intolérable et humainement inadmissible, la conscience rebelle devient révolutionnaire. Jusqu'à présent, l'homme n'a rien inventé de pire que l'esclavage pour dégrader et exploiter son prochain. Ainsi, les régimes véritablement révolutionnaires sont les régimes esclavagistes, qu'il s'agisse de l'esclavage brutal de la Grèce antique ou de l'esclavage à peine déguisé mais non moins virulent du Moyen Âge occidental. C'est pourquoi, avec le développement de la production capitaliste ancienne ou moderne, ces deux sociétés ont conduit à la révolution.

Mais la révolution ne peut se produire que si l'élément esclave insatisfait, aliéné sans compensation, devient numériquement prépondérant. Ce fut le cas dans toutes les villes industrielles grecques de l'Antiquité, où les citoyens (les hommes libres) constituaient à peine un dixième de la population totale.

Dans les royaumes d'Afrique noire, où la détribalisation relative, les guerres et la division du travail ont créé l'esclavage marginal, la révolution n'a cependant pas eu lieu. C'est compréhensible. Pour qu'une situation révolutionnaire se produise, la population asservie aurait dû être majoritaire et suffisamment concentrée pour rendre une révolution possible. On ne peut que deviner quel aurait été l'effet de la taille sur un mouvement révolutionnaire en Afrique noire. Pourtant, il y a des raisons de croire que de telles épidémies auraient échoué comme celles qui ont eu lieu dans un cadre territorial similaire: en Égypte, par exemple, après le limogeage de Memphis sous la sixième dynastie, ou en Chine sous la dynastie Tang en 883. UN D

Comme ces pays, l'Afrique noire n'avait pas d'économies esclavagistes, féodales ou capitalistes au sens occidental. Pendant la période de la traite négrière, l'esclavage fonctionnait d'une manière très différente du mode coutumier qui l'avait précédé. Au fur et à mesure que ses États prenaient forme, l'Afrique passait par une phase de démocratie militaire ou, plus exactement, de royaumes tribaux. L'originalité des sociétés grecques du nord de la Méditerranée est ainsi plus facile à comprendre. Deux facteurs ont contribué à rendre possible l'explosion révolutionnaire et son succès: Premièrement, un régime social ou, plus précisément, un système esclavagiste exceptionnellement cruel, qui ne laissait à l'homme d'autre choix qu'une lutte à mort. Deuxièmement, un petit territoire, limité aux dimensions d'une seule ville, facilement capturable car la classe révolutionnaire était majoritaire. Dans de telles circonstances,

Des régimes sociaux, même relativement moins durs, ont engendré des soulèvements partout dans le monde. En ce sens, toutes les sociétés se sont suffisamment développées pour générer des germes de rupture. Apparemment, l'échec de ces révolutions authentiques, partout sauf dans le monde gréco-romain, peut être imputable à un seul facteur résiduel: la taille plus ou moins appropriée du territoire national concerné. Il était plus facile pour une ville grecque de se saturer d'esclaves à cause de la petitesse et de la proximité des villes et à cause des constitutions grecques qui, sans exception, faisaient de chaque étranger un esclave.

Le moment n'est peut-être pas très éloigné où nous commencerons à avoir les éléments d'une réponse satisfaisante au problème causé par la nature particulière de l'évolution politique et sociale gréco-latine. Peut-être l'explication finale conduira-t-elle simplement à un facteur d'égoïsme nomade individualiste, dont l'aveuglement ne peut manquer de créer une catastrophe sociale tôt, sinon immédiatement. Cette catastrophe sociale (l'esclavage capitaliste) a contraint l'homme à forger les instruments politiques de sa libération, à trouver une issue pour toute l'espèce humaine.

* * *

Société Yoruba, telle que décrite par Leo Frobenius dans *Mythologie de l'Atlantide* ([Chapitre IV](#)), est celui qui pourrait fournir une mine d'informations importantes sur le passé politico-social africain. Vers la fin, le roi exerça une autorité purement nominale sur toutes les villes qui composaient son

Royaume. Chaque ville était en réalité une unité autonome, gouvernée par un président (ou *balle*) et un sénat formé par l'assemblée des notables. A côté du roi, qui vivait à Oyo, la capitale, le grand prêtre, l'Oni d'Ife, était un personnage vénérable dont le prestige et la puissance égalaient pratiquement ceux du roi.

Il serait utile de savoir si ce rétrécissement du pouvoir royal a précédé ou résulté de l'occupation britannique. Dans le premier cas, il peut s'agir d'une fédération naissante ou du déclin d'un royaume qui a déjà atteint son apogée. Les régimes des villes n'étaient que de simples royaumes constitutionnels; quoi qu'en pense Frobenius, ce n'étaient pas des républiques au sens gréco-latin du mot. Le fait qu'aucun d'entre eux n'ait tenté sa «révolution» et l'homogénéité de leur structure politico-sociale attestent d'un lien fédéral ancien, efficace par relativement discret. En fait, une véritable autonomie à cette époque aurait augmenté la possibilité de bouleversements sociaux en raison de la structure urbaine. Le développement extraordinaire et l'individualisme relatif de la société yoruba pourraient-ils être liés en partie

à cette structure politique particulière? [14](#) ...

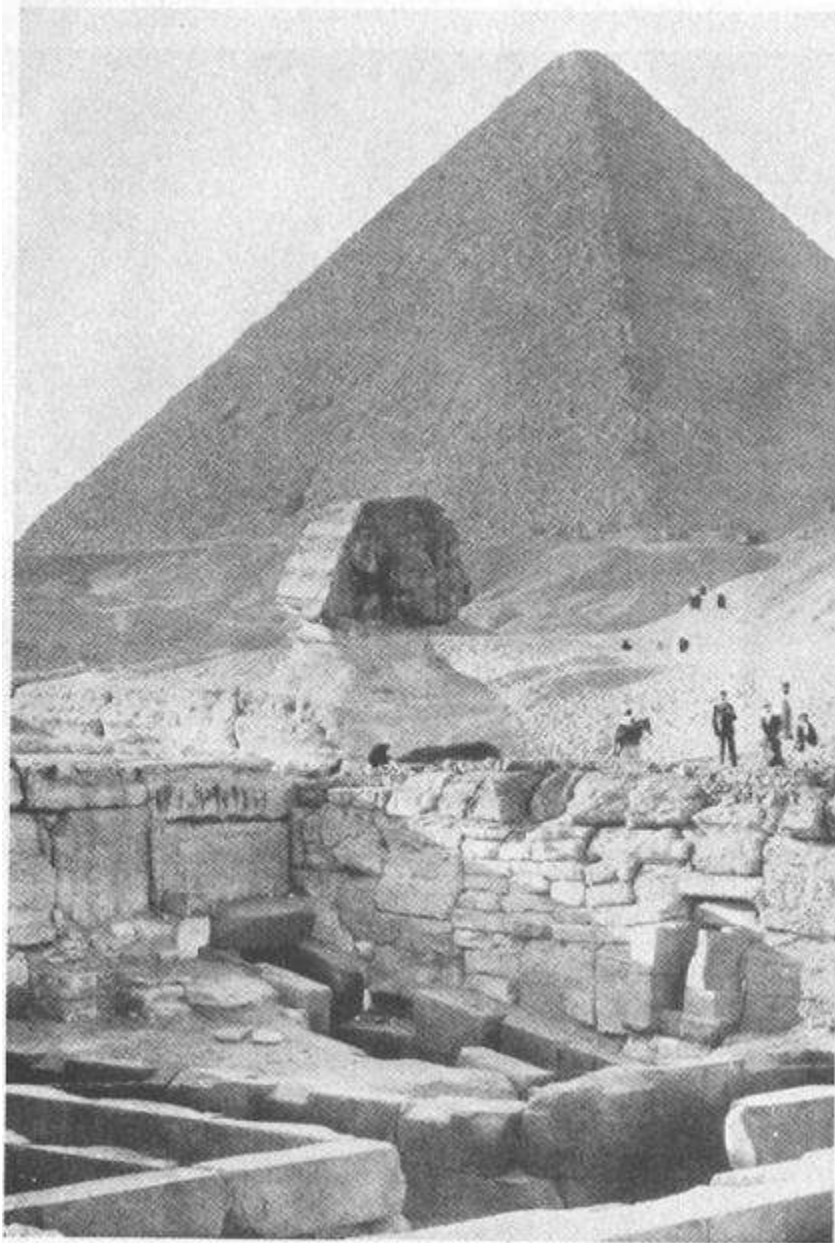
En dernière analyse, le dénominateur commun trouvé dans les économies de type asiatique (Afrique noire, Chine, Inde, Amérique précolombienne, Iran, etc.) est l'absence d'esclavage au sens plein du terme, comme moyen de production. Ainsi, les situations sociales qui en résultent ne sont guère révolutionnaires. Deuxièmement, la taille du territoire condamne par avance les mouvements insurrectionnels, même si la situation s'avère explosive. Au sens occidental, le système féodal n'est qu'une variante mal déguisée du système esclavagiste. C'est le facteur déterminant fondamental de l'évolution historico-sociale en ce qu'elle crée invariablement une production capitaliste qui conduit à une révolution qui à son tour gravite vers le socialisme.

Par conséquent, pour comprendre la situation révolutionnaire des sociétés antiques, il faut étudier les facteurs qui ont restreint la croissance de ce système dans certaines sociétés, ou stimulé son développement dans d'autres.... L'État grec a été fondé dès sa naissance sur l'esclavage et l'intangibilité de la propriété foncière privée. En revanche, l'apparition d'un État à système économique asiatique, tel que décrit par Marx et Engels, montre qu'il n'est pas sorti brusquement du contact brutal de deux races, dont l'une a asservi l'autre et a ainsi créé, d'emblée, les conditions du développement de la lutte des classes et de la propriété privée. C'est le résultat de

organiser, cependant, une vie sédentaire commune parmi les «citoyens» d'un même territoire. Ces conditions initiales sont défavorables à l'apparition de l'esclavage national ou au développement égoïste, mal régulé et envahi de la propriété privée.

Pour des raisons évidentes, ce deuxième type d'État existe plus souvent que le premier et les raisons en sont plus clairement visibles. C'est pourquoi l'État gréco-latin était une exception historique par rapport au type plus général. Les Indo-Européens n'ont pas été en mesure de créer un régime esclavagiste en Iran et en Inde aussi largement qu'en Grèce et à Rome, car ils étaient incapables d'occuper ces pays en nombre suffisant.

En somme, il suffit que les sociétés à mode de production asiatique soient réduites en esclavage ... pour qu'elles s'insèrent dans le cycle historique de l'humanité. L'émancipation mondiale de toutes les anciennes colonies européennes qui, sans exception, dépendaient de ce moyen de production, illustre cette idée. C'est l'esclavage, au sens occidental, qui a fait un Prométhée de Toussaint Louverture. * ...



44. Le Sphinx et la Grande Pyramide.



45. Entrées monumentales du temple funéraire du pharaon Zoser. Avec la pyramide à degrés de Saqqarah, ils inaugurent l'ère de la grande architecture en pierre de taille.



46. Art crétois, septième siècle avant JC Cela montre clairement l'influence égyptienne.

CHAPITRE XI

Contribution de l'Éthiopie-Nubie et de l'Égypte

Selon le témoignage unanime des Anciens, les Éthiopiens d'abord, puis les Égyptiens ont créé et élevé à un stade de développement extraordinaire tous les éléments de la civilisation, tandis que d'autres peuples, en particulier les Eurasiens, étaient encore plongés dans la barbarie. L'explication de cela doit être recherchée dans les conditions matérielles dans lesquelles l'accident de la géographie les avait placés au commencement des temps. Pour que l'homme s'adapte, ces conditions nécessitaient l'invention de sciences complétée par la création des arts et de la religion.

Il est impossible de souligner tout ce que le monde, en particulier le monde hellénistique, devait aux Égyptiens. Les Grecs ont simplement continué et développé, parfois partiellement, ce que les Égyptiens avaient inventé. En vertu de leurs tendances matérialistes, les Grecs ont dépouillé ces inventions de la coquille religieuse et idéaliste dans laquelle les Égyptiens les avaient enveloppées. D'une part, la vie rude des plaines eurasiennes a apparemment intensifié l'instinct matérialiste des peuples qui y vivent; d'autre part, elle forge des valeurs morales diamétralement opposées aux valeurs morales égyptiennes, qui découlent d'une vie collective, sédentaire, relativement facile, paisible, autrefois régie par quelques lois sociales.

Dans la mesure où les Égyptiens étaient horrifiés par le vol, le nomadisme et la guerre, dans la même mesure, ces pratiques étaient jugées hautement morales dans les plaines eurasiennes. Seul un guerrier tué sur le champ de bataille pouvait entrer dans le Valhalla, le paradis germanique. Chez les Égyptiens, aucune félicité n'était possible sauf le défunt qui pouvait prouver, au tribunal d'Osiris, qu'il avait été charitable envers les pauvres et n'avait jamais péché. C'était l'antithèse de l'esprit de rapine et de conquête qui caractérisait généralement les peuples du nord, chassés, en un sens, d'un pays défavorisé par la nature. En revanche, l'existence était si facile dans la vallée du Nil, véritable jardin d'Eden, entre deux déserts, que les Égyptiens avaient tendance à croire que les bienfaits de la nature descendaient du ciel. Ils l'ont finalement adoré sous la forme d'un Être Omnipotent, Créateur de tout ce qui existe et distributeur de bénédictions. Leur matérialisme primitif - en d'autres termes, leur

le vitalisme - deviendrait désormais un matérialisme transposé au ciel, un matérialisme métaphysique, si l'on peut l'appeler ainsi.

Au contraire, les horizons du Grec ne devaient jamais dépasser l'homme matériel, visible, conquérant de la Nature hostile. Sur la terre, tout gravitait autour de lui; l'objectif suprême de l'art était de reproduire sa ressemblance exacte. Dans les «cieux», paradoxalement, il se trouvait seul, avec ses défauts et ses faiblesses terrestres, sous la coquille des dieux qui ne se distinguaient du commun des mortels que par la force physique. Ainsi, lorsque le Grec emprunta le dieu égyptien, véritable dieu au plein sens du mot, pourvu de toutes les perfections morales issues de la vie sédentaire, il ne put comprendre cette divinité qu'en le réduisant au niveau de l'homme. Par conséquent, le Panthéon adoptif du Grec n'était qu'une autre humanité. Cet anthropomorphisme, dans ce cas particulier, n'était qu'un matérialisme aigu; c'était caractéristique de l'esprit grec. À proprement parler, le miracle grec n'existe pas, car si l'on essaie d'analyser le processus d'adaptation des valeurs égyptiennes à la Grèce, il n'y a évidemment rien de miraculeux, au sens intellectuel du terme. Tout au plus peut-on dire que cette tendance au matérialisme, qui devait caractériser l'Occident, était favorable au développement scientifique.

Une fois qu'ils avaient emprunté les valeurs égyptiennes, le génie mondain des Grecs, émanant essentiellement des plaines eurasiennes et de leur indifférence religieuse, favorisait l'existence d'une science laïque et mondaine. Enseignée publiquement par des philosophes tout aussi mondains, cette science n'était plus le monopole d'un groupe sacerdotal à garder jalousement et à cacher au peuple, de peur qu'elle ne se perde dans les bouleversements sociaux:

Le pouvoir et le prestige de l'esprit qui, partout ailleurs, exerçait son empire invisible, à côté de la force militaire, n'étaient pas entre les mains des prêtres, ni des fonctionnaires du gouvernement parmi les Grecs, mais entre les mains du chercheur et du penseur. Comme c'était déjà visiblement le cas avec Thales, Pythagore et Empédocle, l'intellectuel pouvait devenir le centre d'un cercle dans une école, une académie ou la communauté vivante d'un ordre, se rapprochant d'abord de l'un, puis de l'autre objectifs scientifiques, moraux et politiques, et lier le tout pour former un

tradition philosophique. ¹

L'enseignement scientifique et philosophique était dispensé par des profanes qui ne se distinguaient des gens du commun que par leur niveau intellectuel ou leur statut social. Aucun halo saint ne les entourait. Dans «Isis et Osiris», Plutarque a rapporté que, selon le témoignage de tous les savants et philosophes grecs enseignés par les Égyptiens, ces derniers faisaient attention à

sécularisant leurs connaissances. Solon, Thales, Platon, Lycurgue, Pythagore rencontrent des difficultés avant d'être acceptés comme étudiants par les Égyptiens. Toujours selon Plutarque, les Égyptiens préféraient Pythagore à cause de son tempérament mystique. Réciproquement, Pythagore était l'un des Grecs qui vénéraient le plus les Égyptiens. Ce qui précède est la conclusion d'un passage dans lequel Plutarque explique la signification ésotérique du nom

Amon: ce qui est caché, invisible.

Comme l'observe Amélineau, il est étrange que nous ne mettions pas plus l'accent sur la contribution égyptienne à la civilisation:

J'ai alors réalisé et réalisé clairement que les systèmes grecs les plus connus, notamment ceux de Platon et d'Aristote, étaient originaires d'Égypte. Je me suis aussi rendu compte que le grand génie des Grecs avait su présenter incomparablement les idées égyptiennes, surtout chez Platon; mais je pensais que ce que nous aimions chez les Grecs, nous ne devions pas mépriser ou simplement dédaigner chez les Égyptiens. Aujourd'hui, lorsque deux auteurs collaborent, le mérite de leur travail en commun est partagé également par chacun. Je ne vois pas pourquoi

la Grèce antique devrait récolter tout l'honneur des idées qu'elle a empruntées à l'Égypte. [2](#)

Amélineau rappelle également que si certaines des idées de Platon sont devenues obscures, c'est parce qu'on ne les place pas dans le contexte de leur source égyptienne. C'est le cas, par exemple, des idées de Platon sur la création du monde par le Démon. On sait d'ailleurs que Pythagore, Thalès, Solon, Archimède et Ératosthène, entre autres, ont été formés en Égypte. L'Égypte était en effet la terre classique où les deux tiers des savants grecs allaient étudier. En réalité, on peut dire qu'à l'époque hellénistique, Alexandrie était le centre intellectuel du monde. Réunis, il y avait tous les savants grecs dont nous parlons aujourd'hui. Le fait qu'ils aient été formés en dehors de la Grèce, en Égypte, ne saurait être surestimé.

Même l'architecture grecque a ses racines en Égypte. Dès la douzième dynastie, on trouve des colonnes proto-doriques (tombes falaises égyptiennes de Beni Hasan). Les monuments gréco-romains ne sont que de simples miniatures par rapport aux monuments égyptiens. La cathédrale Notre-Dame de Paris, avec toutes ses tours, pourrait facilement être placée dans la salle hypostyle du temple de Karnak; la

Le Parthénon grec pourrait s'intégrer encore plus facilement dans ces murs. [3](#)

Le genre de fable typiquement nègre - ou kouchite, comme l'écrit Lenormant -, avec des animaux comme personnages, a été introduit en Grèce par le nègre égyptien, Aesop, qui devait inspirer les fables du Français La Fontaine. Edgar Allan Poe, dans «Quelques mots avec une momie», présente une idée symbolique de l'étendue des connaissances scientifiques et techniques dans l'Égypte ancienne.

Des prêtres égyptiens, Hérodote avait reçu des informations révélant les données mathématiques de base sur la Grande Pyramide de Khéops. Plusieurs mathématiciens et astronomes ont produit des travaux sur cette pyramide; leurs révélations sensationnelles n'ont pas manqué de déclencher un flot d'arguments qui, comme prévu, ne s'expriment pas sous la forme d'un récit scientifique cohérent. Sans s'aventurer dans ce qui pourrait être considéré comme une pyramidologie excessive, nous pouvons citer ce qui suit:

Les astronomes ont noté dans la Grande Pyramide les indications de l'année sidérale, de l'année anomaliste, les précessions des équinoxes «pour 6000 ans, alors que l'astronomie moderne ne les connaît que depuis environ 400 ans. ⁴ Les mathématiciens y ont détecté la valeur exacte de «pi», la distance moyenne exacte entre le soleil et la terre, le diamètre polaire de la terre, etc.

Nous pourrions prolonger la liste en citant des statistiques encore plus impressionnantes. Cela pourrait-il résulter d'un simple hasard? Comme l'écrit Matila C. Ghyka, ce serait inconcevable:

N'importe lequel de ces éléments pourrait être une coïncidence; pour eux tous être fortuits serait presque aussi improbable qu'une révision temporaire du deuxième principe de la thermodynamique (gel de l'eau sur le feu) imaginé par les physiciens, ou le miracle des singes dactylographiés ... Néanmoins, ainsi achevé et perfectionné, grâce aux recherches de Dieulafoy, E. Mâle et Lun, l'hypothèse de Viollet-le-Duc sur la transmission de certains schémas égyptiens aux Arabes, puis aux Clunisiens, par l'intermédiaire de l'école gréco-nestorienne d'Alexandrie, est tout à fait plausible. Astronomiquement, la Grande Pyramide peut être le «gnomon de la Grande Année», ainsi que le «métronome» dont l'harmonie, souvent méconnue, fait écho dans tout l'art grec, l'architecture gothique, la première Renaissance, et dans tout art qui redécouvre le «divin proportion» et le

pulsation de la vie. ⁵

L'auteur cite également l'opinion de l'abbé Moreux selon laquelle la Grande Pyramide ne représente pas «les débuts tâtonnants de la civilisation et de la science égyptiennes, mais plutôt le couronnement d'une culture qui avait atteint son apogée et, avant de disparaître, souhaitait probablement laisser aux générations futures un fier témoignage. de sa supériorité.

Ces connaissances astronomiques et mathématiques, au lieu de disparaître complètement de l'Afrique noire, ont laissé des traces que Marcel Griaule était assez perspicace pour détecter chez les Dogon, aussi stupéfiante que cela puisse paraître aujourd'hui.

À de nombreuses reprises, on a évoqué le fait que les Grecs empruntaient leurs dieux à l'Égypte; voici la preuve: «Presque tous les noms des dieux sont venus en Grèce d'Égypte. Mes demandes prouvent qu'elles provenaient toutes d'une source étrangère, et mon opinion est que l'Égypte fourni le plus grand nombre. [6](#)

Puisque l'origine égyptienne de la civilisation et l'emprunt massif des Grecs aux Égyptiens sont historiquement évidents, on peut bien se demander avec Amélineau pourquoi, malgré ces faits, la plupart des gens insistent sur le rôle joué par la Grèce tout en négligeant celui de l'Égypte. La raison de cette attitude peut être détectée simplement en rappelant la racine de la question. L'Égypte étant un pays noir, avec une civilisation créée par les Noirs, toute thèse tendant à prouver le contraire n'aurait pas d'avenir. Les protagonistes de telles théories ne l'ignorent pas. Il est donc plus sage et plus sûr de dépouiller l'Égypte, simplement et discrètement, de toutes ses créations au profit d'une nation vraiment blanche (la Grèce). Cette fausse attribution à la Grèce des valeurs d'une soi-disant Égypte blanche révèle une contradiction profonde qui n'est pas la preuve la moins importante de l'origine noire de l'Égypte.

Nonobstant l'avis d'André Siegfried, le Noir est clairement capable de créer de la technique. C'est lui-même qui l'a créé le premier à une époque où toutes les races blanches, imprégnées de barbarie, étaient à peine aptes à la civilisation. Quand on dit que les ancêtres des Noirs, qui vivent aujourd'hui principalement en Afrique noire, ont été les premiers à inventer les mathématiques, l'astronomie, le calendrier, les sciences en général, les arts, la religion, l'agriculture, l'organisation sociale, la médecine, l'écriture, la technique, l'architecture ; qu'ils ont été les premiers à ériger des bâtiments de 6 millions de tonnes de pierre (la Grande Pyramide) en tant qu'architectes et ingénieurs - pas simplement en tant qu'ouvriers non qualifiés; qu'ils construisirent l'immense temple de Karnak, cette forêt de colonnes avec sa célèbre salle hypostyle assez grande pour contenir Notre-Dame et ses tours;

Par conséquent, l'homme noir doit devenir capable de restaurer la continuité de son passé historique national, d'en tirer l'avantage moral nécessaire pour reconquérir sa place dans le monde moderne, sans tomber dans les excès d'un nazisme à l'envers pour, dans la mesure où l'on peut parler d'une race, le

la civilisation qui est la sienne aurait pu être créée par n'importe quelle autre race humaine placée dans un cadre si favorable et si unique.

CHAPITRE XII

Répondre à un critique

Je propose ici de répondre à l'examen critique de M. Raymond Mauny, paru dans le *Bulletin de l'IFAN* (Bulletin de l'Institut fondamental de l'Afrique noire) dans le numéro de juillet-octobre 1960, relatif à *Nations nègres et culture*... Nous nous excusons de revenir sur les notions de race, d'héritage culturel, de relation linguistique, de liens historiques entre les peuples, etc. Je n'attache pas plus d'importance à ces questions qu'elles ne le méritent réellement dans les sociétés modernes du XXe siècle. Seul mon souci d'objectivité scientifique m'oblige à attirer l'attention sur ces thèmes tant que certains de leurs aspects sont remis en cause.

Comme on le verra, notre récit est dénué de toute passion et nous ne demandons rien de mieux que de céder à des preuves factuelles. Ce que nous essaierons de combattre au nom de la vérité scientifique, et ce qui nous oblige à utiliser une notion aussi délicate que celle de race, c'est un ensemble d'arguments devenus si habituels qu'ils passent pour des vérités scientifiques, ce qu'ils ne sont certainement pas. . C'est l'ensemble des hypothèses, déformées en expériences factuelles, qui sont susceptibles de conduire à l'erreur et sont encore plus dangereuses que le dogmatisme pur et simple....

* * *

Les critiques de M. Mauny commencent vers la fin de son introduction:

Ce qui était permis à l'élève ou au jeune professeur de lycée n'est plus autorisé au docteur en lettres, dont le titre pourrait l'autoriser demain à enseigner à l'Université. Et donc, malgré toute ma sympathie pour l'auteur, dont j'ai fait la connaissance, je considère qu'il est de mon devoir, peu importe combien cela peut me faire souffrir et lui, de dire à haute voix ce que les autres gardent silencieux par politesse ou pour un autre motif. .

De toute évidence, M. Mauny a l'intention de ne rien faire dans sa tentative de démolir la thèse adverse. Si, malgré cela, ses arguments venaient à révéler une fragilité inattendue, ce serait tout à fait involontaire de sa part. Quant à moi, j'essaierai de répondre le plus objectivement possible, avec la même sérénité, à toutes les critiques formulées ici. Le lecteur sera le juge.

Selon CA Diop, l'examen des restes osseux et des momies montre qu'il s'agit de nègres: «J'affirme que les crânes des époques les plus anciennes et les momies

de l'époque dynastique ne diffèrent en rien des caractéristiques anthropologiques des deux races nègres existant sur terre: le dravidien aux cheveux raides et le nègre aux cheveux laineux. Et plus tard: «Quand on nettoie scientifiquement la peau des momies, l'épiderme apparaît pigmenté exactement comme celui de tous les autres Noirs africains... J'ajoute qu'à l'heure actuelle il existe des procédures scientifiques infaillibles (rayons ultraviolets, par exemple) pour déterminer la quantité de mélanine dans la pigmentation. Or, la différence entre un blanc et un noir à cet égard est le fait que l'organisme blanc sécrète des enzymes qui absorbent la mélanine. L'organisme Negro ne sécrète aucune enzyme. La même chose est vraie des anciens Égyptiens. C'est pourquoi invariablement, de la préhistoire à l'époque ptolémaïque, la momie égyptienne est restée nègre. En d'autres termes,

Séparons les deux idées contenues dans le passage précédent cité par Mauny: A. «Selon CA Diop... les Noirs africains.» C'est exact; en août 1961 j'ai ramené de Paris des échantillons de momies que j'ai effectivement nettoyées et conservées dans des bocaux en verre à l'IFAN. Ils sont à la disposition de tous les savants qui pourraient être intéressés et M. Mauny, en particulier, peut examiner-les à loisir, quand il le désire. ¹

B. «Maintenant la différence entre un Blanc et un Noir... Le Nègre l'organisme ne sécrète aucune enzyme. » Mauny pense qu'il me cite. Néanmoins, la précision scientifique nécessite une distinction claire ... entre les idées exprimées par moi *Nations nègres et culture* et ceux recueillis [de moi] par un journaliste peu familier avec le sujet lors d'une simple interview dans le quartier latin [que M. Mauny mêle avec eux]. En lisant la critique de Mauny, nous avons la nette impression que le passage cité se produit dans *Nations nègres et culture*; ce n'est pas le cas. Il aurait facilement pu éviter la confusion puisque les deux documents sont disponibles. Il est regrettable que tout au long de la critique, il combine deux textes qui ne peuvent être placés sur le même plan...

Tous les organismes animaux et végétaux contiennent des enzymes; c'est une question classique de biochimie. C'est la condition d'activation des enzymes qui peut différer; parfois cela dépend de facteurs héréditaires. Ainsi, un facteur racial prépondérant intervient dans l'oxydation de la tyrosine et sa transformation en mélanine (dans l'épiderme humain), selon une réaction chimique catalysée par la tyrosinase.

Il est également exact que l'on pourrait remonter, pour ainsi dire, à ce facteur racial et déterminer son importance, à partir du «dosage de la quantité de mélanine» contenue dans l'épiderme, notamment dans l'épiderme d'une momie égyptienne. Il est également certain qu'une telle étude classerait

Égyptiens parmi les nègres, selon les échantillons dont je dispose et que j'ai sélectionnés entièrement au hasard.

Je ne suis pas anthropologue, ni l'auteur, mais je renvoie le lecteur à l'un des meilleurs livres sur le sujet de l'Égypte ancienne: Carleton S. Coon, *Les courses d'Europe* (New York: Macmillan, 1939, pp. 91-98 et 458-462). On y analyse les composantes raciales de l'Égypte ancienne (Méditerranéens au Prénéolithique, Blancs; Tasiens sur le plateau abyssin, Bruns à tendance négroïde, Naqada, apparentés mais moins négroïdes; Méditerranéens de Basse-Égypte, Blancs; et de 3000 avant JC au Ptolémaïque époque, l'histoire de l'Égypte montre «le remplacement progressif du type de Haute-Égypte par celui de Basse-Égypte» (p. 96). Les envahisseurs ultérieurs (Hyksos, peuples de la mer, Sémites, Assyriens, Perses, Grecs) appartiennent tous aux races blanches, à l'exception de la vingt-cinquième dynastie, d'ascendance nubienne, comme on le sait.

Le travail de Coon n'apporte rien de nouveau. Si tous les spécimens de races et sous-races décrites par lui vivaient aujourd'hui à New York, ils résideraient à Harlem, y compris ceux dont la tête et le visage «sont ceux d'une forme méditerranéenne fine et lisse»; aucun anthropologue ne me contestera là-dessus. Même Coon serait d'accord avec moi. Mais, puisque l'ancien égyptien est mort, la discussion semble possible.

Alors, laissez-nous discuter. Le volume de Coon est daté de 1939. Curieusement, les faits qu'il contient avec lesquels Mauny me conteste sont essentiellement conformes à mes propres conclusions. Il s'agit simplement de variantes de nègres et de nègres. Dans la mesure où nous adhérons strictement aux faits, l'archéologie égyptienne exclut l'idée d'une occupation précoce de la Basse Égypte par une race blanche. Cette idée paraît si naturelle aux premiers égyptologues qu'ils l'énoncent presque spontanément, sans chercher à la fonder sur la moindre certitude scientifique ou archéologique. Une étude de la tablette de Narmer ne permettrait pas de l'affirmer car, en dernière analyse, le caractère indécis des personnes représentées et la maigreur de la documentation seraient disproportionnés par rapport à l'importance de la conclusion.

époque et librement interprété. ²

En Basse Égypte, les fouilles archéologiques datant de l'époque prédynastique n'ont pas permis de découvrir l'existence d'un type blanc. Les Blancs de Basse-Egypte y furent transplantés à une époque historique bien connue et précise; c'était pendant la dix-neuvième dynastie, sous Merneptah (1300 AVANT JC), que la coalition des Indo-Européens (peuples de la mer) a été conquise; les survivants ont été faits prisonniers et dispersés sur les différents chantiers de construction du Pharaon. Entre 1300 et 500 AVANT JC, ces populations ont eu le temps de

se propager du delta occidental à la périphérie de Carthage. Dans le livre II de son *L'histoire*, Hérodote explique comment ils étaient répartis le long de la côte. Par conséquent, lorsque Coon parle de Blancs habitant la Basse-Égypte, sa déclaration n'est basée sur aucun document. Il resterait même à prouver que la Basse-Egypte existait comme habitable *terra firma* dans des temps reculés.

Quant aux envahisseurs blancs: Hyksos, Assyriens, Perses, Grecs, etc., les Égyptiens les ont toujours représentés comme des races à part et n'ont jamais été influencés par eux, pour la simple raison que la civilisation des envahisseurs était moins avancée que la leur. Personne n'a jamais pensé sérieusement à proposer scientifiquement l'influence de l'un quelconque de ces peuples sur la civilisation égyptienne.

Toujours selon Coon, les représentations conventionnelles révèlent un corps mince, des hanches étroites, de petites mains et de petits pieds. La tête et le visage «sont ceux d'une forme méditerranéenne fine et lisse»; de nombreux types de la classe supérieure représentés par ces portraits «ressemblaient de façon frappante aux Européens modernes» (p. 96). Au contraire, le type de certains pharaons, comme Ramsès II, semble lié au type abyssin.

. . . Si le lecteur, après avoir soigneusement examiné toutes les reproductions [des pharaons et autres dignitaires] et noté la signification sociale de certains et l'insignifiance des autres dans la société égyptienne de ce jour, relit le passage ci-dessus ... il aura à méditer sur la validité scientifique des textes conventionnels.

La pigmentation de l'égyptien «était généralement d'un blanc brun; dans les figures conventionnelles, les hommes sont représentés en rouge, les femmes souvent plus claires, voire blanches »et la fille de Khéops, bâtisseur de la Grande Pyramide, était« une blonde définitive ». Vers le sud, près d'Assouan, la population était manifestement plus foncée (rouge brunâtre, brune).

Dans leurs peintures et sculptures, les Égyptiens représentaient des étrangers avec leurs caractéristiques raciales: «Outre les Libyens, qui ont des traits nordiques ainsi que des couleurs, les Asiatiques, avec le nez proéminent et les cheveux bouclés, les peuples de la mer de la Méditerranée, avec des peaux plus claires et plus on voit aussi un relief facial prononcé que les Egyptiens, ainsi que les Nègres, »et plus tard...« La pigmentation méditerranéenne des Egyptiens n'a probablement pas changé au cours des 5 000 dernières années »(p. 98).

Telle est l'opinion d'un anthropologue; Je vous laisse le soin de tirer une conclusion. Mais je ne peux m'empêcher de trouver difficile de soutenir qu'un peuple dont les principales composantes étaient méditerranéennes pouvait être nègre, surtout après tous les détails fournis par Coon qui, d'ailleurs, reconnaît néanmoins les contributions nègres.

Singulariser la fille de Cheops comme "un blond définitif" prouverait que c'était rare, même si c'est exact. Les Egyptiens étaient si peu blancs que lorsqu'ils rencontrèrent une personne blanche aux cheveux roux, ils le tuèrent immédiatement comme un

personne malade incapable de s'adapter à la vie. C'était certainement un préjugé regrettable mais compréhensible entre deux races différentes au cours de ces époques lointaines de l'histoire. Cependant, nous avons l'occasion de scruter le profil de Chephren (fils ou frère de Khéops), qui s'identifie à celui du Sphinx de Gizeh. En regardant, on est facilement convaincu que l'hypothétique fille de Chéops ne devait pas la couleur de ses cheveux blonds à son père.

Dès la VI^e dynastie, sous Pépi I^{er} et son chancelier Uni, l'Égypte commença à importer des femmes blanches d'Asie... D'ailleurs, Cheops serait allé jusqu'à prostituer ses filles pour finir de construire sa pyramide: la Grande Pyramide qui devenir sa tombe. Ne s'agit-il pas plutôt d'importer des filles étrangères à des fins de prostitution?

Concernant la conclusion de Mauny, dois-je rappeler que, selon les études anthropologiques les plus récentes, une pluralité de 36% de la population égyptienne était «négroïde» à l'époque protodynastique? Mauny se trompe sur le terme «méditerranéen»; c'est un euphémisme pour «Negroid», lorsqu'il est utilisé par les anthropologues. Dans tous les cas, cela signifie «non blanc», comme le montre ce qui précède. Il s'agit ici de la «race brune» (au sens mélanodermique) de Sergi et Elliot Smith. Cette conclusion n'est même pas un reflet fidèle des faits présumés du volume de Coon, car nous ne pouvons pas voir comment les principales composantes sont «méditerranéennes» au sens Cro-Magnon du mot, puisqu'elles ne sont que des blancs bruns, des bruns rouges, des bruns de le type abyssin, bruns à tendance négroïde, le moins

Type Negroid Naqada, et ainsi de suite. [3](#)

Selon CA Diop, d'anciens auteurs ont également déclaré que les Égyptiens étaient des nègres. Hérodote, le «père de l'histoire», qui a écrit environ 450 avant JC, est à juste titre appelé, car il a visité l'Égypte. Mais les exemples de CA Diop sont-ils aussi convaincants qu'il le pense? Par exemple, ce n'est pas à l'Égypte qu'Hérodote se réfère (II, 22) quand il dit, «ils sont noirs de chaleur», mais aux habitants des terres du sud, les Éthiopiens... «En appelant la colombe noire, ils a indiqué que la femme était égyptienne »(II, 57). Les Grecs (les Hébreux avaient la même réaction) n'étaient-ils pas enclins à appeler les Égyptiens «Noirs» parce que ces derniers étaient plus foncés qu'eux, ce qui est vrai? N'utilisons-nous pas la même expression en France (d'où les noms de famille: Morel, Moreau, Lenoir, Nègre, etc.) pour désigner des personnes plus foncées que la moyenne? Un Nordique est clairement conscient d'avoir une peau plus claire qu'un Espagnol ou un Italien du Sud; il parlera de peau foncée, de peau brune, voire de peau noire, tout comme nous le faisons d'ailleurs à l'égard des baigneurs qui acquièrent le bronzage sur les plages en été. Ni l'un ni l'autre n'est un nègre.

L'exemple des Colchiens est-il meilleur? L'auteur cite un passage d'Hérodote: «Les Égyptiens ont dit qu'ils croyaient que les Colchiens descendaient de l'armée de Sésostri. Mes propres conjectures ont été fondées, d'abord, sur le fait qu'ils ont la peau noire et les cheveux laineux. Mais pourquoi M. Diop a-t-il omis d'inclure le reste du passage: «Cela ne revient guère, puisque plusieurs

d'autres nations le sont aussi »? Et l'adjectif *mélanochroes* utilisé par Hérodote ne signifie pas nécessairement «noir». En 1948, Legrand l'a traduit: «avoir la peau brune». A ce sujet, cf. aussi FM Snowden, *Le nègre dans la Grèce antique*, 1948, p. 34 . Dans l'exemple suivant, concernant les Indiens du sud, je ne vois nulle part mentionné le fait que les Egyptiens étaient des Noirs. C'est uniquement une question d'Éthiopiens.

Ce qui est précisément remarquable, c'est que dans une digression sur les sources du Nil, Hérodote arrive à appliquer le même adjectif ethnique *mélanochroes* aux Éthiopiens réputés noirs et aux Égyptiens qu'on voudrait blanchir et considérer comme des leucodermes. Traduire *mélanochroes* comme «avoir la peau brune», c'est prendre une liberté justifiée uniquement par *a priori* idées sur la couleur de peau des Egyptiens. C'est le terme le plus fort existant en grec pour désigner la noirceur; à proprement parler, il devrait être traduit par Negro (*niger-gra-grum*).

L'attitude qui consiste à recourir à une mauvaise interprétation insensée des textes au lieu d'accepter les preuves, est typique de l'érudition moderne. Il reflète l'état d'esprit particulier qui pousse à rechercher des significations secondaires pour les mots plutôt que de leur donner leur signification habituelle, car c'est à quel point *a priori* les idées sont devenues. Il est nécessaire de relire les passages d'Hérodote dans leur contexte pour savoir qu'aucun savant n'a le droit de donner aux mots un sens différent de leur connotation réelle. Hérodote savait qu'il décrivait une race noire, au sens propre du terme, une race dont les qualités morphologiques sont diamétralement opposées aux siennes (au sens des opposés: noir-blanc, crépus-droit, etc.). Pour lui, ce n'était pas une question de tonalités ou de nuances au sein d'une même race, comme Mauny l'entendrait, par exemple, comme une distinction entre nordique et espagnol.

Le fait que les Égyptiens aient la peau noire était pour Hérodote une vérité évidente qu'il postule, comme un mathématicien, comme un axiome pour conduire par la suite à la démonstration de faits plus complexes. Ainsi les colombes en question ne sont que des symboles de deux femmes que les commerçants phéniciens auraient pris à Thèbes pour les vendre, l'une en Libye (Oracle d'Amon), l'autre à Dodone, en Grèce....

Hérodote voulait montrer la profonde influence de l'Égypte sur la Grèce, en particulier dans la religion. Dans ce cas particulier, il voulait prouver que l'Oracle d'Amon et celui de Dodone sont d'origine égyptienne et ont été fondés par des femmes enlevées dans la capitale de la Haute Egypte, Thèbes. Il

tire cette conclusion du fait que les femmes étaient noires. Attribuer une autre signification au texte ne reflète pas l'érudition scientifique; il indique simplement une volonté impérieuse de contourner les faits, de s'accrocher à ce que l'on veut croire. Tous les passages d'Hérodote sont également explicites de ce point de vue.

J'ai raccourci la deuxième citation car le reste n'ajoutait rien à ma démonstration. J'avais besoin de prouver que les Egyptiens étaient noirs; peu m'importait de savoir (je le savais déjà) qu'ils avaient cette noirceur en commun avec d'autres peuples. Hérodote a fait cette observation uniquement parce qu'il voulait ajouter une preuve supplémentaire correspondant à cette description des Egyptiens. Si nous continuons jusqu'à la fin du paragraphe, nous verrons que pour Hérodote, l'Egyptien avait la peau noire, les cheveux laineux et était circoncis. Plus précisément parce que les Colchiens possédaient ces trois caractéristiques, il les considérait comme des Égyptiens.

Revenant au cas des Nordiques qui jugent les populations du sud de l'Europe plutôt sombres «sans être nègres», je ne peux que faire référence à un passage à la fin de [Chapitre I](#) de mon *Antériorité des civilisations nègres*, * où nous discutons de la différence d'attitude des chercheurs européens et africains. En réalité, il est évident qu'en discutant de sa propre société, on analyse sans la fragmenter, on saisit les traditions presque instinctivement, on les traite objectivement; nulle part on ne creuse de profonds fossés ni érige des barrières infranchissables; on n'encombre pas le terrain enquêté de cloisons étanches; on est enclin à rechercher la cohérence des faits et on la trouve généralement. Lorsqu'il s'agit de toute autre réalité, la tendance est à la pulvérisation, car en toute objectivité, il n'y a pas plus de différence entre le Nordique de Mauny et un Espagnol qu'entre l'Ethiopien et l'Egyptien d'un côté et de l'autre les Noirs d'Afrique de l'Ouest de l'autre. Certes, sans cesser d'appartenir au même univers ethnique, ils sont tous bien conscients des nuances qui les distinguent.

Mauny peut-il affirmer positivement qu'au Moyen Âge, à l'époque de la Barbarie, lorsque les noms propres se formaient dans l'Europe moderne, notamment en France, les Morilles, Moreaus, Lenoirs et Nègres n'avaient en effet pas un ancêtre qui justifiait cette appellation? Les noms n'ont pas été créés gratuitement; l'un s'appelait «de Vallon» quand il venait de la vallée, «Dupont» s'il habitait près du pont, etc. Pourquoi les noms impliquant l'origine ethnique devraient-ils être appliqués sans aucune raison? Les personnes intéressées par

les ragots de cuisine peuvent facilement montrer que des éléments nègres authentiques ont été trouvés dans diverses familles européennes à cette époque en France, en Allemagne et en Italie, même si l'on écarte l'influence arabe.

La troisième citation critiquée par Mauny concerne les Indiens paladéens qui n'ont jamais été subjugués par Darius. Hérodote décrit la couleur de leur peau avec le même adjectif ethnique qu'il utilise pour les Égyptiens et les Éthiopiens; ils sont tous noirs (*mélanochroes*) et c'est ce que Mauny ne voit pas. Telle est la justification logique de cette citation.

Le passage de Diodore de Sicile concernant l'affirmation des Ethiopiens selon laquelle leur civilisation a précédé celle des Egyptiens, est historiquement intéressant pour l'opinion que les Egyptiens descendent probablement des Ethiopiens. Elle pose donc le problème de la contribution du nègre à la formation de l'Égypte ancienne. Donc, je considère ce texte plus important que ceux d'Hérodote, de Strabon ou des auteurs de la Genèse à cet égard. Mais j'insiste pour dire tout de suite que l'archéologie prouve de façon surabondante que l'Égypte était le facteur civilisateur de l'Éthiopie, et non l'inverse. Je crois qu'il est impossible de prouver que les constructions architecturales en Nubie, pour ne citer qu'un exemple, soient antérieures à celles de la Haute ou de la Basse Egypte à l'époque des pyramides. Cela ne veut pas dire que les Éthiopiens n'ont joué aucun rôle dans la formation de la civilisation égyptienne; Je suis même convaincu du contraire. Il appartient aux ethnologues, sociologues et autres d'expliquer l'importance de cette contribution.

Ce passage de Diodore a été cité pour montrer que les premiers Egyptiens qui ont filtré plus au nord dans la vallée du Nil, n'étaient qu'un fragment, une «colonie», détachée d'un tronc primitif: la communauté éthiopienne située plus au sud. Diodore rapporte cela comme une opinion générale à son époque. À tort ou à raison, les Éthiopiens se sont toujours considérés comme les ancêtres biologiques des Égyptiens. Ils ont également revendiqué, comme le rapporte Diodorus, la paternité des premières créations culturelles dont l'Égypte a ensuite bénéficié. Cailliaud, l'un des premiers modernes à étudier en profondeur la civilisation nubienne, partageait cette opinion. Selon lui, les premières tentatives ont été faites en Éthiopie, puis perfectionnées en Égypte. Devenus ainsi des chefs-d'œuvre, les esquisses grossières remontaient probablement la vallée, comme le reflux de la marée. Par conséquent, nous n'avons jamais eu l'intention de contester l'influence tardive de l'Égypte sur la Nubie. En relisant le texte de *Nations nègres et culture*, nous percevons aisément qu'il n'y a pas lieu de confondre cette question.

De la critique de Mauny, on a l'impression que c'est moi qui ai écrit quelque part: «les constructions architecturales en Nubie, pour ne citer qu'un exemple, sont antérieures à celles de la Haute ou de la Basse Egypte. Puisque je n'ai jamais écrit une telle chose, pourquoi fait-il cette insinuation? La meilleure manière de

critiquer objectivement, à mon avis, ce n'est pas attribuer aux auteurs des idées qu'ils n'ont pas exposées, pour mieux les attaquer.

Dans la citation suivante de Strabon: «Égyptiens installés en Éthiopie et à Colchide», je ne vois rien qui prouve que les Égyptiens étaient noirs; ils ont colonisé des parties de ces deux pays, et c'est tout ce qu'il ya à faire.

Peut-être que la connexion logique (qui échappe à Mauny, dit-il) est trop implicite? Pourtant, le passage qui vient d'être cité d'Hérodote aurait pu l'aider à saisir le sens de cette phrase.

Pendant l'Antiquité, les érudits considéraient les Éthiopiens, les Égyptiens et les Colchiens comme des Noirs appartenant à la même race. Personne ne peut citer un déni de cela dans les textes anciens. Mais le chapitre de Strabon *La géographie*, qui rapporte ces faits, traite des migrations de peuples. L'auteur voulait simplement décrire la dispersion des populations; pour lui, le point de départ était l'Égypte plutôt que l'Éthiopie. Il pensait que cela partait d'un noyau égyptien primitif, dont les Éthiopiens se sont probablement séparés sous forme de colonies. Ces Ethiopiens auraient migré vers le haut de la vallée du Nil et les Colchiens se sont installés sur les rives de la mer Noire. Pour cette raison, il dit: «Les Égyptiens se sont installés à Colchis et en Éthiopie.» Comme la noirceur des Ethiopiens et des Colchiens pourrait être acceptée *a priori* comme incontestable (et le reste encore aujourd'hui), on pourrait déduire de la remarque de Strabon que les Egyptiens étaient par conséquent aussi noirs.

Même constat sur le passage de Genèse IX, 18-X, 20, où, en fait, les Egyptiens (Mesraïm) sont classés parmi les descendants de Ham. Mais ce dernier est un personnage légendaire comme Noé, Shem et Japhet, et la division élaborée dans la Bible ne concerne que les différentes races alors connues par l'auteur ou les auteurs de la Genèse: Indo-Européens (Japhet), Sémites (Hébreux, Arabes, certains des Mésopotamiens, etc.) et des Hamites (ou le groupe de peuples qui, à leur connaissance, étaient plus sombres que les Sémites: Kush, Egyptiens, Put, Canaan).

De plus, Genesis, qui n'est pas un traité anthropologique mais un recueil de légendes hébraïques, mésopotamiennes et égyptiennes, *entre autres* à l'origine des races humaines telles que les imaginaient les Hébreux du deuxième millénaire, nulle part ne mentionne la couleur noire des descendants de Cham (Cham) ou de Canaan; les Israélites avaient conscience d'être plus légers qu'eux, et c'est tout.

Un grand pas en avant a été fait: les Egyptiens ne sont plus délibérément confondus avec les Indo-Européens ou les Sémites, mais classés dans la grande famille de Ham et de Canaan, conformément au texte biblique. Naturellement, aucun érudit ne serait assez audacieux pour prendre les citations bibliques à la lettre. Mais hélas! Cela n'a été fait que trop souvent. Si nous nous sommes assemblés fin

pour terminer toutes les citations bibliques dans les ouvrages occidentaux se référant à la malédiction sur la progéniture de Ham, elles seraient sans exagération suffisamment nombreuses pour remplir une bibliothèque. En revanche, rares sont les citations soulignant le fait que les Egyptiens appartiennent aux descendants de Ham. Ainsi, la Bible est citée avec complaisance lorsqu'il s'agit de confirmer les opinions acquises dès la tendre enfance sur l'inégalité des races humaines. Mais il ne faut pas pousser les conséquences à la limite. On se garde bien de découvrir la mine enfouie, pour ainsi dire, dans le texte même cité.

Néanmoins, les «légendes bibliques» dont parle Mauny sont souvent étonnamment vraies: par exemple, la civilisation antédiluvienne d'El Obeid [au Soudan central] découverte par l'archéologie moderne. Cela prouve que l'histoire du déluge n'est pas sans fondement, et que le débordement du Tigre et de l'Euphrate, même s'il n'a pas réussi à submerger la terre entière vers 4000 AVANT JC,

doit avoir donné cette impression aux populations riveraines. Napoléon, à son tour, a à peine manqué d'apprendre, à ses dépens, la vérité du passage sur la traversée de la mer Rouge. Cela ne diminue en rien le fait qu'il s'agit d'une compilation de textes de différentes sources: le rôle des traditions égyptiennes dans la formation du texte biblique a commencé à être souligné. Certains passages sont presque des copies des textes égyptiens.

Revenant à la question de savoir si la Bible désignait les descendants de Ham et les Egyptiens par un terme indiquant leur couleur de peau, nous pouvons répondre par l'affirmative. Le nom même «Ham» (Cham) est un terme ethnique:

En hébreu, Kham: fils de Noé

Khum: châtaigne

Khom: chaleur

Khama: chaleur, soleil

Dans l'Egypte ancienne, Khem: noir, brûlé Jambon: chaud, noir En wolof,

Khem: noir, brûlé.

Ainsi, la désignation ethnique de Ham et de sa progéniture est impliquée dans l'étymologie du mot utilisé dans la Genèse.

La réserve de Mauny est assez prudente, car elle ne concerne que la Genèse. Le lecteur inattentif pourrait croire que nulle part dans la Bible il n'y a de Cananéens ou d'Égyptiens appelés Noirs, ce qui serait évidemment incorrect. La Genèse n'est pas toute la Bible. Dans The Song of Songs, le poème

attribuée à Salomon, il ne fait aucun doute que la fille présumée du Pharaon est noire. La Bible regorge d'exemples similaires. Pourquoi serait-il important alors d'observer que dans l'un de ses livres le terme ethnique pour les Cananéens n'est pas explicitement indiqué?

De l'examen des textes anciens cités par l'auteur, il ne reste plus grand-chose pour nous persuader que les anciens Egyptiens étaient des nègres. L'archéologie nous porte à croire le contraire, justement étayée par un texte d'Hérodote. Ce n'est qu'après l'installation des déserteurs égyptiens en Éthiopie que «les Éthiopiens adoptant les mœurs égyptiennes se sont civilisés» (II, 30).

De plus, les hypothèses sur l'origine des Egyptiens ne sont pas rares. CA Diop n'a pas innové dans ce domaine. Voici le passage dans lequel Gabriel Hanotaux (*Histoire de la nation égyptienne*, 1931, I, 14) en parle: «Quels étaient ces premiers peuples (de la vallée du Nil)? Celtes, répondit Poincette de Sivry - Nègres, dit Volney - Chinois, pensa Winckelmann - Indo-Polynésiens, revendiqua Moreau de Jonnes - Africains d'Éthiopie et de Libye, déclara Petrie, soutenu par les naturalistes Hott, Morton, Perrier, Hamy - Asiatiques de Babylonie, avec une civilisation avancée, affirment les archéologues et orientalistes Brugsch, Ebers, Hommel, de Rouge, de Morgan. Pour cette variété d'opinions, il y a sans doute une cause: c'est qu'en Égypte il y avait un mélange de races diverses.

L'Égypte, terre d'un mélange de races et de civilisations au carrefour de trois continents, telle est bien la vocation logique de ce pays. Toute tentative de monopoliser le tout au profit d'un seul composant déforme la vérité. C'est à nous, historiens de l'Afrique noire, de déceler le rôle joué dans la formation de l'Égypte ancienne par les Noirs et les Marrons (Africains d'Éthiopie et de Libye, comme le dit Petrie), vérité déjà largement admise, comme nous l'avons vu.

Le lecteur peut apprécier combien «il reste de l'examen des textes» impliqué. C'est à lui de voir si oui ou non notre argumentation est renforcée par cette critique, et si la critique ne l'a pas rendu plus conscient de la solidité de notre position.

Mauny semble confondre civilisation et race. Le passage d'Hérodote, également cité dans *Nations nègres et culture*, est absolument silencieux sur la race. Tout au plus nous informe-t-il qu'à un moment donné, des soldats égyptiens mécontents ont fait défection au service du roi de Nubie, et que le résultat a produit une influence civilisatrice (égyptienne) sur la Nubie. Il est absolument impossible d'extraire, malgré ce que dit Mauny, la moindre conclusion sur les races. Rien ne le justifie. En revanche, on peut remarquer à juste titre que ces soldats égyptiens, pendant cette période de désarroi et d'anarchie, se sont tournés vers la Haute Égypte et la Nubie; c'était une constante de la politique pharaonique égyptienne. Dans les périodes troublées, les princes du sang et de la tradition égyptienne se sont toujours réfugiés en Haute-Egypte, pas dans le Delta. L'Éthiopie était la terre des dieux, des ancêtres, la terre de Punt, de la légitimité, l'habitat primitif de la race, selon les traditions égyptiennes les plus authentiques ...

le rituel, la Haute Égypte avait toujours préséance sur la Basse Égypte; La société égyptienne a été légitimiste jusqu'à son déclin. Nous rappelons que seule une princesse nubienne pouvait être attachée au sanctuaire du dieu Amon à Thèbes. La réaction des troupes égyptiennes était une réaction légitimiste. Il s'agissait d'un choix délibéré entre la tradition égypto-nubienne et les usurpateurs aventureux qui s'étaient emparés du trône d'Égypte. Il n'y a aucun doute sur ce point; il suffit de se référer à cette partie de l'histoire égyptienne pour être

convaincu. 4

Psammetichus I, vingt-sixième dynastie, était considéré par le peuple comme un usurpateur qui livrait l'Égypte «à la lie des nations», aux étrangers, en facilitant leur installation. En particulier, il s'est entouré de mercenaires grecs et leur a conféré les plus hautes fonctions civiles et militaires de la cour. C'est alors que les garnisons de l'armée nationale égyptienne, par frustration et en tant que légitimistes (c'était une partie de l'armée composée de citoyens fidèles), allèrent se mettre à la disposition du roi de Nubie (Khartoum, Soudan). Ils étaient au nombre de 200 000 et étaient affectés à la région située entre Bahr-el-Azrek et Bahr-el-Abyad. Ils

multiplié et est devenu le *automoles* mentionné par Hérodote. 5

L'Égypte n'était pas plus un creuset de races que ne l'était l'Europe, et la longue citation de Hanotaux peut s'appliquer mot pour mot à cette partie du monde également. On y trouve des Celtes, des Ligures, des Pélasges, des Italiotes, des Étrusques, des Allemands, des Angles et des Saxons, des Slaves, des Huns, des Ibères, des Arabes, des Lapons, des Cro-Magnon et des Grimaldi Negroids, des Chancelades, pour n'en citer que quelques-uns, de toutes races: blanc, noir, jaune, «jaune brunâtre», «brunes» (?) se sont progressivement mélangés dans cette zone relativement étroite de l'Europe occidentale. Tout le monde le sait, mais cela n'a pas empêché les différentes nationalités européennes connues aujourd'hui - italienne, allemande, française, etc. - d'aspirer à une certaine homogénéité raciale. Néanmoins, chacune de ces nations revendique et protège ce qu'elle considère comme son patrimoine culturel.

Aucune école d'histoire n'a jusqu'à présent tenté de se moquer sérieusement de ces attitudes et de pulvériser ces cristallisations d'erreurs historiques. La permanence des caractères somatiques malgré des milliers d'années de métissage chez un peuple primitif installé sur un terrain est l'un des faits les plus extraordinaires relevés par l'anthropologie moderne. Les trois grands secteurs ethniques de l'Europe (nordique, alpin et méditerranéen de la préhistoire)

subsistent, malgré le nombre incalculable de peuples venus altérer le substrat originel.

Tous les anthropologues (Vallois, Haddon, Elliot Smith) qui ont étudié l'Égypte arrivent aux mêmes conclusions. De même, dans le passage cité par Mauny, Coon rapporte que la pigmentation des Égyptiens n'a probablement pas changé de façon appréciable au cours des cinq derniers millénaires. Certes, le métissage égyptien s'est répandu comme un éventail au cours de l'histoire, comme nul ne le nie, mais il n'a jamais réussi à renverser les constantes raciales de la population primitive, celle de la Haute-Égypte en particulier. La couleur des Égyptiens s'est éclaircie au fil des ans, comme celle des nègres antillais, mais les Égyptiens n'ont jamais cessé d'être des nègres. Alors que toute la civilisation égyptienne est directement liée aux formes culturelles de l'Afrique noire,

Pour toutes ces raisons, les Noirs africains peuvent et doivent revendiquer exclusivement l'héritage culturel de l'ancienne civilisation égyptienne. Ils sont les seuls aujourd'hui dont la sensibilité est capable de se fondre facilement avec l'essence et l'esprit de cette civilisation que l'égyptologue occidental trouve si difficile à comprendre. Les dispositions intellectuelles et affectives des Noirs d'aujourd'hui sont les mêmes que celles des personnes qui ont édité les textes hiéroglyphiques des pyramides et autres monuments et sculpté les bas-reliefs des temples. À partir de l'Afrique noire, de sa conception de l'univers, de ses formes culturelles, de ses réalités linguistiques, et de ses types d'organisation politico-sociale, nous pouvons progressivement faire revivre toutes ces formes de civilisation égyptienne aujourd'hui mortes à la conscience européenne. .

L'affirmation répétée de Mauny selon laquelle le rôle des Noirs dans la civilisation égyptienne est déjà reconnu ne pourrait s'appliquer qu'au temps écoulé depuis que nous avons exhumé certains documents en *Nations nègres et culture*. Tout l'effort de la science moderne, jusqu'à ces dernières années, a consisté à nier, malgré les faits, ce rôle du nègre dans l'acquisition de la civilisation. La méthode consistait simplement à faire taire les faits, comme Breasted et tant d'autres l'ont fait. Une seconde attitude, plus prudente et plus astucieuse, a consisté à citer quelques faits, pour ne pas être pris en faute, et à démontrer ensuite leur importance mineure et négligeable. Les Africains, en particulier ceux de ma génération qui ont été les plus grandes victimes de cette aliénation culturelle, sont bien placés pour savoir si la contribution du Noir à

civilisation a été reconnue et intégrée dans les programmes d'enseignement, si une tentative de cette nature était même envisageable avant la publication de *Nations nègres et culture*.

L'unité culturelle de l'Égypte et de l'Afrique noire, fait essentiel pour l'histoire de l'humanité et des peuples d'Afrique noire d'aujourd'hui, vient d'être reconnue officiellement par l'égyptologie. Il faut aussi admettre que, comme nous l'avons dit précédemment, c'était la seule manière pour l'égyptologie de guérir sa sclérose, de sortir de l'impasse et de s'orienter vers une perspective féconde.

Comme pour le reste de l'Afrique noire, la récolte d'archéologie est certes maigre à l'heure actuelle. Comment CA Diop peut-il expliquer que les Egyptiens qu'il prétend être des Nègres et des Nubiens, fils spirituels de l'Égypte, étaient les seuls à être civilisés avant le premier millénaire avant JC, les premiers à être civilisés dans toute l'Afrique? On ne voit pas pourquoi les habitants de la vallée du Nil auraient pu être à l'avant-garde de l'humanité alors que les nègres restaient dans un état «primitif», tout comme leurs contemporains européens. Et si les Noirs d'Afrique de l'Ouest sont les descendants des Égyptiens, pourquoi sont-ils devenus «décivilisés» entre 500 avant JC, quand Diop dit avoir quitté l'Égypte, et 900 après JC, après quoi nous avons des textes les décrivant comme étant plutôt «retardés»? Où sont-ils allés? Comment se fait-il qu'aucun auteur ancien n'ait parlé de cette migration entreprise, selon l'auteur, à l'époque historique? Et comment se fait-il qu'ils n'aient laissé aucune trace de leur passage?

Je suis étonné que Mauny pose ces trois questions. Puisque ces questions et leurs réponses ont été discutées dans mon texte, je suis tenté de supposer que Mauny n'a peut-être pas lu l'intégralité du livre qu'il critique.

Pourquoi les Nubiens et les Egyptiens étaient-ils déjà civilisés alors que le reste du monde, en particulier toute l'Europe, était plongé dans la barbarie? C'est un fait qui a été observé, pas le fruit de l'imagination. Ce n'est pas non plus un fait miraculeux et inexplicable. En conséquence, l'historien n'a pas besoin de s'en étonner; son rôle doit être celui de rechercher et de présenter des explications plausibles à de tels phénomènes.

La même question pourrait être posée sur les Grecs par rapport au reste de l'Europe. Après leurs premiers contacts avec le monde au sud et les échanges culturels avec l'Égypte et la Crète, ils ont échappé à la barbarie au XIIe siècle et se sont civilisés entre le XIIe et le Ve siècle avant JC Avec les Étrusques, ils sont restés les seuls peuples civilisés de toute l'Europe. Les autres peuples européens, plus éloignés des centres culturels méridionaux, sont restés plongés dans la barbarie jusqu'au Moyen Âge, à l'exception des Latins, qui se sont également civilisés au contact des Étrusques et des Grecs.

Évidemment, au lieu de considérer la civilisation grecque comme un phénomène inhabituel et plus ou moins miraculeux, on peut facilement l'expliquer en la replaçant dans un contexte historique et géographique. Une explication similaire peut également être donnée pour la civilisation égypto-nubienne.

Conclusion de la première partie de *Nations nègres et culture*, J'ai souligné que la civilisation égyptienne n'indiquait aucune supériorité raciale, mais était presque le résultat d'un accident géographique. C'est le caractère particulier de la vallée du Nil qui a conditionné l'évolution politico-sociale des peuples qui y ont émigré. L'étendue des crues du Nil a forcé tous les habitants de la vallée à affronter collectivement l'événement annuel, à régler leur vie dans ses moindres détails sur l'inondation. Pour survivre, chaque clan a dû se débarrasser tôt de son égoïsme. Lorsque les inondations ont commencé, aucun clan n'a pu faire face seul à la situation; chacun avait besoin de l'aide des autres, de la solidarité de tous les clans pour la survie de la communauté. Telles sont les conditions de travail qui conduisent bientôt les clans à s'unir et favorisent la montée en puissance d'une autorité centrale chargée de coordonner tous les aspects sociaux, politiques, et activité nationale. Jusqu'à l'invention de la géométrie, aucune des activités matérielles et intellectuelles des Égyptiens ne se faisait pour elle-même. À ses débuts, la géométrie était une invention qui leur permettait de localiser scientifiquement les limites exactes de la propriété de chaque habitant après les inondations. Nulle part la dépendance au cadre géographique et au mode de vie n'était si proche. Cette nécessité impérieuse semble expliquer, au moins dans l'essentiel, l'antériorité des Égyptiens et des Nubiens sur le chemin de la civilisation. Nulle part la dépendance au cadre géographique et au mode de vie n'était si proche. Cette nécessité impérieuse semble expliquer, au moins dans l'essentiel, l'antériorité des Égyptiens et des Nubiens sur le chemin de la civilisation. Nulle part la dépendance au cadre géographique et au mode de vie n'était si proche. Cette nécessité impérieuse semble expliquer, au moins dans l'essentiel, l'antériorité des Égyptiens et des Nubiens sur le chemin de la civilisation.

Tous les autres peuples, noirs ou blancs, qui étaient soumis à des conditions de vie moins rigoureuses nécessitant une action collective moins formelle, ont atteint la civilisation plus tard que les Égyptiens. En conséquence, pourquoi serait-il surprenant que certains Noirs et certains Blancs se soient civilisés tandis que d'autres étaient dans la barbarie? Les peuples placés dans des conditions plus favorables sont civilisés plus tôt que les autres, quelle que soit leur couleur, indépendamment de leur identité ethnique, et c'est tout.

Nous n'avons jamais invoqué un génie particulier ou des aptitudes particulières de la race noire pour expliquer pourquoi elle a été la première à atteindre la civilisation. Cette conception erronée des causes de l'évolution de l'homme a conduit les spécialistes européens à la théorie du miracle grec. Si erronée qu'elle soit, elle est néanmoins si profondément enracinée dans l'esprit de ses partisans que, même aujourd'hui, ils considèrent toute affirmation selon laquelle les Africains pourraient légitimement avoir droit à la

avantage moral de la civilisation égyptienne comme revendication de supériorité raciale, qu'on l'admette ou non. Mais tel n'est pas le cas; ceux qui le pensent l'interprètent à travers leurs propres inclinations intellectuelles et morales.

Pourquoi les Africains ont-ils été «décivilisés» en cours de route? demande Mauny. La régression est aussi un phénomène historico-sociologique dont le spécialiste a un devoir à expliquer, chaque fois qu'il est objectivement détecté. Ceci est en effet pertinent ici. Restons dans la vallée du Nil, où le phénomène est encore plus apparent. Les populations actuelles de cette vallée sont à juste titre considérées comme les descendants authentiques de l'Égypte ancienne. Pourtant, ces populations, qui n'ont jamais quitté leur patrie, ont été «décivilisées» sur leur propre sol, perdant toute la sagesse égyptienne ancienne et ne pouvant plus lire les hiéroglyphes, une invention de leurs ancêtres. Pourquoi, alors, est-il étonnant qu'une population d'émigrants se trouve dans une situation similaire?

Combien de fois l'avons-nous entendu dire: «Si les Noirs sont les descendants des Égyptiens, pourquoi n'ont-ils pas conservé l'écriture?» En se référant à mon *Nations nègres et culture* et *L'Afrique Noire précoloniale*, on verra que l'usage de l'écriture n'a jamais disparu de l'Afrique noire.

Quel profane ou martien descendant sur terre aurait pu deviner que la Grèce est la lointaine mère de la technique américaine moderne et de la civilisation occidentale dans ses aspects les plus raffinés et les plus profonds? L'Europe occidentale a connu la même régression. Au Moyen Âge, tout le savoir de l'Antiquité se réfugie dans quelques monastères où il végète jusqu'à la Renaissance carolingienne avec Alcuin (735–804). Les techniques ont été perdues, le savoir-faire architectural en particulier. Non seulement ils avaient tout oublié de la science ancienne; ils ne pouvaient même pas ériger le bâtiment le moins compliqué. On peut se faire une idée de cette régression en comparant la carte ptolémaïque montrant la connaissance géographique de l'Antiquité à celle du Moyen Âge pour la même région méditerranéenne.

Selon le poète satirique latin Juvénal, qui écrivit au II^e siècle UN D, les Égyptiens eux-mêmes avaient reculé d'une manière incommensurable. Même si l'on tient compte du fait que Juvénal détestait les Orientaux, en particulier les Égyptiens, il faut noter que dans sa revue des événements datant d'environ 127 UN D, La société égyptienne pliait déjà sous le poids des divinités totémiques et des représailles. En conséquence de la colonisation ininterrompue par les Perses, les Grecs et les Romains, le pays qui avait civilisé le monde revenait à la «barbarie», si nous voulons

croyez Juvenal. L'Égypte, qui sous la reine Hatchepsout (XVIIIe dynastie) avait labouré les mers à bord de navires à haut pont, «ne savait plus naviguer que des bateaux en terre battue aux voiles minuscules et s'accroupir sur des rames courtes ...» (Satire XV). Juvenal décrit les conflits sanglants et fratricides entre deux clans ou tribus (les villes de Denderah et Hombos) avec des totems hostiles; ces conflits auraient abouti à une scène cannibale qui ne pouvait être décrite que comme une orgie rituelle.

Où sont allées les populations noires? Quand nous avons exposé, dans *Nations nègres et culture*, la thèse d'un Sahara Negro, nous avons rencontré une hostilité considérable de la part de ceux qui se considéraient comme des experts en la matière. Aujourd'hui, avec les récentes découvertes d'Henri Lhote, la réfutation n'est plus possible. Dans la section de *Nations nègres et culture* sur le peuplement de l'Afrique à partir de la vallée du Nil, la route de l'Égypte vers le sud-ouest revêtait désormais une importance particulière. En fait, il passe juste au sud du Tassili N'Ajjer, où Lhote a fait la découverte la plus importante de peintures rupestres du siècle, après celle de la grotte de Lascaux. Cette découverte nous permet d'affirmer que, contrairement aux idées imposées au monde par les savants depuis 150 ans, les influences culturelles égyptiennes se sont répandues sur des milliers de kilomètres en direction de l'Afrique noire. Le Tassili N'Ajjer n'était probablement qu'un arrêt, situé à 3 000 kilomètres (environ 1 875 milles) de la vallée du Nil. Ces peintures établissent un lien évident entre l'Égypte, le Sahara et le reste de l'Afrique noire. Il est certain que la Nubie était également un grand centre de diffusion de l'influence culturelle de la vallée du Nil,

Signalons qu'il existe des monticules artificiels dans la région du delta du Niger et non des pyramides, comme le pense l'auteur. [Nous rapportons cela] non par désir de «dénigrer les valeurs africaines», mais parce qu'une pyramide est une masse de forme bien définie, tandis que les monticules sont sur une base ronde ou ovale et de forme à peu près hémisphérique. Les premiers se trouvent surtout en Égypte, en Nubie et en Amérique centrale; ce dernier, en Afrique noire et en Europe.

Je sais, par expérience, que les tombes sérères, appelées *m'banâr*, étaient à l'origine des cônes parfaits; avec le temps les matériaux de construction se déposent et la tombe prend la forme d'un monticule.... Les tombes des anciens empereurs du Ghana, telles que décrites par les auteurs arabes, sont devenues des monticules. Personne ne conteste cela. Les tombes des Askia sont de véritables pyramides. Mais cette question est vraiment secondaire, car on ne voit pas comment l'essence d'une pyramide, pour parler au sens platonicien, pourrait être plus noble que l'essence d'un cône.

Quant à appeler les signes gravés sur les baobabs dans les hiéroglyphes de Diourbel, l'auteur est maintenant de retour chez lui et connaît assez bien la question, je suppose, pour juger par lui-même si l'écriture est vraiment impliquée (et les habitants les plus âgés peuvent l'informer) ou si, comme cela semble probable, ce sont simplement des graffitis gravés sur l'écorce molle.

Je suis retourné au pied du baobab l'année dernière. J'ai été assez déçu car je reconnaissais à peine les signes que j'ai facilement identifiés pendant mon enfance; l'écorce du baobab s'était développée depuis. Un petit garçon et une petite fille sont passés et m'ont éclairé. Ils m'ont aidé à localiser les signes qui, en fait, sont des énigmes, des idéogrammes: une bouilloire, une épée, une peau de chèvre, une patte de chameau, un chapelet de chapelet, etc., commémorant la visite d'un grand religieux, chef d'antan, vraisemblablement le Prophète. Si Mauny revient un jour sur le site, il ne trouvera aucun problème à être informé comme je l'étais de ces signes; leur sens n'est pas encore perdu.

Ce n'est pas une écriture au sens phonétique du mot, mais une série de dessins. Le fait que cette pratique date de l'époque post-islamique tend à suggérer qu'elle reflète d'anciennes habitudes sur le point de disparaître. Sur le baobab, avec le chapelet, l'épée et le pied de chameau, il y avait un encier et même une plume; l'écriture arabe était donc connue, mais absente de l'écorce du baobab. Ceci est similaire à l'attitude de Njoya, le sultan du Cameroun qui, bien que musulman, a utilisé l'écriture hiéroglyphique, peut-être en raison de la tradition ancestrale, à l'exclusion des caractères arabes, pour recenser la population de son royaume, pour transcrire toute la littérature, la tradition orale et l'histoire de son pays.

Ce qui est assez remarquable, c'est que Mauny a également visité le même quartier de Diourbel, après la publication de *Nations nègres et culture*, et y trouva à la fois les monticules et le même baobab avec ses «signes mystérieux». Mais il a omis de rappeler au lecteur que le baobab de son article est le même que celui indiqué dans *Nations nègres et culture*; il n'aurait pu soupçonner son existence que des données fournies dans ce volume. Curieusement, Mauny a pu critiquer ce passage de notre livre sans mentionner l'aide qu'il en tirait pour ses recherches personnelles. Ainsi, le lecteur non informé, prenant les deux textes séparément, serait obligé de penser qu'il s'agissait de deux baobabs absolument distincts. D'ailleurs, Mauny a intitulé son article: «Découverte de ...» Quelle étrange méthode «scientifique» pour travailler et élaborer des documents destinés à éduquer la postérité! le

le profane doit sûrement y être pris. 6

Un autre problème préoccupe naturellement M. Diop: la couleur de la peau des Egyptiens, telle qu'elle est représentée sur les peintures des tombes et autres documents. Selon lui, «la soi-disant couleur rouge foncé des Egyptiens n'est autre que la couleur du nègre». Pour soutenir cela, il cite Champollion le Jeune. Mais Champollion distingue nettement les Égyptiens (rouge foncé), les Nègres (Nahasi), les Sémites (Namou) qui sont de couleur chair tirant vers le jaune, les Mèdes et les Assyriens au teint bronzé, et les Indo-européens (Tamhou) à la peau blanche.

Devant moi, deux volumes avec de nombreuses illustrations: A. Lhote *Les Chefs-d'oeuvre de la peinture égyptienne* (Paris: Hachette, 1954) et d'Arpag Mekhitarian *La Peinture égyptienne* (Genève: Skira, 1954). A mon avis, ils soutiennent les déclarations de Champollion le Jeune et de bien d'autres également concernant l'extrême variété des races représentées. Je ne noterai qu'une chose: lorsque l'artiste a voulu peindre des nègres, il leur a simplement donné une couleur noire ou grise. Et les personnages rouge foncé, pour ne citer qu'eux, ne sont, à quelques exceptions près, pas des nègres, mais bronzés, bruns, comme on le détecte facilement par le simple fait que la couleur noire se trouve partout sur les peintures pour représenter les cheveux, pas le peau. Les Egyptiens étaient absolument conscients de la différence de couleur de peau entre eux, les Noirs et les Asiatiques. Nous avons vu précédemment qu'un anthropologue, CS Coon (1939, p. 98), décrit la couleur habituelle des Égyptiens pharaoniques comme «blanc brun». Ceci est également vrai de l'Egyptien moyen moderne du Delta; le sudiste est plus foncé (brun rougeâtre à brun moyen).

Nahasi, Namou et Tamhou ne sont pas des termes désignant la couleur dans la langue égyptienne, comme l'exposé de Mauny pourrait nous le faire croire. Les Égyptiens ne se sont jamais distingués des autres Noirs africains par des termes tels que blanc, noir, bronzage, etc., puisqu'ils appartenaient tous à la même race. Il n'est pas nécessaire d'ouvrir le volume Lhote que Mauny recherchait. L'illustration sur la couverture, représentant Osiris, dieu et ancêtre du peuple égyptien (comme Orphée l'était pour les Grecs) et peinte en noir charbon, pourrait être un excellent sujet de réflexion pour la critique.

Faut-il rappeler à Mauny la conclusion de Champollion sur les origines modestes de la race blanche: «... un véritable sauvage tatoué sur différentes parties de son corps»?

Enfin, quelle est la valeur de toutes ces hypothèses sur la couleur dite conventionnelle des Egyptiens, par rapport à l'examen clinique d'échantillons prélevés sur l'épiderme des momies? Cet examen nous permet de les classer incontestablement parmi les Noirs les plus authentiques. Actuellement Mauny vit au Sénégal. Laissez-le regarder autour de vous; si l'on peignait toutes les nuances observables sur différents individus sénégalais, il serait aussi possible de distinguer de la même manière un type sénégalais noir, un type sénégalais brun foncé, etc. On peut déceler le caractère artificiel d'une telle approche car on vit au milieu des personnes impliquées et la réalité impose des limites aux excès de notre

liberté intellectuelle. Ce n'est pas la même chose quand on a affaire à des Egyptiens morts.

Malgré ces hypothèses risquées présentées comme des preuves acceptées, irréfutables, et son manque d'information sur les études récentes concernant l'Afrique de l'Ouest, l'ouvrage de M. Diop marque une date importante. Il s'agit du premier ouvrage général sur l'histoire de l'Afrique par un Noir francophone et, en Outre une documentation impressionnante, il comprend d'excellentes pages. Elle a le grand mérite de ne pas suivre les sentiers battus et de contraindre les égyptologues et autres à prendre position et à être précis sur certaines de leurs opinions. Mais, écrit à Paris avant 1955, c'est forcément un livre militant, imprégné de l'esprit de ces années de lutte, pendant lesquelles les Africains, en particulier les étudiants exilés à Paris au milieu des colonisateurs, étaient frustrés par leur histoire nationale, et préparaient les chemins de l'indépendance en exaltant la Négritude; * parfois - et c'est normal - au prix de l'impartialité peut-être inconsciemment déformée et de la vérité scientifique. Ils ne reconnaissaient que ce qui fournissait des arguments pour leur thèse, leur cause, tout cela était considéré comme du «cricket» et, en effet, les résultats de cette lutte générale des différentes couches de ces peuples africains peuvent parler d'eux-mêmes.

Aujourd'hui, en 1960, la situation est différente. C'est l'année de l'indépendance de nombreux pays d'Afrique noire, Malif entre autres. L'historien africain, sans renier le moins du monde ses opinions politiques pendant les années d'opposition au colonialisme, se doit à lui-même, à la science et à son pays, de se placer, sinon déjà là, sur un plan d'objectivité stricte, qui n'exclut ni l'engagement politique ni l'utilisation d'hypothèses à vérifier. Sans cette objectivité, on ne peut pas parler d'histoire, de recherche ou de connaissance scientifique de l'histoire. Sinon, on risque de discréditer toute la nouvelle école de l'histoire africaine et de faire connaître un ensemble d'erreurs, d'exagérations qui feraient du tort aux Africains eux-mêmes. Pour l'instant, avec raison, le programme d'histoire de l'Afrique va être révisé pour que les jeunes noirs puissent apprendre leur propre histoire plutôt que celle du colonisateur. Il ne s'agit plus de convaincre le public des Parisiens ou des étudiants africains à Paris - les premiers, presque totalement incompetents sur le sujet, et les seconds, manifestement prédisposés par la réaction anticolonialiste précédant l'acquisition rapide de l'indépendance, à applaudir ce véritable nègre. Gobinisme. Il s'agit maintenant que l'auteur soumette ses idées à l'examen de savants qui seuls sont qualifiés pour dire ce qu'il faut retenir. Ou bien qu'il revienne à la tâche ardue de la recherche historique pour vérifier nombre de ses propres hypothèses. Il ne s'agit plus de convaincre le public des Parisiens ou des étudiants africains à Paris - les premiers, presque totalement incompetents sur le sujet, et les seconds, manifestement prédisposés par la réaction anticolonialiste précédant l'acquisition rapide de l'indépendance, à applaudir ce véritable nègre. Gobinisme. Il s'agit maintenant que l'auteur soumette ses idées à l'examen de savants qui seuls sont qualifiés pour dire ce qu'il faut retenir. Ou bien qu'il revienne à la tâche ardue de la recherche historique pour vérifier nombre de ses propres hypothèses. Il ne s'agit plus de convaincre le public des Parisiens ou des étudiants africains à Paris - les premiers, presque totalement incompetents sur le sujet, et les seconds, manifestement prédisposés par la réaction anticolonialiste précédant l'acquisition rapide de l'indépendance, à applaudir ce véritable nègre. Gobinisme. Il s'agit maintenant que l'auteur soumette ses idées à l'examen de savants qui seuls sont qualifiés pour dire ce qu'il faut retenir.

Quand nous lisons sous la signature des égyptologues modernes que CA Diop a raison et que l'Égypte ancienne était «noire», alors seulement les manuels doivent être révisés dans ce sens. L'unité culturelle de l'Afrique, de l'égyptien au Bushman, en passant par le wolof, le marocain, le touareg, le teda, le pygmée, le zoulou, le somalien et l'abyssin? Pourquoi pas? A condition que les ethnologues, sociologues et autres l'affirment. Liens linguistiques entre l'Égypte ancienne et le wolof? Les spécialistes des langues africaines pourront nous dire un jour si cette hypothèse est valable. Cependant, à condition qu'ils se spécialisent en eux et soient ainsi certifiés.

Le lecteur qui nous a suivis jusqu'ici pourra vérifier si les conditions particulières dans lesquelles nous avons travaillé à Paris ou les exigences de la lutte politique et sociale nous ont forcés à tout moment à déformer la vérité scientifique ou nous ont empêchés de nous en tenir à une cours d'objectivité stricte. Il appartiendra également au lecteur de décider si notre attitude et ses résultats jettent un discrédit ou un honneur sur la «nouvelle école de l'histoire africaine»;

s'il «rend public un groupe d'erreurs», ou détruit une fois pour toutes un ensemble de mythes que les savants avaient imposés au monde au cours de 150 ans d'érudition; qu'il s'agisse d'un cas de «gobinisme noir» ou d'une rectification de l'histoire humaine.

S'il fallait attendre que des «spécialistes» procèdent à toutes les rectifications contenues dans *Nations nègres et culture*, il y aurait peut-être assez de temps pour voir disparaître des nations entières sous le poids de l'aliénation. La procédure inverse est la vraie solution; chaque jour, ces possesseurs de connaissances, soutenant les idées nouvelles, deviennent plus nombreux. L'égyptologie ne vient-elle pas de reconnaître l'unité culturelle de l'Afrique noire et de l'Égypte ancienne? Ce n'était pas le cas il y a six ans. Comme l'a lui-même observé le professeur Jean Leclant [un éminent égyptologue français], ce fait est peut-être plus important que la relation somatique. Par conséquent, s'il y a eu bataille, elle a été gagnée, la cause a été entendue. On peut trouver les faits déplaisants, mais aucun spécialiste ne risque désormais de réfuter la relation culturelle et linguistique entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire. Par la même occasion,

Mais toutes ces vérités devaient être énoncées avant que ceux qui se disent spécialistes ne les considèrent même. L'histoire de ces dernières années le démontre pleinement. Nous n'avons jamais parlé d'autre unité culturelle que celle de l'Égypte et de l'Afrique noire; par conséquent, la liste des peuples disparates de M. Mauny reflète un mécontentement face aux faits, un sentiment de résignation devant ce que l'on ne peut détruire, plus qu'elle ne reflète les arguments sereins et convaincants auxquels on aurait pu s'attendre. Désormais, les manuels peuvent être révisés selon les critères de Mauny, au moins dans le sens de l'unité culturelle égypto-africaine. La condition est remplie. Sera-t-il simplement ignoré?

Critiquer *Nations nègres et culture*, œuvre très imparfaite, il ne faut pas attaquer sa structure, car cette approche sera improductive. Sa structure est solide, ses perspectives valables. Au lieu de cela, la cible devrait être les petits détails, car alors il sera possible de détecter de nombreuses lacunes....

CHAPITRE XIII

Première histoire de l'humanité: évolution du noir

Monde

Dans la mesure où les faits connus le permettent, nous tenterons dans ce chapitre de retracer les grandes étapes de l'évolution du monde noir depuis *Homo sapiens* est apparu sur les lieux. En plus de fournir un référentiel pour le jeune chercheur africain, le tableau ainsi présenté, avec ses inévitables lacunes, ses incertitudes, mais aussi ses zones de clarté, lui donnera une idée du sérieux et de l'ampleur de sa tâche. J'ai orienté mes efforts vers la période du passé africain allant de la préhistoire à l'apparition des États modernes à la fin du Moyen Âge, car c'est la période qui pose le plus de problèmes pour comprendre l'histoire de l'humanité.

Priorité du facteur nègre dans l'histoire de l'humanité

Les résultats des découvertes archéologiques, ¹ surtout ceux du Dr Louis Leakey en Afrique de l'Est, nous permettent tous les six mois environ de pénétrer plus profondément dans l'obscurité des premières ébauches de l'humanité. Grâce à des méthodes de datation basées sur le dosage de potassium 40 / Argon, on peut remonter

1 700 000 ans. Néanmoins, il existe un accord constant sur le fait que *Homo sapiens*, l'homme moderne, est apparu il y a environ 40 000 ans, au Paléolithique supérieur. Cette première humanité, appartenant aux couches inférieures de l'Aurignacien, était probablement liée morphologiquement au type d'humanité noir actuel.

Les caractéristiques de cette race Grimaldi ont été résumées comme suit par Marcellin Boule et Henri Vallois dans *Hommes fossiles*, traduit en anglais par Michael Bullock:

Quand on compare les dimensions des os de leurs membres, on voit que la jambe était très longue par rapport à la cuisse, l'avant-bras très long par rapport à tout le bras; et que le membre inférieur était excessivement long par rapport au membre supérieur. Or, ces proportions reproduisent, mais à un degré très exagéré, les caractères présentés par le nègre moderne. Ici, nous avons l'une des principales raisons de considérer ces fossiles comme négroïdes, sinon vraiment noirs.

Les affinités négroïdes sont également indiquées par les caractères du crâne. Ce sont de gros; les crânes sont très allongés, hyperdolichocéphaliques (indices 68 et 69) et, vues d'en haut, elles

présentent un contour régulier de forme elliptique, avec des bossages pariétaux aplatis. Les crânes sont également très hauts, de sorte que leur capacité est au moins égale à celle du Parisien moyen de notre époque: 1 580 centimètres cubes pour le jeune homme, 1 375 centimètres cubes pour la vieille femme. Les apophyses mastoïdes sont petites. Le visage est large mais pas haut, tandis que le crâne est excessivement allongé de l'avant vers l'arrière; de sorte que la tête puisse être qualifiée de déséquilibrée ou de dysharmonique.

Le front est bien développé et droit; les arêtes orbitales ne font que peu saillie. Les orbites sont grandes, profondes et sous-rectangulaires; leur bordure inférieure est retournée vers l'avant. Le nez, déprimé à la racine, est très large (platyrrhinien). Le plancher des fosses nasales est joint à la surface antérieure du maxillaire par une rainure de chaque côté de l'épine nasale, comme chez les nègres, au lieu d'être bordé par un bord tranchant, comme chez les races blanches. Les fosses canines sont profondes.

Le maxillaire supérieur se projette de façon très marquée. Ce prognathisme affecte particulièrement la région sous-nasale ou alvéolaire. L'arc palatin, bien que légèrement développé en largeur, est très profond.

La mâchoire est forte, son corps très épais; les branches ascendantes sont larges et basses. Le menton n'est pas très développé; un prognathisme alvéolaire fortement marqué, corrélé au prognathisme supérieur, lui confère un aspect fortement décroissant. La majorité de ces personnages de la

le crâne et le visage sont, sinon négroïdes, du moins négroïdes. ²

... Les autres types trouvés en Europe appartenaient probablement à la race Cro-Magnon: l'homme Predmost (en Moravie) et l'homme Brunn (près de Vienne) étaient peut-être des Cro-Magnoïdes aux caractéristiques «éthiopiennes».

Tels sont les faits révélés par l'archéologie. Sur la base de ces preuves, nous devons reconnaître en toute objectivité que le premier *Homo sapiens* était un «Négroïde» et que les autres races, blanche et jaune, sont apparues plus tard, à la suite de différenciations dont les causes physiques échappent encore à la science. Refusant d'accepter ces faits, les chercheurs leur substituent des hypothèses. En voici une que j'ai entendue exprimée par un grand scientifique moderne au cours de l'été 1963 à Paris:

Les différences morphologiques entre les Noirs, les Blancs et les Jaunes sont si profondes qu'il serait absurde de les faire remonter à moins de 40000 ans, en supposant que les deux dernières races nommées sont le produit d'une différenciation dans un substrat noir primitif. A cette époque, les trois races devaient nécessairement avoir déjà existé sur terre avec leurs propres caractéristiques bien définies; l'archéologie trouvera un jour des spécimens d'hommes blancs aussi vieux que les premiers nègres aurignaciens. Lorsque ce dernier vivait en Europe, la race blanche devait être ailleurs, dans un endroit non encore fouillé. Mais son existence à cette époque ne peut être mise en doute.

Si les hypothèses des savants s'avèrent souvent vraies, il n'en reste pas moins qu'à l'heure actuelle, en attendant de nouvelles découvertes pour prouver le contraire, la seule conclusion scientifique conforme à l'évidence est que les premiers humains, les tout premiers *Homo sapiens*, étaient des «nègres».

De toute évidence, le terme «négroïde» est spécieux; ³ dans l'écriture scientifique, il appartient

à ce groupe de mots utilisés pour dissimuler les faits. Tout type nègre qui se trouve incontestablement à l'origine d'une civilisation est, pour cette même raison, décrit par les savants les plus distingués comme un négroïde ou un hamite, comme nous l'avons vu. Ainsi, les premiers humains étaient probablement tout simplement Négritiques.

L'existence d'un archaïque *Homo sapiens* (Homme Swanscombe et homme Fontéchevade *), dès le Paléolithique inférieur, ne changerait pas ces faits d'un iota. Au Paléolithique supérieur, l'archaïque *Homo sapiens* disparu ou bien évolué vers l'homme Grimaldi, car seul ce dernier a été retrouvé, sans aucune branche parallèle de *Homo sapiens* jusqu'à ce que le apparition tardive des races Cro-Magnon et Chancelade. 4

La note de Pierre Legoux dans les actes de l'Académie française des sciences d'octobre 1962 (pp. 2276-2277) n'affaiblit pas ces conclusions. Dans un effort pour démontrer que la race Grimaldi n'existait pas, il a essayé de poursuivre l'étude de Verneau sur *Les Grottes de Grimaldi* que Boule et Vallois avaient utilisé. Malheureusement, il s'est montré évasif dans sa tentative de réfuter les principaux points du long texte cité précédemment. Sans nier l'existence du prognathisme, il a essayé de le justifier. Chez la vieille femme, «il s'agit d'une ancienne perte bilatérale des molaires mandibulaires. Cette perte provoque généralement un prognathisme fonctionnel.» Ensuite, il discute de la disposition des dents de l'adolescent, affirmant que celles-ci s'étaient disloquées avec le temps et que le crâne est forcément endommagé, pour dire qu'il était probablement prognathique d'un côté et orthognathique de l'autre. C'est faux quand il s'agit de prognathisme facial, des maxillaires, ce qui est incontestablement le cas chez l'adolescent comme chez la vieille femme. L'auteur n'aide pas son lecteur à éviter cette confusion. Au lieu, il nous amène à penser qu'il parle de prognathisme facial alors qu'il ne parle que de prognathisme alvéolaire des dents de l'adolescent. Il n'est pas moins vague sur une autre caractéristique: «les proportions des membres»; «Les caractéristiques un à trois concernent la taille des individus et les proportions de leurs os longs. Ceux-ci ne sont pas présentés dans leur état réel sur les assiettes. Leurs proportions respectives reposent donc sur des opinions hasardeuses.

L'auteur, qui a eu accès aux pièces originales du Musée de Monaco, aurait certainement dû fournir les mesures numériques des os longs des membres supérieurs et inférieurs et aurait dû démontrer qu'ils ne sont pas négritiques. Rien n'aurait dû être plus facile pour lui, mais il ne parvient pas à le faire. Il se contente des observations vagues et inutilisables citées ci-dessus.

On crée toujours un malaise en omettant des détails précis lorsqu'ils sont disponibles. Nous aimerions qu'il présente des reproductions photographiques non seulement d'un «fragment de l'appareil dentaire» d'un crâne, mais des deux crânes entiers, de profil, pour prouver l'absence de prognathisme dans les originaux. Et nous aimerions qu'il juxtapose ces reproductions à celles publiées par le professeur Vallois pour montrer en quoi elles diffèrent des originaux. Il ne commente pas l'importante observation de Vallois concernant «le plancher des fosses nasales» - observation qui suffit à ruiner toute sa théorie. Si M. Legoux veut nous convaincre, il doit produire ces preuves (y compris les mesures numériques des proportions des membres) qui lui sont toutes disponibles. Nous pouvons espérer avoir bientôt l'occasion d'examiner ces précieux documents.

Étendue du substrat noir de l'humanité

Le substrat humain négroïde est aussi étendu que durable. Haddon montre comment Elliot Smith et Sergi identifient ce substrat. Concernant la course eurafricaine de Sergi, il écrit:

Deux variantes peuvent être notées: (1) avec des cheveux ondulés, de grandes dimensions et un physique solide; (2) avec des cheveux bouclés assez serrés, un prognathisme et des mensurations plus petites; ce type avec des caractères presque nègres peut être lié au type Grimaldi. Ce type a été décrit par Sergi, Giuffrida-Ruggeri et par Fleure, qui l'ont trouvé dans le Plynlimmon et d'autres districts du sud du Pays de Galles. Il a été noté parmi les habitants d'Algérie, du Somaliland, du nord de l'Abyssinie, de l'Égypte, du nord de l'Italie, de la Sardaigne, du nord du Portugal, de Traz os Montes et de l'Espagne (à l'ouest des Pyrénées) et d'autres endroits éparpillés en Europe. C'est évidemment un type très ancien qui a persisté à l'écart

taches. 5

De même, Elliot Smith trouve le type de sa race «brune» «parmi les anciens habitants néolithiques des îles britanniques, en France, sur les deux rives de la Méditerranée, les proto-libyens, les Égyptiens anciens et modernes, les Nubiens, Beja, Danakil, Hadendoa, Abyssins, Galla, Somali, dans toute la péninsule arabe, sur les côtes du golfe Persique (sud de la Perse, pays de Sumer?), Mésopotamie, Syrie, les régions côtières de l'Asie Mineure, Anau au Turkestan, et parmi les premiers Indonésiens . »

Haddon écrit ce qui suit à propos de l'Afrique du Nord: «En prenant l'Afrique du Nord dans son ensemble, il ne fait guère de doute que le substrat de la population est allié à l'hamite ou à l'éthiopien, avec une peau foncée, un visage fin et des cheveux doux. Ceci est recouvert par une strate de leucodermes méditerranéens. Citant Balout et Vallois, Furon déclare que l'Afrique du Nord était habitée par deux

courses au Paléolithique supérieur, dont l'une, ibéro-mauricienne (homme de Mechta el-Arbi en Tunisie), présentait des affinités avec l'homme de Cro-Magnon. Cette race n'occupait probablement que la côte et Tell sans pénétrer à l'intérieur. Il a progressivement diminué en nombre et a partiellement survécu au néolithique. Les Guanches d'aujourd'hui aux Canaries pourraient être ses derniers survivants. L'autre race était «Négroïde» et vivait dans le Capsian: «Ils semblent être

Prototypes méditerranéens, présentant souvent des caractéristiques nègres. » ⁶

Au cours de la même période capsienne, une autre race négroïde, appelée Natoufian par Miss Garrod, vivait en Palestine. Peut-être le Natoufien était-il le lointain ancêtre des Cananéens, mais la prudence nous oblige à ne pas l'affirmer catégoriquement. Les hommes à tête ronde dans les dessins rupestres sahariens, observés et décrits par Lhote, ressemblent beaucoup à l'homme à tête ronde de la célèbre fresque sur le rocher de Cogul (Catalogne), de l'époque magdalénienne. Le sorcier qui danse dans la grotte des trois frères (sud de la France) et celui d'Afvallingskop (État libre d'Orange, Afrique du Sud) présentent de curieuses similitudes qui ont déjà été relevées. Tout cela prouve que le substrat négroïde de l'humanité est très étendu et durable. Dans certaines parties de l'Asie occidentale - le sud de l'Inde, le sud de la Perse et l'ancien Elam, le sud de l'Arabie, la Phénicie, le Canaanland, etc.

Malgré cette abondance de faits archéologiques attestant authentiquement de l'antériorité des «nègres», certains scientifiques et chercheurs continuent de poser le problème de manière inattendue. À propos du mésolithique palestinien, Furon rapporte:

[Les grottes d'Erq-el-Ahmar]... ont produit 132 individus pour Mlle Garrod. Tous ces Natoufiens partagent le même type physique, complètement différent de celui des Palestiniens précédents. Ils sont courts, environ 160 cm. * et dolichocéphale. C'étaient probablement des Cro-Magnoid Mediterraneans, présentant certaines caractéristiques négroïdes attribuables au métissage... Ces notions de métissage sont d'autant plus intéressantes que l'on trouve des nègres en Europe occidentale et

Afrique, mais toujours pas de vrais Noirs. [sept](#)

Le Natoufien chevauchait le mésolithique et le néolithique, vers le sixième millénaire.

Après Furon, Cornevin soutient le même point de vue sur la genèse du monde nègre: «*Homo sapiens* n'apparaît définitivement qu'au Gamblien supérieur; il était du type Cro-Magnoid: l'homme Mechta, le Kenya l'homme du Capsian. † À ce stade, il n'était que légèrement différencié et

n'a montré aucune caractéristique négroïde. Il a pratiqué les industries de la lame du Maghreb [Afrique du Nord] et Afrique de l'Est: Capsian du Maghreb, Capsian du Kenya. » ⁸ Ces deux auteurs et tous ceux qui appartiennent à leur école voudraient ainsi démontrer, malgré les faits, que le nègre n'est apparu sur terre que vers le sixième millénaire. Par conséquent, leur thèse ne s'appuie que sur une argumentation difficile, ennuyeuse et non scientifique.

Selon les conclusions de Furon, le Natoufien, un croisement entre le Blanc et le Noir, est probablement antérieur à son ancêtre noir, qui ne serait toujours pas né au sixième millénaire. AVANT JC! Et l'auteur trouve ces «notions» intéressantes! De son côté, Cornevin oublie apparemment que les préhistoriens et anthropologues les plus éminents de nos jours - l'abbé Breuil, le professeur Arambourg, le docteur Leakey, etc. - considèrent l'Afrique comme le berceau de l'humanité. L'Afrique a connu le Paléolithique, qui s'est prolongé dans le Capsien, correspondant au Magdalénien solutréen et européen, dans une succession archéologique. Certains auteurs supposent qu'en général un décalage doit s'écouler entre les correspondances européennes et africaines

périodes archéologiques. ⁹ Il est difficile de concilier cela avec le fait presque certain que les Aurignaciens venaient d'Afrique et étaient des «nègroïdes». «La culture aurignacienne a été introduite en Europe occidentale depuis l'Afrique du Nord par de nouveaux types d'hommes, et ces races et toutes les races ultérieures et leurs cultures ont été qualifiées de Néanthropique; généralement toutes ces races sont regroupées sous la désignation *Homo sapiens* de Linnaeus. Nous savons que les Aurignaciens étaient supérieurs en tous points au vieux groupe d'hommes de Néandertal qu'ils

conquis et probablement exterminé. ^{dix}

Cornevin semble ignorer la profondeur des différences morphologiques qui existent entre le Noir et le Blanc quand il remonte ces différences à une Antiquité aussi récente que le XI^e millénaire. avant JC Ce faisant, il s'oppose à la seule hypothèse à la disposition des savants de conférer aux Blancs une antiquité égale à celle des Noirs. Il se trompe très malheureusement en affirmant que l'homme Asselar * ressemble plus au Cro-Magnon Européen de Grimaldi et du Bushman qu'aux Noirs modernes. Par définition, le Grimaldi Negroid n'est pas Cro-Magnon, et il est le seul auquel l'homme Asselar pourrait ressembler; il ne partage aucune particularité avec le soi-disant homme CroMagnon qui a vécu plus tard dans la même grotte et est le prototype de la race blanche car le «Negroid» est le prototype de la race noire.

Il y a aussi de bonnes raisons de souligner que les similitudes trop souvent citées entre le Grimaldi Negroid et le Bushman sont tendancieuses et découlent plus d'une interprétation de l'art aurignacien que de mesures archéologiques réelles. Cet art révèle un type féminin stéatopygique. Cette particularité morphologique est devenue le monopole du Bushman et du Hottentot depuis les études de Cuvier sur la Vénus Hottentot au Musée de

l'Homme à Paris. ¹¹ La relation presque exclusive entre ces races et les «Nègres» Grimaldi a été revendiquée. Mais les caractéristiques morphologiques, y compris la stéatopygie, qui semblent communes aux Hottentots et aux Bushmen, sont généralement vraies pour tous les Nègres. Nous n'avons qu'à lire le texte suivant:

Quant à moi, j'ai été très impressionné par la ressemblance entre les Grimaldi Negroids et la population Bushman-Hottentot d'Afrique du Sud. Les comparaisons que j'ai pu faire à partir des éléments à ma disposition, notamment du squelette de la Vénus Hottentot, m'ont conduit à observer, par exemple, la même dolichocéphalie, le même prognathisme, la même platyrrhinia, le même large développement facial, la même forme de la mandibule, le même macrodontisme; la

seules les différences résident dans la stature et peut-être la hauteur du crâne. ¹²

Aucune des caractéristiques citées dans ce passage ne distingue les Bushmen des autres Noirs. La pente du bassin et la stéatopygie, qui semble être son corollaire, existent dans presque toutes les races noires. Mais on peut soutenir avec assurance que cette caractéristique morphologique dérive d'une déformation de la colonne vertébrale au niveau des hanches du transport du bébé, car elle est très ancienne et remonte au Paléolithique supérieur. (Voir Fig.48.)

La stéatopygie est souvent latente pendant l'adolescence de la fille et ne se développe de manière notable qu'après la naissance de ses premiers enfants. Il y a des centaines, voire des milliers de filles de toutes les races noires africaines, autrefois minces comme des squelettes, qui deviennent stéatopygiques à mesure qu'elles grandissent après le mariage. Souvent cette caractéristique morphologique chez les races aurignaciennes de l'Europe occidentale au lac Baïkal (Union soviétique) a été remise en question afin d'éviter d'arriver à la conclusion logique qui suivrait: à savoir, la zone sur laquelle les négroïdes étaient dispersés sur la face du globe:

Puisque toutes ces statuettes semblent avoir une «ressemblance de famille», il est nécessaire d'accepter l'idée d'un culte de la fertilité, car il serait incroyable que la France, l'Italie et la Sibérie aient pu être habitées par des gens de la même race négroïde, tous dont les femmes étaient stéatopygiques....

Il y avait des rites pour obtenir la fertilité des troupeaux, nécessaire à la vie même de ces tribus de chasseurs. ¹³

En réalité, en raisonnant ainsi, nous évitons une difficulté pour tomber dans une plus grande. Le culte de la fertilité à l'époque aurignacienne ne pouvait pas concerner le bétail car il n'était pas encore domestiqué, ni l'élevage, car il n'était pas encore inventé. En ce qui concerne les animaux, le plus détecté a été des scènes d'envoûtement liées à la chasse. Il pourrait s'agir simplement de la fertilité de la femme et, par conséquent, du développement de la «famille humaine», mais il faut souligner le caractère plutôt terrestre (selon nos normes actuelles) des statuettes.

Les squelettes humains découverts par Leakey près d'Elmenteita (Kenya) dans la grotte appelée Gamble's Cave II, et qui appartenaient probablement au même type humain que l'homme Olduvai (nord de la Tanzanie) du Capsian, ont fait couler beaucoup d'encre. «Il est certain que ce ne sont pas de vrais nègres, au sens habituel du mot. Ce sont des hommes comparables aux Nilotics de la région des Grands Lacs, ou bien comparables aux populations à la peau plus claire de ces territoires. Un squelette récemment retrouvé à Naivasha

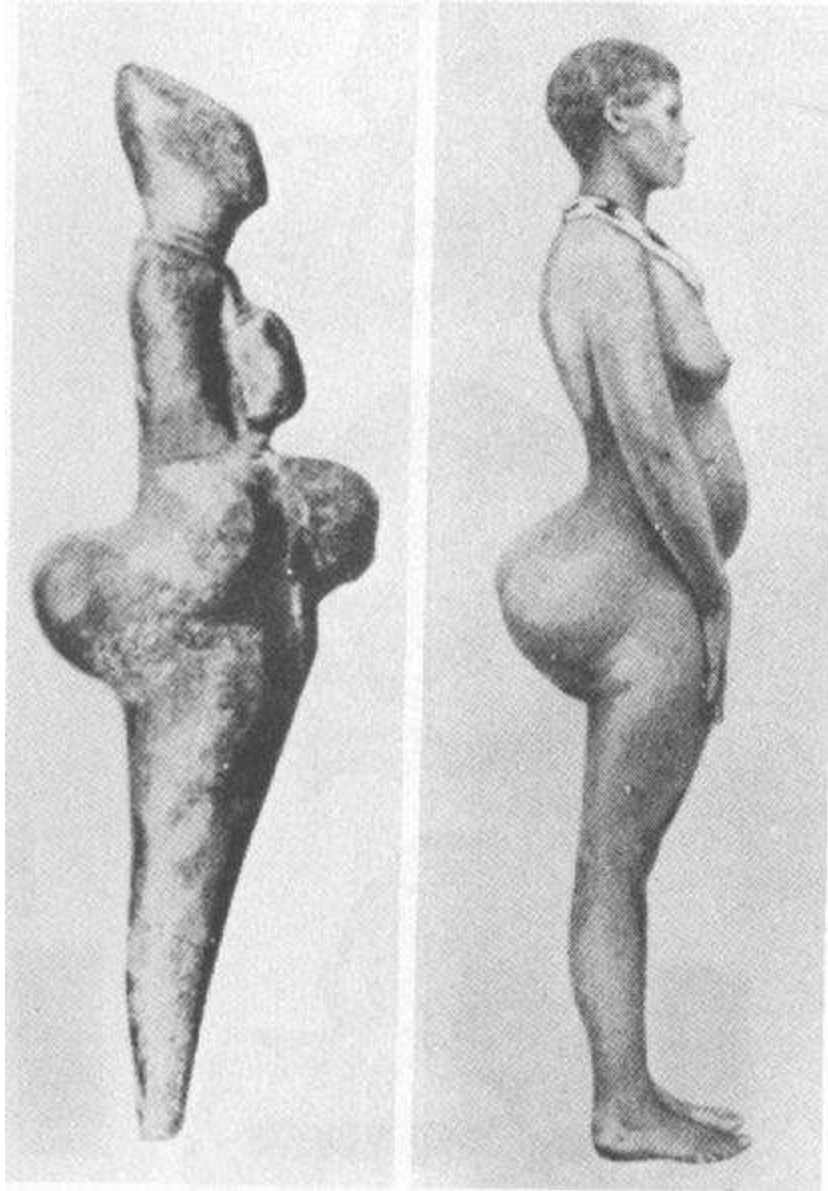
(Le Kenya) appartient évidemment au même type. » ¹⁴

De ces découvertes, préhistoriens, historiens et ethnologues tirent des conclusions d'importance variable concernant le peuplement précoce de l'Afrique noire. Dans l'homme Olduvai, Cornevin voit l'ancêtre des Nilotiques, des Shilluk, Dinka, Nuer et Masai. Il fait de lui un Caucasoïde. Son existence, soutient Cornevin, «prouve qu'il est inutile de faire de l'Afrique de l'Est, mal appelé Nilo-Hamitic, vient d'Inde ou d'Arabie. ¹⁵ Enfin, se référant à l'homme Naivasha qui vient d'être mentionné, il écrit à la page suivante que les recherches archéologiques révèlent des affinités avec la race Cro-Magnon: «grande taille, visage bas et large, front large, orbites rectangulaires, nez fin, petit prognathisme».

Il n'y avait pas d'homme de Cro-Magnon en Afrique subsaharienne. Lors d'un entretien que le professeur Vallois a eu la gentillesse de m'accorder à l'Institut de paléontologie humaine de Paris, ce scientifique a été catégorique à ce sujet. Seul l'homme Boskop (Province du Transvaal, Afrique du Sud) a été, pendant un temps, considéré comme un Cro-Magnon ayant des affinités avec le Bushman. Mais cette opinion a ensuite été abandonnée par ses partisans. Cornevin, malheureusement, continue de confondre l'homme Grimaldi - un «Négroïde» avec un prognathisme marqué et un nez large - avec l'homme de Cro-Magnon, qui n'est pas du tout prognathique mais présente de façon hypertrophique des traits européens typiques: lèvres fines, menton proéminent, nez étroit. Il y a lieu de réexaminer les documents. (Cf. fig.47.)



47. Trois crânes: *Inférieur* Cro-Magnon; *Milieu* Grimaldi; *Haut* Soudanais moderne (Mali). Comparer *Milieu* avec *Inférieur* et *Haut*, surtout pour toute ressemblance avec *Inférieur* ou différence de *Haut*.



48. La Vénus Hottentot. À gauche, une statuette aurignacienne stéatopygique; à droite, le moule Hottentot Venus (cf. Boule et Vallois, *Hommes fossiles*).



49. Crâne aurignacien écrasé de Leakey de Gamble's Cave II.



50. Peinture rupestre du Sahara d'une femme noire. (De JD Lajoux, *Les Merveilles du Tassili n'Ajjer*. Paris: Editions du Chêne.)

La théorie qui fait des caucasoïdes des Dinka, des Nuer, des Masaï, etc., est la plus injustifiée. Supposons qu'un ethnologue africain insiste pour ne reconnaître que les Scandinaves blonds comme Blancs et refuse systématiquement à tous les autres Européens - en particulier les Méditerranéens, les Français, les Italiens, les Grecs, les Espagnols et les Portugais - l'appartenance à la race blanche. Tout comme les Scandinaves et les Méditerranéens doivent être considérés comme les deux pôles, les deux extrêmes d'une même réalité anthropologique, il ne serait que juste de faire de même pour les deux extrêmes de la réalité du monde noir: les Noirs d'Afrique de l'Est et ceux de l'Afrique de l'Ouest. Appeler un Shilluk, un Dinka ou un Masaï un Caucasoïde est

aussi dénué de sens et de validité scientifique pour un Africain que ce serait pour un Européen de prétendre qu'un Grec ou un Latin ne sont pas Blancs. La recherche désespérée d'une solution non-noire conduit parfois à parler «d'une souche primitive qui n'aurait peut-être pas encore assumé un caractère différencié Noir ou Blanc», ou à blanchir des Noirs comme les Masai. Tous les types humains trouvés au Kenya du paléolithique à la fin du néolithique, se distinguent parfaitement en tant que nègres.

Dr Leakey, * qui les a presque tous étudiés, le sait. Il sait que tous les squelettes tombés entre ses mains ont des proportions négritiques au sens plein du terme. Il est également conscient que l'observation par Boule et Vallois sur le «plancher des fosses nasales» est applicable à tous les crânes qu'il a étudiés. On comprend pourquoi les anthropologues se taisent sur ces points déterminants. Au contraire, ils se développent volontiers sur les mesures crâniennes, car dans ce domaine, sauf dans les cas extrêmes, il est plus difficile de distinguer un nègre d'un blanc. Ils admettent, par exemple, que du Paléolithique à nos jours, le Kenya, l'Afrique de l'Est et le Haut Nil ont été habités par la même population qui est restée anthropologiquement inchangée, avec les Masai comme l'un des plus

types de représentants authentiques. 16

Pour les anthropologues, il est le type même du nègre indifférencié. Chaque fois qu'ils discutent de l'apparition tardive du «vrai nègre», nous devons nous rappeler que c'est parce qu'ils ne le considèrent pas comme tel, car il est là depuis la nuit des temps, depuis le paléolithique. Tous les spécimens de crâne considérés comme non-négroïdes, d'après les mesures de Leakey et d'autres anthropologues, sont bien ceux de ses ancêtres archéologiques dont il ne diffère pas morphologiquement. Le Dr Leakey et tous les anthropologues le confirmeront.

S'il n'était pas une réalité vivante, son crâne serait sorti blanchi ou, en tout cas, «dénégrifié» par leurs mensurations, avec un visage orthognathique tenu haut, un nez fin, un front haut, etc. Même vivant, il n'est pas un nègre aux yeux des soi-disant spécialistes, mais le type authentique du Nilo-Hamite. J'invite le lecteur à vérifier cela. Il trouvera simplement ces faits confirmés. 17

Les anthropologues ont inventé la notion ingénieuse, commode et fictive du «vrai nègre», qui leur permet de considérer, le cas échéant, tous les vrais nègres de la terre comme de faux nègres, plus ou moins proches d'un genre

d'archétype platonicien, sans jamais l'atteindre. Ainsi, l'histoire africaine regorge de «nègroïdes», hamites, semi-hamites, nilo-hamitiques, éthiopiens, sabéens, voire caucasoïdes! Pourtant, si l'on s'en tenait strictement aux données scientifiques et aux faits archéologiques, le prototype de la race blanche serait cherché en vain tout au long des premières années de l'humanité actuelle. Le nègre est là depuis le début; pendant des millénaires, il était le seul à exister. Pourtant, au seuil de l'époque historique, le «savant» lui tourne le dos, s'interroge sur sa genèse, et même spéculé «objectivement» sur son apparition tardive: «Il est fort possible que le type nègre, 'le vrai Le nègre des anthropologues, qui habite maintenant l'Afrique de l'Ouest et de l'Ouest équatoriale, existe depuis 10000 avant JC Malheureusement, les conditions du sol tropical ne permettent pas facilement la fossilisation des os et il est peu probable que des découvertes intéressantes soient faites. Cela laissera longtemps le champ libre à toutes les hypothèses concernant les populations de ces régions. (Cornevin, *op. cit.*, p. 81 .)

Sur la relecture attentive de Baumann et Westermann's *Les Peuples et les civilisations de l'Afrique*, seule synthèse ethnologique sur l'Afrique noire, M. Cornevin se rendra compte qu'il se trompe et que l'Afrique centrale et occidentale est habitée presque exclusivement par des Hamites de l'Est, si l'on veut accepter les conclusions présentées dans ce volume.

La différence d'approche intellectuelle du chercheur africain et européen provoque souvent ces malentendus dans l'interprétation des faits et leur importance relative. L'intérêt scientifique du savant européen vis-à-vis des données africaines est essentiellement analytique. Voyant les choses de l'extérieur, souvent réticent à synthétiser, l'Européen s'accroche fondamentalement à une microanalyse explosive, plus ou moins biaisée des faits et reporte constamment *À l'infini* l'étape de synthèse. Le savant africain se méfie de cette activité «scientifique», dont le but semble être la fragmentation de la conscience collective historique africaine en minute

faits et détails. 18

Si l'anthropologue africain tenait à examiner les races européennes «à la loupe», il serait en mesure de les multiplier. *À l'infini* en regroupant les physionomies en races et sous-races aussi artificiellement que son homologue européen le fait à l'égard de l'Afrique. Il réussirait à son tour à dissoudre la réalité européenne collective dans un brouillard de faits insignifiants.

Conclusion

La condensation de notre travail que vous venez de lire n'a nullement épuisé le sujet; il s'agit simplement d'un rapport d'étape, établi sur la base des documents dont nous disposions à l'époque. C'est aussi une indication de la direction dans laquelle les futures générations d'universitaires noirs africains doivent continuer à travailler sereinement, car le salut est au bout de cet effort. Nos différentes publications sont des ébauches, des arrêts successifs dans une tentative scientifique de se rapprocher de plus en plus des faits analysés. Il est donc compréhensible que nous ne réécrivions jamais une œuvre une fois qu'elle a été publiée. Nous préférons passer à l'étape suivante avec une nouvelle publication. En attendant, nous ne manquons jamais de répondre à l'ensemble des critiques qui nous sont adressées, sans cacher toutes les difficultés soulevées par nos adversaires; à cet égard, on peut se référer à la deuxième partie de *Antériorité*.

La recherche a fait un prodigieux bond en avant ces dernières années avec l'émergence en Afrique francophone d'une jeune génération de scientifiques mobilisés pour se plonger dans les questions les plus diverses relatives aux sciences humaines: *L'Afrique dans l'Antiquité* par Théo'phile Obenga; *Pouvoir politique en Afrique* par Pathé Diagne; les écrits de Boubacar Ly, Sossou N'Sougan, et d'autres, inaugurent une nouvelle ère scientifique en Afrique noire. Les Africains sont déterminés à montrer que cet immense effort de renouveau culturel ne s'écartera jamais du niveau scientifique pour descendre à l'émotionnel. C'est l'une des raisons pour lesquelles, lors de la session plénière du Comité scientifique international sur la rédaction d'une histoire générale de l'Afrique - réunion tenue à Paris en avril-mai 1971 sous les auspices de l'UNESCO - j'ai proposé trois conditions préalables à la préparation du volume II (sur l'Antiquité africaine). Les trois propositions ont été acceptées:

1. Un colloque international réunissant égyptologues et

Les africanistes en Egypte pour la première fois pour comparer les points de vue de l'identité anthropologique des anciens Egyptiens

2. Un colloque international sur le déchiffrement du méroïtique, le écriture ancienne de la Nubie (deux réunions prévues au Caire, novembre 1973)

3. Une étude aérienne de l'Afrique pour retracer l'ancien réseau routier.

Si, par la connaissance scientifique, nous pouvons éliminer toutes les formes de frustrations (culturelles et autres) dont les peuples sont victimes, le rapprochement sincère de l'humanité pour créer une véritable humanité sera favorisé. Que ce volume contribue à ce noble objectif!

Cheikh Anta Diop

Remarques

CHAPITRE I

1 . *L'histoire d'Hérodote*, traduit par George Rawlinson. New York: Tudor, 1928, p. 88.

2 . *Ibid.*, p. 101.

3 . *Ibid.*, p. 115.

4 . *Ibid.*, p. 184.

5 . *Histoire universelle*, traduit par l'abbé Terrasson. Paris, 1758, Bk. 3, p. 341.

6 . Bk. 1, chap. 3, par. dix.

sept . Les Colchiens formaient un groupe de nègres parmi les populations blanches près de la mer Noire; c'est pourquoi le problème de leur origine intriguait les savants pendant l'Antiquité. On peut supposer que «noir» a ici un sens affaibli pour désigner la teinte «sémitique» de l'égyptien. Mais alors se pose la question suivante: pourquoi les Grecs ont-ils réservé le terme «nègre» aux seuls Égyptiens, de tous les Sémites? Pourquoi ne l'ont-ils jamais appliqué aux Arabes, qui sont les Sémites par excellence?

Les Égyptiens avaient-ils des traits «sémitiques» si proches de ceux des autres Noirs africains que les Grecs trouvaient naturel de les confondre en utilisant exclusivement le même terme ethnique (*melanos*), le plus fort existant en grec pour désigner un noir? C'est la racine utilisée encore aujourd'hui quand on veut indiquer un type nègre sans ambiguïté. Exemple: mélanine, pigmentation qui colore la peau d'un Noir; Mélanésie, un groupe d'îles habitées par des nègres.

En fait, les Grecs étaient très sensibles aux nuances de couleurs et les distinguaient clairement partout où elles existaient. À la même époque, ils désignaient les anciens Cananéens, alors fortement mélangés, par le terme phénicien qui signifiait probablement rouge et était donc peut-être un mot ethnique. Strabon va encore plus loin dans son *La géographie* et tente d'expliquer pourquoi les Égyptiens sont plus noirs que les hindous (la fameuse race rouge foncé des modernes). Il est donc évident que les Anciens distinguaient les Égyptiens et

Éthiopiens des Sémites et des soi-disant races rouge foncé. Aucune interprétation savante des termes ne nous permet d'échapper à la vérité en obscurcissant consciemment ce qui est évident. En se livrant à de telles acrobaties pour éviter d'accepter des faits simples, on soulève des difficultés insurmontables sans s'en rendre compte.

- 8 . Gaston Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*. Paris: Hachette, 1917, p. 15, 12e éd. (Traduit comme: *L'aube de la civilisation*. Londres, 1894; réimprimé, New York: Frederick Ungar, 1968.)
- 9 . Genesis, X, 6–16. Nouvelle édition catholique de la Sainte Bible. New York, 1953.
- dix . *Hérodote*, p. 236.
- 11 . *Ibid.*, P. 133–134.
- 12 . *Ibid.*, P. 88–89.
- 13 . *Sciences et Avenir*, N ° 56, octobre 1951.
- 14 . Cornelius de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*. Berlin, 1773, II, 337.
- 15 . JJ Bachofen, *Pages choisies par Adrien Turel*, «Du Règne de la mère au patriarcat. Paris: F. Alcan, 1938, p. 89.
- 16 . Cf. Exode, I, 7–14, 16–17.
- 17 . DP de Pédrals, *Archéologie de l'Afrique Noire*. Paris: Payot, 1950, p. 37.
- 18 . Genèse, XV, 13. Si la version biblique est même légèrement exacte, comment le peuple juif pourrait-il être libéré du sang nègre? En 400 ans, il est passé de 70 à 600 000 individus au milieu d'une nation noire qui l'a dominé tout au long de cette période. Si les traits négroïdes des juifs sont moins prononcés aujourd'hui, cela est très probablement dû à leur croisement avec des éléments européens depuis leur dispersion. Actuellement, il semble presque certain que Moïse était un Egyptien, donc un Noir.
- 19 . Pédrals, *op. cit.*, p. 27. Il cite ici Louis J. Morié.

CHAPITRE II

- 1 . Ce que l'on trouve dans le Sahara montre qu'il était habité par des nègres: «Des corps féminins stéatopygiques, comme disent les ethnologues. Comme Jean Temporal les décrit, «avec des fesses bien rondes et pleines». »Théodore Monod, *Méharées, exploration au vrai Sahara* (Paris: Ed. «Je sers», 1937, p. 108). «Des paysans, peut-être des paysans noirs, d'innombrables bœufs, des champs de millet, des pots en terre cuite, du poisson frais, une abondance de gibier, une campagne verdoyante et des pirogues solidement construites, tout est beau. Mais cela ne devait pas durer. La période humide avait été précédée d'un intermède chaud et stérile qui serait progressivement remplacé par une nouvelle dessiccation. Le désert a reconquis son royaume, drainant les lacs, asséchant l'herbe, effaçant les campagnes. «Et qu'en est-il des gens? Temps difficiles pour eux et débats sérieux au Parlement: doivent-ils y rester et se laisser mourir, ou migrer, ou s'adapter? Personne n'a opté pour le suicide, l'adaptation n'a pas obtenu un seul vote; le choix unanime a été l'exode. (*Ibid.*, p. 128.) Les squelettes préhistoriques trouvés au Sahara sont de type nègre: l'homme Asselar, sud du Sahara.

- 2 . «Negro, Negress (latin *Niger*: noir), homme, femme à la peau noire. C'est le nom donné surtout aux habitants de certains pays d'Afrique... qui forment une race d'hommes noirs inférieurs en intelligence à la race blanche ou caucasienne. *Nouveau Dictionnaire Larousse*, 1905, p. 516.

- 3 . «Si, avec les Grecs et les autorités les plus compétentes en la matière, nous convenons que l'exaltation et l'enthousiasme sont indissociables du génie artistique et que le génie, une fois achevé, frise la folie, nous ne chercherons pas la cause de la créativité dans un tout bien organisé. , sentiment raisonnable de notre nature, mais plutôt dans les profondeurs des poussées sensuelles dans ces poussées aspirantes qui les conduisent à mêler l'esprit aux apparences, afin de produire quelque chose de plus agréable que la réalité... En conséquence, nous arrivons à cette conclusion inéluctable: que la source de les arts sont étrangers aux instincts civilisateurs. Elle est cachée dans le sang des Noirs... C'est, vous en conviendrez, une jolie couronne que je place sur la tête déformée du Nègre, un très grand honneur pour lui d'avoir le chœur harmonieux des Muses groupées autour de lui. [Pourtant] l'honneur n'est pas si grand. Je n'ai pas dit que tous les Pierides y sont assemblés. Les plus nobles sont absents, ceux qui dépendent d'une pensée sérieuse, ceux qui préfèrent la beauté à la passion... Traduisons pour

[les noirs] versets du *Odyssée*, surtout la rencontre d'Ulysse et Nausicaa, l'exemple le plus sublime d'inspiration réfléchie, et il s'endormira. Pour susciter la sympathie chez tout être humain, son intelligence doit d'abord avoir compris, et c'est là que réside la difficulté chez le nègre ... Sa sensibilité artistique, bien que puissante au-delà de l'expression, restera nécessairement limitée aux usages les plus misérables ... Et ainsi, de tous les arts que la créature noire préfère, la musique occupe la première place, dans la mesure où elle caresse l'oreille avec une succession de sons et ne nécessite aucune réponse de la partie pensante de son cerveau ...

«Imaginez un Bambara écoutant l'une des mélodies qui lui plaisent. Son visage s'illumine, ses yeux brillent. Il rit et sa large bouche, étincelante dans son visage sombre, montre ses dents blanches et pointues. Un orgasme sexuel se produit... Des sons inarticulés tentent de s'échapper de sa gorge, étouffés par la passion, de grosses larmes coulent sur ses grosses joues; un peu plus et il criait. La musique s'arrête; il est épuisé.

«Avec nos habitudes raffinées, nous avons fait de l'art quelque chose de si intimement lié aux sublimes méditations mentales et aux idées scientifiques, que ce n'est que par l'abstraction et un certain effort que nous pouvons inclure la danse [parmi les arts]. Pour le nègre, la danse, avec la musique, est l'objet de la passion la plus irrésistible. C'est parce que la sensualité signifie presque tout, sinon tout dans la danse.

«Par conséquent, le nègre possède au plus haut degré la faculté sensuelle sans laquelle aucun art n'est possible. D'un autre côté, l'absence d'aptitudes intellectuelles le rend totalement impuissant à cultiver l'art, voire à apprécier l'œuvre la plus élevée que cette noble application de l'intelligence humaine puisse produire. Pour développer ses facultés, il doit s'unir à une race différemment dotée.

«Le génie artistique, tout aussi étranger aux trois grands types [races], n'est apparu qu'à la suite de l'union entre Blancs et Noirs.» Comte de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*. (Paris: 1853, Bk. II, chap. VII, première édition.)

4. Cette phrase est apparue pour la première fois dans l'essai de Léopold Sedar Senghor: «Ce que l'homme noir apporte», dans *L'Homme de couleur* (Paris: Plon, 1939, p. 295). Le libellé exact est: «L'emotion est nègre, comme la raison hellene.» «Cela signifie-t-il, comme certains jeunes voudraient interpréter mes propos», demande Senghor plusieurs années plus tard, «que le nègre

L'Africain manque de raison discursive, qu'il n'en a jamais utilisé? Je ne l'ai jamais dit. En vérité, chaque groupe ethnique possède différents aspects de la raison et toutes les vertus de l'homme, mais chacun n'a mis l'accent qu'un seul aspect de la raison, seulement certaines vertus. (Senghor, *Sur le socialisme africain*. New York: Praeger, 1964, p. 75.) (Tr.)

5 . Aimé Césaire, *Soleil cou coupé*. Paris: Éditions K, 1948, p. 66.

6 . Aimé Césaire, *Retournez dans ma terre natale*, traduit par Emile Snyders. Paris: Présence Africaine, 1968, pp. 99 & 101. Cette citation n'affaiblit en rien ma profonde admiration pour l'auteur.

sept . CF Volney, *Voyages en Syrie et en Egypte*. Paris, 1787,1, 74–77.

CHAPITRE III

1 . *L'Océanic* Paris: Collection l'Univers, 1836, vol. JE.

2 . La race jaune aussi était probablement le résultat d'un croisement entre Noirs et Blancs à une époque très ancienne de l'histoire de l'humanité. En fait, les peuples jaunes ont la pigmentation des races mixtes, à tel point que l'analyse biochimique comparative serait incapable de révéler une grande différence dans la quantité de mélanine. Aucune étude systématique des groupes sanguins chez les races mixtes n'a été réalisée à ce jour. Cela aurait permis une comparaison intéressante avec celles de la race jaune.

Les traits ethniques des peuples jaunes, lèvres, nez, prognathisme, sont ceux de la race mixte. Leur faciès (pommettes hautes, paupières gonflées, pli mongol, yeux bridés, dépression à l'arête du nez) ne pourrait résulter que de l'effet de milliers d'années dans un climat qui souffle des vents froids sur le visage. La netteté du visage sous l'effet du vent suffirait à expliquer les pommettes proéminentes et les paupières gonflées, qui forment deux traits ethniques corrélatifs.

Battant contre le visage par temps froid, le vent ne peut s'échapper par le coin de l'œil qu'en suivant un mouvement oblique ascendant, après que les molécules d'air se sont réchauffées. A long terme, cette force mécanique pourrait produire une déformation de l'œil dans la même direction. Une telle action du climat pourrait être encore plus forte sur un jeune organisme comme ça

d'un enfant. Cette explication suppose évidemment l'hérédité des caractères acquis.

On sait en outre que ces caractéristiques, dites mongoles, changent du nord au sud de l'Asie, suivant dans une certaine mesure une courbe climatique. Et il a été observé que partout où il y a des peuples à peau jaune, on trouve encore de petites poches de Noirs et de Blancs qui semblent être les éléments résiduels de la race. C'est le cas dans toute l'Asie du Sud-Est: les Mois dans les montagnes du Viet-Nam où, en outre, il est curieux de rencontrer des noms tels que Kha, Thai et Cham; les Negritos et les Ainus au Japon, etc. Selon un proverbe japonais: «Pour qu'un samouraï soit courageux, il doit avoir un peu de sang noir. Les chroniqueurs chinois rapportent qu'un empire noir existait dans le sud de la Chine à l'aube de l'histoire de ce pays. Proto-aryen + proto-dravidien + climat froid = jaune?

3 . Champollion-Figeac, *Egypte ancienne*. Paris: Collection l'Univers, 1839, p. 30–31.

Les monuments égyptiens les plus anciens qui représentent toutes les races de la terre - les bas-reliefs de Biban-el-Moluk, par exemple - montrent qu'à ces premières époques, seule la race dite nordique était tatouée. Ni les Noirs égyptiens ni les autres Noirs africains ne pratiquaient le tatouage, selon tous les documents égyptiens connus. À l'origine, le tatouage n'avait aucun sens sauf sur une peau blanche où il produisait une différence de teinte. Avec les Libyens blancs, il fut introduit en Afrique, mais ne sera imité par les Noirs que bien plus tard. Comme le contraste bleu-blanc ou tout autre contraste ne peut pas être réalisé sur une peau noire, ils ont eu recours à la scarification. Malheureusement, nous n'avons pas pu publier une reproduction des bas-reliefs de Champollion.

4 . Champollion-Figeac, *ibid.*, p. 21.

5 . *Ibid.*, pp. 26-27.

6 . *Ibid.*, p. 27.

sept . Figeac ignorait que tous les cheveux crépus étaient laineux. La kératine, une substance chimique à la base de la laine, rend les cheveux bouclés. Ainsi, son argument est sans valeur.

8 . Marius Fontanes, *Les Egyptes (de 5000 une 715)*. Paris: Ed. Lemerre, nd, p. 169.

9 . Champollion-Figeac, *ibid.*, p. 27.

dix . *Ibid.*

11 . Chérubini, *La Nubie*. Paris: Collection l'Univers, 1847, pp. 2–3.

12 . Chérubini fait allusion à ce passage du Diodore de Sicile:

«Les Ethiopiens se disent les premiers de tous les hommes et citent des preuves qu'ils jugent évidentes. Il est généralement admis que, nés dans un pays et n'étant pas venus d'ailleurs, ils doivent être jugés autochtones. Il est probable que situés directement sous le cours du soleil, ils ont jailli de la terre avant les autres hommes. Car, si la chaleur du soleil, combinée à l'humidité du sol, produit la vie, les sites les plus proches de l'équateur doivent avoir produit des êtres vivants plus tôt que les autres. Les Ethiopiens disent aussi qu'ils ont institué le culte des dieux, des fêtes, des assemblées solennelles, des sacrifices; bref, toutes les pratiques par lesquelles nous honorons les dieux. Pour cette raison, ils sont considérés comme les plus religieux de tous les hommes et ils croient que leurs sacrifices sont les plus agréables aux dieux. *Illiade*) pour assister à la fête et aux sacrifices annuels préparés pour eux tous par les Éthiopiens:

Jupiter aujourd'hui, suivi de tous les dieux, reçoit les sacrifices des Ethiopiens. (*Illiade*, I, 422)

«Ils affirment que les dieux ont récompensé leur piété par des bénédictions importantes, comme n'avoir jamais été dominé par aucun prince étranger. En fait, grâce à la grande unité qui a toujours existé entre eux, ils ont toujours gardé leur liberté. Plusieurs princes très puissants, qui ont tenté de les subjuguier, ont échoué dans cette entreprise. Cambyse vint les attaquer avec de nombreuses troupes; son armée a péri et il a couru le risque de perdre sa propre vie. Sémiramis, la reine, connue pour son intelligence et ses exploits, était à peine entrée en Éthiopie qu'elle se rendit compte que son plan ne pouvait aboutir. Bacchus et Hercule, après avoir traversé la terre entière, se sont abstenus de combattre les Éthiopiens, soit par crainte de leur pouvoir, soit par respect de leur piété ... (*Histoire universelle*, Bk. I, 337–341.)

13 . Chérubini, *ibid.*, 28-29.

14 . *Ibid.*, p. 73.

15 . *Ibid.*, p. 30.

16 . *Ibid.*

- 17 . *Ibid.*, p. 32.
- 18 . Nahas: «bon à rien», en wolof.
- 19 . Selon Marius Fontanes, *ibid.*, p. 219.
- 20 . Fontanes, *ibid.*, 44–45.
- 21 . *Ibid.*, 47–48.
- 22 . Maspero, *ibid.*, p. 19. Maspero observe que c'est aussi la thèse de naturalistes et d'anthropologues tels que Hartmann, Morton, Hamy et Sergi.

- 23 . Raymond Furon, *Manuel d'archéologie préhistorique*. Paris, 1943, p. 178.
- 24 . *Ibid.*, P. 371.
- 25 . *Ibid.*, pp. 14-15.
- 26 . *Ibid.*, p. 15.
- 27 . Dumoulin de Laplante, *Histoire générale synchronique*. Paris, 1947, p. 13.
- 28 . Cf. le passage de Furon que nous citons dans la note 26.
- 29 . Abbé Henri Breuil, «L'Afrique du Sud», *Les Nouvelles littéraires*, avril 5, 1951.
- 30 . Abbé Breuil, *ibid.*
- 31 . *Histoire d'Hérodote*, p. 256.
- 32 . Fontanes, *ibid.*, 60–61.
- 33 . Cf. Robuste, *Histoire d'Afrique*, 28-29.
- 34 . Ces deux formes plurielles dans *n* et *une* existait également en ancien haut allemand.
- 35 . Abderrahman es-Sa'di, *Tarikh es-Soudan*.
- 36 . Maspero, *ibid.*, p. 15.
- 37 . Selon Amélineau, les Egyptiens désignaient le cœur de l'Afrique par le mot *Amami*: terre des ancêtres; *Mamyi*: ancêtres, en wolof.
- 38 . Maspero, *ibid.*, p. 16.
- 39 . *Ibid.*

- 40 . *Ibid.*, pp. 16–17.
- 41 . *Ibid.*, pp. 17–18.
- 42 . L'abbé Emile Amélineau, *Nouvelles Fouilles d'Abydos*. Paris: Ed. Leroux, 1899, p. 248.
- 43 . *Ibid.*, p. 271.
- 44 . Amélineau, *Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne*. Paris: Ed. Leroux, 1916, partie 2, 124.
- 45 . Hiéroglyphe: une flèche avec deux plumes ou roseaux.
- 46 . Amélineau, *Prolégomènes*, 124-125.
- 47 . *Ibid.*, 257–258.
- 48 . *Ibid.*, p. 330.
- 49 . Jean Capart, *Les Débuts de l'art en Egypte*. Bruxelles: Ed. Vromant, 1904, fig. 14, p. 37.
- 50 . Cf. Amélineau, *Prolégomènes*, p. 413.

CHAPITRE IV

- 1 . Cf. V. Gordon Childe, *Nouvelle lumière sur l'Orient le plus ancien*. Londres: Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., Ltd., 1934.
- 2 . Capart, *ibid.*
- 3 . Childe, *ibid.*, 85–86.
- 4 . *Ibid.*, 100–101. (Aux pages 12–13 de ce volume, Childe explique «SD» comme dates de séquence, une échelle numérique élaborée par Sir Flinders Petrie, allant de 30 à 80. La période entre SD 30 et SD 77 est ordinairement appelée prédynastique. SD 30 est supposé égal à 5000 avant JC - ED.)
- 5 . Alexandre Moret et Georges Davy, *De la tribu à l'empire*. New York: Cooper Square Publishers, Inc., 1970, pp. 132–133. Voici la traduction de V. Gordon Childe de *Des clans aux empires*. Paris: Ed. La Renaissance du Livre, 1923.
- 6 . Dans «Isis et Osiris», Plutarque raconte qu'Osiris est né le premier des jours intercalaires, comme l'écrit Moret. Autrement dit, le 361^e jour de la

année, qui correspond au 26 décembre, lorsque l'on prend en compte la réforme du calendrier. Le pape Jules I (quatrième siècle) a fixé le 25 décembre comme l'anniversaire du Christ, mais nous savons que le Christ n'avait pas de statistiques vitales; personne ne connaît la date de sa naissance. Qu'est-ce qui aurait pu inspirer le pape Jules Ier à choisir cette date - à un seul jour de l'anniversaire d'Osiris - à moins que ce ne soit la tradition égyptienne perpétuée par le calendrier romain? Cela devient évident lorsque l'idée d'un arbre est associée à la naissance du Christ. Cela semblerait arbitraire si nous ne savions pas qu'Osiris était aussi le dieu de la végétation. Parfois, il était même peint en vert à l'image de cette végétation dont il symbolisait la renaissance. Son symbole était un arbre aux branches coupées mis en place pour annoncer la résurrection de la vie végétale. C'était un rite agricole impressionnant caractérisant une société sédentaire. Le symbole végétal d'Osiris s'appelait *Djed* en égyptien. En wolof, nous avons: *Djed*: debout, dressé, planté debout; *Djan*: verticale; *Djed-Djed*- une *ral*: très dressé (intensification de *Djed*); *Djen*: une publication.

Telle pourrait donc être l'origine lointaine de l'arbre de Noël. On voit encore une fois, en retraçant le cours du temps, que plus d'un trait de la civilisation occidentale, dont l'origine a été oubliée, perd son caractère énigmatique lorsqu'il est lié à sa source négro-africaine. En nous inspirant de Plutarque, nous pourrions également établir une relation entre la naissance de Nephthys (sœur d'Isis et d'Osiris), qui entre au monde par les côtes de sa mère, et celle d'Eve, créée à partir de la côte d'Adam.

[sept](#) . Alexandre Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, p. 122.

8 . Amélineau, *Prolégomènes*, p. 203.

9 . *Ibid.*, p. 104.

dix . *Ibid.*

11 . *Ibid.*, p. 105.

12 . *Ibid.*, p. 106.

13 . *Ibid.*, p. 102.

14 . *Ibid.*

15 . *Mam y alia*: Dieu ancêtre, en wolof. Bien que le mot arabe *alia* remplace le terme africain primitif, cette expression révèle encore le concept d'un dieu ancestral.

16 . Moret voudrait prouver que le calendrier égyptien a été inventé à Héliopolis. Les documents existants témoignent du contraire: «Les prêtres de Thèbes sont réputés pour être les plus savants en astronomie et en philosophie. Ils ont commencé la coutume de dire l'heure, non pas selon la révolution de la lune, mais par celle du soleil. À douze mois de trente jours chacun, ils ajoutent cinq jours par an. Il reste encore une certaine fraction de jour, donc pour compléter la durée de l'année, ils forment une période comprenant un nombre pair de jours...; lorsque les fractions en excès sont ajoutées, elles font une journée entière. (Strabon, Bk. XVII, chap.

1, par. 22, 816.)

Cette fraction (un quart de jour), additionnée, équivaut à un jour tous les quatre ans, un an tous les 1460 ans - d'où la période de 1 461, à la fin de laquelle l'année ordinaire a recommencé avec l'année solaire (cycle sothique).

17 . Edouard Naville, «L'Origine africaine de la civilisation égyptienne»,
Revue archéologique, Paris, 1913.

18 . *Histoire d'Hérodote*, p. 113.

19 . Moret et Davy, *ibid.*, pp. 338–339.

20 . *Ibid.*

21 . *Ibid.*, p. 170.

22 . Le Tehenu ou Lebou noir était probablement l'ancêtre du Lebou moderne de la péninsule du Cap-Vert. Les Noirs ont précédé les Temehou ou Libyens blancs (gens de la mer) dans cette région du delta occidental. L'existence de ce premier habitant noir, le Tehenu, a permis de semer la confusion sur le terme «libyen brun». Bien que désignant vraiment le nègre indiscernable, sauf dans la civilisation, des autres Egyptiens, il devait servir dans les manuels officiels comme un ancêtre hypothétique du berbère....

CHAPITRE V

1 . Moret et Davy, *op. cit.*, p. 122.

2 . James H. Breasted, *La conquête de la civilisation*. New York: Harper & Brothers, 1926, fig. 57.

- 3 . *Ibid.*, P. 128, note 1.
- 4 . Cf. Diodore, *Histoire universelle*, Bk. 1, sect. 1, 56–57.
- 5 . Ferdinand Hofer, *Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie, Mésopotamie, Phénicie*. Paris: Ed. Didot frères, 1852, p. 390.
- 6 . Genesis, X, 9–11.
- sept . Georges Contenau, *Manuel d'archéologie orientale*. Paris: J. Picard, 1947, IV, 1850–1858.
- 8 . François Lenormant, *Histoire ancienne des Phéniciens*. Paris: Lévy, 1890, pp. 96–98.
- 9 . Contenau, *ibid.*, p. 97.
- dix . *Ibid.*, p. 98.
- 11 . Cité par Christian Zervos, *L'Art en Mésopotamie* Ed. Cahiers d'Art, 1935. [Dans *Dieux, tombes et érudits*: (New York: Knopf, 1967), C. W. Ceram appelle l'épopée de Gilgamesh «la première grande épopée de l'histoire du monde» et cite de cet ouvrage «la version primitive de la légende biblique du déluge». ED.]
- 12 . Contenau, *ibid.*, III, 1563.
- 13 . Georges Contenau, *La Civilisation des Hittites et des Mitanniens*. Paris: Payot, 1934,1, 49.
- 14 . Marcel Brion, *La Résurrection des villes mortes*. Paris: Payot, 1948, p. 65. Traduit comme *Le monde de l'archéologie*. New York: Macmillan, 1962.
- 15 . Diodore, Bk. 1, sect. 2, 102.
- 16 . Strabon, Bk. 15, chap. 3, 728.
- 17 . Genèse, XII, 1–6.
- 18 . *Ibid.*, XXXIV, 20-21.
- 19 . Hofer, *op.cit.*, p. 158.
- 20 . Lenormant, *op.cit.*, 484–486.
- 21 . Contenau, *Manuel d'archéologie orientale*, p. 1791.

22 . La racine du mot Thèbes n'est pas indo-européenne. Selon l'orthographe grecque, il devrait être prononcé Taïba. En Afrique noire aujourd'hui, au Sénégal par exemple, il existe plusieurs villes nommées Taiba. Il est raisonnable de supposer que ces villes tirent leur nom de celui de l'ancienne capitale sacrée de la Haute-Égypte.

23 . Lenormant, *ibid.*, 497–498.

24 . Quelques tribus germaniques connaissaient le système matriarcal, mais c'était une exception parmi les barbares, comme l'a souligné Tacite:

«Pourtant, les lois du mariage y sont sévèrement observées; ni dans l'ensemble de leurs manières n'est rien de plus louable que cela: car ils sont à peu près les seuls barbares satisfaits d'une seule femme, sauf quelques-uns d'entre eux; des hommes de dignité qui épousent diverses épouses, sans insouciance ni lubie, mais courtisés pour l'éclat de leur famille dans de nombreuses alliances. «Au mari, la femme ne verse pas de dot; mais le mari, à la femme ...

«Les enfants sont dans la même appréciation avec le frère de leur mère qu'avec leur père. Certains considèrent que ce lien de sang est le plus inviolable et le plus contraignant, et en recevant des otages, de tels gages sont les plus considérés et revendiqués, car ils possèdent à la fois les affections les plus inaliénables et les plus diffuses de leur famille. Pour chaque homme, cependant, ses propres enfants sont héritiers et successeurs. (Tacite, *Allemagne*, traduit par Thomas Gordon, *Classiques de Harvard*.

New York: PF Collier & Son, 1938, XXXIII, 103-104.)

Il est assez probable que ce trait de culture nègre fut introduit chez les Allemands, alors à moitié sédentaires, en même temps que le culte d'Isis était importé. Tacite insiste sur l'origine étrangère de ce culte: «Certains Suéviens font également des immolations à *Isis*. Concernant l'usage et l'origine de ce sacrifice étranger, j'ai trouvé une petite lumière; à moins que la figure de son image ne se forme comme une galère, montre qu'une telle dévotion est venue de l'étranger. »(*Ibid.*, 97–98.)

César est né 155 ans avant Tacite. Il écrivit également sur les coutumes des Gaulois et des Romains, mais ne mentionna nulle part le matriarcat, ou la présence de prêtres et d'autres aspects religieux notés par Tacite.

25 . César et Tacite décrivent les coutumes guerrières et sauvages des Allemands nomades ou semi-nomades avant qu'ils n'acquièrent le sens de la terre

la possession:

«Ils ne s'appliquent pas à l'agriculture et vivent principalement de lait, de fromage et de viande. Personne n'a de parcelle de terre propre avec des limites fixes; mais chaque année, les magistrats et les chefs attribuent à différentes petites tribus et familles une certaine quantité de terrain dans le district qu'ils jugent approprié. L'année suivante, ils sont contraints de déménager ailleurs. Ils le justifient par plusieurs arguments: ils craignent que la force et l'attrait de l'habitude ne leur fassent perdre le goût de la guerre et préfèrent l'agriculture.... Le plus grand honneur pour les villes est d'être entourées de frontières dévastées et de vastes étendues sauvages. Ils croient que la marque du courage est de contraindre les tribus voisines à désertir leur territoire et à ne voir personne oser s'installer à proximité. En même temps, ils se sentent plus en sécurité sans invasions soudaines à craindre.... Il n'y a rien de honteux dans les vols commis au-delà des frontières de la ville; cela sert, disent-ils, à fournir de l'exercice aux jeunes gens et à diminuer la paresse. (César,

Commentaires, Édition française, Bk. 6, chap. 22, 23.) «La honte la plus flagrante qui puisse leur arriver, c'est d'avoir quitté leur bouclier.... Leurs blessures et mutilations qu'ils portent à leur mère ou à leur femme ne sont pas non plus choquées en racontant ou en suçant leurs plaies saignantes. Non, à leurs maris et fils pendant qu'ils sont engagés dans la bataille, ils administrent de la viande et des encouragements.... Beaucoup de jeunes nobles, lorsque leur propre communauté en vient à languir dans sa vigueur par une longue paix et une longue inactivité, se livrent par impatience à d'autres États qui se révèlent alors en guerre. Car, outre que ce peuple ne peut supporter le repos, outre que par des aventures périlleuses il blâme plus vite sa renommée, il ne peut autrement que par la violence et la guerre soutenir son énorme train de serviteurs ... »(Tacite, *Allemagne*, *Harvard Classics*, XXXIII, 97-107 passim.)

- 26 . «Nos ancêtres ne permettaient pas aux femmes de gérer des affaires, même domestiques, sans autorisation spéciale. Ils n'ont jamais manqué de garder les femmes dépendantes de leurs pères, frères ou maris. Quant à nous, si cela plaît aux dieux, nous leur permettront bientôt de participer à la direction des affaires publiques, de fréquenter le Forum, d'entendre les discours et de s'impliquer dans les débats. Dressez la liste de toutes les lois par lesquelles nos ancêtres ont essayé de freiner l'indépendance des femmes et de les maintenir soumises à leurs maris; alors voyez, malgré tous ces légaux

obstacles, combien de difficultés nous avons à les restreindre à leurs devoirs. Si vous les laissez briser ces restrictions les unes après les autres, se libérer de toute dépendance et se mettre sur un pied d'égalité avec leurs maris, pensez-vous qu'il sera possible pour leurs maris de les supporter? Les femmes ne deviendront pas plus tôt nos égales qu'elles nous domineront. » (Livy, *Histoire romaine*, Bk. 34: «Discours de Caton sur le maintien de la loi Oppia contre le luxe des femmes.» 195 AVANT JC)

- 27 . Joseph Vendryes, *Les Religions des Celtes, des Germains et des anciens Des esclaves*. Coll. «Mana», III, 244.
- 28 . L'intolérance de l'Église au Moyen Âge exclut de situer son origine dans cette période. Le rapporter au retour des croisés serait supposer que ceux qui sont partis combattre une «hérésie» en ont ramené une autre.
- 29 . Pierre Hubac, *Carthage*. Paris: Ed. Bellenand, 1952, p. 170.
- 30 . Walter von Wartburg, *Problèmes et méthodes de la linguistique*. Paris: Presses Universitaires de France, 1946, p. 41.
- 31 . Lenormant, *op.cit.*, p. 543.
- 32 . *Ibid.*
- 33 . *Les Races et l'histoire*, p. 409.
- 34 . *Ibid.*, p. 411.
- 35 . *Ibid.*, p. 407.
- 36 . *Les Pliéniciens*, pp. 368 et suiv. Lenormant a obtenu cette information d'al-Masudi, *Les Prairies d'or*. Paris: Imprimerie impériale, 1861–1917. 9 vol.
- 37 . Lenormant, *ibid.*, p. 373.
- 38 . *Ibid.*, p. 374.
- 39 . Loin d'avoir introduit le système des castes en Inde, les Aryas semblent l'avoir adopté, comme l'observe Lenormant. Si ce système reposait sur une base ethnique, il y aurait au plus autant de castes que de races; mais tel n'était pas le cas. Selon les auteurs anciens, Strabon en particulier, le système découlait directement de la division du travail dans la société, comme c'est le cas pour tous les autres Koushites. Strabon énumère comme suit les sept castes alors existantes: 1. philosophes; 2. agriculteurs; 3. bergers et chasseurs; 4.

artisans et ouvriers; 5. soldats; 6. ceux qui parcourent le pays pour informer le roi de tout ce qui se passe; 7. les conseillers et courtisans du roi. (Bc. 15, Chap. 1, par. 29–38.)

Strabon déclare que les castes ne se mélangent pas, mais il n'y a pas encore de mention de «parias». Cette caste semble donc résulter d'une transformation récente de la société indienne avec le déclin de la suprématie dravidienne. Les textes sur lesquels repose l'existence d'une caste intouchable dans la première Antiquité sont probablement apochryphe.

Un dravidien peut être un brahmane, en d'autres termes, un nègre peut appartenir à la classe ou à la caste la plus élevée de la société. Cela reste vrai quel que soit le temps que l'on puisse remonter. Il est donc absurde d'essayer d'assigner une base ethnique au système des castes.

Il semblerait que Bouddha était un prêtre égyptien, chassé de Memphis par les persécutions de Cambyse. Cette tradition justifierait la représentation de Bouddha aux cheveux laineux. Les documents historiques n'invalident pas cette tradition. «Koempfer, dans son *Histoire du Japon*, prétend que le Bouddha Saçya de l'Inde était un prêtre de Memphis, qui a fui l'Égypte lorsque Cambyse l'a envahie.... Koempfer voulait tout réduire à une idée dominante: la diffusion des doctrines égyptiennes en Asie par des prêtres de Thèbes ou de Memphis exilés par Cambyse ou fuyant sa persécution. Un auteur moderne obtient les mêmes résultats par une autre voie. William Ward, qui a publié il y a quelques années une vaste compilation de divers documents sur la religion, l'histoire et la littérature hindoues, basée sur des extraits de livres en sanskrit, a inclus un récit biographique de Bouddha, établissant qu'il n'aurait pu paraître qu'au sixième siècle avant JC ... Bouddha reçoit le nom de famille Goulama, qui est celui de la race de l'usurpateur. (M. de Maries, *Histoire générale de l'Inde*. Paris,

1928, I, 470–472.)

Il y a aujourd'hui un accord général pour placer au sixième siècle non seulement Bouddha mais tout le mouvement religieux et philosophique en Asie, avec Confucius en Chine, Zoroastre en Iran. Cela confirmerait l'hypothèse d'une dispersion des prêtres égyptiens à cette époque répandant leur doctrine en Asie. Il est difficile d'expliquer ce mouvement religieux par une évolution simultanée des différents pays concernés.

- 41 . Ernest Renan, *Histoire des langues sémitiques*, cité par Lenormant, p. 385.
- 42 . Lenormant, *ibid.*, p. 361.
- 43 . *Ibid.*, pp. 429–430.
- 44 . Lenormant se trahit quand il parle des relations entre l'Égypte et l'Éthiopie: à cette époque, il utilise Kushite comme synonyme de Negro. Rappelons-nous que Kush est un mot d'origine hébraïque, signifiant nègre.

CHAPITRE VI

- 1 . Massoulard, *op. cit.*, 420–421.
- 2 . Poitrine, *op. cit.*, p. 113.
- 3 . Pédrals, *op. cit.*, p. 6.
- 4 . *Géographique, classe de 5^e*. Collection Cholley, éd. Ballière et fils, 1950.

CHAPITRE VII

- 1 . *Histoire d'Hérodote*, p. 115.
- 2 . La probabilité de rencontrer des hommes à la peau noire et aux cheveux laineux, sans aucune autre caractéristique ethnique commune aux nègres, est scientifiquement nulle. Appeler de tels individus «Blancs à peau noire» parce qu'ils auraient des traits fins, est aussi absurde que l'appellation «Nègres à peau blanche» le serait si elle était appliquée aux trois quarts des Européens dépourvus de traits nordiques. C'est pourquoi une telle attitude n'est que pseudo-scientifique, même si celui qui l'adopte prétend être strictement scientifique; il consiste à généraliser à partir d'exceptions infinitésimales.
- 3 . Marcel Griaule, *Dieu d'eau*. Paris: Editions du Chêne, 1948, pp.187, 189.
- 4 . Baumann et Westermann, *Les Peuples et civilisations de l'Afrique*, suivi par *Les Langues et l'éducation*. Paris: Payot, 1948, p. 328.
- 5 . Paul Masson-Oursel, *La Philosophie en Orient*, supplément à Emile Bréhier *Histoire de la philosophie* p. 42.
- 6 . *Ibid.*, p. 43.

- sept . Le nom Meroë ne semble pas dériver d'une racine africaine. C'est probablement ce que les étrangers ont utilisé après Cambyse pour désigner la capitale de l'Éthiopie (au Soudan). Citant Diodore, Strabon rapporte que l'épouse - ou la sœur - de Cambyse a été tuée en Ethiopie et y a été enterrée lorsque ce conquérant a tenté sans succès de prendre le pays par la force. Son nom était Meroë.
- 8 . Mahmoud Kâti, *Tarikh el Fettach*, p. 80, traduction française par O. Houdas et M. Delafosse. Paris, 1913.
- 9 . *Voyage au Soudan*, traduit par Slane, p. 12.
- dix . Le terme «éthiopien» s'appliquait essentiellement aux populations noires, aux nègres civilisés du Soudan méroïtique ainsi qu'à ces nègres plutôt sauvages qui étaient leurs voisins: les Strutophagi (mangeurs d'autruches), les Ichthyophagi (mangeurs de poissons), «les cavaliers d'éléphants, »Etc. Leur couleur de peau n'était pas simplement« brunie »,« rougie »,« bronzée »ou« bronzée »; il était noir comme celui du dieu Osiris; ils étaient exempts de tout mélange blanc.
- 11 . Ils n'auraient jamais prévu qu'un renversement de la situation pourrait un jour amener un roi soudanais à «être fier» du titre de Lion de Juda. Moins de 111 siècles les séparent de l'époque de la reine de Saba; pourtant leurs traits parfaitement noirs montrent que le mélange racial des empereurs d'Éthiopie, loin de remonter à une prétendue union entre Salomon et la reine de Saba (régnant sur l'Éthiopie et une Arabie colonisée), est venu beaucoup plus tard. Un passage laconique de la Bible nous informe que la reine de Saba a rendu visite à Salomon, a été bien reçue, lui a posé des énigmes qu'il a résolues, puis est rentré chez lui. Aucun document historique connu ne nous autorise à parler aujourd'hui d'un mariage entre Salomon et la reine de Saba.
- 12 . Chérubini, *op. cit.*, p. 108.
- 13 . Pédrals, *op. cit.*, 18 à 19.
- 14 . Maurice Delafosse, *Les Noirs de l'Afrique*. Paris: Payot, 1922. C'était traduit par F. Fligeman comme *Les nègres d'Afrique*. Washington. DC: éditeurs associés. 1931.
- 15 . «Avant de quitter la Nubie, je prendrai la liberté de noter quelques observations susceptibles d'établir l'antériorité de sa civilisation à

celui de l'Égypte. Cette question, encore sans réponse par les documents historiques, acquiert à mon avis beaucoup de clarté lorsque l'on examine attentivement les monuments et les productions naturelles de l'Éthiopie ou de la Haute Nubie. Je ne suis pas assez présomptueux pour penser que mes idées dissiperont tout doute sur un sujet qui a longtemps été controversé; mon seul objectif est d'inspirer de meilleures idées. J'ai rapporté un grand nombre d'usages anciens qui se sont poursuivis en Nubie mais n'ont laissé aucune trace en Égypte. Nous ne pouvons, j'en conviens, en tirer aucune preuve que ces usages ne sont pas nés en Égypte. Mais si l'on parvient à établir que les principaux objets utilisés dans le culte des anciens Égyptiens étaient des produits appartenant exclusivement à l'Éthiopie, on sera conduit à reconnaître que ce culte n'a pas été créé en Égypte. On dit à juste titre que les migrations de peuples à la recherche d'un établissement se font sur le fleuve. Adoptant cette tendance naturelle, nous ne pouvons pas refuser de conclure que l'Éthiopie était habitée avant l'Égypte. Ainsi, l'Éthiopie fut la première à avoir des lois, des arts, de l'écriture, mais ces éléments civilisateurs, encore bruts et imparfaits, étaient très développés en Égypte, favorisée par le climat, la nature du sol et la position géographique. En Égypte, le ciseau du sculpteur a pu présenter sous une forme plus régulière les emblèmes des croyances primitives de ses concitoyens, afin de décorer ces temples, ces monuments qui nous étonnent par leur imposante massivité, dont le territoire de Thèbes offre magnifiques exemples. Comme plusieurs savants l'ont écrit, M. Jomard entre autres, les arts perfectionnés en Égypte sont revenus en amont du fleuve.... Telle était d'ailleurs mon opinion en 1816, en voyant les monuments de la Basse-Nubie, dont la plupart sont aujourd'hui reconnus comme étant postérieurs aux monuments de Thèbes. (Frédéric Cailliaud, *Voyage à Méroë*,

1836, III, 271ff.)

16 . *Ibid.*, III, 165.

17 . Delafosse, *Les nègres d'Afrique*, 125-126.

18 . «L'Afrique est longtemps restée un mystère et, pourtant... n'était-elle pas l'un des berceaux de l'histoire?

Pays d'Afrique, l'Égypte, vieille de plusieurs milliers d'années, présente encore, pratiquement intacts aujourd'hui, les monuments les plus vénérables de l'Antiquité. A une époque où toute l'Europe n'était que sauvagerie, où Paris et Londres étaient des marais et où Rome et Athènes étaient des sites inhabités, l'Afrique possédait déjà une civilisation antique dans la vallée du Nil; il avait des villes peuplées, le travail de générations sur le même sol

grands travaux publics, sciences et arts; il avait déjà produit des dieux. (Jacques Weulersse, *L'Afrique Noire*. Paris: Ed. Arthème Fayard, 1934, p. 11.)

CHAPITRE VIII

- 1 . Leo Frobenius, *Mythologie de l'Atlantide*. Paris: Payot, 1949.
- 2 . Voici le célèbre passage de *Le livre des morts*, dans lequel le défunt rend compte de ses actes terrestres devant le Tribunal présidé par le dieu Osiris. On voit aisément que le judaïsme, le christianisme et l'islam, religions ultérieures, ont pris le dogme du Jugement dernier de ce texte: «Je n'ai pas péché contre les hommes ... je n'ai rien fait pour déplaire aux dieux, je n'ai indisposé aucune un contre son supérieur. Je n'ai laissé personne souffrir de la faim. Je n'ai fait pleurer personne. Je n'ai tué ni ordonné à personne de tuer. Je n'ai fait souffrir personne. Je n'ai pas réduit la nourriture pour le temple. Je n'ai pas touché au pain des dieux. Je n'ai pas volé d'offrandes aux bienheureux morts. Je n'ai pas réduit la mesure du grain. Je n'ai pas raccourci d'une coudée ni triché sur les poids. Je n'ai pas retiré le lait de la bouche de l'enfant. Je n'ai pas retiré le bétail du pâturage. Je n'ai pas endigué les eaux de crue pendant sa période ... Je n'ai fait aucun dommage au troupeau, à la propriété ou aux fonds du temple. Soyez loué, ô Dieu! Voyez, je viens à vous sans péché, sans mal ... J'ai fait ce qui plaît aux dieux. J'ai donné du pain aux affamés, de l'eau aux assoiffés, des vêtements aux nus, une barque à celui qui n'en avait pas. J'ai fait des offrandes aux dieux et des cadeaux funéraires aux bienheureux morts. Sauve-moi, protège-moi. Vous ne m'accuserez pas devant le Grand Dieu. Je suis un homme à la bouche pure et au cœur pur. Ceux qui me voient me disent: Bienvenue! » J'ai fait des offrandes aux dieux et des cadeaux funéraires aux bienheureux morts. Sauve-moi, protège-moi. Vous ne m'accuserez pas devant le Grand Dieu. Je suis un homme à la bouche pure et au cœur pur. Ceux qui me voient me disent: Bienvenue! » J'ai fait des offrandes aux dieux et des cadeaux funéraires aux bienheureux morts. Sauve-moi, protège-moi. Vous ne m'accuserez pas devant le Grand Dieu. Je suis un homme à la bouche pure et au cœur pur. Ceux qui me voient me disent: Bienvenue! »
- 3 . Frobenius, *Histoire de la civilisation africaine*. Paris: Gallimard, 1938.
- 4 . Ibn Battuta, *op. cit.*, 25–26. Ceci est cité de Gibb's *Ibn Battuta, Voyages en Asie et en Afrique*. Londres, 1929, pp. 326–327.
- 5 . Ce témoignage d'Ibn Battuta confirme ce que les anciens (Hérodote, Diodore, *et al.*) nous ont enseigné les vertus des Éthiopiens.
- 6 . *Op. cit.*, p. 36. Traduit par Basil Davidson, du français de C. Défremery & BR Sanguinetti, en *Le passé africain*, p. 82.

sept . *Op. cit.*, p. dix.

8 . Delafosse, *Les Noirs de l'Afrique*, p. 62.

9 . Cité par Pédrals, *op. cit.*, p. sept.

CHAPITRE IX

1 . Le mot *Kondrong*, un nain habitant la forêt, avec un ustensile porte-bonheur sur la tête, évoque le souvenir de la cohabitation avec les Pygmées dans une zone forestière avant l'installation des Wolof sur les plaines des Cayor-Baol, où il n'y avait ni forêts ni Pygmées.

2 . Armand d'Avezac-Macaya, *L'Afrique ancienne*. Paris: Didot, 1842, p. 26.

3 . Edouard Schuré rapporte non moins étonnamment une partie de ces légendes sur la domination précoce des Noirs: «Après la course rouge, la race noire a régné sur le globe.... Les Noirs ont envahi le sud de l'Europe à l'époque préhistorique. Leur mémoire a été complètement effacée de nos traditions populaires. Néanmoins, ils ont laissé des traces indélébiles ... Au moment de leur domination, les Noirs avaient des centres religieux en Haute-Egypte et en Inde. Leurs cités gigantesques crénelaient les montagnes de l'Afrique, du Caucase et de l'Asie centrale. Leur organisation sociale était une théocratie absolue. Leurs prêtres possédaient une connaissance profonde, le principe de l'unité divine de l'univers et le culte des astres qui devint le sabéanisme chez les Blancs ... une industrie active,

«La race blanche venait d'être réveillée par les attaques de la race noire qui commençait à envahir le sud de l'Europe. Au début, c'était un massacre. Les Blancs, à moitié sauvages, quittant leurs forêts et leurs huttes au bord du lac, n'avaient d'autre arme que leurs arcs, leurs lances et leurs flèches à pointe de pierre. Les Noirs avaient des armes de fer, des armures de bronze, toutes les ressources d'une civilisation industrielle et leurs villes cyclopéennes. Écrasés par le premier assaut, les Blancs ont été emmenés en captivité et sont devenus en masse les esclaves des Noirs, qui les ont forcés à travailler la pierre et à transporter le minerai jusqu'à leurs fours. Les prisonniers évadés rapportèrent à la patrie les arts et les fragments de la science de leurs conquérants. Des Noirs, ils avaient appris deux éléments essentiels: la fonte des métaux et l'écriture sacrée, les hiéroglyphes. Quoi

sauvés les Blancs, c'était leurs forêts où, comme les animaux sauvages, ils pouvaient se cacher et ensuite jaillir au moment propice. (*Les Grands Initiés*. Paris, 1908, p. 6–13.)

4 . En raison de sa nature laconique, le récit de voyage de Hannon nous en apprend très peu sur les populations nègres qui avaient atteint la côte au Ve siècle. avant JC lorsque les Carthaginois, menacés par le développement rapide des États indo-européens du nord de la Méditerranée, se replièrent sur l'Afrique et tentèrent de fonder des colonies tout le long de la côte. Selon Auguste Mer, un marin qui prétend connaître intimement ces côtes, la zone désertique signalée par Hannon serait le tronçon de rivage s'étendant de Saint-Louis-du-Sénégal à Dakar. Il partage également l'opinion de ceux qui pensent que le Theon Ochema (Chariot des dieux) qui marque le point le plus éloigné atteint par Hannon, était probablement le mont Cameroun....

5 . Bory de Saint Vincent, *Histoire et description des mensonges de l'Océan*. Paris: Didot, 1839.

6 . ROM: homme, en égyptien. Ya-ram: corps, en wolof. Basé sur l'étymologie donnée Ya par l'auteur, Ya-ram signifiait probablement corps vivant, homme vivant.

sept . Mandu: un saint qui pratique la religion à la lettre, en wolof.

8 . Joseph Maes, «Pierres levées de Tundi-Daro», *Taureau. Com. Et. AOF*, 1924.

9 . En Egypte, à cause des conditions géographiques - l'absence de pluie et la fécondation du sol par l'eau «terrestre» du Nil - le rôle sexuel du couple divin s'est inversé: le Ciel était la déesse, la Terre le dieu mâle.

dix . Le hiéroglyphe égyptien désignant la tombe est une pyramide nubienne (grande hauteur sur une base étroite), qui se lit: *Monsieur*. En Serer, le même type de tombe s'appelle *m'banar*. Chez les wolof et les sérères, cependant, les rois sont enterrés dans des puits profonds et cachés, non pour éviter la profanation de leur corps par des sujets maltraités, mais pour empêcher une dynastie rivale d'y pratiquer la magie qui pourrait éteindre une fois pour toutes la lignée des rois morts . Les Egyptiens ont procédé de la même manière et ont enterré leurs rois dans des puits similaires, dont le site était également inconnu du public. On peut donc supposer qu'ils étaient

motivé par des raisons similaires. Par conséquent, on voit que, même dans les détails, la tradition africaine peut jeter un éclairage nouveau sur la tradition égyptienne.

11 . Tundi-Daro est habité par les Rimaibe. Le village est situé sur la rive nord-est du lac Tundi-Daro, à environ seize kilomètres (dix miles) au nord-ouest de Niafunké, chef-lieu du cercle Issaber, Soudan «français».

12 . Aniaba, fils présumé de ce roi, fut anobli par Louis XIV. Plus tard, il a été affirmé qu'il s'agissait d'un esclave que le monarque africain avait confié à un capitaine de navire européen.

CHAPITRE X

1 . Des spécialistes avertis s'efforcent de ne photographier les personnages égyptiens que sous des angles «astucieux» qui masquent ou atténuent les traits noirs.

2 . Cf. Sir Flinders Petrie, *La fabrication de l'Égypte ancienne*. Londres: Sheldon Press; New York: Macmillan, 1939.

3 . Cf. Jacques Pirenne, *Histoire de la civilisation de VEgypte ancienne*. Paris: Albin Michel, 1963, 1, 16.

«Tous les Egyptiens, hommes et femmes, ont des droits égaux; le pouvoir matrimonial et l'autorité paternelle n'existent plus; toutes les familles, sauf celle du roi, sont strictement monogames, et la femme peut disposer de ses biens sans l'autorisation du mari. En droit public, la bureaucratie a complètement remplacé l'ancien système féodal héréditaire. Les services administratifs sont tenus par un corps de fonctionnaires nommés et payés par le roi, rigoureusement classés et obligés de progresser des plus bas aux plus hauts postes gouvernementaux. La justice, rendue exclusivement au nom du roi, est confiée aux tribunaux royaux. Les villes jouissent encore d'une certaine autonomie, bien qu'intégrées dans le système administratif général du pays; les anciennes principautés féodales sont devenues des provinces.

«Le faste de la cour, les édifices royaux, les structures religieuses et l'énorme développement de l'administration nécessitent des ressources de plus en plus importantes. Les impôts augmentent, tombant de plus en plus lourdement sur les revenus des citoyens. Ils essaient d'y échapper; puis la contrainte fiscale intervient. L'administration se superpose à la nation et aux hauts fonctionnaires

entrez dans «l'ordre» de la noblesse. La haute fonction est en fait héréditaire. Les terres attribuées pour rémunérer les grands officiers de la couronne restent leur patrimoine privé, car les postes sont hérités. Les titres honorifiques s'accompagnent de dons royaux qui augmentent d'un règne à l'autre. Une classe de grands propriétaires terriens est créée; ce sont simplement les agents du pouvoir royal. Les temples maintenant utilisés pour célébrer le culte royal reçoivent d'énormes subventions. Le roi devient prisonnier du système qu'il a construit pour assurer sa toute-puissance. La nouvelle noblesse, créée pour soutenir cette toute-puissance, l'étouffe et la détruit. L'individualisme sur lequel s'est construite la monarchie centralisée est en voie de ruine. À la fin de la cinquième dynastie, la société égyptienne est divisée en classes sociales. Une aristocratie titrée, dotée de grands domaines, détient héréditairement les postes élevés. Le pouvoir absolu n'existe que dans le nom. Ce n'est plus qu'une formule déguisant mal l'oligarchie créée à son détriment. Sous la sixième dynastie, cette évolution s'accélère. L'héritage de hautes fonctions est décrété dans la loi. Les gouverneurs provinciaux, devenus héréditaires, se transforment en princes. Les hautes fonctions du clergé deviennent l'apanage d'une minuscule oligarchie. Les temples, dont les prêtres se sont également rendus héréditaires, sont exonérés d'impôts et dotés d'immunité... Imitant le roi, les «princes» provinciaux sont entourés d'une cour et d'un harem. Comme la terre, la famille stagne, soit sur des possessions nobles, soit sur une tenure «perpétuelle» accordée par un seigneur. La femme retombe sous la tutelle de son mari et même les enfants adultes sont sous l'autorité parentale. Pendant ce temps,

4 . «Admonitions d'un sage», cité par Pirenne, p. 328.

5 . En fait, les Grecs, y compris Hérodote, confondaient souvent les conquêtes de Thoutmosis III, Sésostri I et Ramsès II.

6 . Cf. CA Diop, *L'Afrique Noire précoloniale*. Paris: Présence Africaine, 1960.

sept . Le vassalisme issu des conquêtes des XVIIIe et XIXe dynasties a produit un résultat souvent déformé par les historiens. On a prétendu que ces deux dynasties ont inauguré l'ère des mariages politiques entre étrangers et égyptiens. Notons cependant que ce sont les vassaux asiatiques qui, pour attirer les faveurs royales, ont donné

leurs filles au pharaon égyptien sans aucun *quiproquo*. Pas avant le Xe siècle avant JC était la seule légende sur ce sujet née dans le «Cantique des Cantiques» de Salomon. En revanche, les roitelets syriens, autrefois si turbulents, se résignèrent à leur sort et proposèrent à leurs filles d'être placées dans le harem du pharaon (cf. Maspero, *op. cit.*, p. 242). Il est généralement admis que Tai ou Ty, mère d'Aménophis IV (Akhnaton), était d'origine étrangère, sémitique ou libyenne. Dans les deux cas, elle n'était que la fille d'un vassal, donnée unilatéralement au Pharaon pour servir son plaisir. Le mariage de Ramsès II avec la fille de Khatousil III, sous la dix-neuvième dynastie, n'avait pas d'autre signification. Khatousil III, chef des Hittites, venait en effet de se rebeller contre l'autorité égyptienne. Mais, mis en déroute partout, il a demandé la paix et, dès que Ramsès II l'a acceptée, le Hittite lui a donné sa fille en «mariage». Grâce à sa beauté, cette fille a pu gagner l'affection du pharaon. Elle était blanche. Sans son attrait, elle serait restée courtisane toute sa vie. Aux yeux des légitimistes égyptiens, elle n'était en aucun cas une princesse. Se référant à Ramsès II, Khatousil semble même fier de parler en vassal. Ainsi il dit à un chef: «Préparez-vous, allons en Egypte. Le roi a parlé, obéissons à Sésostris (Ramsès). Il donne le souffle de vie à ceux qui l'aiment, et ainsi la terre entière l'aime, et Khati [le pays hittite] et lui sont un. (Cité par Maspero, p. 269.)

8. Les Hittites étaient le seul peuple indo-européen de l'Antiquité à commencer «spontanément» à écrire en hiéroglyphes, quelque 1500 ans après les débuts officiels de l'écriture en Égypte et immédiatement après leurs premiers contacts avec l'Égypte. Les efforts pour découvrir l'originalité et l'autonomie des hiéroglyphes hittites n'ont conduit qu'à des généralités liées à la structure et à la morphologie des langues indo-européennes.

Le principe de l'écriture hiéroglyphique est certes originaire des Égyptiens, mais appliqué à une réalité linguistique bien différente, il a évolué de lui-même. Les Égyptiens ont enseigné l'écriture à tous les peuples qu'ils ont colonisés, en particulier aux Phéniciens, qui l'ont ensuite transportée en Grèce et dans toute la Méditerranée sous forme alphabétique.

En outre, on prétend que le pays hittite était le centre de diffusion du fer pendant l'Antiquité. Cela pose une énigme qui devra être résolue avant que la notion puisse être acceptée. La fragilité de l'État hittite

est prouvé par le fait qu'il a disparu immédiatement sans même laisser de traces structurelles, au contact en Asie Mineure avec les vagues successives de l'invasion dorienne au XII^e siècle avant JC. Les Doriens, venus d'Illyrie, de l'autre côté du détroit, avaient des armes de fer. Où ont-ils obtenu leur approvisionnement? Est-ce qu'ils sont descendus subrepticement pour l'obtenir des Hittites et sont ensuite rentrés chez eux pour piller toute la Grèce antique et provoquer la destruction de la nation hittite? ...

L'Égypte était familière avec l'utilisation du fer dès la période prédynastique; des perles de fer météorique (5 à 20% de nickel) ont été découvertes dans les tombes gerzéennes du quatrième millénaire. De la quatrième dynastie (2900

AVANT JC), L'Égypte savait extraire le fer du minerai de fer. En fait, dans la grande pyramide de Khéops à Gizeh, un échantillon de fer éponge a été trouvé. Un autre, de la sixième dynastie, a été trouvé à Abydos (vers 2500

AVANT JC). Il résultait également du traitement du minerai.

Selon M^r Attia, des inscriptions sur une stèle de grès en Nubie, à trois kilomètres au nord d'Assouan, indiquent que le minerai de fer dans cette région était déjà utilisé, «travaillé» par les anciens Égyptiens pendant la dix-huitième dynastie.... Le fer n'existe pas à l'état naturel; il doit être extrait du minerai. Quels hauts fourneaux ont produit le métal qui a servi à façonner les objets égyptiens? Au troisième millénaire, il n'y avait pas d'âge du fer en Europe ou en Asie. En Égypte, le minerai de fer est inexistant. Seules la Nubie et le reste de l'Afrique noire pouvaient fournir une explication.

Dans certaines régions de l'Afrique noire, l'utilisation du fer a précédé celle de tout autre métal. La stratification habituelle de l'âge des métaux n'est pas applicable ici. Un centre natif de diffusion du minerai de fer existait probablement; son âge reste à déterminer. Même ceux qui soutiennent que l'Égypte n'a commencé à fondre le fer qu'au VI^e siècle, admettent que la Nubie l'a précédée d'un siècle. Pourtant, si les influences venaient de l'extérieur, d'Asie Mineure en particulier, elles passeraient nécessairement par l'Égypte.

Ainsi, la question de la diffusion du fer dans l'Antiquité est loin d'être réglée.... Une recherche nouvelle et impartiale, prenant en compte tous les faits nouveaux, qui sont nombreux, est la seule voie vers une conclusion acceptable. Il faudra dater l'exploitation des mines de fer du village tchadien de Télé-Nugar. On y trouve une galerie de plus d'un kilomètre de long, une salle souterraine de 22 mètres sur 10, d'autres salles souterraines aux plafonds bas soutenus par des piliers et ressemblant un peu à un temple souterrain....

De nombreux autres sites miniers ont été découverts comparables à celui de Télé-Nugar.

À l'exception de l'or et de l'argent, qui doivent avoir été les premiers métaux découverts, les noms des autres métaux en wolof sont précédés du terme générique de fer. Exemple: *ven-ug-handjar* = le fer de cuivre = cuivre métallique, et ainsi de suite.

9 . En égyptien, *Djahi* désignée Phoenicia, signifiant, bien entendu, la terre de la navigation par excellence. En wolof, cela signifie navigation.

dix . En wolof, *Khekh* signifie la guerre, faire la guerre.

11 . *Histoire générale de la population mondiale*. Paris: Ed. Montchrestien, 1961, p. 23. Les quatre auteurs cités étaient Hécatée d'Abdera, Diodore de Sicile, Hérodote et Flavius Josèphe.

12 . En wolof, *Djit* signifie le guide ou le chef.

13 . C'était la période napatéenne du Soudan nubien (nilotique). L'Éthiopie des Anciens était vraiment le royaume soudanais avec ses deux capitales successives: Napata et Méroé. L'Éthiopie moderne est plus directement l'héritière de la civilisation d'Axoum, qui correspond à une phase postérieure dont les Anciens ignoraient totalement. En fait, Axum n'était qu'une province périphérique détachée tardivement du royaume soudanais. Puisqu'il correspond à l'Éthiopie moderne, le maintien de ce nom pour désigner l'Éthiopie des Anciens crée inévitablement une confusion dans l'esprit du lecteur. Aujourd'hui, le nom Soudan est la seule désignation appropriée pour le pays que les Anciens appelaient l'Éthiopie.

14 . Cf. Diop, *L'A frique Noire précoloniale*, pour une analyse plus détaillée de Structures politico-sociales africaines et recherche du moteur de l'histoire.

CHAPITRE XI

1 . Ernst von Aster, *Histoire de la philosophie* Paris: Payot, 1952, p. 48.

2 . Amélineau, *Prolégomènes*, Introduction, pp. 8–9.

3 . Malgré l'anatomie des membres, la rigidité faciale d'une statue grecque diffère du réalisme latin ultérieur et est plus liée à la sérénité

de l'art égyptien.

- 4 . George R. Riffert, *Grande pyramide, preuve de Dieu*. Haverhill, Mass.: Destiny Publishers, 1944, p. 90.
- 5 . Matila C. Ghyka, *Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts*. Paris: Gallimard, 1927, pp. 345, 367–368.
- 6 . *Hérodote*, *op. cit.*, p. 99.

CHAPITRE XII

- 1 . Depuis que ces lignes ont été écrites, cela a été fait. Raymond Mauny a eu le temps d'examiner tous ces échantillons dans mon laboratoire. Je lui laisse le soin de révéler ses impressions s'il le juge nécessaire.
- 2 . Un jour prochain, il y aura des remises en question sur l'authenticité de la civilisation tasiennne, en raison du nombre restreint, de la fragilité et de la nature presque artificielle des documents disponibles pour étayer son existence.
- 3 . Parmi les membres de l'aristocratie africaine, à quantité égale de mélanine, la femme semble avoir un teint plus clair que l'homme car elle est moins exposée aux intempéries, au soleil en particulier. Ce phénomène, bien connu en Afrique noire, pourrait bien être à l'origine de la convention picturale égyptienne relative au teint des femmes.
- 4 . Au contraire, il est impossible de faire remonter la civilisation nubienne uniquement à cet événement du VIIe siècle avant JC Les documents s'y opposent avec tant de preuves que l'on s'étonne de voir un historien donner l'impression de le croire possible.
- 5 . Cf. Gaston Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 12e éd. Paris: Hachette, 1917, pp. 578-579.
- 6 . Cf. *Notes africaines*, non. 89, janvier 1961, p. 10: Raymond Mauny, «Découverte de tumulus dans la région de Diourbel».

CHAPITRE XIII

- 1 . *Zinjanthropus* et *Homo habilis* sont les dernières découvertes. On sait peu de choses sur les hominiens récemment découverts en Palestine et sur

Homo faber prétendument trouvé en Amérique du Sud. Ces découvertes n'ont pas encore été confirmées.

- 2 . Marcellin Boule et Henri Vallois, *Les Hommes fossiles*. Paris: Masson, 1952, 4e éd., Pp. 299-301. Ce texte impressionne par son objectivité, sa précision et sa clarté. Cela ne laisse pratiquement aucun doute sur le caractère nègre de la race décrite. [La traduction est celle de Michael Bullock: *Hommes fossiles*. New York: Dryden Press, 1957, pp. 285-289.]
- 3 . Son opposé, «blancoïde» ou «leucodermoïde», n'a pas été inventé. Ainsi, on détecte la base sentimentale souvent inconsciente des «hypothèses scientifiques».
- 4 . En tout cas, l'existence hypothétique d'un archaïque *Homo sapiens* a perdu beaucoup de soutien depuis la découverte que l'homme de Piltdown, l'une des pierres angulaires de la structure, était un faux.
- 5 . Alfred C. Haddon, *Les races de l'homme et leur distribution*. New York: Macmillan, 1925, pp. 24–25.
- 6 . Furon, *Manuel de préhistoire générale*. Paris: Payot, 1958, p. 271. Il cite L. Balout, *Préhistoire de L'Afrique du Nord*, 1955, pages 430, 437.
- sept . Furon, *ibid.*, p., 274.
- 8 . Robert Cornevin, *Histoire des peuples de l'Afrique*. Paris: Berger-Levrault, 1960, p. 81.
- 9 . Les industries africaines sont généralement considérées comme les plus récentes.
- dix . Haddon, *ibid.*, p. 103.
- 11 . Boule et Vallois, *ibid.*, p. 333.
- 12 . *Ibid.*, p. 303.
- 13 . Furon, *ibid.*, 216, 214.
- 14 . Boule et Vallois, p. 465.
- 15 . Cornevin, *ibid.*, p. 88.
- 16 . «En bref, nous pouvons voir que, mis à part *Africanthropus*, les restes humains trouvés jusqu'à présent en Afrique de l'Est ne diffèrent pas des habitants actuels de ce pays ou des pays voisins. Boule et Vallois, p. 466.

17 . Cf. Louis SB Leakey, *La course de l'âge de pierre du Kenya*. Londres: Oxford
Presse universitaire, 1935.

18 . Il faut cependant veiller à éviter une généralisation excessive de ces deux
attitudes.

Notes sur les termes archéologiques utilisés dans le texte

Bien que plusieurs de ces termes soient expliqués dans le texte, nous les énumérons ici à des fins de référence. Ces brèves notations proviennent de diverses sources, en particulier:

1. Palmer et Lloyd, *Archéologie de A à Z* (Londres et New York: Frederick Warne & Co., Ltd., 1968)
2. Bray et Trump, *Un dictionnaire d'archéologie* (Londres: Pingouin, 1970)
3. Charles Winick, *Dictionnaire d'anthropologie* (New York: philosophique bibliothèque, 1956)
4. Leakey & Goodall, *Dévoiler les origines de l'homme* (Cambridge, Massachusetts: Schenk-man Publishing Co., 1969)
5. Michael H. Day, *Guide de Fossil Man* (Cleveland et New York: Monde Publishing Co., 1968)

AMRATIEN: «Une première culture prédynastique de l'Égypte caractérisée par des instruments finement travaillés en os et en pierre.» (Cf. Winick)

ASSELAR MAN: Découvert au Sahara par Théodore Monod.

AURIGNACIEN: «Une culture très développée du Paléolithique supérieur, du nom d'une grotte d'Aurignac (France) où des artefacts ont été trouvés.... L'homme de Cro-Magnon, l'homme de Combe-Capelle et l'homme de Grimaldi ont tous contribué à la culture aurignacienne. (Cf. Palmer et Lloyd)

BADARIEN: Une culture égyptienne primitive connue pour sa poterie, qui se trouve sous celle d'Amratian et des âges ultérieurs.

CHANCELADE HOMME: Prototype de la race jaune; les squelettes ressemblent à ceux des Esquimaux modernes.

HOMME COMBE-CAPELLE: Squelette aurignacien découvert en Dordogne (France) en 1910; logé au musée de Berlin. (Cf. Jour)

HOMME CRO-MAGNON: Un homme du Paléolithique supérieur vivant en Europe à l'époque aurignacienne-magdalénienne. «Grand et fort, avec un front large et haut et un menton ferme.» Maison d'origine probablement Asie. Nommé pour l'abri sous roche du village français d'Eyzies. (Cf. Palmer et Lloyd)

ÉNÉOLITHIQUE: Concernant l'âge chalcolithique ou du cuivre.

L'HOMME DE FONTECHEVADE: Trouvé en 1947 à environ 27 km à l'est d'Angoulême (France). L'homme de Fontéchevade et l'homme de Swanscombe ont été regroupés sous le nom d'hominidés «Presapiens». (Cf. Jour)

GAMBLIEN: La deuxième des grandes périodes pluviales, reconnue à partir des strates géologiques du Kenya. (Cf. Winick)

GERZEAN: «La culture prédynastique tardive de l'Égypte qui s'est développée à partir de l'Amratien vers 3600 avant JC Nommé d'après le site d'El Gerza ou Gereh dans le Fayoum (Égypte) et est bien représenté au cimetière de Naqada en Haute Égypte. (Cf. Bray et Trump)

PÉRIODES GLACIALES: Les quatre périodes glaciaires de l'époque du Pléistocène: les Günz (il y a 790 000 ans, durerait 250 000 ans); le Mindel (il y a 480 000 ans, a duré 50 000 ans); le Riss (il y a 240 000 ans, jusqu'à 175 000 ans); le Würm (il y a 115 000 ans, a duré 90 000 ans). (Cf. Palmer et Lloyd)

NÉGRŌIDES GRIMALDI: Une race préhistorique d'hommes dont les restes ont été trouvés pour la première fois dans une grotte (Grimaldi, Italie, près de Menton, France). On les trouve dans les couches inférieures des hommes de Cro-Magnon, qu'ils ont donc précédés. «Les nègres de Grimaldi» écrit Verneau, «sont grands et leur crâne est extrêmement haut.» Des squelettes de Grimaldi ont été trouvés en Europe occidentale et centrale, mais ils sont probablement originaires d'Afrique. Remarqué pour leurs statuettes réalistes et stéatopygiques. (Cf. R. Verneau, *Les Grottes de Grimaldi*, Vol. 1, pt. 1, «Anthropologie», Monaco, 1906–1912, 2 vol.)

GROTTE DE LASCAUX: Une grotte préhistorique dans le sud-ouest de la France, célèbre pour ses peintures du Paléolithique supérieur.

MAGDALÉNIEN: Une culture du Paléolithique supérieur, qui a commencé en Europe occidentale avant 15000 AVANT JC, ainsi appelé parce que des restes ont été trouvés pour la première fois dans l'abri sous roche de La Madeleine (France). (Cf. Palmer et Lloyd)

MERIMDE: Un site aux confins du désert libyen. V. Gordon Childe l'appelle un exemple typique de «culture néolithique».

ÂGE MÉSOLITHIQUE: L'âge de pierre moyen.

CULTURE NATUFIANTE: «La principale culture mésolithique de Palestine.» (Cf. Coon, *Les races vivantes de l'homme*. New York: Knopf, 1965.)

ÂGE NÉOLITHIQUE: Le nouvel âge de pierre. «La production alimentaire a remplacé la cueillette de nourriture et la chasse et la pêche sont devenues moins importantes.... Les hommes du néolithique ont été les premiers à planter et récolter, élever des animaux, filer et tisser, fabriquer des pots ... »(Cf. Palmer & Lloyd)

OLDUVAI GORGE: Site en Tanzanie où le Dr Leakey et ses collègues ont trouvé des restes de *Zinjanthropus*, *Homo habilis*, etc.

PALÉOLITHIQUE: «Aux premiers jours de la Préhistoire, l'âge de pierre était divisé en paléolithique ou âge de pierre ancien et néolithique ou nouvel âge de pierre.

«Après un certain temps, il est devenu clair que le Paléolithique s'étendait sur une très longue période de temps et qu'il était divisé en Paléolithique inférieur, Paléolithique moyen et Paléolithique supérieur. Chacune de ces divisions culturelles correspondait à peu près aux divisions temporelles alors acceptées du Pléistocène inférieur, du Pléistocène moyen et du Pléistocène supérieur.

«Par la suite, le terme éolithique a été introduit pour certaines cultures prétendument primitives de l'âge de pierre qui remontaient au Pliocène. Ce terme a été progressivement abandonné et les premières cultures connues telles que l'Oldowan, des niveaux les plus bas de la gorge d'Olduvai, sont désormais regroupées avec le Paléolithique inférieur... »(Leakey & Goodall)

PITHÉCANTHROPE: Un genre éteint d'hommes apelike, en particulier *Pithécantropus erectus* de l'époque pléistocène de Java.

PLÉISTOCÈNE: Division du temps. «Le début du Pléistocène était autrefois estimé à environ 500 000 mais est maintenant placé à 3 millions.» (Leakey et Goodall)

QUATERNAIRE: La période suivant le Tertiaire, qui a duré depuis environ 1 million d'années -jusqu'à nos jours ... Elle est divisée en Epoques Pléistocène et Holocène, cette dernière couvrant les 10 000 dernières années. (Cf. Palmer et Lloyd)

SINANTHROPUS: «Nom générique autrefois donné à un groupe d'hominidés du Pléistocène moyen trouvés près de Pékin.» (Cf. Jour)

SWANSCOMBE HOMME: «Une partie d'un crâne humain et des haches en silex ont été trouvées dans une gravière près de Swanscombe dans le Kent en 1934 ... Elle datait de la deuxième période interglaciaire de l'époque du Pléistocène moyen, un autre morceau du crâne a été découvert en 1955. ... les restes humains les plus anciens trouvés à ce jour en Angleterre, et sont plus âgés que l'homme de Néandertal. (Cf. Palmer et Lloyd)

TASIAN: «Une culture nommée d'après le site de Deir Tasa en Haute-Égypte, une colonie d'agriculteurs primitifs. Il est maintenant considéré comme au mieux une variante de la culture badarienne. (Cf. Bray et Trump)

ZINJANTHROPUS: Aussi appelé «homme casse-noisette» en raison de la taille des dents du crâne trouvées par Mme MD Leakey (juillet 1959) à Olduvai Gorge, en Tanzanie. Selon Leakey, Zinjanthropus a plus d'un million et demi d'années.

DATE ABSOLUE: «Une seule méthode directe de datation absolue est couramment utilisée. L'azote de la haute atmosphère est bombardé par des neutrons produits par le rayonnement cosmique; il en résulte la formation d'une proportion connue de carbone radioactif qui s'incorpore dans le dioxyde de carbone. Celui-ci est absorbé par la végétation et passe de là dans les tissus animaux. Lorsque les os sont enterrés, le carbone radioactif (C14) commence à se décomposer à une vitesse connue. Les mesures de la teneur en carbone 14 de la matière organique enfouie peuvent être traduites mathématiquement pour donner une estimation de l'âge de l'échantillon. En pratique, la méthode est limitée aux matériaux de moins de 60 à 70 000 ans car au-dessus de cet âge, la quantité de carbone 14 restant est trop faible pour être estimée.

«Une autre méthode radiométrique (la technique du potassium-argon) dépend du fait que le potassium naturel contient un isotope radioactif; cet isotope se désintègre à une vitesse constante, produisant de l'argon qui est retenu dans les cristaux de certains minéraux potassiques. Les estimations de la teneur en argon d'un échantillon de ces minéraux, provenant d'un gisement contenant des os fossiles, mesureront indirectement l'âge des os ... »(Cf. Day, p. 12)

Notes biographiques brèves

Étant donné que de nombreux auteurs cités dans ce volume ne sont pas familiers au lecteur moyen, nous ajoutons ces brèves notes sur certaines des sources du Dr Diop. Ce matériel a été extrait de diverses biographies et ouvrages de référence. Nous sommes particulièrement redevables ici à Warren Dawson's *Qui était qui en égyptologie* (Londres, 1951), et à John A. Wilson's *Signes et merveilles sur Pharaon* (Chicago: University of Chicago Press, 1964).

AMÉLINEAU, ABBÉ EMILE (1850–1915), archéologue français et professeur d'histoire des religions à l'Ecole des hautes études de Paris; fouillé à Abydos et aurait localisé la tombe d'Osiris.

ARAMBOURG, CAMILLE (1885–), paléontologue et anthropologue français; Proïessor au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.

BACHOFEN, JOHANN JAKOB (1815–1887), juriste suisse et «philosophe de l'histoire».

BATTUTA, IBN (1304–1377), écrivain et voyageur musulman né à Tanger; visité l'ancien royaume du Mali en 1352. Son «récit reste l'un des meilleurs livres de voyage jamais réalisés», écrit Basil Davidson dans *Le passé africain*, p. 80.

BAUMANN, HERMANN (1902–), anthropologue allemand.

BORY DE SAINT-VINCENT, BARON JEAN-BAPTISTE (1778–1846), français naturaliste, l'un des éditeurs du 17 volumes *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (Paris, 1822-1831).

BOULE, MARCELLIN (1861–1942), scientifique français; Directeur, Institut français de paléontologie humaine; Professeur, Muséum national français d'histoire naturelle.

BOUTONNÉ, JAMES HENRY (1865–1935), égyptologue américain; Professeur d'égyptologie à l'Université de Chicago à partir de 1895; Directeur de l'Institut oriental à partir de 1919; auteur prolifique.

BREUIL, ABBÉ HENRI (1877–1961), archéologue français, autorité sur le Paléolithique. Il «a étudié toutes les grottes importantes d'Europe, a cherché encore plus dans le Sahara et a exploré les rochers décorés de la corne de

Afrique ... »(Karl E. Meyer, *Les plaisirs de l'archéologie*. Nouveau York: Atheneum, 1971, p. 37.)

BRION, MARCEL (1895–), critique d'art et romancier français. En plus de *Le monde de l'archéologie*, il a écrit sur la peinture allemande, l'art romantique, etc. Membre, Académie française, 1964.

BRUGSCH, KARL HEINRICH (1827–1894), égyptologue allemand; de 1870 à 79, il dirigea l'école d'égyptologie de Khédive au Caire; Professeur à Göttingen, 1868; publié, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire géographique de l'ancienne Egypte* (Leipzig, 1879–80).

BUDGE, SIR ERNEST ALFRED WALLIS (1857–1934), érudit britannique, collectionneur d'antiquités pour le British Museum; fonctionnaire du musée.

CAILLIAUD, FRÉDÉRIC (1787–1869), minéralogiste et voyageur français; d'abord allé en Egypte en 1815 et a été employé pour trouver les mines d'émeraude décrites par les historiens arabes; revisité l'Égypte en 1819; en 1821, il remonta le Nil et découvrit les ruines de Meroë.

CAPART, JEAN (1877–1947), égyptologue belge, spécialiste de l'art égyptien; Directeur, Musée royal de Bruxelles; conseiller du Brooklyn Museum.

CHAMPOLLION, JEAN-FRANÇOIS, Champollion le Jeune (1790–1832), a été appelé «Fondateur de l'égyptologie» en raison de son déchiffrement des hiéroglyphes; linguiste précoce et doué, maîtrisait une demi-douzaine de langues orientales ainsi que le latin et le grec à l'âge de 16 ans; enseigné d'abord à Grenoble; en 1831 nommé au Collège de France.

CHAMPOLLION-FIGEAC, JACQUES-JOSEPH (1778–1867), philologue français, intéressé par l'archéologie égyptienne; a éduqué son célèbre jeune frère; professeur de grec et bibliothécaire à Grenoble; plus tard responsable des manuscrits à la Bibliothèque Nationale à Paris.

CHÉRUBINI, SALVATORE (1797–1869), artiste italien, fils du compositeur; accompagna Champollion en Egypte en 1828; naturalisé français; Inspecteur des Beaux-Arts.

ENFANT, V. GORDON (1892–1957), préhistorien britannique; Professeur d'archéologie préhistorique, Université d'Édimbourg; Directeur, Institut d'archéologie, Université de Londres, 1946–56. Les travaux comprennent: *L'homme se fait* (1951) et *Ce qui s'est passé dans l'histoire* (1954).

CONTENAU, GEORGES (1877–), orientaliste français, spécialiste de la Perse (Iran) et de la Babylonie; officiel au musée du Louvre.

CORNEVIN, ROBERT (1919–), historien et ethnologue français; a produit des volumes sur le Dahomey, les Bassari du nord du Togo, l'histoire de l'Afrique, etc.

DELAFOSSÉ, MAURICE (1870–1926), africaniste français, auteur de *Les nègres d'Afrique* et d'autres ouvrages principalement sur l'Afrique de l'Ouest «française».

DESPLAGNES, LOUIS (1878? –1914), archéologue français.

DIEULAFOY, MARCEL-AUGUSTE (1844–1920), archéologue français, fouillé à Susa.

DIODORUS SICULUS, Historien grec, premier siècle AVANT JC; est venu de Sicile et a vécu à Alexandrie et à Rome.

FRAZER, SIR JAMES GEORGE (1854-1941), anthropologue écossais qui a écrit sur la mythologie et les religions primitives, auteur de *Le Golden Bough*.

FROBENIUS, LEO (1873-1938), ethnologue allemand; fait 12 expéditions en Afrique, 1904–35.

FURON, RAYMOND (1898–), géologue français, ancien président de la Société géologique de France; Professeur, Université de Paris; auteur de nombreux ouvrages sur des sujets tels que la géologie de l'Afrique, la paléontologie, l'Iran, le problème de l'eau, etc.

GOBINEAU, COMTE JOSEPH-ARTHUR DE (1816–1882), écrivain français et diplomate, dont les théories racistes ont influencé les nazis.

GRIAULE, MARCEL (1898–1956), ethnologue français, autorité sur l'ethnie dogon.

HADDON, ALFRED CORT (1855–1940), anthropologue britannique; professeur de zoologie, Dublin, 1880; 15 ans plus tard, il est nommé maître de conférences en anthropologie physique à son alma mater, Cambridge. «L'histoire de la vie d'Alfred Cort Haddon est, dans une large mesure, l'histoire de la vie de l'anthropologie moderne» (AH Quiggin, *Haddon, le chasseur de têtes*. La presse de l'Université de Cambridge, 1942).

HAMY, ERNEST-THÉODORE (1842-1908), anthropologue français; Professeur, Muséum d'histoire naturelle de Paris; écrit sur l'âge de pierre en Égypte et sur les races d'hommes vues sur les monuments; membre de l'Institut.

HARTMANN, CHARLES DE (1842-1906), philosophe allemand, savant.

HERODOTUS (484? 425? AVANT JC), Historien grec, «Père de l'histoire».

HOEFER, FERDINAND (1811-1878), savant français; outre la Chaldée, l'Assyrie, les Médias, la Babylonie, la Mésopotamie et la Phénicie, il a également écrit sur l'Afrique australe, la chimie, la botanique et les mathématiques.

HOUSSAYE, FRÉDÉRIC-ARSÈNE (1860–1920), naturaliste français.

JEFFREYS, MERVYN DAVID WALDEGRAVE, ancien officier principal de district, Bamenda, Cameroun «britannique». En 1944, il avait «travaillé parmi les Noirs d'Afrique de l'Ouest» pendant plus de 25 ans.

KATI, MAHMUD (1468–1593?), Chercheur Soninké ou Sarakolé avec Askia Muhammad; a écrit le *Tarikh el Fettach*.

KHALDUN, IBN, historien arabe du X^{IV}e siècle.

LARREY, BARON DOMINIQUE-JEAN (1766–1842), chirurgien en chef, armée française; membre de la Commission Napoléon en Egypte.

LEAKEY, LOUIS SEYMOUR BAZETT (1903-1972), archéologue britannique né au Kenya, fils de missionnaires anglais; Conservateur, Coryndon Memorial Museum, Nairobi, 1945-1961; particulièrement célèbre pour ses découvertes dans la gorge d'Olduvai; Membre de la British Academy; a reçu la médaille royale de la Royal Geographical Society.

LENORMANT, FRANÇOIS (1837–1933), archéologue français; membre, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; Professeur, Bibliothèque nationale de Paris; fondé *Gazette archéologique*, 1875.

LEPSIUS, KARL RICHARD (1810–1884), égyptologue allemand; Conservateur, collections égyptiennes à Berlin après 1865.

LÉVY-BRUHL, LUCIEN (1857-1939), philosophe français qui a beaucoup écrit sur la mentalité primitive et l'âme primitive.

LINNAEUS, CARL, Naturaliste suédois du X^{VIII}e siècle.

LLOYD, SETON (1902–), archéologue britannique; fouillé en Égypte 1929–30, en Irak 1930–37, en Turquie 1930–37; dirigé le British Institute à Ankara de 1949 à 1961; professeur d'archéologie asiatique occidentale, Université de Londres 1962-1969, maintenant émérite.

MAES, JOSEPH, Ethnologue belge; a publié plusieurs études sur les groupes ethniques de l'ex-Congo belge, en plus de l'article de 1924 sur le Serer

cité.

MANETHO DE SEBENNYTOS, un prêtre égyptien (troisième siècle AVANT JC), qui a écrit une chronique sur l'Égypte en grec.

MASPERO, SIR GASTON-CAMILLE-CHARLES (1846-1916), français
Égyptologue; dirigé le Service des Antiquités en Egypte, 1881–86, 1899– 1914; Professeur d'égyptologie à Paris à partir de 1869; auteur prolifique; fait chevalier par le roi d'Angleterre, 1901; membre, Académie française, 1883.

MAUNY, RAYMOND, Archéologue français; Directeur de l'archéologie à l'IFAN à Dakar; volume le plus récent: *Les Siècles obscurs de l'Afrique Noire* (Paris: Fayard, 1971).

MONOD, THÉODORE (1902–), géologue français; pendant de nombreuses années a été directeur de l'IFAN; l'un des explorateurs pionniers du Sahara; l'un des sponsors originaux de *Présence Africaine* et édité son numéro spécial sur *Le Monde Noir*.

MORET, ALEXANDRE (1868–1938), égyptologue français; étudié sous Maspero; Directeur, Ecole des Hautes Etudes, 1899–1938; Professeur, Collège de France, 1923; membre, Académie française, 1927.

NAVILLE, HENRI EDOUARD (1844–1926), archéologue suisse; étudié sous Lepsius; fouillé en Egypte 1883–1943.

PÉDRALS, DENIS-PIERRE DE (1911–), archéologue français.

PETRIE, SIR WILLIAMMAT LES FLINDERS (1853-1942), britannique
Égyptologue, auteur prolifique; a commencé à travailler en Egypte en 1880; dirigé la British School of Archaeology en Egypte, puis en Palestine; Professeur d'égyptologie, Université de Londres.

PIRENNE, JACQUES (1891–), historien belge; tuteur de l'ex-roi Léopold 1920–24; a enseigné à l'Université de Bruxelles, à l'Institut oriental de Prague, au Collège de France, à l'Université du Caire, à Grenoble et à Genève; membre, Académie royale de Belgique, 1945.

QUATREFAGES DE BRÉAU, ARMAND (1810-1892), naturaliste français; Professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris; membre de l'Institut.

QUIBBELL, JAMES EDWARD (1867–1935), archéologue britannique; surtout connu pour ses fouilles à Saqqara; travaillé aux Services des Antiquités et au Musée du Caire; L'assistant de Petrie en 1894; découvert la tablette de Narmer.

REISNER, GEORGE ANDREW (1867–1942), égyptologue américain; a été appelé «le meilleur des excavateurs»; à partir de 1910, il est conservateur des antiquités égyptiennes au Boston Museum of Fine Arts; Professeur d'égyptologie à Harvard depuis 1914; dirigea le camp de Harvard vers les pyramides.

SCHURÉ, EDOUARD (1841–1929), écrivain français: a étudié le droit mais a quitté la jurisprudence pour une carrière de critique musical et d'historien. *Les Grands Initiés*, dont le Dr Diop cite, est un essai sur les théories occultes des fondateurs de diverses religions.

SELIGMAN, CHARLES GABRIEL (1873-1940), anthropologue britannique; l'expédition de 1898 du membre Haddon au détroit de Torres et en Nouvelle-Guinée; nommé en 1909 par le gouvernement du Soudan pour mener une enquête ethnographique.

SERGI, GIUSEPPE (1841–1936), anthropologue italien.

SIEGFRIED, ANDRÉ (1875–1959), économiste et professeur français, auteur de divers ouvrages sur des terres étrangères, dont les États-Unis. Dans une conférence sur l'Africain, en 1952, il a soutenu que le Noir pouvait être un bon subordonné mais qu'il faisait un mauvais réalisateur.

SMITH, SIR GRAFTON ELLIOT (1871–1937), anatomiste britannique; Professeur d'anatomie, École de médecine, Le Caire, 1900–09; autorité sur la momification.

TEMPELS, PÈRE PLACIDE (1906–), missionnaire belge au Congo; son célèbre livre sur la philosophie bantoue a été publié pour la première fois à Anvers 1946.

VALLOIS, HENRI-VICTOR (1889–), anthropologue français; Directeur, Institut Français de Paléontologie Humaine, Musée de l'Homme de Paris.

VENDRYES, JOSEPH (1875–), professeur français de linguistique, soulignant son importance comme «introduction à l'histoire»; édité *Études celtiques*.

VOLNEY, COUNT CONSTANTIN DE (1757–1820), intellectuel français, membre des États généraux, de l'Assemblée constituante, de l'Académie française et de la Société des amis des Noirs. Le sien *Voyage en Egypte et Syrie* était considéré comme «le chef-d'œuvre de ce genre»; un deuxième travail, *Les ruines, ou un aperçu de la révolution des empires* (1791), connut encore plus de succès. Emprisonné sous le règne de la terreur, il est nommé professeur d'histoire à l'École normale de Paris l'année suivante. En 1795 est allé aux États-Unis, a été chaleureusement accueilli par George Washington; revenu

maison en 1798 dénoncée par John Adams comme un agent secret pour aider la France à récupérer la Louisiane. En 1803, il publia un *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*. Napoléon le nomma comte en 1808; six ans plus tard, il est fait pair de France par Louis XVIII.

WOOLLEY, SIR LEONARD (1880–1960), archéologue britannique; fouillé en Égypte, en Irak, en Syrie; pendant la Première Guerre mondiale, prisonnier de guerre en Turquie; a écrit un volume sur l'Orient ancien pour l'histoire mondiale de l'UNESCO.

Bibliographie sélectionnée

UNE ESCHYLUS. *Jeux complets*, traduit en vers anglais rimant par Gilbert Murray. Londres: Allen & Unwin, 1952.

UNE ITKEN, M ARTIN J. *Physique et archéologie*. New York et Londres: Interscience Publishers, 1961.

UNE MÉLINEAU, UNE BBÉ É MILE. *Prolégomènes a Vétude de la religion égyptienne*. Paris: Ed. Leroux, 1916.

- -. *Nouvelles Fouilles d'Abydos*. Paris: Ed. Leroux, 1899. A RISTOTLE. *Politique*. Livres I et II. Paris: Les Belles Lettres, 1960.

UNE RON, R AYMOND. *Les Etapes de la pensée sociologique*. Paris: Gallimard, 1967.

UNE STER, E RNST VON. *Histoire de la philosophie*. Paris: Payot, 1952.

UNE TTIA, M AHMOUD je BRAHIM. Communication dans *Actes du Congrès international de géologie, 1948*. 18th session. London: Butles, 1952.

B ACHOFEN, J OHANN J AKOB. *Pages choisies par Adrien Turel*. Paris: F. Alcan, 1938.

B ALOUT, L IONEL. *Préhistoire de l'Afrique du Nord*. Paris: Arts et Metiers graphiques, 1955.

B ASSET, A NDRÉ. *La Langue berbère*. Paris: E. Leroux, 1929.

B ATTUTA, I BN. See H. A. R. Gibb, *Ibn Battuta, Travels in Asia and Africa*. London: 1929. Also: *Les Voyages d'Ibn Battuta*, translated into French by C. Défremery & B. R. Sanguinetti. Paris: 1854.

B AUMANN, H ERMANN & D. W ESTERMANN. *Les Peuples et civilisations de , l'Afrique*, followed by *Les Langues et Veducation*. Paris: Payot, 1948.

B LOOMFIELD, L EONARD. *Language*. New York: Henry Holt & Co., 1933; first ed., 1914.

B OILAT, A BBE. *Grammaire de la langue woloffe*. Paris, 1858.

B ORY DE S AINT- V INCENT, B ARON J EAN- B APTISTE. *Histoire et description des lies de VOcéan*. Paris: Didot, 1839.

B OULE, M ARCELLIN & H ENRI V. V ALLOIS. *Les Hommes fossiles*. Paris: Masson, 1952. Translated by Michael Bullock as *Fossil Men*. New York: Dryden Press, 1957.

B REASTED, J AMES H. *The Conquest of Civilization*. New York: Harper & Brothers, 1926.

B REUIL, A BBÉ H ENRI. "L'Afrique du Sud," *Les Nouvelles littéraires*, April 5, 1951.

B RION, M ARCEL. *La Resurrection des villes mortes*. Paris: Payot, 1937–38. Translated by Miriam & Lionel Kochan as *The World of Archeology*, New York: Macmillan, 1962.

B UDGE, W ALLIS. *The Egyptian Sudan*. Vols. I & II. London: Kegan, Trench & Co., 1907.

C AILLIAUD, F RÉDÉRIC. *Voyage à Méroé*. Paris, 1836. C APART, J EAN. *Les Debuts de Vart en Egypte*. Brussels: Ed. Vromant, 1904.

C APPART, D ENISE. "Origine africaine de la coiffure égyptienne," *Reflets du Monde*, Brussels, 1956.

C HAMPOLLION, J EAN F RANCOIS (C HAMPOLLION THE Y OUNGER). *Grammaire égyptienne*. Paris: F. Didot frères, 1836–41.

C HAMPOLLION- F IGEAC, J ACQUES J OSEPH. *Egypte ancienne*. Paris: Collection l'Univers, 1839.

C HÉRUBINI, S ALVATORE. *La Nubie*. Paris: Collection l'Univers, 1847.

C HILDE, V. G ORDON. *New Light on the Most Ancient East*. London: Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., Ltd., 1934.

C OHEN, M ARCEL S. *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito-sémitique*. Paris: Librairie Honoré Champion, 1947.

C ONTENAU, G EORGES. *Manuel d'archéologie orientale*. Paris: J. Pi-card, 1947.

— — . *La Civilisation des Hittites et des Mitanniens*. Paris: Payot, 1934. C OON, C ARLETON S. *The Races of Europe*. New York: Macmillan, 1939.

C ORNEVIN, R OBERT. *Histoire des peuples de l'Afrique*. Paris: Berger- Levrault, 1960.

D AVIDSON, B ASIL. *The Lost Cities of Africa*. Boston & Toronto: Little, Brown & Co., 1959.

— — . *The African Past: Chronicles from Antiquity to Modern Times*. New York: The Universal Library, Grosset & Dunlap, 1967.

D ELAFOSSE, M AURICE. *Haut-Sénégal, Niger*. Paris: Larose, 1912.

— — . *Les Noirs de L'Afrique*. Paris: Payot, 1922. Translated by Frieda Fligeman as *The Negroes of Africa*. Washington, D. C: Associated Publishers, 1931.

D IODORUS S ICULUS (D IODORUS OF S ICILY). *Histoire universelle*, translated by Abbé Terrasson. Paris, 1758.

D IOP, C HEIKH A NTA. *Nations négres et culture*. Paris: Presence Africaine, 1954.

— — . *L'Unité culturelle de L'Afrique Noire*. Paris: Presence Africaine, 1959.

— — . *L'Afrique Noire précoloniale*. Paris: Presence Africaine, 1960.

— — . *Les Fondements culturels, techniques et industriels d'un futur état fédéral d'Afrique noire*. Paris: Presence Africaine, 1960.

— — . *Antériorité des civilisations négres: my the ou vérité historique?* Paris: Presence Africaine, 1967.

— — . "L'Apparition de l'Homo-sapiens," *Bulletin de L'IF AN*, vol. XXXII, series B #3, 1970.

— — . "La Métallurgie du fer sous l'ancien empire égyptien," *Bull. B. IFAN*, 1973 (on press).

— — . "La Pigmentation des anciens Egyptiens: test par la mélanine," *Bull. B. IFAN*, 1973 (on press).

— — . "Introduction à l'étude des migrations en Afrique occidentale et centrale. Identification du berceau nilotique du peuple séné-galais," *Bull. IFAN*, 1973 (on press).

D UMEZIL, G EORGES. *Mythe et épopée*. Paris: Gallimard, 1968.

— — . *Idees romaines*. Paris: Gallimard, 1969. D UMOULIN DE L APLANTE. *Histoire générale synchronique*. Paris: 1947.

ERMAN, ADOLF & HERMANN GRAPPOW. *Wörterbuch der Aegyptischen Sprache*. Berlin: Akademie-Verlag, 1971, 7 vols.

EVANS, ARTHUR J. *The Palace of Minos*. London: Macmillan, 1921–35, 4 vols.

FAGG, WILLIAM B. *Nigerian Images, the splendor of African Sculpture*. New York: Praeger, 1963.

FAIDHERBE, LOUIS. *Langues sénégalaises*. Paris: Leroux, 1887.

Faulkner, Raymond O. *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*. Oxford, 1964.

Fontanes, Marius. *Les Egyptes*. Paris: Ed. Lemerre, 1880 (?).

Frazier, James G. *The Golden Bough*, New York: Macmillan, 1951; first ed., 1922.

Robenius, Leo. *Histoire de la civilisation africaine*, translated into French by H. Back & D. Ennont. Paris: Gallimard, 1952.

— — . *Mythologie de l'Atlantide*. Paris: Payot, 1949. Furon, Raymond. *Manuel de préhistoire générale*. Paris: Payot, 1958. Gardiner, Alan H. *Egyptian Grammar*. London: Clarendon Press, 1927.

Ghyka, Matila C. *Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts*. Paris: Gallimard, 1927.

Gobineau, Count Joseph Arthur de. *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Paris, 1853. Translated by Adrian Collins as *The Inequality of Human Races*. New York: G. P. Putnam's Sons, 1915.

Greenberg, Joseph H. *Languages of Africa*. Bloomington: Indiana University, 1966.

Griaule, Marcel. *Dieu d'eau*. Paris: Editions du Chêne, 1948.

Gurvitch, Georges. *Déterminismes sociaux et liberté humaine*, 2nd ed. Paris: Presses Universitaires de France, 1963.

Haddon, Alfred C. *The Races of Man and Their Distribution*. New York: Macmillan, 1925.

Halévy, Daniel. *Essai sur l'accélération de l'histoire*. Paris: A. Fayard, 1961.

H ARDY, G EORGES. *Vue générale de l'histoire d'Afrique*. Paris, 1930.

H ERODOTUS. *History*, Book II. Translated by George Rawlinson. New York: Tudor, 1928.

H OEFER, F ERDINAND. *Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie, Mésopotamie, Phénicie*. Paris: Ed. Didot frères, 1852.

H OMBURGER, L ILIAS. "Le Wolof et les parlers bantous," *Mémoires de la Société Linguistique de Paris*, vol. VII, #5.

— — . *Les Langues négro-africaines et les peuples qui les parlent*. Paris: Payot, 1941.

H UBAC, P IERRE. *Carthage*. Paris: Ed. Bellenand, 1952.

J AHN, J ANHEINZ. *Muntu*. Paris: Ed. du Seuil, 1961. Translated by Marjorie Grene as *Muntu, an outline of neo-African culture*. New York: Grove Press; London: Faber & Faber, 1961.

J UVENAL. *Satires*. Paris: Les Belles Lettres, 1957.

K ATI, M AHMOUD. *Tarikh el-Fettach*, translated into French by O. Houdas & M. Delafosse. Paris: Leroux, 1913.

L EAKEY, L OUIS S. B. *The Stone Age Races of Kenya*. Oxford: University Press, 1935.

— — . *The Progress and Evolution of Man in Africa*. Oxford: University Press, 1961.

— — . *Report to the VIIth Pan African Congress on Prehistory and the Study of the Quaternary*. Addis Ababa, 1971 (on press).

L ECOQ, R AYMOND. *Le Bamiléké*. Paris: Editions Africaines, 1953.

L ECLANT, J EAN. "Un Tableau du Proche-Orient à la fin du XVII^e siècle." *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, Feb. 1961, #5.

— — . "Les Etudes méroïtiques, état de la question," *Bulletin de la Société française d'égyptologie*, Dec. 1967, #50.

— — . Cf. also the series of bulletins on Meroë: Meroitic newsletter, Documentary Center of the Ecole pratique des Hautes Etudes (5th section), Paris.

L ENORMANT, F RANÇOIS. *Histoire ancienne des Phéniciens*. Paris: Lévy, 1890.

L HOTE, H ENRI. *A la découverte des fresques du Tassili*. Grenoble: Arthaud, 1958. Translated by Alan Brodrick as *The Search for the Tassili Frescoes*. New York: E. P. Dutton, 1959.

L IVY. *The History of Rome*, Book 34. M AES, J OSEPH. "Pierres levées de Tundi-Daro," *Bull. Com. Et. A.O.F.*, 1924. M ARX, K ARL. *Le Capital*, Vol. III, Book I. Paris: Bureau d'Éditions, 1939.

— — . *Contribution a la critique de l'Economie politique*. Paris: Editions Sociales, 1957.

M ASPERO, G ASTON. *Histoire ancienne des peuples de VOrient*. Paris: Hachette, 1917, 12th ed. Translated as *The Dawn of Civilization*. London, 1894.

M ASSON- O URSEL, P AUL. *La Philosophie en Orient*, supplement to Emile Bréhier's *Histoire de la philosophie* Paris: F. Alean, 1938.

M ASSOULARD, É MILE. *Préhistoire et protohistoire d'Égypte*. Paris: Institut d'Ethnologie, 1949.

M AUNY, R AYMOND. "Campagne de fouilles de 1950 à Koumby Saleh." *Bull. IFAN*, vol. XVIII, series B #1 & 2, 1956.

— — . "Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age." *Memoir IFAN*, #61, 1961.

— — . "Essai sur l'histoire des métaux en Afrique occidentale." *Bull. IFAN*, vol. XIV, #1, 1952.

— — . *Les Navigations médiévales sur les côtes sahariennes antérieures a la découverte portugaise (1434)*. Lisbonne: Centre des Etudes historiques ultra-marines, 1960.

M ONOD, T HÉODORE. *Majâbat al-Koubr â*. *Memoir IFAN*, #52, 1960.

— — . *Méharées, exploration du vrai Sahara*. Paris: Ed. "Je sers," 1937.

M ONTAGU, A SHLEY. *An Introduction to Physical Anthropology*. Springfield (Illinois): Thomas, 1960, 3rd ed.

M ORET, A LEXANDRE. *Le Nil et la civilisation égyptienne*. Paris, 1926.

— — & G. GEORGES D'AVY. *Des clans aux empires*. Paris: Ed. La Renaissance du Livre, 1923.
Translated by V. Gordon Childs as *From Tribe to Empire*.

New York: Cooper Square Publishers, Inc., 1970.

N AVILLE, H ENRI E DOUARD. "L'Origine africaine de la civilisation égyptienne," *Revue archéologique*, 1913.

P AUW, C ORNELIUS DE. *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*. Berlin, 1773.

P ÉDRALS, D ENIS P IERRE DE. *Archéologie de l'Afrique Noire*. Paris: Payot, 1950.

P ETRIE, W ILLIAM M ATTHEW F LINDERS. *The Making of Ancient Egypt*. London: Sheldon Press, New York: Macmillan, 1939.

P IRENNE, J ACQUES. *Histoire de la civilisation de l'Égypte ancienne*. 3 vols. Paris: Albin Michel, 1963.

— — . *Les Grands Courants de l'histoire universelle*. Vol. I. *Des origines à l'Islam*. Paris: Albin Michel, 1959.

P ITTARD, E UGÈNE. *Les Races et l'histoire*. Paris: Renaissance du Livre, 1924. Translated as *Race and History*. New York: Knopf, 1926.

P LUTARCH'S *Lives* (especially "Isis and Osiris"). R IENZI, D OMENY DE. *Océanic* Paris: Collection l'Univers, 1836.

R IFFERT, G EORGE R. *Great Pyramid, Proof of God*. Haverhill, Mass.: Destiny Publishers, 1944.

S A'DI, A BDERRAHMAN. *Tarikh es Soudan*, translated into French by O. Houdas & Edmond Benoist. Paris, 1900.

S CHURE, E DOUARD. *Les Grands Initiés*. Paris, 1908.

S ELIGMAN, C HARLES G. *Egypt and Negro Africa; a study in divine kingship*. London: Routledge, 1934.

S MITH, G RAFTON E LLIOT & W ARREN R. D AWSON. *Egyptian Mummies*. London: G. Allen & Unwin, Ltd., 1924.

S NOWDEN, F RANK M., JR. *Blacks in Antiquity*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1970.

S UMMERS, R OGER. *Zimbabwe, a Rhodesian Mystery*. South Africa: Nelson, 1963.

SURET-CANALE, J. *Afrique Noire*. Paris: Editions Sociales, 1958.

— — “Les Sociétés traditionnelles en Afrique tropicale et le concept de mode de production asiatique.” *La Pensee*, # 117, Oct. 1964.

TACITUS. *Germany*, translated by Thomas Gordon. *Harvard Classics*, vol. XXXIII. New York: P. F. Collier & Son, 1938.

TEILHARD DE CHARDIN. “L’Afrique et les origines humaines,” *Revue des questions scientifiques* (Belgium), Jan. 1955.

TEMPELS, FATHER PLACIDE. *Bantu Philosophy*. Paris: Presence Africaine, 1959.

VAN GENNEP, ARNOLD. *L’Etat actuel de la question totémique*. Paris: Leroux, 1920.

VENDRYES, JOSEPH. *Les Religions des Celtes, des Germains et des anciens Slaves*. Paris: Collection “Mana.”

VOLNEY, C OUNT CONSTANTIN DE. *Voyages en Syrie et en Egypte*. Paris, 1787.

WARTBURG, WALTER VON. *Problèmes et méthodes de la linguistique*, Paris: Presses Universitaires de France, 1946.

WAUTHIER, CLAUDE. *L’Afrique des Africains*. Paris: Ed. du Seuil, 1964. ZERVOS, CHRISTIAN. *L’Art en Mésopotamia* Paris: Ed. Cahiers d’Art, 1935.

INDEX

Abshal, [169](#)

Absolute dating, [299](#)

Abu Simbel, [58](#) –59, [60](#) , [62](#)

Abyssinians, [49](#) , [54](#) , [239](#) , [241](#) , [258](#) , [264](#)

African Independence Party, *see* P.A.I.

Afrique dans l'Antiquité, V (Obenga), [276](#)

Afrique Noire précoloniale, V (Diop), XV- xvii, [253](#)

Agandjou, [148](#)

Agni, [49](#) , [105](#) , [199](#)

Aido-Khouedo, [148](#)

Akhnaton, *see* Amenophis IV Amasis, [222](#)

Amélineau, Abbé Émile, [69](#) , [75](#) –78, [82](#) –83, [90](#) , [91](#) , [105](#) , [109](#) , [140](#) –141, [150](#) ,
[153](#) , [191](#) , [232](#) , [233](#) , [300](#)

Amenardis, [220](#) –221

Amenhotep II, [83](#) *fn*

Amenophis IV, [6](#) , [209](#) , [211](#)

Amma, [137](#)

Amon, [6](#) , [66](#) , [105](#) , [112](#) , [137](#) , [147](#) , [149](#) , [150](#) , [184](#) , [185](#) , [199](#) , [214](#) , [217](#) –218,
[219](#) , [220](#) , [232](#)

Amon-Ra, [137](#)

oracle of Amon, [242](#)

Amon, King of Thebes, [150](#)

Amon Aguire, Amon Azenia, Amon Tiffou, Ani Kings, [199](#)

“divine spouse of Amon,” [221](#) (*see* Amenardis)

Anau, [264](#)

Androgyny, [112](#) , [137](#)

Ani, [76](#) , [105](#) , [114](#) , [185](#) , [199](#)

Ani papyrus, [200](#) (*see* Book of the Dead) Anu, [72](#) –[73](#), [76](#) –[77](#), [78](#)
, [83](#) , [89](#) , [91](#) , [105](#) , [109](#) , [199](#)

Apophis, [209](#)

Apries, [222](#)

Arabia, [26](#) , [72](#) , [105](#) , [109](#) , [123](#) –[125](#), [127](#) , [152](#) , [168](#) , [265](#) , [268](#)

Arabs, [5](#) , [10](#) , [47](#) , [52](#) , [70](#) , [72](#) –[73](#), [76](#) –[77](#), [116](#) , [127](#) , [199](#) , [200](#) , [233](#) , [244](#) –
[245](#), [249](#)

Arambourg, Camille, [266](#) , [300](#)

Armengaud, André, [217](#)

Askia, [144](#) , [178](#) , [254](#)

Askia Muhammad, [302](#)

Asselar man, [266](#) *fn*, [297](#)

Assyria, [103](#) , [120](#) , [302](#)

Assyrians, [47](#) , [108](#) , [152](#) , [168](#) , [220](#) –[221](#), [238](#) –[239](#)

Aurignacians, [66](#) –[67](#), [262](#) , [267](#) –[268](#), [271](#) , [297](#)

Aymard, André, *ix*

Bachelard, Gaston, *ix*

Bachofen, Johann Jakob, [111](#) , [300](#)

Ba-Fur, [183](#)

Bakuba, [179](#)

Balout, Lionel, [264](#)

Ba-Luba, [183](#)

Bambara, [48](#) , [49](#) , [167](#)

Bamum, [200](#)

Bantu, *Front.*, [139](#) , [198](#) , [303](#)

Ba-Pende, [183](#)

Bassa, [160](#)

Basset, André, [69](#)

Battuta, Ibn, [145](#) , [154](#) , [161](#) –162, [300](#)

Batutsi, [49](#) , [179](#)

Baulé, [48](#)

Baumann, Hermann, [142](#) , [189](#) , [198](#) , [300](#)
&Westermann, D., [160](#) , [274](#)

Beja, [264](#)

Benfey, Theodor, [115](#) –116

Berbers, [52](#) , [54](#) –55, [64](#) –65, [68](#) –70, [134](#) , [145](#)

Biban-el-Moluk, [46](#) –48, [55](#) –56, [58](#) –59 Biri, [148](#)

Bisharin, [63](#)

Bocchoris, [146](#) , [219](#)

Book of the Dead, The, [76](#) , [77](#) , [89](#) , [91](#) , [101](#) , [199](#) , [200](#)

Bory de Saint Vincent, Jean-Baptiste, [183](#) –184, [300](#)

Boskop man, [273](#)

Boule, Marcellin, [260](#) –261, [263](#) , [270](#) , [273](#) , [300](#)

Breasted, James Henry, [101](#) , [132](#) –133, [250](#) , [300](#)

Breuil, Abbé Henri, [67](#) –68, [266](#) , [300](#)

Brion, Marcel, [106](#) , [300](#)

Broom, Dr. Robert, [67](#)

Brugsch, Karl Heinrich, [90](#) , [247](#)

Brunn man, [261](#)

Budge, Wallis (Sir Ernest Alfred Wallis), [146](#) , [199](#) , [300](#)

Bullock, Michael, [260](#) –261

Burum, [182](#)

Bushman, [164](#) , [258](#) , [266](#) –267, [273](#)

Cadmus, [110](#) –111

Cailliaud, Frédéric, [54](#) , [150](#) , [244](#) , [300](#)

Cambyses, [106](#) , [115](#) , [142](#) , [222](#)

Candace, [96](#) , [143](#)

Capart, Jean, [83](#) , [86](#) , [125](#) , [204](#) , [301](#)

Cappart, Denise, [19](#)

Capsian, [66](#) , [70](#) , [264](#) –266, [268](#)

Carthage, [65](#) , [70](#) , [118](#) –119, [122](#) , [168](#) , [195](#) , [212](#)

Cecrops, [110](#)

Césaire, Aimé, [26](#) , [257](#) *fn*

Champollion, Jean-Francois (the Younger), [45](#) , [46](#) –50, [55](#) –57, [137](#) , [167](#) , [189](#) , [255](#) –256, [301](#)

Champollion-Figeac, Jacques-Joseph, [45](#) –46, [48](#) , [50](#) –58, [137](#) , [301](#)

Chancelade man, [249](#) , [262](#)

Cheops, [15](#) , [74](#) , [233](#)
 daughter of, [240](#)

Chephren, *Front.*, [74](#) , [240](#)

Chéronnet-Champollion, [48](#)

Chérubini, Salvatore, [56](#) –59, [62](#) , [146](#) , [301](#)

Childe, V. Gordon, [86](#) *fn*, [298](#) , [301](#) , [310](#) –311 Choa, [198](#)

Christian, Viktor, [105](#) –106

Circumcision, [79](#) , [112](#) , [126](#) , [135](#) –138 Cissia, [107](#)

Colchis, Colchians, [1](#) –2, [27](#) , [51](#) , [135](#) –136, [209](#) , [243](#) , [245](#)

Combe-Capelle man, [297](#)

Conscription, [215](#) –216

Contenau, Dr. Georges, [102](#) –106, [123](#) , [301](#)

Coon, Carleton S., [238](#) –241, [249](#) , [256](#) , [298](#)

Cornevin, Robert, [265](#) –266, [268](#) , [273](#) –274, [301](#)

Cosmogony, [139](#) –141

Cremation, [113](#) , [116](#) , [194](#) –195 Crete, [86](#) , [106](#)
, [209](#) , [229](#) , [251](#)

Cro-Magnon man, [70](#) , [130](#) –131, [241](#) , [249](#) , [261](#) , [264](#) –266, [268](#) –269, [273](#) ,
[297](#) –298

Dada, [148](#)

Dagomba, [139](#)

Danakil, [264](#)

Danaus, [110](#)

“Dark red” color, [43](#) –44, [46](#) , [55](#) , [58](#) , [59](#) ; *see also* Reddish-brown color Dart, Dr. Raymond, [67](#)

Daura, [139](#)

D’Avezac-Macaya, Arm and, [180](#)

Davidson, Basil, [300](#)

Davy, Georges, *see* Moret, Alexandre Delattre, Father, [122](#)

Delafosse, Maurice, [147](#) –148, [151](#) , [162](#) , [168](#) –169, [179](#) , [189](#) , [301](#) , [309](#)

Den, [75](#)

De Pauw, Cornelius, [5](#) , [24](#)

Des clans aux empires, see From Tribe to Empire

Desplagnes, Louis, [157](#) –158, [301](#)

Desroches-Noblecourt, Christiane, [4](#)

Diagne, Pathé, [276](#)

Dieulafoy, Marcel-Auguste, [103](#) –104, [233](#) , [301](#)

Dinka, [198](#) , [268](#) , [273](#)

Diodorus Siculus (Diodorus of Sicily), [1](#) –[2](#), [57](#) , [71](#) –[72](#), [101](#) , [106](#) , [150](#) , [168](#) , [200](#) , [214](#) , [244](#) , [301](#)

Diop, Cheikh Anta, challenged, [236](#) –[259](#) educational background, [x](#)

Djet, Serpent King, [75](#)

Djoloff-Djoloff, [170](#)

Dodona, [1](#) , [110](#) , [242](#)

Dogon, [79](#) , [136](#) –[137](#), [140](#) –[141](#), [179](#) , [234](#) , [301](#)

Dolichocephalism, [104](#) , [261](#)

DuBois, W. E. B., [x](#)

Dugha, [161](#)

Dynasties, Egyptian, First, [106](#) , [199](#) , [204](#)

Second, [204](#)

Third, [14](#) , [87](#) , [199](#) , [204](#) –[205](#), [208](#)

Fourth, *Front.*, [15](#) –[16](#), [75](#) , [204](#) –[205](#) Fifth, [36](#) , [75](#) , [205](#)

Sixth, [169](#) , [191](#) , [205](#) –[206](#), [211](#) , [218](#) , [223](#) , [240](#)

Ninth, [208](#)

Tenth, [208](#)

Eleventh, [17](#) , [53](#) –[54](#), [208](#)

Twelfth, [18](#) , [33](#) –[34](#), [71](#) , [75](#) , [167](#) , [169](#) , [209](#) , [232](#)

Sixteenth, [189](#) , [199](#)

Seventeenth, [150](#)

Eighteenth, [20](#) , [41](#) , [46](#) , [48](#) –[49](#), [59](#) , [62](#) , [68](#) , [74](#) –[75](#), [83](#) , [93](#) , [191](#) , [209](#) –[211](#), [253](#)

Nineteenth, *xiv* –*xv*, [64](#) , [95](#) , [211](#) –[212](#), [239](#)

Twentieth, [208](#) , [214](#) , [217](#)

Twenty-second, [218](#)

Twenty-third, [218](#)

Twenty-fifth, [146](#) , [218](#) , [220](#) –221, [238](#)

Twenty-sixth, [216](#) , [222](#) , [248](#)

Ebers, Georg Moritz, [247](#)

Edrissi, [164](#)

Egypt, *see* Dynasties; Low Epoch; Middle Kingdom; Old Kingdom

Egypt and Negro Africa (Seligman), [8](#)

Egypte de Mourtadi, fits du Gaphiphe, V, [149](#) *fn*

Egyptology, advent and development of, [51](#) , [70](#) , [74](#) , [148](#) , [210](#) , [250](#)

Eliade, Mircea, [194](#)

Engels, Friedrich, [225](#)

Ethiopia, [56](#) , [71](#) –72, [92](#) , [107](#) , [140](#) , [145](#) –146, [156](#) , [200](#) , [245](#) , [247](#) –248

 Ethiopians, [1](#) –2, [49](#) –50, [56](#) –57, [64](#) , [66](#) , [104](#) , [118](#) , [135](#) –136, [150](#) , [169](#) ,
 [241](#) , [243](#) –244

Etruscans, [113](#) –115, [118](#) , [212](#) , [251](#)

 called Tyrrhenes, [118](#)

Eumea, [120](#)

Ewe, [149](#)

Falli, [198](#)

Fang, [48](#) –49, [179](#) , [200](#)

Farba Hosein, [154](#) , [162](#)

“Father of History,” *see* Herodotus

FEANF (Federation of African Students in France), [xiii](#)

Fire worship, *see* Mithras Fon, [149](#)

Fontanes, Marius, [54](#) , [63](#) –64, [68](#)

Fontéchevade man, [262](#)

Fossil Men, [260](#) –261, [270](#)

“Founder of Egyptology,” *see* Champollion the Younger Frazer, Sir

James George, [135](#) , [301](#)

Frobenius, Leo, [158](#) , [160](#) –161, [224](#) , [301](#)

From Tribe to Empire (Alexander Moret & Georges Davy), [310](#) –311 Fulbe, [63](#)

Furon, Raymond, [65](#) –67, [264](#) –266, [301](#)

Ga-Gan-Gang, [182](#)

Galla, [264](#)

Gamble’s Cave II, [268](#) , [271](#)

Gao, Empire, [148](#) , [161](#)

 Mosque, [178](#)

Garrod, Dorothy Annie Elizabeth, [265](#)

Genseric, [69](#)

Ghyka, Matila C, [233](#) –234 Gibb,

H. A. R., [305](#)

Gilgamesh Epic, [105](#)

Giuffrida-Ruggeri, [264](#)

Giza Pyramids, *Front.*, [16](#) , [205](#) –206, [227](#) , [233](#) –235, [240](#)

Gobineau, Joseph de, [25](#) , [49](#) , [59](#) , [301](#)

 Black, Negro Gobinism, [258](#)

 “Blond beast” of, [49](#) , [59](#)

Goula-Goulé-Goulaye, [182](#)

Great Pyramid, *see* Cheops; Giza; Pyramids

Greeks, [4](#) –5, [10](#) , [25](#) , [27](#) –28, [57](#) , [71](#) , [79](#) , [84](#) , [89](#) , [110](#) –111, [113](#) , [117](#) , [142](#) –143, [199](#) , [207](#) –208, [210](#) –211, [213](#) , [218](#) , [222](#) –225, [230](#) –234, [238](#) –239, [248](#) , [251](#) –253, [273](#)

Griaule, Marcel, [79](#) , [136](#) –137, [140](#) –141, [187](#) , [234](#) , [301](#)

Grimaldi Negroids, [67](#) , [118](#) , [249](#) , [263](#) –264, [266](#) –267, [269](#) , [297](#) –298

Les Grottes de Grimaldi (Verneau), 263

Guin, 149

Haddon, Alfred Cort, 249 , 264 , 301 , 303

Haddon, the Head-Hunter (A. H. Quiggin), 301

Hadendoa, 264

Hagar, 127 , 136

Hamy, Ernest-Theodore, 104 , 247 , 301 –302 Hannibal, 118

Hanotaux, Gabriel, 247 , 249

Haratins, 66

Harmachis, 92

Harris Papyrus, 216

Hartmann, Charles de, 302

Hathor, 16 , 185

Hatshepsut, Queen, 146 , 209 , 253

Hausa, 139

Heliopolis, 72 –73, 76 , 88 , 91 , 109 , 205 , 216

Herodotus, 1 –5, 10 , 22 , 49 , 51 , 53 –54, 57 , 66 , 68 , 71 , 91 , 97 , 101 , 103 , 109 ,
118 , 135 –136, 149 –150, 157 , 165 , 168 –169, 180 –181, 212 , 233 , 234 n *fn*,
239 , 241 –245, 247 –249, 302

Hieroglyphics, 45 , 72 , 114 , 160

Hoefler, Ferdinand, 108 , 302

Homburger, Lilius. 153

Hommel, Fritz, 247

Homo habilis, 298

Homo sapiens, 260 , 262 , 265 –266

“Homo sapiens-sapiens.” xv

Horemheb, 38 , 212

Horus, [6](#) , [46](#) , [48](#) , [55](#) , [76](#) , [79](#) , [87](#) –89, [92](#) , [108](#) , [185](#) –186, [190](#) , [194](#)

Hottentots, [66](#) –67, [164](#) , [184](#) , [267](#)

Hottentot Venus, [267](#) , [270](#)

Houssay, Frédéric-Arsène, [104](#) –105, [302](#)

Hubac, Pierre, [114](#)

Hyksos, [62](#) , [152](#) , [209](#) , [238](#) –239

Iakouta, *see* Shango

Iârob, [125](#)

Ibero-Maurusian man, [264](#)

Ibn Battuta, *see* Battuta, Ibn Ibn

Khaldun, *see* Khaldun, Ibn

IFAN (Institut Fundamental de l’Afrique Noire), *x* , [236](#) –237, [302](#)

Igara, [139](#)

Inachus, King, [120](#)

Io, [120](#) , [166](#) –167

Ishmael, [127](#) , [136](#)

Ishtar, [105](#)

Isis, [75](#) –76, [87](#) –89, [91](#) , [108](#) , [113](#) –114, [147](#) , [185](#) , [194](#)

“Isis and Osiris” (Plutarch), [98](#) , [232](#)

Israel, [94](#) , [213](#)

Israelites, [7](#)

Jeffreys, Dr. Mervyn D. W., [160](#) , [200](#) , [302](#)

Jews, in Egypt, [5](#) –7 Jews of today, [107](#) , [116](#) , [120](#)

–121

Joliot-Curie, Frédéric, *ix*

Juvenal, [253](#)

Ka, [75](#)

Kaffirs, [51](#) –[52](#), [184](#)

Kankan Musa, [161](#) –[162](#)

Kara-Karé, [182](#) –[184](#)

Karnak, [95](#) , [101](#) , [220](#) , [234](#) –[235](#) Kâti,

Mahmud, [144](#) , [302](#)

Katsena, [139](#)

Keith, Sir Arthur, [130](#)

Kenya man, [265](#)

Khaldun, Ibn, [70](#) , [302](#)

Khepera, [185](#)

Khevioso, *see* Shango

Khnum, [185](#)

Khons, *see* Kush

Khopri, [185](#)

Kingship, [138](#) –[139](#)

Kipsigi-Kapsigi, [183](#)

Kissi, [183](#)

Kotoka, [198](#)

Kush (Khons), [147](#)

Labyrinth, [3](#) –[4](#)

Lajoux, J. D., [272](#)

Laobé, [183](#) , [187](#) –[189](#)

Larrey, Dr. Dominique-Jean, [54](#) , [302](#)

Lascaux Cave, [254](#) , [298](#)

Lat Dior, [192](#)

Lat-Soukabé, [138](#)

Lawrence. Prof. Harold G., *xvii*

Leakey, Dr. Louis S. B., [xv](#) , [260](#) , [266](#) , [268](#) , [271](#) , [273](#) –274, [298](#) –299, [302](#)

& Goodall, *Unveiling Man's Origins*, [297](#) –298

Leakey, Mrs. M. D., [299](#)

Lebeuf, [187](#)

Leclant, Prof. Jean, [259](#)

Legoux, Pierre, [262](#) –263

Legrand, [241](#) –242

Lenormant, Francois, [96](#) , [103](#) –104, [109](#) , [118](#) , [123](#) –125, [127](#) , [233](#) , [302](#)

Lepsius, Karl Richard, [63](#) , [96](#) , [302](#) , [303](#)

Leroi-Gourhan, André, *ix*

Lévy-Bruhl, Lucien, [23](#) –24, [91](#) , [302](#)

Lhote, A., [256](#)

Lhote, Henri, [253](#) –254, [265](#)

Libya, [66](#) , [95](#) , [110](#) , [133](#) , [140](#) , [242](#) , [247](#) –248, [298](#)

Libyans, [1](#) , [3](#) –5, [56](#) –57, [64](#) –65, [68](#) –70, [72](#) –73, [93](#) –94, [97](#) , [118](#) , [152](#) , [214](#) –
[216](#), [218](#) -219, [221](#) , [240](#) , [264](#)

Linnaeus, Carl, [266](#) , [302](#)

Lloyd, Seton, [101](#) , [302](#)

Lokman, [126](#)

Lolo, [198](#)

Lötschenthal (Switzerland), [164](#) , [174](#)

Louverture, Toussaint, *see* Toussaint Louverture Lovat

Dickson, [106](#)

Low Epoch (Egypt), [5](#) , [191](#)

Lucas, J. Olumide, [184](#) –186 Lun, [233](#)

Luoluo, [198](#)

Ly, Boubacar, [276](#)

Ma Ba Diakhou, [192](#)

MacIver, Randall, [130](#)

Macrobians, [56](#) –[57](#)

Macrodontism, [267](#)

Maes, Dr. Joseph, [193](#) –[197](#), [302](#)

Male, Emile, [233](#)

Mandingo, [147](#) , [161](#) –[162](#)

Mandu, [189](#)

Manetho of Sebennytos, [22](#) , [62](#) , [72](#) /n, [101](#) , [302](#)

Mangbetu, [48](#)

Marx, Karl, [225](#)

Masai, [268](#) , [273](#)

Masathi, Prince of Assiout, [33](#)

Mashauasha, [97](#)

Maspero, Gaston (Sir Gaston-Camille-Charles), [2](#) , [65](#) , [70](#) –[76](#), [88](#) , [114](#) , [167](#) ,
[190](#) , [302](#) , [303](#)

Masson-Oursel, Paul, [139](#) –[140](#)

Massoulard, Dr. Émile, [129](#) –[131](#), [165](#)

Matriarchy, [112](#) , [142](#) –[145](#)

Mauny, Raymond, [236](#) –[259](#), [302](#)

Mazoi, [97](#)

Mbum, [139](#)

Mechta man, [265](#)

Mekhitarian, Arpag, [256](#)

Melanin, *xvfn*, [237](#) –[238](#)

Melanochroes, [241](#) -[242](#), [244](#)

Memnon, [107](#) , [235](#)

Memphis, [5](#) , [72](#) , [88](#) , [91](#) , [93](#) –[95](#), [205](#) , [207](#) –[208](#), [214](#) , [216](#) , [219](#) –[221](#), [223](#)

Menes (Narmer), [13](#) , [53](#) , [75](#) , [86](#) , [88](#) –89, [91](#) , [93](#) , [103](#) , [106](#) , [117](#) , [150](#) , [204](#) ; *see also* Dynasties, First; Narmer's Tablet

Mentuemhat, [220](#) –221

Mentuhotep I, [17](#)

Merimde, [298](#)

Merirey, [94](#)

Merlo, [115](#) –116

Merneptah, [94](#) –95, [208](#) , [212](#) –213, [239](#)

Meroë (Meroitic Sudan), [6](#) , [20](#) –21, [33](#) , [56](#) , [71](#) , [96](#) , [137](#) , [139](#) , [142](#) , [145](#) –151, [156](#) , [163](#) , [167](#) –170, [180](#) , [187](#) , [276](#) , [300](#)

Meyer, Karl E., [300](#)

Middle Kingdom (Middle Empire), [35](#) , [74](#) -75, [158](#) , [208](#) –218 Min, [147](#)

Mineptah-Sitah, [214](#)

Mithras, [113](#)

Monod, Théodore, [144](#) , [266](#) *fn*, [297](#) , [302](#)

Monotheism, [6](#) –7, [112](#)

Montet, Pierre, [4](#)

Moors, [52](#) , [200](#) –201

Moret, Alexandre, [85](#) , [87](#) –91, [94](#) –97, [100](#) , [134](#) , [189](#) –190, [239](#) , [303](#)

& Davy, Georges, [310](#) –311

Moreux, Abbé Théophile, [234](#)

Morgan, Jean Jacques Marie de, [247](#)

Morié, [148](#) –149

Morton, Samuel George, [247](#)

Mossi, [48](#) –49, [148](#) –149, [167](#)

Mout, Queen of Sudan, [220](#)

Mummies, [52](#) , [54](#) , [131](#) –132, [165](#) , [233](#) , [237](#)

Mummification, [197](#)

Mycerinus, [16](#)

Nabu-Shezib Anni, *see* Psammetichus

Nahasi, [46](#) , [63](#) , [167](#) –168, [256](#)

Naivasha man, [268](#)

Namou, [46](#) –47, [256](#)

Napoleon, [10](#) , [45](#) , [72](#) , [122](#) , [246](#) , [302](#)

 Napoleonic Code, [113](#)

 Napoleon III, [148](#)

Naqada, [241](#) , [297](#)

Narmer's Tablet, [53](#) , [78](#) –81, [95](#) , [204](#) –205, [303](#) ; *see also* Menes (Narmer) Natufian, [265](#) –266, [298](#)

Naville, Edouard, [92](#) , [303](#)

Nazis (Nazism), [25](#) , [49](#) , [117](#) , [235](#) , [301](#)

Neanderthal Man, [266](#) , [299](#)

Nebuchadnezzar, [121](#)

Necho, [220](#) –221

Négres de l'Afrique, Les, *see Negroes of Africa*

Negritude, *xiii* , [257](#)

Negro, *xiv* , [10](#) –42, [51](#) , [70](#) , [136](#) , [242](#) , [274](#)

 “Negro blacksmiths,” *see* Shemsu-Hor; Negro Gobinism, *see* Gobineau Negroes, Egyptians
as, *xiv* , [1](#) , [63](#) , *passim Negroes of Africa, The* (Maurice Delafosse), [301](#) , [307](#)

Nelle Puccioni, [8](#)

Nephthys, [88](#)

Nimrod (Nemrod), [2](#) , [102](#)

 Nimrod of Hermopolis, [219](#)

Njoya, [160](#) , [255](#)

Nsibidi, [160](#)

N'Sougan, Sosson, [276](#)

Nuer, [192](#) , [198](#) , [268](#) , [273](#)

“Nutcracker man,” *see* Zinjanthropus

Oba, [149](#)

Obbato-Kouso (Obba-Kouso), *see* Shango Obenga,

Théophile, *ix*, [276](#)

Ogoun, [148](#)

Old Kingdom (Old Empire), [74](#) –75, [87](#) , [95](#) , [204](#) –208, [222](#)

Olduvai man, [268](#)

Olduvai Gorge, [298](#) –299

Orisha, [186](#)

Orougan, [148](#) –149

Osiris, *xiv* -*xv*, [1](#) , [6](#) , [11](#) , [75](#) –77, [87](#) –91, [95](#) , [105](#) , [108](#) , [113](#) , [141](#) , [147](#) , [159](#) , [185](#) , [190](#) –191, [194](#) , [199](#) , [230](#) , [256](#)

Tomb of, [300](#)

Tribunal of, [95](#) , [159](#) , [230](#)

“Osirian death,” [95](#) , [207](#) ; *see also* “Isis and Osiris” Osorta-Sen III, [146](#) , [189](#) , [198](#) –199 Osoun, [148](#)

Osorkon, [219](#)

Osorkon IV, [219](#)

Osu, [185](#)

Oupouatou, [93](#)

Oya, [148](#)

P.A.I. (African Independence Party), *xiii fn*

Palestine, [2](#) , [5](#) , [66](#) , [72](#) , [92](#) , [94](#) , [136](#) , [209](#) , [213](#) –215, [265](#) , [298](#)

Patesi, King of Lagash, [42](#)

Pédral, Denis-Pierre de, [147](#) –150, [157](#) –158, [169](#) –170, [182](#) , [186](#) –187, [200](#) , [303](#)

Pepi I, [169](#) , [240](#)

Perib-Sen, [198](#) –199

Perrier, Edmond, [247](#)

Persians, [5](#) , [10](#) , [47](#) , [105](#) –106, [142](#) –143, [152](#) , [199](#) , [222](#) , [238](#) –239, [253](#) , [265](#)

Petrie, Flinders (Sir WilliamMatthew), [12](#) , [131](#) , [204](#) , [247](#) –248, [303](#)

Peul, [79](#) , [183](#) , [187](#) –191, [199](#) , [202](#) –203

Peuples et les civilisations de l'Afrique, Les (Baumann &Westermann), [274](#)

Philo of Byblos, [108](#)

Phoenicia, [2](#) , [65](#) , [70](#) , [72](#) , [107](#) –123, [127](#) , [136](#) , [152](#) , [168](#) , [215](#) , [265](#) , [302](#)

Phoenicians, [166](#) –167, [194](#) , [242](#)

Piankhi, [219](#)

Pierret, [198](#) –199

Pirenne, Jacques, [203](#) , [205](#) –206, [208](#) , [210](#) , [212](#) –214, [216](#) –221, [303](#)

Pithecanthropus (erectus), [179](#) , [298](#)

Pittard, Eugene, [121](#)

Platyrrhinia, [73](#) , [133](#) , [261](#) , [267](#)

Pliny the Elder, [73](#)

Plutarch, [88](#) , [232](#)

Pott, August Friedrich, [115](#) –116

Pouvoir politique en Afrique, Le (Diagne), [276](#)

Predmost man, [261](#)

Prognathism, [54](#) , [165](#) , [261](#) , [263](#) –264, [273](#)

Psammetichus, [5](#) , [74](#) , [149](#) , [208](#) , [216](#) , [220](#) –222, [248](#)

Pygmies, [156](#) , [179](#) –182, [258](#)

Pyramids, *Front.*, [8](#) , [51](#) , [101](#) –102, [157](#) –158, [197](#) , [204](#) –205, [227](#) –228, [233](#) –
[235](#), [240](#) , [254](#) , [303](#)

Pythagoras, [231](#) –232

Quatrefages de Bréau, Armand, [104](#) , [303](#)

Queen of Daura, [142](#)

Quibbell, James Edward, [78](#) , [204](#) , [303](#)

Quiggin, A. H., [301](#)

Ra, [6](#) , [71](#) , [87](#) , [91](#) , [94](#) –95, [108](#) , [137](#) , [150](#) , [185](#) , [198](#) –199; *see also*

Amon Rametou, [167](#)

Ramses, [6](#) , [182](#)

Ramses I, [212](#)

Ramses II, [19](#) , [47](#) , [108](#) , [203](#) , [208](#) , [211](#) –212, [216](#) , [218](#) , [239](#) (deification of,
[211](#))

Ramses III, [108](#) , [118](#) , [214](#) –218 Ramses

XI, [217](#) –218

Rawlinson, George, [309](#)

RDA (Rassemblement Démocratique Africain), *xii* -*xiii*

Rebou, [93](#) ; *see also* Libyans Reddish-brown color, [36](#) , [57](#) –59, [166](#) –167; *see also* “Dark-red”
color Reinhard, Marcel, [217](#)

Reisner, George Andrew, [151](#) , [303](#)

Rekhmara, [83](#)

Revillout, Eugene, [90](#)

Rienzi, Domeny de, [43](#) , [46](#)

Rôg (-sen), [198](#)

Romans, [10](#) , [27](#) , [57](#) , [62](#) , [69](#) –70, [72](#) , [113](#) , [115](#) , [142](#) –143, [195](#) , [199](#) , [210](#) –211,
[213](#) , [224](#) –225, [253](#)

Rôt-en-ne-Rôme, [46](#) , [57](#)

Rouge, Emmanuel dé, [72 fn](#), [247](#)

Rpa, [186](#) –187

Saba (Sheba), [72](#) , [115](#) , [126](#) –128 Sabaeans, [125](#) ; *see also* Sheba,

Queen of S'adi, Abderrahman, [311](#)

Sais, self-government at, [205](#) –206, [219](#) –221

Sanchoniation, [108](#)

Sao, [187](#) –189

Saqqara, [14](#) , [101](#) –102, [228](#) , [303](#)

Sar, [199](#)

Sara (Sarakolé), [145](#) , [182](#) , [198](#)

Sar-Teta, [199](#)

Sataspes, [181](#)

“Scheto’s plague,” [62](#)

Schoat, [189](#) , [198](#)

Schuré, Edmond, [303](#)

Seb, [185](#)

Seligman, Charles Gabriel, [8](#) , [138](#)

Sen, [198](#) –199

Senghor, Léopold Sédar, [25 fn](#), [257 fn](#)

Sennacherib, [220](#)

Sennar, [2](#) , [145](#) –146, [156](#) , [180](#)

Séré, [198](#)

Serer, [79](#) , [117](#) , [183](#) , [191](#) –199, [254](#) , [302](#)

Sergi, Giuseppe, [123](#) , [131](#) , [241](#) , [264](#) , [303](#)

Sesostris I, [1](#) , [18](#) , [43](#) , [46](#) , [58](#) , [62](#) , [74](#) , [169](#) , [241](#)

Sésostri II, [169](#)

Sésostri III, [169](#)

Ensemble, [76](#) , [88](#) –89

Seti I, [xiv](#) -[xv](#), [108](#) , [110](#) , [212](#)

Seti II, [214](#)

Setnekht, [214](#)

Shabaka, [146](#) , [219](#) –220

Shabataka, [220](#) –221

Shamba, [139](#)

Shango, roi, [148](#) –149

Sheba, reine de, [121](#) , [124](#) ; *voir également* Saba Shemsu-Hot, [88](#)

Shilluk, [139](#) , [268](#) , [273](#)

Shu, [185](#)

Siegfried, André, [234](#) , [303](#)

Sinanthrope, [179](#) , [298](#)

Esclaves, esclavage, [24](#) , [210](#) –218, [222](#) –225 Smith, sir Grafton Elliott, [131](#) , [241](#) , [249](#) , [264](#) , [303](#)

Snowden, FM, [242](#)

Sokaris, [185](#)

Somali, [258](#) , [264](#)

«Quelques mots avec une momie» (Edgar Allan Poe), [233](#)

Songhay, [139](#) , [144](#) *fn*, [161](#) *fn*, [162](#)

Speiser, Ephraim Avigdor, [194](#)

Sphinx, *De face.*, [27](#) , [43](#) , [51](#) , [53](#) , [227](#) , [240](#)

Sphinx de Karnak, [101](#)

Stéatopygie, [131](#) , [144](#) , [267](#) , [270](#)

«Stèle d'Israël», [213](#)

Stèle de Philae, [62](#) , [167](#) –170 Strabon, [2](#) , [106](#) –107, [137](#) –138,
[143](#) , [244](#) –245 Suleyman Mansa, [161](#) –162

Soundjata Keita, [147](#)

Sut, [185](#)

Homme de Swanscombe, [262](#) , [298](#) –299 Taaut, [109](#)

; *voir également* Thoth Taharqa, [21](#) , [198](#) , [220](#) –221

Colonne de (Karnak), [220](#)

Tamhou, [47](#) , [64](#) , [256](#)

Tanis, [4](#)

Tanit, [122](#)

Tanutamon, [221](#)

Tarikh el Fettach, [144](#) , [302](#)

Tarikh es Soudan, [157](#) , [311](#)

Tassili N'ajjer, [254](#) , [272](#)

Tausert, reine, [214](#)

Thé, [181](#)

Teda, [142](#) , [258](#)

Tedju, Mlle Aderemi, *xii*

Te *fn* akht, [219](#)

Tehenu, [97](#)

Dites à El Amarna, [6](#) , [158](#)

Tempels, père Placide, [139](#) , [303](#)

Tera Neter, [12](#) , [204](#)

Textes des pyramides, [77](#) , [90](#) –91, [101](#)

Thèbes, *xiv* -*xv*, [54](#) , [76](#) , [89](#) , [93](#) , [95](#) , [97](#) , [101](#) , [110](#) , [209](#) , [216](#) –218, [220](#) –221,
[242](#)

Thomson, Joseph, [130](#)

Thoth, [77](#) , [99](#) , [109](#) , [185](#)

«Tifinagh», [70](#)

Tithonus, [106](#) –107

À, [185](#) *À Notir*, [99](#)

Totémisme, [78](#) , [112](#) , [134](#) –135 Toucouleur (Tukulor), [48](#) –49, [167](#) , [183](#) , [187](#) -189, [191](#) –192 Touré, Mohammed, [144](#) *fn*

Toussaint Louverture, [226](#)

Trilles, père, [200](#)

Trinité, [109](#) , [126](#) , [194](#)

Troie, [113](#) , [118](#) , [212](#) , [214](#)

Touareg, [55](#) , [134](#) , [142](#) , [145](#) , [258](#)

Tundi-Daro, [193](#) –197; *voir également* Maes, le Dr Joseph Tuthmosis
III, [20](#) , [83](#) *fn*, [108](#) , [124](#) , [209](#) , [213](#)

Pneu, [118](#) , [218](#)

Una, [169](#)

L'UNESCO, *xvii* . [276](#) , [304](#)

Uni, chancelier, [240](#)

Unité culturelle de l'Afrique Noire, L '(Diop), *xvi*

Vallois, Dr Henri-Victor, [123](#) , [249](#) , [260](#) –261, [263](#) –264, [268](#) –273, [303](#)

Vandales, [69](#) –70, [106](#) , [115](#)

Van Gennep, Arnold, [134](#) –135

Vendryes, Joseph, [303](#)

Verneau, René, [263](#)

Viollet-le-Duc, Eugène, [233](#)

Voie de l'Afrique Noire, *xii*

Volney, Constantin de, [27](#) –28, [43](#) , [49](#) –51, [53](#) , [73](#) , [247](#) , [303](#) –304

Wallerstein, Emmanuel, [X](#)

Wartburg, Walter von, [115](#) –116 Watusi, [19](#)

Welcker, Friedrich Gottlieb, [126](#)

Westermann, D., *voir* Baumann &

Winckelmann, Johann Joachim, [247](#)

Winick, Charles (*Dictionnaire d'anthropologie*), [265 fn](#), [297](#)

Wolof, [48](#) , [55](#) , [135](#) , [167](#) , [184](#) , [187](#) , [190](#) –191, [258](#)

Woolley, sir Leonard, [103](#) , [304](#)

Yakouta, [149](#)

Yatenga, *voir* Mossi

Yemadja, [148](#) –149

Yoruba, [48](#) –49, [139](#) , [149](#) , [179](#) , [183](#) –187

Zimbabwe, [156](#) –157, [172](#) –173, [183](#)

Zinjanthropus, [298](#) –299

Zoan, *4fn; voir également* Tanis, Zoser,

[14](#) , [204](#) , [228](#)

Zoulous, [179](#) , [258](#)

- 1 . Théophile Obenga, «Méthode et conception historique de Cheikh Anta Diop.» *Présence Africaine*, numéro 74, 2ème trimestre, 1970, p. 3 -28.
- 2 . *Présence Africaine*, numéros 8–10, juin-novembre 1956, p. 339.
- 3 . Immanuel Wallerstein, *Afrique: la politique de l'indépendance*. New York: Livres anciens, 1961, pp. 129 -130. Une note de bas de page sur p. 130 dit: «L'hypothèse n'est pas originale avec Diop. D'autres savants, tels que WEB DuBois, avaient déjà présenté l'argument selon lequel les anciens Egyptiens étaient des Noirs.
- 4 . Institut fondamental de l'Afrique noire. Cf. Cheikh Anta Diop, *Le Laboratoire de radiocarbone de l'IFAN* (Dakar: IFAN, 1968). Diop a dédié ce livre de 110 pages «à la mémoire de mon ancien professeur Frédéric Joliot qui m'a accueilli dans son laboratoire du Collège de France».

- * Rassemblement Démocratique Africain (Rassemblement Démocratique Africain), le RDA, fondé en 1946, «fut le premier mouvement interterritorial en Afrique occidentale française, créé avant que des partis dans des territoires autres que le Sénégal ou la Côte d'Ivoire ne s'étaient implantés.» * Ruth S. Morgenthau, *Partis politiques en Afrique de l'Ouest francophone*. Oxford: Clarendon Press, 1964,

p. 302 .

- * A commencer notamment par l'administration de Franklin, secrétaire général des étudiants de la RDA à Montpellier. Cf. l'article de Penda Marcelle Ouegnin: «Un compte-rendu du Congrès de la FEANF organisé par les ERDA aux Sociétés savantes le 8 avril 1953», dans le même bulletin cité ci-dessus, mai-juin 1953.

De même, à quelques exceptions près, le PAI (African Independence Party) était organisé par d'anciens étudiants de la RDA rentrés en Afrique. Différentes branches en France se sont ralliées au nouveau parti qui a ainsi porté la ligne RDA et vulgarisé le slogan d'indépendance nationale que nous avons lancé.

- * Cf. Cheikh Anta Diop, «L 'Apparition de l'homo-sapiens», *Bulletin de l'IFAN*, XXXII, série II, numéro 3, 1970.

- -, «La Pigmentation des anciens Egyptiens. Test par la mélanine, »
Bulletin de l'IFAN, 1973 (sous presse).

- * Cf. Cheikh Anta Diop, *Les Fondements culturels et industriels d'un futur Etat f é déral d'Afrique Noire*.

- * Dans *Nations nègres*, Le Dr Diop traduit une page de la théorie de la relativité d'Einstein en wolof, la principale langue du Sénégal.

† Colloque de Bamako 1964 sur la transcription des langues africaines, diverses mesures prises pour promouvoir les langues africaines, etc.

- * Tanis, le Zoan biblique, à l'embouchure de la branche orientale du delta du Nil.
- * Tell el Amarna, une ville construite à 190 miles au-dessus du Caire en 1396, en tant que nouvelle capitale de l'empire d'Akhnaton.

- * Manéthon de Sebennytos, un prêtre égyptien (troisième siècle AVANT JC), qui a écrit une chronique sur l'Égypte en grec.

- * Italiques Dr. Diop's.
- * Djoloff: l'une des sept régions du Sénégal.
- * Richard Lepsius, égyptologue allemand du XIXe siècle. Pour une explication de son «canon des proportions», voir [p. 117](#) de son *Découvertes en Égypte, en Éthiopie et dans la péninsule du Sinaï dans les années 1842–1848*.
Londres, 1852.
- * Emprunté par Maspero à Rougé's *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*.
- * Vizir des pharaons Thoutmosis III et Amenhotep II (vers 1471–1448

AVANT JC)

- * V. Gordon Childe qualifie Merimde d'exemple typique de «culture néolithique» et place ce site à deux kilomètres à l'ouest de la branche Rosetta du Nil.

- * Dans la légende, Set a assassiné son frère Osiris. Quand Horus, fils d'Isis et d'Osiris, grandit, le fantôme de son père semblait exiger la vengeance. Sur ce, Horus et Set se sont battus pendant plusieurs jours; tous deux ont été gravement blessés. Plus tard, Set a attaqué Horus dans les tribunaux en tant que fils bâtard d'Osiris. Thoth a tranché l'affaire en faveur d'Horus.

- * Et l'Égypte est aujourd'hui nommée *Misr* en égyptien.
- * Dans la mythologie persane, Mithra était le dieu de la lumière et de la vérité, plus tard du soleil.

- * L'ethnie Dogon en République du Mali, ancien Soudan «français».

- * Titre de plusieurs empereurs de Songhay, dont le plus célèbre fut Mohammed Touré, Askia le Grand, qui régna de 1493 à 1529.

- * Le général Louis Faidherbe (1818–1889), le plus célèbre gouverneur français du Sénégal.

- * *L'Égypte de Mourtadi, fils du Gaphiphe.*

- * Capitale de l'ancien empire du Ghana.
- * Gao, ancienne ville commerçante du Moyen Niger, capitale de l'Empire de Songhay.

- * Voir «Origine des Peul» ci-dessous.
- * Lat Dior, patriote sénégalais, Darnel (roi) de Cayor. Converti à l'islam par Ma Ba, il mène la résistance aux Français, décède en 1886.

- * La Tirhakah biblique.
- * Toussaint Louverture (1743-1803), précurseur de l'indépendance haïtienne. Wendell Phillips l'appelait «le soldat, l'homme d'État, le martyr».

* [Chapitre XIII](#) du présent volume.

* La négritude a été définie par son théoricien, Léopold Sédar Senghor, comme «la somme totale des valeurs du monde négro-africain». Le mot a d'abord été utilisé par Aimé Césaire, poète, essayiste et dramaturge. En tant que mouvement littéraire et culturel, il est peut-être mieux illustré par les œuvres de ses trois fondateurs: Senghor du Sénégal, Césaire de Martinique et Damas de Guyane. Essentiellement, il met l'accent sur la contribution potentielle passée, présente et future de l'homme noir au monde.

† Une référence à l'éphémère Fédération du Mali (1959-1960), qui comprenait le Sénégal et le Soudan «français».

* Le crâne de Swanscombe a été découvert dans la vallée de la Tamise en 1935. Les fragments de crâne de Fontéchevade ont été trouvés près d'Angoulême, en France, en 1947.

* Environ 5 pieds 2 pouces.

† Le Gamblien était la deuxième des grandes périodes pluviales reconnues dans les strates géologiques du Kenya. Les cabestans du Kenya ont vécu environ 8000
AVANT JC (Cf. Winick's *Dictionnaire d'anthropologie* et Cottrel's *Encyclopédie concise de l'archéologie.*)

* Les restes de l'homme Asselar ont été découverts au Sahara par Théodore Monod en 1927.

* Cela a été écrit quelque temps avant la mort de Louis SB Leakey dans 1972.